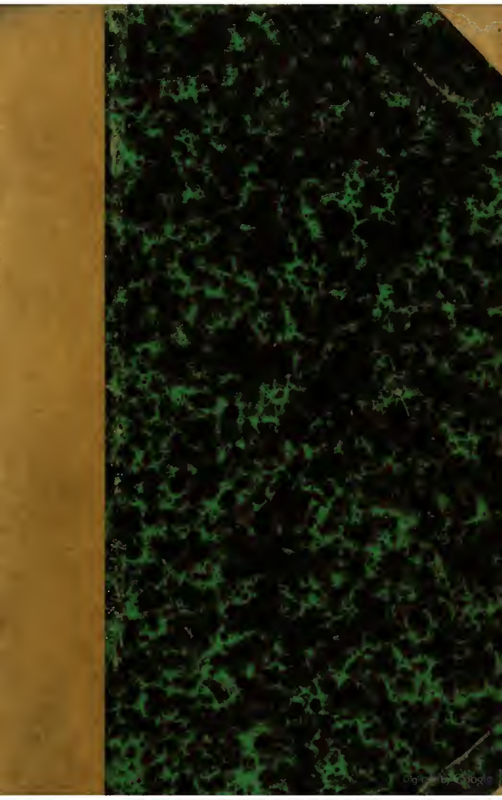



201
31 G
34





LE P. DE RAVIGNAN

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE
29, rue de Tournon.

SCHULGEN & SCHWAN, ÉDITEURS
24, rue Saint-Sulpice.

PORTRAIT DU R. P. DE RAVIGNAN

Gravé par M. **Ach. MARTINET**, de l'Institut, d'après la peinture de Mme **JULIETTE DE BOURGE.**

FORMAT PETIT IN-FOLIO POUR ÊTRE ENCADRÉ.

Épreuves tirées avec grand soin, sur blanc avec la lettre. . . 3 fr. 50.
— — sur chine . . . . 5 fr.
— — avant la lettre . . . . 7 fr.

Paris. — Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.





LE R. P. DE RAVIGNAN.



SCHULGEN & SCHWAN Éditeurs 25 r. St Sulpice

PARIS. [illegible] SCHWAN [illegible]

LE PÈRE

DE RAVIGNAN

SA VIE

SES OEUVRES

PAR

M. POUJOULAT.





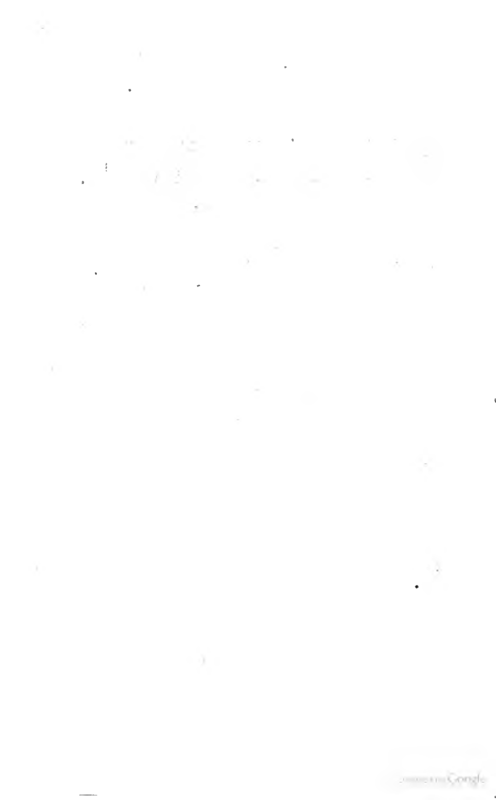


PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Tournon, 29

1859



AVANT-PROPOS.



Quand j'appris la mort du P. de Ravignan, je sentis à la fois, au plus profond de mon cœur, la grandeur de cette perte et le vif désir de retracer la vie qui venait de s'achever sur la terre. Plus les premiers hommages se multipliaient, plus je souhaitais de pénétrer plus avant dans cette belle vie. J'interrogeais, je cherchais, et c'est avec bonheur que j'ai vu des richesses, jusqu'ici inconnues, s'accumuler sous ma main. Je rends grâce à monseigneur l'évêque d'Oléans, à M. de Montalembert, à M. de Vatimesnil, à tous ceux qui, par des communications obligeantes, m'ont mis à même de ne pas laisser de lacunes et de semer en grand nombre les traits et les couleurs; ce livre leur appartient; sans leur concours, il n'eût pas été fait. Six cent cinquante lettres du P. de Ravignan ont passé devant moi comme les meilleurs témoins de sa vie, ou plutôt elles ont reconstruit sa vie même dans sa vérité la plus naturelle; l'humble religieux parle et agit dans cette correspondance, et se peint sans qu'il y songe. Sentiments et pensées, joies et tristesses, épreuves et



consolations, tout est là sous une forme grave et pieusement attrayante.

L'honorable et noble famille de l'éloquent jésuite recevra l'expression particulière de ma profonde reconnaissance; elle a compris que cette belle mémoire était l'héritage commun des générations chrétiennes, et qu'il ne fallait pas laisser dans la nuit tant de trésors qui pouvaient faire mieux connaître, mieux aimer, mieux vénérer un grand homme de Dieu. Sauf ses courtes années de magistrature et son entrée en religion, on ne savait rien ou presque rien sur la première moitié de la vie du P. de Ravignan; les papiers de la famille ont été comme un flambeau à la lueur duquel j'ai suivi toutes les traces du P. de Ravignan depuis son enfance; ses lettres remontent à l'époque de ses premières études et de sa première communion; nous retrouvons dans cette correspondance le laborieux jeune homme au sortir du collége, le volontaire royal de 1815, le magistrat, le solitaire d'Issy, le novice de Montrouge, le scolastique de Paris et de Dôle, le professeur de Saint-Acheul et de Brigue, le novice du troisième an à Estavayer-le-Lac, et enfin l'apôtre. Xavier de Ravignan écrit à sa famille, et toutes ces pages, tracées en des situations et des temps si divers, se déroulent sous nos yeux comme des mémoires attachants. Le saint religieux s'adressait à une mère, à un frère, à des sœurs; il a bien fallu soulever doucement les voiles sous peine de rester inintelligible et de perdre le profit religieux de tant de bons en-

seignements : ces entretiens sont comme une prédication qui sort de la tombe, et qu'on entend pour la première fois.

La marche de cet ouvrage nous a conduit naturellement à beaucoup d'importantes questions, sur lesquelles ont passé, à différentes époques, les ardeurs de l'esprit et les véhémences de la lutte; je n'ai rouvert la controverse avec personne ni sur rien; j'étais en présence d'un saint et en présence de l'histoire : le saint m'eût convié à la paix si je n'y avais été porté moi-même, et l'histoire ne dispute pas, elle juge.

La solitude où j'ai goûté, depuis sept ans, tous les enchantements du travail, était bonne surtout pour le nouveau livre que j'offre au public. Quoi de plus favorable que le silence pour écrire l'histoire d'une grande âme qui toujours voulut se dérober aux bruits grossiers d'ici-bas et voulut toujours chercher Dieu! Cette grande âme aspirait sans cesse au recueillement : le recueillement était nécessaire pour la retrouver.

La lecture de cet ouvrage sera un combat contre le découragement; on y verra ce qui est le plus capable de donner de fortes espérances et ce qui fait le véritable honneur de notre siècle : les incontestables progrès religieux de la société française depuis vingt ans. Rien n'est perdu quand la religion recommence à vivre et qu'elle ressaisit ses droits et son empire; elle tend invinciblement à relever le sens moral, la dignité, les idées de justice, et apprend à regarder

par delà les horizons de l'heure présente ; elle espère en l'avenir parce qu'elle croit à l'infini, et ne restaure pas seulement les âmes, mais elle aide à restaurer les États. Tant que la vraie religion restera libre dans notre pays, nul mal ne sera irréparable.

Malgré mes soins et mes efforts, je sens que bien des choses encore pourraient trouver place dans ce livre; parmi les lecteurs que je rencontrerai, il en est plusieurs sans doute qui ont en main de précieux témoignages ou dans le cœur d'intéressants souvenirs : j'ose espérer de leur piété filiale envers la mémoire du P. de Ravignan des communications dont je profiterais avec empressement et gratitude pour une édition nouvelle.

Écouen, octobre 1858.

POUJOULAT.

LE RÉVÉREND PÈRE

DE RAVIGNAN



CHAPITRE PREMIER.

La famille de Ravignan.— Naissance de Gustave Xavier de La Croix de Ravignan ; les premières années de son enfance. — Il est mis en pension à Paris chez l'abbé Hunot ; ses premières lettres. — Il entre chez M. Hix ; ses études, ses dispositions, sa correspondance ; sa première communion ; ses succès dans ses études ; il perd son père ; il achève ses classes. — La pension de M. Hix et les hommes distingués qui en sont sortis.

La terre de Ravignan, située non loin de Mont-de-Marsan, dans un lieu fertile mais d'un aspect sévère, faisait partie du pays qu'on appelait l'Armagnac. Elle est comprise aujourd'hui dans le département des Landes, et confine au département du Gers. Vers les dernières années du règne de Louis XIV, l'arrière-grand-père de l'homme de Dieu dont nous allons raconter la vie, et qui s'appelait de La Croix, acheta le château de Ravignan de la famille de Mesmes, et acquit en même temps le droit d'en porter le nom. Le même ancêtre avait



une terre appelée la Gurgue, dans la commune de Saint-Laurent, à quatre lieues de Bayonne, assez près de l'Adour; il y fit bâtir une maison de campagne, parce que le vieux château qui se trouvait dans son domaine tombait en ruines et n'était plus habitable. Les aïeux de l'illustre et saint jésuite suivaient la carrière des armes; son père servit sous Louis XV, et fut chevalier de Saint-Louis; uni, par son mariage, à la famille de Saint-Céran, il eut un beau-frère qui mérita d'être associé à l'expédition de Lapeyrouse en qualité de lieutenant de vaisseau: celui-ci mourut aux îles Philippines. Le père de l'éloquent religieux traversa la révolution sans émigrer; mais, dans ces temps malheureux, il fut plus d'une fois obligé de cacher sa vie pour la sauver. Le dévouement d'un serviteur se mêle au souvenir des fréquents périls qui menacèrent ce gentilhomme respecté; averti une nuit, dans sa maison de la Gurgue, qu'on devait l'arrêter le matin, il eut à peine le temps de fuir; son valet de chambre, pour mieux assurer son salut, s'avisa d'un stratagème: il s'établit dans le cabinet de son maître, vêtu de ses habits, coiffé et poudré comme lui. Le bon serviteur s'appelait Dumaine, et nous le retrouverons.

Le 2 décembre 1795, un enfant que Dieu s'était choisi naissait à Bayonne; il entrait dans la vie avec des apparences maladives qui semblaient annoncer une prompte fin; mais la Providence le gardait. Le 3 décembre un religieux espagnol, le P. Noguez,

qui exerçait secrètement les fonctions du saint ministère, le baptisa dans une chambre retirée, chez un horloger de la ville; l'enfant étant venu au monde le jour de saint François Xavier, on lui donna le nom de l'apôtre des Indes : il y avait là comme un présage ou plutôt comme la première marque d'une vocation sublime. Le nouveau-né s'appelait Gustave Xavier de La Croix de Ravignan. En ces temps mauvais où la piété chrétienne devait cacher ses œuvres, tout se passait en famille et sans bruit; l'enfant eut pour parrain son frère Hippolyte, âgé alors de quatre ans, et sa sœur Amélie qui en avait sept : le baron de Ravignan et la maréchale Exelmans, qui, à leurs premières années, s'étaient ainsi portés garants de la foi de ce futur serviteur de Dieu, ont pu voir dans toute sa beauté divine l'accomplissement des saintes promesses.

Gustave (c'est ainsi qu'on appelait dans sa famille celui dont nous allons retracer l'histoire) reçut de sa mère les premières notions chrétiennes, et apprit à lire et à écrire dans les écoles de Bayonne. A l'âge de l'étourderie, il étonnait par ses airs de réflexion et une précoce gravité; parfois, dans les soirées de famille, assis à une table de whist, il suivait de l'œil le jeu de sa mère et la reprenait de ses distractions. A huit ans, il parlait avec une sorte d'autorité pour rappeler au devoir ceux de son âge qui s'en écartaient; une femme de Saint-Laurent se souvient encore des reproches sévères qu'il lui adressa parce qu'elle avait désobéi à ses parents. Aimable et

gai dans ses jeux d'enfant, il devenait sérieux avec son père ou sa mère. Son maintien réservé paraissait un signe de vocation pour la carrière de la diplomatie, et l'on s'amusait à l'appeler le *petit ambassadeur*. En effet, il devait être ambassadeur, non pas des princes de la terre, mais de celui par qui règnent les rois. Son père, déjà au déclin de l'âge, se séparait de Gustave le moins possible, l'emmenait à la Gurgue avec lui et l'appelait son petit compagnon; ces courses de Bayonne à Saint-Laurent étaient joyeuses et douces, et, un peu plus tard, Gustave se les rappellera avec attendrissement.

Il fut conduit à Paris par son père, au printemps de 1805. Un ecclésiastique pieux et instruit, échappé à la tourmente révolutionnaire, l'abbé Huuot, dirigeait alors une pension dans la rue du Cherche-Midi; au nombre des maîtres se trouvait l'abbé Letourneur qui, depuis, occupa le siége épiscopal de Verdun; l'abbé de Sambucy était confesseur de la pension; c'est là que fut placé Gustave; son frère aîné l'y avait devancé. Les enfants les mieux doués ne sont pas toujours les plus appliqués; mais quand la pénétration et le goût du travail vont ensemble, les progrès sont inévitables et rapides. Entré à neuf ans et demi dans la pension de l'abbé Huuot, Gustave ne tarda pas à dépasser ses camarades de classe; il montait si vite que ses maîtres en étaient déroutés. L'étude sous de bons guides n'était pas sa seule joie; il en trouvait une plus haute et plus pure dans l'enseignement religieux de la maison; il recueillait avi-

dement toute parole de doctrine chrétienne, se plaisait à l'église, et son âme se formait à la piété : le christianisme, qui commençait à reparaître, versait sa première flamme dans le cœur de son futur apôtre.

Parmi les condisciples de Gustave, chez l'abbé Hunot, nous rencontrons quelques hommes que des postes éminents attendaient dans l'Église ou dans l'État : MM. Gallard, dont l'un est mort archevêque de Reims, et l'autre appartient au vénérable chapitre de Notre-Dame ; le marquis de Dampierre et M. Feutrier, devenus pairs de France, MM. de Parseval. D'autres noms, inégalement appelés à de l'éclat, se mêleront à l'enfance studieuse de notre cher prédestiné.

Le père de Gustave, venu à Paris pour accompagner son fils, y avait fait un séjour de quelques mois ; il s'accoutumait ainsi peu à peu aux douleurs de la séparation et adoucissait les premières amertumes dans le cœur de cet enfant bien-aimé qui, jusque-là, avait vécu sous son souffle. Il lui fit ses adieux vers la fin de l'automne pour retourner à Bayonne ; il ne savait pas qu'il embrassait son fils pour la dernière fois.

La tendresse de son frère Hippolyte, les soins de sa grand'mère, M[me] de Saint-Céran, si bonne et si sainte, de naissantes amitiés n'empêchaient pas Gustave de songer bien souvent à ce qu'il avait laissé ; les premières lignes écrites à son père, en décembre 1805, nous ont touché par le sentiment qu'elles expriment, par leur émotion contenue et

une remarquable simplicité ; voici textuellement cette petite lettre d'un enfant de dix ans :

« Votre lettre m'a fait bien plaisir. Je tâcherai de « vous contenter pour vous dédommager un peu de « vos soins et de vos sacrifices. Je ne peux m'em- « pêcher de verser des larmes lorsque je me rappelle « que j'étais votre petit camarade de campagne, et « que vous m'y cherchez souvent, que j'y étais con- « tent, non loin de vous et de ma chère maman ; « mais je ne parle plus de cela, car ça m'afflige trop. »

Dans une lettre du 15 février 1806, Gustave est heureux de savoir « son cher papa » en bonne santé, car, lui dit-il, « vous êtes mon père et un père que « j'aime tendrement. » Il lui raconte les petits plaisirs que sa « bonne maman » lui a fait goûter pour son carnaval, et « lui promet qu'il s'est bien amusé. » Puis tout à coup le sérieux revient dans cette petite tête ; Gustave parle à son père de ses études et annonce qu'il travaillera bien « pour être bientôt avec « ses chers parents. »

Il ne resta que dix-huit mois dans la pension de l'abbé Hunot (1) ; une autre pension, beaucoup plus importante, située rue Matignon, s'offrait aux sollicitudes des familles ; l'instruction publique en France ne se composait, à cette époque, que de débris ; les admirables institutions tombées avec l'ancienne monarchie et qui ont porté si haut parmi nous l'enseignement supérieur, n'avaient encore fait

(1) L'abbé Hunot est mort curé de Saint-Méry.

place à aucun essai de reconstruction ; un organisateur habile, peu croyant, mais respectueux envers la foi, M. Hix, aidé de trois ecclésiastiques, anciens professeurs, s'était avisé de former un établissement où les études et la discipline s'inspiraient des traditions anciennes ; la maison comptait deux cent cinquante élèves ; les principaux professeurs étaient M. Mennerais et le P. Gaillard ; la pension avait pour confesseur l'abbé Doremus, devenu plus tard confesseur de madame la duchesse de Berry ; une fois par semaine un missionnaire adressait aux élèves des instructions religieuses. Gustave de Ravignan entra dans cette maison avec son frère aîné au mois d'octobre 1806 ; il y entra sous les ailes de sa mère qui ne s'était pas longtemps résignée à un pénible éloignement ; il avait eu le bonheur de passer quinze jours chez elle à Paris avec son frère Hippolyte et deux de ses sœurs. L'enfant disait à son père, à la date du 18 octobre 1806, qu'il allait expliquer des auteurs plus difficiles que ceux de l'année précédente, et qu'il avait beaucoup pleuré en entrant en pension, parce qu'il se séparait de sa mère : il lui répétait avec une douceur un peu triste qu'il aurait bien du plaisir à redevenir son petit compagnon.

Dans sa première année chez M. Hix, notre laborieux pensionnaire fit quatre classes : la septième, la sixième, la cinquième et la quatrième ; il ne s'affaiblissait point dans la rapidité de son vol, car, même en quatrième, il obtint plusieurs fois le premier rang. Avec quel empressement il informe son

père de ses succès! Mais cet empressement n'est qu'un vif désir de mériter les bontés généreuses dont il est l'objet. En lui envoyant les honorables attestations de ses maîtres, il le supplie de les conserver « comme des marques de son assiduité au travail. » Les courses de Bayonne à Saint-Laurent lui reviennent toujours à la mémoire : les chemins et les bois de la Gurgue sont restés dans son âme avec l'image du père chéri qui ne pouvait jouir de rien sans lui. « Ah! cher et trop bon papa, lui écrivait-il (1), « que je voudrais que vous m'appeliez encore du « doux nom de votre compagnon en nous promenant dans les bois qui environnent la Gurgue! « Que j'étais content alors! Hélas! ce temps est « passé. Il faut espérer qu'un jour je verrai ce pays « qui m'est si cher et qui m'a vu naître. Qu'il me « tarde d'être arrivé à ce moment heureux! En attendant, cher papa, je me console en vous écrivant « des lettres où je dis mes véritables sentiments. » — « Hélas! cher compagnon de campagne, dit Gustave à son père dans une autre lettre (2), que je « voudrais avoir fini mes études pour pouvoir vous « embrasser et aller encore à la chasse avec vous et « avec Dumaine! » Dans cette lettre il y a quelque chose comme une première vue d'avenir; cet enfant qui s'ignore, après avoir annoncé qu'il commencera les mathématiques l'année suivante, dit qu'il a

(1) 20 mai 1807.
(2) 30 juillet 1807.

envie d'entrer dans le génie, et se hâte d'ajouter ces mots : « Je vous prie de me dire votre avis là-« dessus. » Le respect pour l'autorité et l'avis de ses parents éclate en toute circonstance; des facilités lui sont offertes pour apprendre à monter à cheval; l'enfant ne veut pas les accepter sans le consentement de son père. L'équitation lui fut permise, ainsi que la danse et les armes; il déployait de l'adresse et de l'élégance dans ces différents exercices; il s'y plaisait d'autant plus, surtout à l'exercice du cheval, qu'il était lent à grandir. Le dessin avait aussi pour lui de l'attrait; il y obtint des prix.

Ce qui nous intéresse et nous frappe dans cette correspondance des premières années, c'est un caractère d'homme qui se révèle et ne se démentira jamais; on y découvre à la fois le sentiment profond du devoir, la force de la volonté, le courage et la résolution. Gustave de Ravignan est constamment préoccupé de la nécessité de bien faire; il ne néglige rien, mais n'est jamais assez content de lui; encore enfant, il semble reconnaître en lui-même une empreinte divine qui l'invite à s'élever à la perfection. Des jours inutilement passés dans le repos, même en temps de vacances, ne vont pas à ses desseins; une semaine de délassement lui suffit; il se remet au travail, pour qu'à la rentrée des classes il ne se trouve pas diminué. Né avec une sensibilité vive, il s'attache à la combattre ou du moins à la contenir; mais si, dans une occasion solennelle, on parle des mères, il songe à la sienne; ses yeux se

remplissent de pleurs lorsque, au discours de la distribution des prix, il entend ces mots adressés aux enfants : « Vainqueurs, vos mères verseront des « larmes de joie à vos triomphes, vaincus, elles « vous consoleront par leurs tendres caresses. » Au retour d'une visite d'adieu à sa sœur aînée, madame Exelmans, qui s'en allait avec la reine de Naples, Gustave, plein de chagrin, écrivait à son père une lettre qui se terminait ainsi : « Mon cœur ne « peut plus s'exprimer, tant il est gonflé de sou« pirs. »

L'éloignement du foyer paternel lui pèse ; il aspire à retrouver ses parents, et ensuite il s'afflige que des jours rapides de bonheur doivent faire place aux peines d'une longue absence ; il s'écrie : « Quand « pourrai-je donc, pauvre enfant que je suis, vivre « avec mes parents sans être obligé de toujours « m'en séparer ! Peut-être jamais. » Hélas ! oui, jamais. Les plus grands devoirs d'ici-bas s'accomplissent par les plus douloureuses séparations, et les mères les plus fières de leurs fils sont souvent les plus à plaindre.

A treize ans, quand Gustave poursuivait ses études chez M. Hix avec une ardeur si soutenue, il y eut entre lui et ses parents un échange de sentiment sur le choix d'une carrière ; on cherchait à tourner sa pensée vers l'état militaire, on eût aimé à le voir entrer dans les pages ; le 8 décembre 1808, Gustave écrivait à sa mère :

« Je vous avoue franchement que j'ai beaucoup

« de répugnance jusqu'ici pour l'état militaire; je « ne sais pas si le goût m'en viendra, je ne le crois « pas, je ne demande pas mieux que d'être page, « mais je ne voudrais pas servir : ce qui serait in- « dispensable si j'entrais dans les pages, car je crois « qu'on n'y reste que deux ans, et qu'ensuite on « sort officier. Au reste, chère maman, je suivrai « vos avis en tout; si vous voulez que je sois page, « je le serai; si vous voulez que je serve, je servirai. « Enfin vous n'avez qu'à décider, je ne veux pour me « déterminer que votre volonté : vous voyez, chère « maman, que je suis soumis. »

A quelques semaines de là (1), l'enfant écrivait encore : « Me voilà donc enfin décidé à ne point « entrer dans les pages, parce qu'on n'en peut sortir « que militaire, et que cette carrière ne me convient « pas du tout. Je suis naturellement tranquille, et « mon goût ne me porte pas au militaire. L'étude « du cabinet, comme vous le dites fort bien, ma « chère maman, me convient : j'ai assez de goût « pour la carrière diplomatique. » Nous retrouvons ici le *petit ambassadeur*, mais l'heure de la vocation n'est point encore venue.

La vraie nature du jeune de Ravignan va commencer à se montrer fortement aux approches de sa première communion ; en présence de ce grand acte de la vie chrétienne, tout enfant qui comprend et qui croit, se recueille et pénètre par l'élan de l'âme

(1) 9 janvier 1809.

dans le monde invisible ; il ramasse en quelque sorte son énergie morale ; avec quel cœur pieusement résolu notre Gustave devait se préparer à un jour si saint et si redoutable ! Cinq mois avant sa première communion, il déclare qu'il ne veut plus aller aux spectacles parce que son confesseur le lui a défendu ; il ne veut pas, dit-il, *faire un sacrilége* (1).

C'étaient le plus souvent les familles de Ségur et de Luçay, unies à la sienne, qui lui accordaient ces sortes d'amusements aux jours des sorties ; il suppliait sa mère de leur demander de réserver leurs bontés pour son frère. Dans une lettre du 25 février 1809, il rappelle à sa mère ses scrupules ou plutôt sa décision à cet égard, et cet enfant, toujours si profondément respectueux et si entièrement soumis, tient ici une étonnante fermeté de langage où se révèle le P. de Ravignan ; il répète que, se préparant à faire sa première communion, il a renoncé à aller aux spectacles, et qu'il ne doit pas aller « où son confesseur lui a défendu d'aller ; » il prie sa mère d'avertir ceux qui veulent bien lui procurer ces plaisirs, car il n'ose le faire lui-même, et l'enfant écrit ces lignes qui prophétisent un confesseur de la foi :

« Voilà, ma chère maman, ce que je voulais « vous dire ; cependant si cela vous déplaît, j'en « suis fâché ; mais je ne veux pas y aller et je n'irai

(1) Lettre du 31 janvier 1809.

« jamais : pardonnez, ma chère maman, si je vous « parle si librement, mais je m'y crois obligé : d'a« près ce que mon professeur m'a dit de la religion, « c'est ainsi que je pense. »

Ce professeur ecclésiastique, mais qui ne reçut jamais les saints ordres, était M. Mennerais. Plus tard, Gustave disait que c'était grâce à ce professeur de la pension de M. Hix qu'il avait conservé les principes religieux reçus d'abord sur les genoux maternels.

Durant les trois mois qui précédèrent sa première communion, il suspendit les exercices du cheval, des armes et de la danse pour laisser plus de temps à sa préparation religieuse ; il donnait ces nouvelles heures de liberté à la lecture de bons livres, au catéchisme, à des instructions spéciales où les vérités du christianisme et les devoirs du chrétien étaient soigneusement et sérieusement exposés. Le 6 mai 1809, un mois environ avant sa première communion, Gustave parlait à sa mère de cet heureux jour, de « ce jour si grand ; » une santé mauvaise retenait son père à Bayonne ; sa mère pouvait se mettre en route, mais il n'osait espérer qu'elle fût là, et s'attristait du grand vide que ferait l'absence de « la meilleure et de la plus tendre des mères ; » il promettait de bien prier ce jour-là pour ses parents : « Ah ! disait-il, puisse le Dieu tout-puissant exau« cer les vœux qu'un enfant lui adresse ! » La première communion, d'abord fixée au 1er juin, fut remise au 8 ; Gustave ne s'en plaignait point ;

c'étaient quelques jours de plus de bonne préparation. Le 3 juin, il demandait à son père sa bénédiction et pardon de ses torts envers lui. Il implorait cette double grâce afin que rien ne lui manquât aux yeux de Dieu. Il disait que sa lettre arriverait peut-être un peu tard, mais qu'il suffirait que son père lui donnât sa bénédiction « seulement d'idée » avant sa première communion. Il faut l'entendre raconter lui-même, le lendemain du grand jour, ses profondes émotions religieuses :

« Hier jendi 8 juin, j'ai reçu la communion et la « confirmation. Je ne saurais vous dire toute l'im« pression qu'a faite en moi la communion. L'exhor« tation que le prêtre nous a faite m'a fait verser « bien des larmes, et au moment où je devais dire « les Actes, je n'ai pu dire que deux lignes, parce que « j'étais trop oppressé; un autre les a dits à ma « place, et moi je me suis retiré. Ah! mon cher « papa, je ne vous ai point oublié dans ce jour so« lennel, non plus que toute la famille. »

C'était l'innocence qui, le 8 juin 1809, dans la personne de Gustave de Ravignan, devenait le tabernacle de Dieu; c'était l'enfant préservé, l'enfant prédestiné qui, pour la première fois ce jour-là, se nourrissait du pain des anges; notre pauvre société française donnait alors bien rarement des spectacles aussi dignes des regards du ciel. Une première communion si bien faite par un enfant resté si pur était la bénédiction et la consécration d'une destinée; cet écolier à l'air frêle, au maintien

noble et grave, et sur le visage duquel rayonne une piété douce et profonde, ce premier communiant de Saint-Philippe-du-Roule dont personne en ce moment ne pressent l'avenir, est tout à coup devenu un grand chrétien ; une mystérieuse source de grâces vient de s'ouvrir pour lui, et cette source fécondante ne tarira point; cette première communion de Gustave de Ravignan, qui eût pu faire croire qu'un ange se mêlait un moment aux enfants de la terre, fut le point de départ de toutes les faveurs divines répandues sur une grande vie.

Il y a cinquante ans, le trajet de Paris à Bayonne était un voyage, et Gustave de Ravignan passait ses vacances à Paris. En rentrant chez M. Hix au mois d'octobre 1809, il n'avait plus autour de lui son frère aîné admis depuis peu à l'école de cavalerie; il sentait l'amertume d'une telle privation et cherchait à l'adoucir par le travail et par quelques amitiés. Il commençait ses humanités avec son ardeur accoutumée et une persévérante volonté de rejoindre ce père dont l'image ne le quittait pas. « Jusqu'à « présent, lui disait-il (1), j'ai été toujours en montant, je ferai tous mes efforts pour que cela con« tinue et pour arriver enfin à la *place d'empereur* « où tend tout mon travail. » Lui, qu'on était accoutumé à voir des premiers, se trouva un jour le dixième sur seize élèves dans une composition en amplification française; il aurait pu dire qu'on

(1) 27 novembre 1809.

n'est pas toujours heureux, il aima mieux se juger sévèrement. Les lettres de son père excitaient son zèle, il n'avait pas de plus vif stimulant. Quand les reproches paternels se mêlaient à l'expression de la tendresse, il faisait comme un examen de conscience, et quoiqu'il lui semblât qu'il marchait assez bien, il promettait toujours de mieux s'appliquer. Il y avait dans son âme la franchise qui avoue et comme un noble besoin de s'expliquer; cette disposition qui tenait à une certaine fierté d'âme, il l'étendait à tout. Les petites bourses d'écoliers s'épuisent vite et les pères recommandent l'économie à leurs fils; Gustave savait quels sacrifices les parents s'imposent; sa délicate sensibilité était prévoyante et ménagère; les remontrances qu'il recevait à cet égard lui faisaient une vive impression; il écrivait à son père (1) : « J'aime un peu la dépense, je l'avoue, cependant pas trop au fait. » Il entrait dans des détails qui prouvaient qu'il ne faisait aucune dépense inutile : l'acquisition de bons livres tenait une grande place dans l'emploi de son argent.

A quatorze ans, il avait une maturité qui l'avertissait de ce qu'il fallait dire ou taire et le dirigeait en sûreté; il excusait et justifiait selon les occasions; si quelqu'un des siens se donnait des torts apparents envers ce père tant aimé, il écartait doucement de son cœur tout ce qui pouvait lui faire ombre. Il plaide en termes charmants la cause de sa sœur

(1) 24 mars 1810.

aînée, « sa petite marraine, » qui n'écrivait pas aussi souvent qu'on l'eût voulu; avec quel soin il calme les inquiétudes qui naissent d'un long silence! « Ne vous alarmez donc pas, » dit-il à celui qu'il se plaît à appeler toujours son ancien camarade; « ma bonne petite marraine connaît trop « ses devoirs, y est trop attachée, et sait trop « combien vous l'aimez pour ne pas vous rendre « toute l'affection qu'elle doit à un si bon père. » Dans cette même lettre (1), Gustave laisse aller son souvenir vers l'heureuse solitude de Saint-Laurent, exprime l'espoir de voir les lieux qui lui sont chers, et parle de son « riche pommier » qui donnera des fruits à son maître.

Les prix ne sont pas réservés d'ordinaire à ceux qui font plusieurs classes dans une année; ce sont les vétérans qui moissonnent les palmes. Gustave de Ravignan, par une ardente application, ne gagnait pas seulement du temps, mais aussi des récompenses; le 14 août 1810, il éprouva du bonheur à annoncer à son père qu'il venait d'obtenir « quatre « prix et des accessits dans tout le reste ; » sa joie était d'autant plus vive que tous ces succès avaient été pour sa modestie autant de surprises. — « Je « vous envoie, écrivait-il à son père (2), je vous « envoie un morceau de feuille de chacune de mes « couronnes; je vous prie de les garder et de les

(1) 15 mai 1810.
(2) 14 août 1810.

« estimer à leur juste valeur. » En échange de ces lauriers qui lui avaient coûté de persévérants efforts, il demandait « quelques louis » pour acheter des livres intéressants; cette demande lui « paraissait juste. » Il la renouvelait auprès de sa mère quelques jours après et désirait bien qu'elle lui témoignât son contentement de façon à lui permettre de faire emplette de quelques bons ouvrages. Sa première semaine de vacances se passa à Saint-Germain où se trouvait son cher Hippolyte, qu'il appelle « notre brigadier; » il le voyait presque tous les jours, soit aux fenêtres du château durant les heures de récréation, soit à la promenade.

Les *feuilles de laurier* que Gustave de Ravignan avait envoyées devaient être la dernière joie de son père en ce monde; le 19 septembre 1810, lorsque son temps de repos se passait à Paris chez sa grand'mère madame de Saint-Céran, il apprit tout à coup l'état alarmant d'un père chéri; il se hâta d'écrire à sa mère, implorant des nouvelles à chaque courrier. « Pour ne point augmenter vos chagrins, « lui disait-il, je ferai tout ce que je pourrai pour « contenir et renfermer au dedans de moi ma dou- « leur. » Un moment il s'abandonne à tout ce que lui fait éprouver cette muette distance de deux cents lieues, quand il voudrait à chaque minute recevoir des nouvelles; il s'abandonne à l'horrible pensée du danger qui menace un père tant aimé, et puis il ajoute : « De crainte que mon cœur ne s'échappe « encore, je vais terminer ma lettre en vous priant

« et vous conjurant d'embrasser papa pour moi le « plus tendrement qu'il vous sera possible. »

Mais quand Gustave traçait ces lignes, déjà son père n'était plus. Le 22 septembre 1810, il laissait voir une douleur à laquelle il imposait silence tout en l'exprimant; occupé de ne pas ajouter aux déchirements de sa mère, il eût voulu lui cacher ses propres sanglots. Cet enfant qui n'avait pas quinze ans n'oubliait point, au milieu de ses larmes, les intérêts immortels de l'âme de ce cher mort : « On « aura, disait-il, on aura sans doute eu le temps de « lui donner les derniers sacrements : ce serait « pour nous un motif de consolation, et j'espère « qu'il n'aura pas été négligé. » Puis il s'écrie avec l'accent d'un bon fils chrétien : « Ah! mon père, « vous ne serez pas oublié aux pieds des autels! » Cette promesse devait un jour être tenue à l'autel même.

Il y avait cinq ans que Gustave de Ravignan n'avait vu son père; il avait reçu son dernier baiser à la pension de l'abbé Hunot. Depuis ce temps, l'espoir de l'embrasser encore et de se retrouver auprès de lui avec tous les siens animait et soutenait ses efforts; il se promettait cette félicité au terme de ses études. Nous rencontrons ce doux rêve dans toutes ses lettres d'enfant; il accuse la lenteur des jours; une année lui paraît un siècle; il voudrait donner au temps des ailes plus rapides, et plusieurs fois il dit : « Quand donc aurai-je fait ma rhétori- « que ? » Le fils tendre et pieux n'avait plus qu'une

année avant de toucher à l'accomplissement de ce grand désir de son âme ; il oubliait que les jours de la vieillesse sont comptés, et que son père avait soixante-quatorze ans. Un père n'est jamais un vieillard aux yeux de son fils ; entre le père et l'enfant tout est âme, et l'âme ne connaît pas le ravage des années. La mort de son père tomba comme la foudre sur le cœur de Gustave de Ravignan ; la terre lui parut tout à coup comme quelque chose qui ne pouvait plus lui sourire ; il dit en parlant de cette mort : « Elle fait et fera toujours mon malheur. » Gustave puisa tout son courage dans la soumission à la volonté de Dieu et dans la pensée de sa mère. Dieu à servir, une mère à consoler, c'est assez pour rester debout dans la vie.

Le premier octobre 1810, Gustave rentra dans la pension de M. Hix pour achever ses humanités. Au mois d'avril 1811, une occasion s'offrit pour lui de visiter l'Italie ; son beau-frère, M. Exelmans, alors général de brigade et aide de camp du roi Murat, devait faire au delà des monts un voyage d'un mois et lui proposait de l'emmener ; Gustave prit feu à cette idée, et supplia sa mère de le laisser partir ; son imagination toute remplie de l'antiquité latine s'élançait d'avance dans ces contrées que le génie et la gloire ont marquées de traces impérissables ; il disait à sa mère qu'il aimait beaucoup les voyages, que celui d'Italie était le plus intéressant de tous, qu'il apprendrait l'italien, qu'il verrait Naples, Rome et les plus illustres cités, qu'il touchait à la

fin de ses études, qu'un mois de plus ou de moins et des compositions chanceuses, c'était très-peu de chose, qu'il suivrait à Paris à son retour des cours de logique, de philosophie et même de rhétorique; il conjurait sa mère de ne pas lui refuser cette grâce; toutefois, il s'en remettait à sa décision, déclarant ne vouloir rien faire sans son approbation, et ajoutait que « telle devait être la con-« duite de tout enfant bien élevé. » Sa mère pensa que son fils ne devait pas interrompre ses études, quoique si voisines de leur fin, et Gustave renonça à son voyage. Dans cette dernière année scolaire, il allait au Lycée Bonaparte. Il avait quinze ans et demi lorsqu'il termina ses classes.

Les cahiers d'humanité et de philosophie du jeune Gustave que nous avons eus sous les yeux, annoncent un assez fort enseignement. Les devoirs d'un écolier, d'un bon écolier bien entendu, donnent la mesure des études. Les amplifications et les discours, dont les sujets sont tour à tour empruntés à notre histoire et aux annales de la Grèce et de Rome, portent la marque d'une intelligence accoutumée à de sérieuses leçons Une petite composition sur le mouvement dans la nature et le mouvement dans l'éloquence fait pressentir un futur orateur. Les vers latins, malgré d'inévitables imperfections, sont écrits comme en présence des modèles des bords du Tibre : une piété tendre respire dans une pièce sur Jésus enfant. Quant aux leçons de philosophie, elles s'inspirent de l'école de

Condillac; une trop large part y est faite aux sensations; Gustave comprit plus tard que les sens ne sont pas le principe unique des opérations de l'âme. Mais on reconnaît les bonnes traditions dans l'ensemble de ces études : M. Mennerais, chargé des deux classes de philosophie et de rhétorique, avait appartenu à l'Oratoire. En examinant avec détails ces travaux d'écolier, nous avons senti partout l'œuvre d'un esprit très-appliqué, très-réfléchi, très-net, et une certaine haleine naissante qui promet d'aller loin.

La pension de la rue Matignon dont le souvenir s'est éveillé sous notre plume, fut comme le berceau de bien des destinées qui ne devaient pas s'achever dans la commune obscurité; on y rencontre des noms que la gloire, la considération ou le bruit attendaient en des carrières diverses : Oudinot, Delarue, Denis-Benoist d'Azy et son frère Prosper qui, malgré l'heureux présage de son nom, était réservé à tous les ravages de la foudre, Alfred de Vigny, Pérignon, Vatry, Fontenilliat, de Boissard, les frères Dittmer. Il y avait là un écolier passionné pour la musique et qui jouait fréquemment de l'alto; un jour qu'un de ses camarades lui demandait pourquoi il avait fait choix d'un instrument aussi modeste, il répondit : C'est l'instrument des compositeurs. Ce jeune chercheur d'inspirations musicales, et qui étudiait l'harmonie avec un sentiment déjà si profond, c'était Hérold, l'auteur du *Pré aux clercs*. On remarquait parmi les élèves un enfant d'une beauté rare, qu'un poëte comparait

à ce Zéphire du tableau de Prudhon qui se balance entre deux arbres au-dessus de l'eau : c'était Alfred d'Orsay appelé à une célébrité riante et légère, le prince futur de la mode et de l'élégance en Angleterre. Voulant plus tard donner une marque de respect à l'illustre jésuite, son ancien condisciple, il lui envoya une tête de Christ gravée par lui-même. L'empereur mettait ses pages à la pension de M. Hix; les sénateurs et les maréchaux de l'empire y mettaient leurs fils; on y voyait des étrangers des nations alliées, des princes de la Confédération du Rhin, les deux frères Mourawieff, alors enfants avec des cheveux blonds tombant en longues tresses, et qui devaient dans la suite expier, l'un par la mort (1), l'autre par l'exil, leur résistance républicaine à l'avénement de l'empereur Nicolas; les deux frères Pierre et Philippe d'Aremberg, le prince de la Leyn, dont la mère périt si malheureusement au fameux bal du prince Schwarzenberg. Et pour qu'un nom de plus, qui n'est pas un des moins considérables de cette époque, se mêle au souvenir de la pension de la rue Matignon, ce fut dans la chapelle de cette maison que se maria le comte Molé.

Il y a peu d'années, le P. de Ravignan fut appelé auprès d'un malade de quatre-vingts ans, que sa

(1) Ce Mourawieff, condamné à être pendu, eut une chance que nous appellerions heureuse en Occident, celle de la corde cassée; mais l'empereur inflexible voulut que la sentence portée contre le conspirateur fût exécutée avec une autre corde.

fille chrétienne ne voulait pas laisser mourir sans confession ; il le trouve assis dans un fauteuil, au coin de sa cheminée, accablé de souffrances, la tête penchée, le visage assombri : le vieillard, qui n'avait point été prévenu de cette visite, regarde avec surprise, puis tout à coup : « Quoi ! c'est toi, Gustave ! » s'écrie-t-il ; « Oui, monsieur, c'est moi, » dit le prêtre avec un mélange de douceur et d'autorité, « et je viens vous parler de Dieu ; voulez-vous vous confesser ? » — Oui, mon ami, » répond le vieillard sans la moindre hésitation, et comme un homme qu'une grâce soudaine ramène à la foi. Ce moribond était M. Hix.

CHAPITRE II.

Gustave de Ravignan commence l'étude du droit. — Il choisit pour directeur M. Frayssinous. — Fermeté de sa vie chrétienne à ses premiers pas dans le monde. — Sa tendre délicatesse avec sa mère. — Il se trouve à Bordeaux le 12 mars 1814. — Au 20 mars 1815, il est volontaire royal. — Sa correspondance pendant sa campagne comme volontaire royal; l'engagement de Hélette et le colonel Barbarin; son périlleux retour de Hélette à Saint-Laurent; il parvient à se rendre en Espagne; il est lieutenant de cavalerie, officier d'ordonnance du comte de Damas; sa rentrée en France. — Il se remet à l'étude du droit.

Les fonctions de la magistrature ont quelque chose de grave et d'élevé qui plut tout d'abord à Gustave de Ravignan : il prit ce premier attrait pour une vocation et commença son cours de droit. Sa mère consulta pour savoir à quelle main elle devait confier ses premiers pas dans cette voie; M. de Sèze, l'illustre défenseur de Louis XVI, lui désigna un ancien avocat, M. Goujon, qui enseignait le droit et prenait des pensionnaires. Gustave fut placé chez cet homme de science et de bien, au mois de novembre 1811. Un autre choix importait à une piété comme la sienne; il fallait pour sa conscience un directeur. Un nom vint s'offrir à son goût, à ses désirs, à sa confiance; c'était le nom d'un prêtre éloquent qui, de 1803 à 1809, avait rappelé les vérités morales et religieuses à une génération étonnée de les trouver si belles, et dont nous aurons



occasion d'apprécier les travaux et l'influence ; depuis 1809, la politique impériale lui fermait la bouche ; il remplissait alors les modestes fonctions d'inspecteur de l'Académie de Paris : nous voulons parler de M. l'abbé Frayssinous.

L'ancien conférencier de Saint-Sulpice, quoique condamné à ne pas remonter dans sa chaire, retrouvait encore autour de lui des jeunes gens ; il les retrouvait pour les aimer, les bénir, leur servir de conseiller et de guide ; il affermissait la foi dans ces âmes où il l'avait semée, il soutenait et dirigeait son propre ouvrage. M. l'abbé Frayssinous, comme confesseur, continuait, dans une humble mesure, l'immense bien accompli par sa parole. Gustave de Ravignan, petit écolier quand la jeunesse se pressait autour de l'orateur chrétien, n'avait pu encore se mêler à ses auditeurs ; mais il ne tarda pas à savoir quel était cet homme de Dieu, et se mit sous sa direction dans l'hiver de 1811 à 1812. Il en instruisit sa mère. Ce jeune homme, à peine sorti de sa seizième année, frappa M. l'abbé Frayssinous par sa gravité douce, sa piété aisée, la distinction de sa personne ; il lui inspira un vif et profond intérêt que les relations spirituelles ne firent qu'accroître.

L'étude du droit laissa place, dans sa vie, à d'autres travaux ; il s'occupa d'allemand, il apprit l'anglais d'un ami, longtemps prisonnier en Angleterre, et auquel, en échange, il donnait des leçons de latin ; il suivit divers cours, et lut avec suite et méthode pour se mettre peu à peu en possession des

connaissances et des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Mais parmi ces labeurs quotidiens d'une intelligence ardente et méditative, la religion revenait toujours comme une étude de prédilection ; Gustave de Ravignan ne se sentait jamais plus attentif, plus maître de lui-même, plus content au fond de l'âme, et plus libre en quelque sorte dans sa respiration, qu'en face du christianisme dont il cherchait à pénétrer toutes les profondeurs. Trop souvent les jeunes gens, récemment affranchis de l'austère discipline du collége, expriment par des folies la joie d'être débarrassés de leurs entraves, bondissent dans la vie, et s'égarent en cent routes mauvaises avant de rentrer au chemin de la raison ; Gustave de Ravignan reste dans sa voie ; autour de lui souffle inutilement le vent du monde ; il en méprise les séductions et les piéges ; il est déjà plus fort que le monde, parce que la force de Dieu est avec lui. Et ce jeune homme ne porte pas sa foi sous les pâles dehors d'une rudesse cénobitique ; on cite l'élégance de ses manières, la grâce aimable de son esprit ; tel qui, le matin, l'a vu prier à l'église avec ferveur, le retrouve, le soir, brillant et charmant dans un salon. La piété, dans le monde, n'a pas besoin de faire mauvais visage aux humains.

Gustave de Ravignan, depuis la mort de son père, se considérait comme particulièrement chargé de soutenir le courage de sa mère et de la consoler ; car son frère aîné, livré à tout le mouvement, à

tous les hasards de la vie militaire, ne pouvait pas, comme il l'aurait voulu, remplir les devoirs d'une tendresse vigilante et assidue. Parfois, Gustave avait des inquiétudes à dissiper, des situations à éclaircir, des nuages à écarter du foyer maternel; il s'y prenait avec amour et délicatesse; il montrait à sa mère les conditions de bonheur qui lui restaient, l'attachement, le respect, la soumission de tous ses enfants, et ce qui devait faire le fondement solide de son repos; il craignait, par son insistance, d'être sorti de la réserve imposée à un bon fils, et disait à sa mère: « Si j'ai dépassé les bornes du respect en« vers vous, ma chère maman, je m'avoue cou« pable; mais, pour ma justification, je cours me « réfugier auprès de votre cœur, bien sûr qu'il « connaît le mien et le motif qui le guide (1). » Cette idée de se réfugier auprès du cœur de sa mère si on est coupable envers elle, nous rappelle cette belle parole de saint Augustin: « Avez-vous peur de votre Dieu, cachez-vous dans ses bras. »

La campagne de Saxe, si sanglante, occupait douloureusement alors l'attention de la France; Gustave de Ravignan prêtait l'oreille, avec tout l'intérêt du cœur, aux nouvelles qui arrivaient du théâtre de la guerre: son frère aîné et son beau-frère étaient là; le 11 juin 1813, il s'empressait d'annoncer à sa mère l'armistice conclu le 4 à Plesswitz et qui permettait au moins de respirer

(1) 10 mai 1813.

jusqu'au 26 juillet; « plus d'inquiétudes jusque-là, » disait-il. Mais on touchait au dénoûment du drame terrible qui tenait le monde en haleine; au commencement de 1814, l'ennemi que nous avions tant de fois harcelé chez lui se vengeait par la violation de nos frontières, et l'Europe armée nous entourait d'un cercle de fer. Dans ce mois de janvier 1814, Gustave de Ravignan fut malade d'une croissance tardive; il put recevoir les soins de sa mère qui se trouvait à Paris; en février il était sur pied, et comme les levées en masse atteignaient et désorganisaient l'école de droit, il accompagna sa mère à Bordeaux. Il était là le 12 mars 1814, quand cette ville, donnant le premier exemple d'un noble retour à la monarchie de saint Louis et de Henri IV, accueillait le duc d'Angoulême avec un enthousiasme véritable. Gustave vit comme un triomphe de la justice dans ce triomphe d'un prince de la plus auguste maison de l'univers, et la flamme du royalisme entra dans ce cœur de dix-neuf ans; les émotions et les douces larmes d'une mère royaliste n'y furent sans doute pas étrangères.

Au mois d'avril, Gustave de Ravignan était rentré à Paris; le 30, le lendemain même de l'arrivée de Louis XVIII à Compiègne, il écrivait à sa mère restée à Bordeaux et dont le silence l'inquiétait; un mot de cette lettre nous révèle des projets d'avenir qui traversaient son esprit, au moment où un gouvernement qu'il aimait remplaçait une domination brisée. « Mon désir est d'aller courir les

« ambassades loin de ma patrie; mais si je croyais « n'y recevoir aucune nouvelle de ma famille, je ne « quitterais jamais la France. »

Dans les derniers jours de mai 1814, Gustave attendait sa mère qui songeait à se fixer à Paris; il la rassurait sur son voyage, lui disait que les routes étaient sûres et s'occupait de lui trouver un logement, ce qui ne paraissait pas aisé, vu que « les maudits Russes ne partaient pas encore. » Il se réjouissait d'autant plus de la prochaine arrivée de sa mère, qu'elle pourrait plus sûrement lui donner ses avis et ses ordres « pour le choix d'un état. »

Le 20 mars arracha Gustave de Ravignan à ses pacifiques études; le retour de l'île d'Elbe lui parut comme un désastre; l'indignation le fit soldat du roi, malgré des positions et des engagements de famille. Il s'était inscrit chez le lieutenant des volontaires royaux, M. de Sèze, le noble fils de l'illustre défenseur du roi; le vaillant jeune homme fut de ceux qui ne manquèrent pas au rendez-vous de la place Royale; le nombre n'en fut pas assez considérable au gré de son patriotisme, et lorsqu'il rentra chez lui son émotion était extrême. Le jour de Pâques, il quitta Paris après avoir rempli avec sa ferveur accoutumée ses devoirs religieux et se dirigea vers Bordeaux où il espérait trouver d'intrépides fidélités; sa mère qu'il laissait à Paris l'accompagnait de ses vœux. Bordeaux, avec sa population et sa garde nationale, restait dévoué à la cause du roi, mais les troupes passaient à d'autres souve-

nirs ; Gustave de Ravignan était là quand la fille de Louis XVI, s'élevant à toute la hauteur de sa race, se montrait au milieu de soldats sourds à sa voix et suppliait un peuple fidèle de ne pas verser inutilement un sang généreux ; il était là quand cette princesse s'éloigna pour aller s'embarquer à Pouillac.

Une ardeur comme la sienne ne pouvait rester oisive en face des événements où se jouait une dernière fois le sort de la France ; Gustave était parti de Paris avec un ancien condisciple, M. Paul Thévenot, dont le cœur battait pour la même cause ; les deux volontaires royalistes cherchaient les moyens de rendre des services ; il s'agissait de gagner la frontière espagnole, et comme Gustave se trouvait chez lui dans le pays de Bayonne, il pouvait y découvrir, mieux que son compagnon, des ressources pour l'accomplissement de leur commun dessein. Dans une lettre écrite de Bordeaux à la date du 2 mai 1815, Gustave, parlant à sa mère à mots couverts, dit qu'il lui faut à lui et à son ami de l'argent et des chevaux « pour « aller à Saint-Laurent voir des voisins qui les at« tendent et les invitent à passer quelque temps « chez eux. » Dans cette lettre du 2 mai, il cède la plume à son ami : « Il nous est impossible, dit « celui-ci, de ne pas beaucoup espérer ; partagez « donc un peu notre espoir et notre tranquillité. « Je voudrais bien que les deux mères fussent « aussi calmes que les deux fils. » Dumaine, ce fidèle serviteur de la famille de Ravignan, resté

à Saint-Laurent, et dont Gustave prononce si affectueusement le nom dans les lettres de son enfance et de sa jeunesse, lui fut d'un utile secours pour s'équiper et se monter de tout point.

Gustave écrivit à sa mère le 18 mai au soir, la veille de son départ de Saint-Laurent « pour aller à la campagne du voisin, » c'est-à-dire pour aller au combat; il fallait ces précautions de langage en se confiant à la poste; c'est ainsi que le jeune volontaire royaliste dit encore : « J'ai cru nécessaire à ma « santé d'aller du côté des eaux, et mon ami avait « fortement cette idée pour lui. » En s'excusant sur des dépenses inévitables, il ajoute ces mots qui sont plus près de sa pensée : « Je n'ai pu résister à mon « désir, à mon besoin de conscience; » il trace encore ces lignes que sa mère comprenait très-bien : « Vous « aurez, j'espère, de nos nouvelles; mais si vous « n'en aviez pas, ne vous inquiétez pas. *Le soin de « ma santé me forcera peut-être d'être un peu pa- « resseux ;* écrivez-moi à Bayonne poste restante; « *la campagne où est mon cousin n'en est pas « éloignée;* Dumaine prendra mes lettres et me les « fera passer. Je reviendrai bientôt dans ce pays-ci « et j'irai vous rejoindre sous peu : *tout l'annonce.* »

La suite de cette lettre, écrite à une heure avancée, et si près du péril, prend la forme attendrissante d'un adieu; Gustave prie sa mère de faire ses adieux très-tendres à sa sœur, à tout ce qu'il aime; il demande que « Pauline » le suive de ses vœux parce qu'il y a « grande confiance; » — «vous serez

« contente de moi, j'espère, dit-il à sa mère, du moins « je n'aurai point démenti vos sentiments.... Adieu, « la meilleure des mères, que cette lettre vous sa-« tisfasse en tout point; j'aurais voulu la remplir de « mes excuses, de mon amour pour vous, de mes « espérances; mais j'ai le cœur un peu serré, et la « religion, le courage, vos sentiments me raniment. « Dimanche, j'entendrai la messe chez mon cousin « où le point du jour nous verra arriver. J'ai be-« soin aussi d'aller prendre un peu de sommeil, « peut-être pour longtemps, et pour la dernière fois « ici. »

Et le 19 mai les deux amis partirent de Saint-Laurent à cheval, accompagnés d'un domestique appelé Castaings, à cheval comme eux : ils avaient pour tout bagage un porte-manteau.

Hélette est un village des Basses-Pyrénées sur la route de Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port; il y eut là un engagement ou plutôt une surprise qui mit en péril plusieurs volontaires royalistes; parmi eux se trouvait Gustave de Ravignan qui paya bravement de sa personne; tout à coup il voit le chef de la troupe royaliste, le colonel Barbarin, au nombre des blessés; il s'élance vers lui et veut l'emporter dans ses bras pour le sauver dans une retraite nécessaire. Son dévouement l'expose évidemment à être tué ou blessé, ou bien à être fait prisonnier, ce qui en ce moment équivaut à la mort; le colonel Barbarin conjure ce généreux ami de s'enfuir au plus vite; mais Gustave persiste dans son héroïsme, et, en cet

instant terrible, le colonel, ne trouvant plus d'autre moyen que son propre trépas pour délivrer son jeune ami, saisit un pistolet à la ceinture de Gustave et se fait sauter la cervelle. Gustave n'eut plus alors qu'à se sauver. Le sanglant souvenir du colonel Barbarin ne s'était jamais effacé de son âme.

Après cet engagement de Hélette, Gustave de Ravignan regagna Saint-Laurent à travers le pays basque, seul, à pied, et toujours menacé; lorsqu'il arriva chez le bon et fidèle serviteur Dumaine, il était épuisé de fatigue et de faim; il se reposa trois jours sous ce toit ami, ne voyant que ses hôtes et le vieux curé de Saint-Laurent. Un dimanche soir, à dix heures, il partit à pied sous des vêtements de paysan, accompagné des deux filles de Dumaine et d'une vieille servante; son dessein était de regagner la frontière d'Espagne. Un métayer dévoué l'attendait dans un bois à un endroit convenu; ce fut avec ce seul guide qu'il parvint à la frontière. Enfin il rejoignit en Espagne le petit corps de soldats français commandé par le comte Étienne de Damas. Le duc d'Angoulême le nomma lieutenant de cavalerie.

Gustave de Ravignan passa plusieurs semaines en Espagne, et ce fut là qu'il apprit l'issue des événements dont le monde était occupé. Il rentra en France le 27 juillet 1815; il écrivait ce jour-là de Saint-Jean-de-Luz à sa mère : « J'arrive, je suis « en France. Un de mes camarades part pour Paris. « Je me porte fort bien, ainsi que Paul. Nous som-

« mes tous deux officiers d'ordonnance de M. le comte « de Damas. Nous n'avons éprouvé que peu de mal- « heurs. Je m'empresserai de voler auprès de vous « dès que je le pourrai ; je compte aller reprendre « ma carrière. Ma tâche est remplie. » Précédemment, et dans une lettre sans date, il avait dit à sa mère : « Je vous reverrai bientôt, j'espère, et après « avoir bien fait mon devoir. Si j'ai bien du cha- « grin d'avoir été éloigné de vous, au moins j'aurai « la consolation d'avoir satisfait ma conscience. » Dans un billet du 29 juillet 1815, adressé à sa mère, Gustave lui dit : « J'arrive à Bordeaux à franc- « étrier, en mission. Je suis venu, envoyé par M. le « comte de Damas, mon général, pour annoncer « son arrivée. » Le jeune lieutenant oublie de raconter qu'à Mont-de-Marsan il s'évanouit en entrant chez la marquise du Lyon, ancienne amie de sa mère ; qu'on fit des efforts inutiles pour le retenir, et qu'il remonta à cheval après s'être à peine reposé. Il franchit l'espace entre Bayonne et Bordeaux avec une rapidité extraordinaire. La fatigue n'était rien pour lui quand il s'agissait d'accomplir un devoir. En écrivant de Bordeaux à sa mère, le 7 avril 1815, il lui annonçait qu'il partait pour Paris le lendemain, qu'il venait de recevoir son brevet de lieutenant, et son ami un brevet de capitaine : « Paul est enchanté, « ajoutait-il ; pour moi, je ne le serai que lorsque, « rentré dans mon cabinet, je travaillerai pour le « service du roi. »

Ainsi s'acheva cette page des Cent-Jours dans la

grande vie qui nous occupe; ce fut une page de gentilhomme dans une existence qui devait être l'oubli volontaire du rang des aïeux, une page de patriotisme et d'honneur dans la destinée d'un saint qui aimait profondément son pays. Gustave de Ravignan fut remarqué du duc de Bourbon et du comte de Damas, remarqué et aimé de ses camarades. Revenu à Paris, on le pressa de suivre la carrière militaire, où il semblait qu'un avenir brillant lui était réservé; il hésita quelque peu, mais Dieu qu'il consultait toujours ne l'appelait pas à porter l'épée; le jeune lieutenant de cavalerie, qui, pour le dire en passant, ne donna jamais sa démission de son grade, se remit à l'étude du droit.

CHAPITRE III.

Travaux de Gustave de Ravignan en matière de droit; son projet de thèse. — Notes et matériaux pour un ouvrage sur la morale des lois. — Quelques essais en poésie. — Gustave de Ravignan est malade et sa mère le conduit aux Eaux-Bonnes; il en fait une description; jours passés à Ravignan et à Saint-Laurent, pieux anniversaire.

Voulant suivre Gustave de Ravignan dans tous ses travaux, nous avons soigneusement parcouru, malgré notre incompétence en pareille matière, ce qui est resté de ses études de droit, les cahiers conservés par sa famille, et où partout se montre le témoignage d'une forte application. Nous avons lu, sous la date de septembre 1814, son projet de thèse avec ce titre : *des Mineurs de vingt-cinq ans*, et divisé en quatre sections; dans la première, il expose à qui et contre qui la restitution est accordée ; dans la seconde, il établit les causes pour lesquelles la restitution est accordée ou refusée; la forme et les effets sont compris dans la troisième et la quatrième section Ce travail, qui n'est qu'une ébauche, laisse voir une étude déjà avancée des monuments de la législation ; Gustave de Ravignan, à peine dans sa vingtième année, connaît assez les autorités pour s'appuyer toujours sur elles, discute avec clarté,

et développe sa pensée à la fois avec abondance et précision. Un cahier intitulé *Notes sur les successions* nous offre comme une dissertation vraiment savante et approfondie sur ces points si importants et si remplis de difficultés.

L'étude du droit touche à ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire des hommes, et conduit aux plus nobles occupations de l'esprit. Gustave de Ravignan amassait sans cesse par des lectures suivies, et par la bonne et féconde habitude d'annoter ce qu'il lisait. En achevant d'annoter l'*Esprit des lois,* il avait dit qu'il y aurait un beau livre à faire à côté de celui-là, et qu'on intitulerait la *Morale des lois.* C'était une heureuse et grande idée; elle s'empara de son intelligence, et nous avons la preuve que ce hardi jeune homme songea à l'exécuter. Les notes qui nous ont été communiquées sont d'un travailleur intrépide; elles portent le titre de *Notes sur la religion, l'histoire et les lois.* Gustave avait marqué l'ordre de ses lectures et de ses recherches; écrivains grecs, latins, français, anglais, sont mis à contribution; le seul choix de tant de sources est déjà de la science; les principaux philosophes, historiens, légistes, moralistes de tous les temps, arrivent comme sur le seuil de l'œuvre méditée. Cette préparation annonçait un vaste dessein. Des extraits de Filangieri, de Bossuet, de Domat, de Robertson, de Tacite, de Mably, de l'abbé Dubos, de Hume, du Code théodosien, des Capitulaires, forment tout un cahier. Une vingtaine de pages sur la religion dans l'État

font partie de ces matériaux. En tête de ces pages, nous lisons ces mots, tracés de la main de Gustave de Ravignan, à la date de 1819 : *Je ne suis pas appelé à écrire ;* il se trompait, car il devait écrire plus tard un petit livre immortel : *de l'Existence et de l'institut des jésuites.* Plus d'une pensée, plus d'un passage de ces feuillets mériterait d'être cité ; voici quelques lignes : « Les gouvernements et les lois « sont le fruit des temps, lesquels amènent lentement, sans que personne se soit avisé de les « décréter, des mœurs et des institutions. L'ordre « établi a réfuté d'avance tous les systèmes, résolu « tous les doutes, réuni toutes les espérances ; c'est « la base, le point de départ de toutes les opérations politiques. L'ordre établi, c'est la légitimité, « mystère qui n'en est un que pour les athées, à « qui tout est mystère. »

Gustave de Ravignan ne donna pas suite à une telle œuvre : ce n'est pas le courage, mais le temps qui dut lui manquer ; il était aussi à l'âge où de grands desseins traversent une âme ardemment éprise du bien ; l'élan suffit pour la conception d'une idée, mais il faut la maturité pour l'exécution. Nous n'avons que les fondations d'un monument resté en projet. En feuilletant ces ébauches, il nous semblait voir dans sa chambre de jeune homme ce studieux ami de toute noble chose, lire, chercher, faire des extraits, noter ses propres pensées, et s'exciter à son entreprise en raison même des difficultés. Tels qu'ils sont, ces papiers, qui portent la marque du

travail et d'un brillant effort, nous inspirent un certain respect.

Tout n'était pas aussi grave dans les occupations d'esprit de Gustave de Ravignan; il aimait et savait donner à ses impressions et à ses idées cette forme harmonieuse et cadencée qui se fixe plus aisément dans le souvenir : il faisait des vers de temps en temps, et des vers qui plaisaient; il les récitait avec grâce et sans prétention dans l'intimité d'un cercle d'amis; ces inspirations poétiques naissaient presque toutes des circonstances, et le lendemain l'auteur n'y pensait plus. Ces produits de la fantaisie, de la reconnaissance ou de l'amitié n'ont pas été conservés. Nous n'avons rencontré qu'un petit nombre de pièces de vers dans les papiers de Gustave de Ravignan ; elles paraissent appartenir au premier temps de sa jeunesse ; l'une de ces pièces est une peinture des folies et des forfaits de la révolution : le poëte met en scène un chrétien qui, assis au milieu de ruines, gémit sur la France sa patrie comme autrefois le Christ pleurait sur Jérusalem, et lui prête des accents d'indignation et de douleur ; dans le tableau des horreurs de nos plus mauvais jours, nous remarquons ces vers :

> Le crime est un devoir, le devoir est un crime.
> . . . .
> Votre propre triomphe est votre châtiment.

Voici les quatre vers qui terminent le morceau :

> Le chrétien a parlé : triste, silencieux,

Il se lève; et ses pas ont cherché les saints lieux;
Dans la prière il verse un cœur plein de souffrance;
Dans la prière il trouve un appui : l'espérance.

Une autre pièce de vers est intitulée *la Mort;* le poëte met en présence un adolescent dont la fin a été chrétienne et un vieillard qui a osé s'arracher la vie. L'élégie s'achève ainsi :

. . . . . Le tombeau les dévore tous deux;
Mais l'un par sa vertu console ma souffrance,
Et l'autre m'a légué des pleurs sans espérance.

Des strophes intitulées *Un pécheur converti* ne manquent pas de force dans l'expression, et le sentiment en est vivement religieux.

Une grâce mélancolique anime une petite pièce de vers où le commencement de la vie humaine est comparé au commencement d'un beau jour; le charmant éclat de l'aube, c'est le premier âge auquel tout sourit; puis viennent les pesantes ardeurs du midi et les ombres du soir :

Le jour offre à mes yeux l'image
Des biens, des maux qu'en son voyage
Notre âme, exilée ici-bas,
Porte de l'enfance au trépas;
D'abord l'aurore au teint de rose
Comme une fleur à peine éclose
S'épanouit. . . .
. . . .
De l'enfant à l'âme naïve
C'est la peinture fraîche et vive.
Enfance, aurore du bonheur,
Tu respires la douce odeur
De la paix et de l'innocence.

Sur les ailes de l'espérance,
Les jeux, les grâces, les plaisirs
Voltigent devant tes désirs :
N'es-tu qu'une heure passagère,
Qu'une infidèle messagère?
Sur tes attraits faut-il pleurer?
. . . .
Tu viens, de charmes embellie,
Parer l'horizon de la vie,
Mais tu n'es plus! . . . . .
La rosée aux gouttes tremblantes,
Comme en des perles transparentes,
Répète sous mille couleurs
Le rayon qu'attendaient ses pleurs :
Délicieuse matinée
D'une triste et longue journée!

Presque tous les hommes qui ont marqué sur la terre ont commencé par faire des vers bons ou mauvais; aux jours de leur jeunesse, ils ont senti l'inspiration passer sur leur âme, et leurs premiers élans ont été des chants.

La santé, toujours délicate, de Gustave de Ravignan préoccupa plus d'une fois sa famille; les premières craintes éveillées par l'état de sa poitrine datent de l'hiver de 1815 à 1816; il tomba malade d'une affection dont sa mère fut alarmée. Les médecins parlaient peu alors des eaux des Pyrénées : celui qui soignait notre jeune malade conseilla Cauterets, comme il aurait conseillé tout autre lieu; mais les mères ont un génie qui ne les trompe pas; celle de Gustave se décida pour les Eaux-Bonnes; elle connaissait d'ailleurs les Basses-Pyrénées mieux qu'on ne les connaissait à Paris.

Au commencement de mai 1816, Gustave, accompagné de sa mère et de sa sœur Pauline, se dirigea vers le Midi ; le 12 mai, il arrivait à Ravignan ; c'est là qu'il devait attendre la saison propice pour les Eaux-Bonnes. Il resta huit jours sans écrire à personne ; le 20 mai, il écrivait à son cher Hippolyte : « Il est très-juste, lui disait-il, que je commence par « le baron de Ravignan. » Ce frère, toujours aimé, était alors capitaine de hussards. Gustave lui parle de l'état de la terre de Ravignan et de la vigilante administration de sa mère ; il poursuit de temps en temps quelque lapin et fait des promenades à cheval. « Ma solitude est très-complète, dit-il, voilà de quoi « se régaler, et j'aurais travaillé sans doute, si ma « santé ne s'y opposait. Je n'en suis pas content « tous les jours. Je manque d'énergie physique et, « par suite, d'énergie morale. C'est une affliction que « Dieu m'envoie et je la supporte de mon mieux, « pas trop bien cependant, parce qu'elle ressemble « à de la paresse. Nous attendons ici la belle saison « pour aller aux eaux, c'est toujours aux Eaux-« Bonnes; on les dit excellentes. Je désire bien « qu'elles m'ôtent la mauvaise habitude de me plain-« dre. Mais c'est trop parler de moi : ne va pas « t'imaginer pour cela, mon cher Hippolyte, que « ce soit là ma seule pensée et que je m'affecte; « non. »

Loin du bruit et des hommes, entouré de chaumières et de métayers, il songeait avec une sorte de surprise aux ardentes questions qui embrasaient

alors les esprits à Paris, en France, en Europe; tranquille dans sa paix profonde, il lui semblait « bien fou de parler de politique. » Puis comme s'il eût été un peu honteux de cette philosophie qu'on aurait pu prendre pour de l'assoupissement, il dit en souriant : « Mais je dors maintenant et mon ré« veil sera le réveil du lion. » Dumaine, ce bon visage des vieux foyers, ce personnage comme Walter Scot en a peint et que notre lecteur connaît déjà, occupait une grande place dans la solitude de Ravignan : le curé arrivait quelquefois, et Dumaine tous les soirs: c'était la seule société de ses maîtres; on sentit le vide de son absence lorsqu'il lui fallut reprendre le chemin de Saint-Laurent où l'appelaient ses affaires, car il était devenu petit propriétaire; il insista beaucoup pour emmener ses maîtres : « Il « voudrait, disait Gustave, nous emprisonner tous « à Saint-Laurent. »

Les premiers jours de juillet 1816 trouvèrent Gustave aux Eaux-Bonnes avec ses deux compagnes de Ravignan. Il se mit à prendre les bains tous les matins et à boire des eaux deux fois par jour; le matin, après s'être baigné, il se *cachait* quelques heures; c'était le mot du baigneur; et pendant ces heures il lisait ou écrivait. Dans les après-midis il se promenait avec sa mère et sa sœur; on rencontrait de temps en temps quelques malades « peu malades; » « on se saluait fort poliment et « on en restait là. »

Gustave et son cher Hippolyte se trouvaient aux

deux bouts de la France : celui-ci s'était depuis peu rendu en garnison à Lille. Le malade voulut de loin mettre sous les yeux de son frère le lieu où il était venu chercher la santé : « Cette eau minérale sul-« fureuse sort claire et limpide d'un énorme roc de « cent pieds de haut, qu'on nomme pour cela *Butte* « *du trésor;* l'eau a, à sa source, vingt-cinq ou vingt-« six degrés de chaleur, et porte un peu l'odeur « d'œufs couvés. Le pays est affreux et superbe, « c'est-à-dire l'un par l'autre. Figure-toi dix ou onze « maisons, dont deux logeables, encaissées entre « des montagnes élevées, dont le sommet est encore « blanchi de neige, le milieu boisé et le bas dis-« puté au roc par la main de l'homme. En sorte « que fort aisément on aurait les quatre saisons dans « un jour. Mais ce qu'il y a de vraiment beau et « d'effrayant, c'est une cascade, une des plus belles « des Pyrénées. Elle est formée par une pente à pic « et longue de je ne sais combien de pieds ; un tor-« rent assez gros et très-rapide descend avec fracas « de la montagne ; arrivé au haut de la pente toute « en roc, un énorme monceau lui ferme le passage : il « s'est creusé des issues à droite et à gauche, il s'y « précipite en mugissant, et tombe en roues d'é-« cume blanchissante au fond du précipice avec un « bruit effroyable : au soleil c'est le plus beau spec-« tacle qu'on puisse voir. Non loin de là est une « grotte assez sombre et qui m'a rappelé l'antre de la « Sibylle. »

Les touristes n'ont probablement pas manqué de

décrire les Eaux-Bonnes; je ne connais pas leur peinture; je m'en tiens à celle que je viens de lire, tracée, il y a quarante-deux ans, par un jeune malade qui ne peignait pas pour le public.

L'heureux effet des eaux fut rapide et merveilleux; Gustave, arrivé faible et souffrant, faisait au bout de quelques jours de grandes courses à cheval, et, dans l'espace d'un mois et demi, son rétablissement était complet. Il acheva son été à Saint-Laurent, alerte, animé et chassant avec entrain; il poussa un cri de joie après avoir tué son premier lièvre.

Ce n'étaient là que des distractions passagères par lesquelles Gustave de Ravignan marquait en quelque sorte son retour à la vie; le sérieux de ses sentiments et de ses pensées demeurait le même. Les dépouilles de son père reposaient dans l'église paroissiale de Saint-Laurent; il y avait six ans que ce père tant aimé n'était plus de ce monde; pour la première fois depuis son malheur, Gustave se trouvait à Saint-Laurent le 11 septembre, jour anniversaire. Il passa cette journée dans le recueillement et le deuil; le matin il s'était prosterné sur la tombe où dormait une sacrée et muette poussière et il avait fait célébrer une messe à laquelle le bon Dumaine assistait. « Ah! dit-il (1), c'est surtout quand l'âme « est affectée d'une émotion bien sentie que les pen« sées religieuses viennent s'y placer admirable« ment. » Tout ce qu'il éprouve est plus vif par sa

(1) Lettre au baron de Ravignan, 11 septembre 1816.

présence aux lieux où son père éleva son enfance, où il finit sa vie, où reposent ses restes précieux. Il rend grâce à Dieu de l'avoir ramené, pour un pareil jour, dans ce pays qui l'a vu naître et qui a vu mourir l'objet de ses regrets; « j'ai remercié le ciel, « dit-il, de l'accord de ses vues avec mes désirs, et me « suis promis de mériter ses bontés par une con- « duite digne de mon amour et de ma douleur. »

CHAPITRE IV.

Gustave de Ravignan est nommé conseiller auditeur à la Cour royale de Paris; circonstances qui accompagnent cette nomination. — Première affaire dans laquelle Gustave de Ravignan porte la parole, brillant début. — L'affaire du baron Tassin. — L'affaire Cauchois Lemaire. — Gustave de Ravignan est nommé substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance de Paris. — Comment il règle sa vie. — Les vacances de la Pentecôte au château de Rosay. — Trait de charité apostolique de Gustave de Ravignan à l'égard d'un jeune collègue.

Gustave de Ravignan ne fit que passer dans la magistrature; cinq ans s'écoulèrent depuis le jour où il fut nommé conseiller auditeur à la Cour royale jusqu'à son entrée au séminaire d'Issy; dans ce court espace de temps il ne put donner toute sa mesure, mais il fit assez pour laisser un immense regret.

Sa nomination aux fonctions de conseiller auditeur eut lieu en 1817. La Cour présentait pour chaque place vacante trois candidats parmi lesquels le roi choisissait. Deux places de conseiller auditeur étaient alors vacantes à la Cour royale de Paris; il s'agissait d'obtenir la majorité des suffrages dans cette compagnie; Gustave de Ravignan n'y connaissait que trois conseillers, ils étaient de ceux qui se recommandaient le plus à l'estime. Ils prirent chaudement en main ses intérêts, le présentèrent à leurs

collègues, en affirmant que nul candidat n'était plus digne : ils eurent le bonheur de réussir. Gustave de Ravignan, dans sa pétition, avait rappelé sa conduite aux Cent-Jours et cité l'engagement de Hélette ; le président Agier, rencontrant M. Romain de Sèze, alors conseiller à la Cour royale, lui dit : « Connaissez-vous ce jeune de la Croix de Ravignan « qui fait une demande pour être conseiller auditeur et appuie sa requête de souvenirs militaires ? « Nous n'avons pas besoin, dans la magistrature, de « gens d'épée ; il nous faut des hommes graves, ap- « pliqués, réservés : connaissez-vous ce jeune « homme ? — « Oui, certes, répond vivement M. Ro- « main de Sèze, et je vous déclare que ce jeune « homme est du plus haut mérite et qu'il a tout ce « qu'il faut pour être un jour l'honneur de la ma- « gistrature (1). »

Gustave de Ravignan, inscrit au nombre des candidats, fut nommé, et l'intérêt du duc d'Angoulême contribua au choix du roi. Après les Cent-Jours, ce prince, se souvenant de la conduite du jeune volontaire royal, lui avait offert de le faire entrer dans la maison militaire du roi qu'on s'occupait de reformer : Gustave de Ravignan le re-

(1) Les deux autres conseillers à la Cour royale, qui connaissaient le mérite du jeune pétitionnaire, étaient MM. de Lavau et Espivent de la Villeboisnet, tous les deux très-honorés et restés en possession de l'estime des gens de bien. Nous devons à M. Espivent de la Villeboisnet de précieux détails sur les années de magistrature du P. de Ravignan.

mercia en le priant de lui conserver ses bontés pour la carrière de la magistrature.

Ce fut le 21 avril 1817 qu'il prêta serment comme conseiller auditeur; il n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année, et fut obligé de solliciter des dispenses d'âge pour les fonctions de substitut que les conseillers auditeurs remplissaient alors à la chambre d'accusation. La première affaire dans laquelle il porta la parole fut une affaire civile, plaidée à la première chambre de la Cour, et qui concernait la famille de Suffren de Saint-Tropez; c'était au mois de mai 1820.

Nous n'entrerons point dans les détails d'une affaire qui n'offrirait à nos lecteurs aucun intérêt; nous voulons remarquer seulement que Gustave de Ravignan avait à traiter des questions obscures et difficiles; il fallait définir et expliquer le retrait lignager, sa nature et ses effets, le propre de succession, le propre de communauté, le conquêt, l'acquêt, interroger les coutumes et les arrêts; c'était un périlleux début pour un jeune homme. Nous avons lu les notes et le plan de son plaidoyer, et nous avons été frappé du savoir, du raisonnement, de la clarté et de la force de ce travail; le sujet ne prêtait pas aux développements oratoires; mais la tenue, le geste et la diction du jeune conseiller auditeur charmèrent tout d'abord : on aima sa précision lumineuse, la sûreté de ses appréciations; la noble et vigoureuse simplicité de son langage s'éleva plus d'une fois jusqu'à l'éloquence; il donna

un très-vif intérêt à une cause qui, sauf la question de droit, en comportait peu. L'arrêt fut conforme à ses conclusions. Le tribunal adoptait les motifs des premiers juges. Un célèbre avocat qui plaidait dans l'affaire, M. Tripier, après avoir entendu Gustave de Ravignan, s'écria que depuis quarante ans qu'il était au barreau il n'avait jamais assisté à un début aussi brillant, et que le jeune magistrat irait loin.

Cet heureux essai d'un talent qui venait de se révéler retentit au palais; le procureur général, M. Bellard, appela Gustave de Ravignan au service des assises, « distinction inouïe, » nous disait un contemporain, « car jamais les conseillers auditeurs « n'en avaient été chargés, et cette distinction « excita la jalousie de messieurs les substituts aux- « quels seuls le service des assises était dévolu. »

Nous connaissons quelques-unes des causes civiles où Gustave de Ravignan porta la parole; on y remarqua toujours dans son langage une sérieuse étude de la matière, une rare netteté d'exposition et de discussion; mais ces sortes de débats seraient ici sans attraits. Il y eut un jour où le jeune magistrat eut à invoquer la sévérité des lois contre de honteux attentats aux mœurs avec les circonstances les plus affligeantes; on savait la religieuse pureté de sa vie; une certaine curiosité l'attendait dans l'exposé des faits et dans la discussion; on admira beaucoup la fermeté hardie de son langage unie à la plus parfaite convenance.

Au mois d'août 1821, un procès en diffamation fit

quelque bruit; le baron Tassin, colonel de la gendarmerie royale de Paris, avait porté plainte contre l'éditeur d'une brochure intitulée : *Adresse aux Chambres*, et remplie d'allégations attentatoires à son honneur; Gustave de Ravignan prononça le réquisitoire. En parcourant ses notes, il nous semblait l'entendre; les idées indiquées prenaient leur développement; chacun des mots expressifs jetés sur le papier concourait à reconstruire le discours évanoui. Le jeune magistrat distingue soigneusement la vie publique et la vie privée, abandonne à la libre discussion les actes publics des dépositaires de l'autorité, mais ne lui abandonne pas ce qui est du domaine privé de l'homme. Il y a profit pour le pouvoir et pour la liberté dans un examen loyal qui signale des erreurs et des abus; il n'y a profit pour personne dans l'injure et dans la diffamation. La justice seule a le droit de flétrir dans l'intérêt de tous. L'injure ne se définit pas, les cœurs la sentent, l'honneur en est juge. La diffamation blesse l'âme et blesse l'intérêt social. A la façon dont Gustave de Ravignan parle de cette inviolable propriété de l'homme qu'on appelle la réputation et l'honneur, on reconnaît une noble nature accoutumée à se respecter elle-même et à commander le respect. Un duel s'était mêlé à cette affaire, et le jeune conseiller auditeur laisse voir son horreur religieuse pour ce *jugement impie des armes*. L'éditeur de l'*Adresse aux Chambres* fut condamné comme un calomniateur.

Les succès de Gustave de Ravignan le désignaient

au chef du parquet pour les causes importantes; une grande marque de confiance fut donnée à son talent. Parmi ceux qui avaient entrepris contre la restauration une guerre que l'histoire a jugée, il y avait un homme dont la plume vomissait le fiel, et dont la témérité ne connaissait aucune borne; déjà plusieurs fois en pays étranger et en France ses écrits lui avaient attiré des poursuites judiciaires, et, jusque-là, par son habileté, il s'était dérobé à toute condamnation. Le 31 août 1821, il comparaissait aux assises pour rendre compte d'un gros volume d'*opuscules* tout chargés d'attaques, d'insinuations et de railleries : le prévenu était Cauchois-Lemaire. Il se défendit avec beaucoup d'esprit et d'habileté, et parut jeter de l'hésitation et du trouble dans la conscience des jurés : si bien que le président, qui connaissait mal les ressources de Gustave de Ravignan, se montra quelque peu inquiet de la jeunesse du magistrat chargé de répondre.

L'accusé avait semblé redoutable, mais le ministère public devint redoutable à son tour, lorsque ce jeune homme qui en occupait le siége, avec sa dignité, son aplomb et la fermeté de son accent, fit justice d'une défense audacieusement présentée. Deux choses l'animaient, la conviction profonde du mal commis, le vif sentiment de ce qui était dû à la société et de ce qu'exigeait la conscience publique. Il établit très-bien à quel prix on obtient l'ordre sous un gouvernement représentatif et à quoi on est tenu dans un pays de liberté politique.

« Deux hommes, disait-il, qui ont profondément pensé et fortement écrit sur les conditions de la vie publique, Tacite et Montesquieu, souvent cités, souvent méconnus, avaient, du haut de leur génie, condamné la licence avec autant d'énergie qu'ils proscrivaient le despotisme et flétrissaient les tyrans. Bien plus encore que leur instinct sublime, la science des faits leur avait appris, comme ils nous l'ont enseigné, que si la servitude est pour les peuples le plus déplorable de tous les états, le déchaînement des passions en fait le plus intolérable. Aussi à côté des franchises antiques comme des concessions modernes, trouve-t-on établies des règles contre l'abus même des libertés. »

L'auteur des *opuscules* était accusé d'offense envers le roi et de provocation à la guerre civile.

Gustave de Ravignan signalait, dès cette époque, une tactique trop peu aperçue, trop peu et trop tardivement dénoncée : les partisans fougueux d'une indépendance démocratique sous la monarchie légitime, les ardents champions des droits de l'humanité, qui faisaient de la gloire de nos armes un drapeau d'opposition, s'extasiaient devant le souvenir d'un régime où le droit n'occupait pas une grande place : ces démocrates sincères ne souffraient pas du tout du spectacle de la gloire étranglant la liberté.

Le jeune conseiller auditeur, faisant fonction d'avocat général, citait des pages du prévenu à l'appui des chefs d'accusation; les railleries du langage à l'adresse de ce qu'il y a de plus auguste, à l'adresse

des « aînés de la grande famille » le révoltaient : « Si l'adulation est méprisable, disait-il, la plaisan- « terie en de tels cas est odieuse. »

Le réquisitoire fut intrépide, énergique, concluant, et le prévenu, qui longtemps s'était impunément donné le plaisir de se moquer, d'injurier, d'exciter la haine et les passions, fut condamné par le jury sur tous les chefs.

Nous passons rapidement sur cette affaire quoiqu'elle ait eu beaucoup d'éclat et un retentissement prolongé; nous ne lui donnons qu'un souvenir rapide parce qu'elle est toute politique, et que les anciennes luttes de partis doivent être absentes de l'œuvre qui nous occupe. Le silence eût été une lacune, trop d'étendue serait un tort. Dans la vie que nous racontons il y a eu des années de magistrature, et dans ces courtes années une mémorable page, l'affaire Cauchois-Lemaire; il nous fallait la rappeler et la rappeler dans sa vérité; mais rien de blessant pour aucune opinion ne doit subsister autour d'une mémoire acceptée, révérée, aimée de toutes les opinions.

Peu de jours après, Gustave de Ravignan était appelé à une place de substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance de Paris.

La meilleure manière de travailler avait été pour Gustave de Ravignan une question de conscience; il s'était scrupuleusement demandé quel était le temps le plus propice aux occupations de l'esprit; il commença par beaucoup prendre sur le repos de ses nuits, puis il essaya des heures du matin; il re-

connut par une expérience répétée que le travail du matin était plus facile, plus fécond que le travail des longues veilles, et dès lors sa règle constante fut de se lever à quatre heures. Il trouvait ainsi chaque jour un temps précieux d'étude ou de préparation avant d'aller au palais. Gustave de Ravignan entendait la messe tous les matins.

L'estime et le patronage d'éminents magistrats avaient été en peu de temps la joie, la récompense et l'espoir d'une carrière si bien commencée ; parmi ceux qui encourageaient ce jeune homme déjà si riche en nobles et puissantes amitiés, on remarquait le président Amy ; nul plus que lui n'appréciait et n'aimait Gustave de Ravignan ; il jouissait de ses succès avec un sentiment paternel et ne mettait pas en doute qu'un grand avenir ne lui fût réservé. Son château de Rosay, situé dans un des plus jolis lieux de la haute Normandie, réunissait chaque année, aux vacances de la Pentecôte, un petit nombre d'amis ; on y rencontrait Chauveau-Lagarde, l'illustre défenseur de Marie-Antoinette et de Charlotte Corday ; Michaud, resté si cher à notre souvenir, causeur ravissant, homme politique habile, historien d'un talent pur, d'un savoir véritable et d'une belle conscience ; M. Berryer, alors jeune avocat brillant, et qui devait plus tard, à la tribune de son pays, s'élever à la taille de Maury et de Mirabeau ; le professeur Lemaire qui a laissé un nom dans les lettres. Quelques jeunes magistrats, particulièrement honorés de la bienveillance du prési-

dent Amy, figuraient au nombre des invités, et, parmi eux, Gustave de Ravignan. On passait là des jours d'où l'étiquette était bannie et où régnait la plus douce liberté; on allait au château de Rosay pour s'amuser, et l'on s'y amusait; l'esprit et l'amabilité faisaient sans effort des frais continuels, et les heures s'envolaient joyeuses et légères. Gustave de Ravignan, sérieux et réservé par caractère, devenait le plus animé, le plus charmant des hôtes de Rosay; il se laissait aller à cette gaieté de tous les instants et se trouvait prêt pour toutes les parties de plaisirs; bien plus il en était l'âme et le directeur; il étonnait par son entrain. Les plus jeunes des invités se livraient parfois aux exercices du corps; Gustave de Ravignan y déployait au plus haut degré cette adresse, cette vigueur et cette grâce qui distinguent les Basques ses compatriotes. Souvent il arrivait au déjeuner avec des pièces de vers qu'il disait à merveille et qu'on applaudissait. Il prenait de bon cœur sa part à toutes les joies de cette intimité délicieuse; une seule chose le trouvait inflexible : le jeu. On ne put jamais obtenir de lui qu'il s'assît à une table de jeu dans le salon.

Gustave de Ravignan sous la robe de magistrat portait déjà une âme d'apôtre. Parmi ses jeunes collègues il y en avait un dont la vie, les habitudes et même les opinions n'étaient pas les siennes; rien n'était resté de son éducation chrétienne, et les passions, soufflant dans sa voile en toute liberté, l'avaient jeté d'écueil en écueil; à la fin sa barque était brisée,

et sa santé elle-même se trouva tout à coup en grand péril : une maladie de poitrine vint l'atteindre, et les progrès du mal furent rapides. Que fit Gustave de Ravignan ? Il alla s'établir au chevet du lit de ce jeune collègue, dont toute chose l'avait, jusque-là, profondément séparé. Le jour, il passait dans la chambre du malade tous les instants de liberté que lui laissaient ses fonctions; il lui donnait toutes ses nuits. Il le veilla pendant quatre mois, et le soigna comme la sœur de charité la plus attentive. Celui-ci ne parlait que les larmes aux yeux d'un dévouement qu'il ne pouvait comprendre. D'heure en heure il dépérissait, une fin prochaine était inévitable. Mais Dieu ne permit pas qu'une âme que Gustave de Ravignan voulait sauver échappât à ses soins, à ses vœux, à ses prières. Cet ami que le malade s'étonnait de trouver si bon, lui parla, à des moments opportuns et propices, de la religion chrétienne, source de son dévouement, source de tout bien, de toute lumière, de toute consolation ; comment le malade n'eût-il pas reconnu pour divines des croyances qui lui avaient valu tout à coup les soins généreux, persévérants et tendres d'un collègue sans aucun lien de sympathie avec lui ? Son cœur était redevenu chrétien par ses seules émotions reconnaissantes. Il mourut entre les bras de Gustave de Ravignan, et mourut résigné, tranquille, doucement heureux en présence du crucifix, plein de foi, d'espérance et d'amour.

CHAPITRE V.

La véritable et parfaite distinction de Gustave de Ravignan. — Le secret de son ascendant. — Ce qu'il eût été en restant dans la magistrature. — Étude des premières traces de sa vocation, à l'aide de sa correspondance: le lit de mort de son aïeule, la maladie et la mort de son jeune ami Clément; son inquiétude intérieure et son besoin de repos; il s'ouvre à sa mère dès l'année 1819; lettre à son frère. — Vrai caractère de la vocation de Gustave de Ravignan.

On coudoie la foule humaine, mais il est rare de rencontrer des hommes. Combien il y en a peu qui vivent de leur propre fonds, qui cherchent en eux-mêmes leur force et leur grandeur! La vie de presque tous est une vie de reflet, d'écho et d'emprunt; on traîne son existence en dehors de son logis intérieur, parce qu'on n'y trouve rien; on demande tout aux autres et tout au dehors : on emprunte ses rêves, ses idées et jusqu'à ses opinions. Les hommes d'une existence véritable sont rares. Gustave de Ravignan était un homme, et il portait avec bonté, et sans fatigue pour personne, le sentiment de sa propre valeur. On dit, et trop aisément, de tel ou tel, qu'il est distingué; ce ne sont là bien souvent que des formes variées de ce commerce qui fait le fond de la vie humaine. En disant que Gustave de Ravignan était distingué, nous exprimerons un état

moral d'une hauteur soutenue, et dont le secret est le désir continuel de bien faire et de monter sans cesse ; cet homme du monde que le monde recherchait et qui restait plus haut que lui, avait un sentiment profond de la dignité humaine ; il avait vu, avec l'œil de la foi, l'empreinte divine dont notre nature se trouve marquée, et c'est pourquoi il soignait en quelque sorte son être tout entier ; il soignait son âme, son esprit et jusqu'à son extérieur. Ce n'était pas seulement le plus pieux des jeunes gens ; on n'en connaissait pas de plus séduisant. Avec ses traits d'une fine régularité et d'une expression charmante, avec ses yeux superbes, ses beaux cheveux noirs bouclés et ses vêtements d'une coupe toujours élégante, on eût pu le prendre d'abord pour quelqu'un d'assez occupé de la terre ; mais tout cela n'était chez lui que le complément du beau moral ; le chrétien ne se laissait jamais oublier ; il se montrait plein d'attraits et il inspirait le respect ; il était à la fois très-aimable et réservé sans effort ; sa gaieté ne dépassait jamais certaines limites ; il se mêlait à son esprit une pointe d'ironie qui se tournait en agrément et ne blessait pas

Il parlait avec une noble aisance et disait éloquemment les choses les plus simples, grâce aux vibrations de sa voix douce et sonore. Lorsqu'il exprimait ses sentiments ou ses pensées, il les exprimait de haut ; il n'affectait pas d'imposer ses idées, mais à mesure qu'on l'entendait, on était à lui. Il

était né supérieur, il était né premier. A vingt ans, il excellait à remonter des âmes découragées ; il rencontra un jour un de ses anciens condisciples, un des meilleurs, qu'un mécompte attristait et déroutait; il lui reproche son abattement passager, le secoue et le relève; ce camarade d'autrefois en reçut une forte impression. Ce n'était pas seulement sur des hommes de son âge que Gustave de Ravignan exerçait de l'ascendant, c'était sur d'autres encore. Il prenait un irrésistible empire dans toute question sérieuse. Assurément les dons de l'esprit ne manquaient pas à sa jeunesse, mais le secret de son ascendant était la passion du bien.

La plupart des hommes ne sont animés de cette passion qu'à leur jour et à leur heure, et ne séparent pas leur amour du bien de l'amour de leurs intérêts; Gustave de Ravignan aimait et cherchait le bien toujours, toujours, et de toute sa puissance; la plus défiante pénétration n'aurait pu découvrir l'intérêt personnel comme mobile de cette grande âme. Tout était en lui pur dévouement, dévouement à la loi, à l'état, à la religion surtout, et le dévouement, qui est le don de soi à autrui, gardera éternellement le privilége d'attirer, de frapper, de subjuguer les hommes. Si Gustave de Ravignan était resté dans la magistrature, il aurait été en peu d'années ministre de la justice et il eût été un de ces rares ministres comme en cite l'histoire; il eût été un d'Aguesseau avec une perfection plus haute : son nom serait demeuré dans les siécles comme l'im-

mortel symbole de la justice. Il a été ici-bas un ministre de Dieu, et son œuvre a été bien autrement salutaire, bien autrement grande et profonde.

Dans les nombreuses lettres de Gustave de Ravignan qui sont sous nos yeux et que nous repassons avec édification et attendrissement, nous cherchons les premières traces de sa vocation; nous les trouvons en mai et en juin 1819. Le jeune magistrat perdit à cette époque son aïeule, madame de Saint-Céran, fervente chrétienne qu'il aimait tendrement et qu'il vénérait; il la voyait beaucoup durant sa maladie, s'associait à tous les mouvements de sa foi, l'affermissait dans sa résignation; il lui parlait de la vie et de l'éternité avec un élan séraphique, et sa piété prit une expression inaccoutumée; à genoux, près du lit de l'aïeule mourante, il tirait de son cœur d'admirables prières qui arrachaient des larmes aux assistants. Le lendemain de la mort de sa grand'mère, il allait joindre en Allemagne sa sœur aînée, dangereusement malade, mais que des soins habiles rendirent bientôt à la santé. Ce péril à la suite de ce deuil, ces coups répétés le remuaient.

En réponse à une lettre où son bien-aimé frère lui confiait l'état de son âme avec droiture et simplicité, Gustave de Ravignan lui tient un langage dont nous remarquons le ton plus pénétré; il parle d'abord de l'impression que produit sur lui tout ce qui porte un caractère intime de religion et d'amitié; puis, indiquant la différence de sentir entre son frère et lui, il la trouve dans « la compression de

« sa jeunesse toute renfermée en lui-même. » Il ajoute ensuite : « La religion a tant de force, d'ar-« deur, de beauté, qu'elle exalte, anime en même « temps qu'elle contente et ne laisse pas à vide; car, « après l'avoir bien sentie, on ne retombe pas sou-« cieux et avec le remords : on retombe sur le « calme. » Humble à mesure qu'il avance, il se trouve « lâche, faible et rude ; » il est mécontent de lui, mais il convie celui qu'il aime à la paix avec Dieu, et dit avec émotion qu'il n'y a rien de plus beau que « deux frères chrétiens et unis. »

Cette lettre est du 19 juin. Le lendemain, Gustave, écrivant à sa sœur à Ravignan, lui disait : « Oui, vous êtes heureuse d'habiter la campagne et « de vivre au milieu des arbres, ma sœur; pour moi, « j'habite beaucoup les régions morales élevées, et « l'air y vaut mieux qu'entre les maisons et le pavé « de Paris. Je tâche de faire de la religion ma vie, « mon génie, ma peine et mon plaisir, mon talent ou « mon insuffisance; comprenez si vous pouvez : il y « a du fond et de la vérité. La maladie de Clément « peut bien contribuer à me rappocher des idées « sévères. »

Ce Clément était un jeune orphelin sans fortune qui avait commencé ses études avec des secours généreux; ses protecteurs étant tombés dans le malheur, toute ressource lui manqua; Gustave de Ravignan s'offrit à lui comme un ami, comme un frère; il se chargea de la continuation de ses études et devint lui-même son précepteur. Il ne s'était pas

borné à des leçons classiques, à l'enseignement des lettres humaines; il avait fait l'éducation religieuse du jeune orphelin et lui avait inspiré les sentiments les plus chrétiens. Au mois de juin 1819, Clément tomba gravement malade d'une affection de poitrine; tous les symptômes annonçaient une fin prochaine; le jeune homme souffrait et attendait doucement : « Je lui ai dit, comme je le pensais, écrit « Gustave de Ravignan (1), que je l'aimais trop « pour lui souhaiter la santé : nous parlons de « mort et de ce qui s'ensuit. Demain il se con- « fesse; il me l'a demandé lui-même. Priez pour « qu'il prie pour nous. Je suis bien sûr que ma mère « et mes sœurs s'affligeront de la maladie de Clé- « ment; il est possible qu'elles aient raison. En « Dieu, il ne faut pas s'affliger » Quelques lignes plus bas, Gustave de Ravignan disait : « Je ne vois « personne et je vois beaucoup de monde; deman- « dez-moi comment, je n'en sais rien. »

Un mois et demi plus tard, le jeune orphelin était mort; il avait quitté ce monde en vrai chrétien, sans laisser échapper la moindre plainte. Gustave de Ravignan trouvait là plus que du courage, il y trouvait de la religion et de la vertu : « Mon ami, écrivait-il « à son frère, de pareilles morts apprennent à « vivre, comme dit Bossuet. »

Il est évident que le trépas de ce jeune homme l'avait beaucoup remué. Nous le voyons en proie à

(1) Lettre à sa sœur Pauline (madame de Roll), 20 juin 1819.

quelque chose d'intérieur qui lui fait prendre en aversion le bruit de ce monde; Paris lui pèse; tout lui est fatigue; c'est comme un mal dont il ne peut pas se rendre compte; douze jours après la mort de son jeune ami, il écrit à sa sœur Pauline qui se trouvait à Saint-Laurent avec sa mère : « Il me tarde « bien de jouir du repos; je ne sais trop si vous l'avez à « Saint-Laurent, car il me semble que vous y menez « une vie passablement agitée; et la tranquillité est de- « venue pour moi un besoin de malade. Le moindre « bruit me fait mal; je supplie donc en grâce ma « mère de me loger ou dans le pigeonnier en le net- « toyant, ou dans un coin du jardin; je n'aime pas « à entendre vivre autour de moi. Sans doute c'est « un tort, un défaut, un vice, moi je dis que c'est « une maladie réelle de nerfs ou de je ne sais pas « quoi; il me faut la nuit ou le silence.... Je suis « très-fâché que Michel mécontente ma mère; il ne « va donc pas à confesse; je l'y mènerai avec moi « là-bas; car j'irai souvent et au curé de la campa- « gne..... Adieu, adieu, priez bien Dieu pour moi; « ayez beaucoup de religion, car il n'y a que cela « au monde; mais je sais que vous êtes persuadée, « et je vous en aime davantage. »

Peu de jours après, le jeune magistrat partait pour Bordeaux d'où il devait se rendre à Bayonne; il passa ses vacances soit à Saint-Laurent, soit à Ravignan, et retrouva avec bonheur ses souvenirs et ses affections d'enfance. On a vu par ce qui précède quels étaient les sentiments et les dis-

positions de Gustave de Ravignan à son arrivée au lieu natal; il portait dans l'âme comme un grand secret connu de Dieu seul; il prolongea son silence tant qu'il put pour ne pas affliger sa mère. Dans les derniers jours de septembre (1819), les vacances étant près de finir, Gustave de Ravignan crut devoir ne pas se taire plus longtemps; seulement comme sa résolution n'était point encore prise, il ne fit entendre que des desseins et des pensées vagues encore. Mais cette confidence suffisait pour jeter l'alarme dans le cœur maternel; elle fut plus d'une fois répétée pour ne pas laisser croire qu'il n'y avait là qu'une impression fugitive.

Nous découvrons des témoignages de ces premières ouvertures dans une lettre du 13 octobre (1819), datée de Ravignan; Gustave, quelques jours avant de reprendre le chemin de Paris, dit à son frère aîné, alors en garnison à Haguenau, qu'il est à peu près décidé à entrer au séminaire, que cette idée l'occupe fortement depuis six mois, qu'il réfléchit, qu'il n'a point encore pris une résolution définitive, que sa mère se tourmente et le tourmente, qu'elle s'afflige. « Tu penses bien, » ajoute-t-il avec cette fermeté qui ne lui manqua jamais, « tu penses « bien qu'une fois ma résolution prise, rien au monde « ne m'arrêtera. J'ai parcouru tous les points de « vue de mon projet : si Dieu m'appelle j'obéirai. »

A la suite de cette lettre, nous trouvons une page et demie de la main de la mère de Gustave de Ravignan ; elle se montre très-affectée des projets de son

fils dont elle souhaite au moins l'ajournement; ne voulant pas croire à ce qu'elle redoute, elle se persuade que « sa vocation n'est pas bien bonne, » et demande à son cher Hippolyte de venir à Paris pour obtenir de plus longues réflexions et d'utiles délais. « Si tu peux, dit-elle, obtenir de Gustave un « délai à ses projets, ce sera gagner beaucoup que « d'avoir du temps devant soi : je m'afflige sans « cesse et cela me fait bien du mal. »

Les adieux de son fils à son départ de Ravignan furent pour elle un soulagement; au moment de se séparer de sa mère, pour la devancer à Paris de quelques jours, il lui promit de réfléchir encore et de différer, mais il lui déclara que si plus tard il se croyait véritablement appelé à l'état ecclésiastique, il la quitterait sans la prévenir.

On vient de voir dans ce récit où nous avons fait apparaître et entendre l'homme même comment naquit la vocation de Gustave de Ravignan, comment elle se forma peu à peu en son âme; on n'y aperçoit aucun vestige de ces mécomptes, de ces déchirements, de ces orages dont il a été quelquefois parlé, et qui poussent à Dieu sur les débris d'espérances trompées; Dieu est toujours resté le maître dans le cœur de Gustave de Ravignan. Il y eut des gens et même des amis qui attribuèrent sa résolution religieuse à une ambition déçue, et nous savons que le président Amy, affligé d'un dessein dont il ne comprit pas d'abord la grandeur, reprocha à M. Bellard d'avoir laissé enfoui en première instance un talent si bril-

lant; mais les mesquines vues de l'ambition humaine n'avaient rien à faire ici. Quant aux chagrins de cœur qui auraient jeté Gustave de Ravignan dans un parti que le monde appelait une sorte de désespoir, il n'y a pas trace de leur réalité; il paraît qu'il avait accordé quelque attention à une jeune personne sans fortune qui allait fréquemment chez sa mère; mais ce sentiment, si toutefois il exista, n'eut jamais rien de sérieux et ne fut jamais une peine.

Les passions terrestres grondèrent autour de lui sans l'atteindre, et vraiment elles ont, quoi qu'on fasse, une pesanteur qui ne pouvait pas s'élever jusqu'aux grands sommets où planait une âme comme la sienne. Il n'arriva point au calme de la vie religieuse par un de ces coups de la tempête, qui vous jettent au port; dès son premier coup d'aviron, il avait navigué de ce côté-là : le spectacle de la mort et le sentiment profond du néant de la vie firent le reste.

CHAPITRE VI.

La vocation de Gustave de Ravignan et la douleur de sa mère; M. Frayssinous conseille d'attendre et de continuer l'épreuve dans le monde. — Un mot de Gustave de Ravignan dans une discussion sur les jésuites. — État de son âme en 1820; l'idée de la mort et le goût de la solitude. — L'hiver de 1821 à 1822. — Derniers jours et dernières heures de Gustave de Ravignan dans le monde; sa retraite à Issy.

Ce n'est pas une des moindres épreuves pour l'homme que l'accomplissement du devoir combattu par la douleur d'une mère. Gustave de Ravignan se résignait d'autant mieux à attendre une plus claire manifestation de la volonté divine qu'il appréhendait l'affliction de celle dont les larmes retombaient si brûlantes sur son cœur. Et d'ailleurs, son prudent directeur, M. l'abbé Frayssinous, conseillait un examen plus attentif et voulait que le temps pût mûrir un aussi grave dessein.

Dans l'automne de 1819, Gustave de Ravignan avait donc repris ses occupations de magistrat et ses habitudes du monde, les unes avec tant de zèle, les autres avec tant de gaieté, que sa mère, redevenue heureuse, répétait doucement à ses filles : « Notre « cher Gustave a pour jamais renoncé à ses projets « et ne songe plus à d'autre avenir qu'à celui qui

« s'ouvre si brillamment pour lui. » Parmi les joies du monde, le jeune conseiller auditeur n'en connaissait pas de meilleures que les petites réunions chez sa mère; il s'y montrait vif, spirituel et content; et souvent, à la fin d'une de ces soirées, il priait qu'on fixât le jour d'une autre réunion.

Il se plaisait au bal; plus d'une fois, en rentrant d'une de ces fêtes où il avait pris sa part, il disait à sa famille : « Que je suis fâché de m'être tant « amusé! » Il souriait au monde sans se donner à lui.

Un jour, dans un petit cercle (c'était en 1820), la conversation s'engagea sur la religion et sur les jésuites; les croyances catholiques et la Compagnie de Jésus furent attaquées; Gustave de Ravignan les défendit; bientôt toute la véhémence des agresseurs se dirigea contre la célèbre Compagnie; notre jeune conseiller auditeur répondit avec force, rectifiant les faits, confondant les calomnies, prouvant l'innocence; puis, tout à coup, à la suite de quelques nouvelles paroles où débordaient ses convictions historiques et religieuses, il se lève, l'œil en feu, superbe de vérité, de foi et d'audace, et s'écrie : « Je mourrai jésuite. » Son contradicteur lui dit qu'il sera « chassé de partout avec eux; » — « Je serai chassé, » répliqua Gustave de Ravignan, « mais je mourrai jésuite. » Cette scène, tout illuminée de lueurs prophétiques, ne fut jamais oubliée de ceux qu'elle eut pour témoins.

Au début de cette année 1820, l'état de l'âme de

Gustave de Ravignan nous apparaît dans une lettre écrite à ce frère aîné, confident unique et confident si digne de ses plus intimes pensées; la lettre est du 16 janvier; elle commence par un regard jeté sur la société française, où tant de passions s'agitent, où la fureur des écrits n'épargne rien, où l'impiété va tête levée; Gustave signale à son frère une livraison du *Conservateur* (celle du 15 janvier 1820) qui, dit-il, « fera monument; » une crise quelconque, mais définitive en bien ou en mal, lui paraît nécessaire : « Prions, ajoute-t-il, espérons, travaillons, « et au besoin combattons. Au milieu de pareilles « circonstances, voici les hommes : on danse, on « chante, on passe la rivière, qui est prise, on dort « et on mange. Pauvres de nous! de quoi donc avoir « tant d'orgueil? » Puis cet observateur de ce qui l'environne se regarde lui-même; il poursuit ainsi dans un langage qui déjà n'est plus du monde et qui laisse voir tout le fond d'un cœur impatient de sortir du milieu des choses du temps :

« J'en cherche aussi (des motifs de sécurité et d'es-« pérance), et Dieu ne les cache pas toujours. Après « tout, une seule chose est importante à considé-« rer : ce n'est pas la vie, la fortune, le savoir, c'est « la mort et l'immortalité; avec cela on a de quoi « se dégoûter de plaisirs et de bonheur pour goûter « une félicité bien autrement saine et sentie. Quand « je suis bien chrétien, je suis heureux, et j'ai fait, « sans sortir de mon cabinet, le tour du monde « (moral); je sais où doivent tendre tous nos efforts

« et tous nos désirs; misérable! et souvent je dé-
« vie! mais je suis ramené. UNE MÊME PENSÉE M'OC-« CUPE TOUJOURS; JE MARCHE EN SA PRÉSENCE; JE N'AI « PAS ENCORE FRANCHI LE SEUIL DE LA PORTE; ON VEUT « QUE J'ATTENDE; IL FAUT ATTENDRE ET MURIR.

« Il y avait longtemps que je n'avais causé avec « toi. Cette lettre me fait du bien; je cause peu ou « pas du tout. Les circonstances m'ont éloigné un « peu de l'intime conversation de personnes qui « avaient toute ma confiance. Je suis seul, à moins « que je n'écrive à un ami; je n'en ai d'autre que « mon frère. » En parlant des santés des divers membres de sa famille, Gustave de Ravignan laisse tomber ces mots : « Eh! mon Dieu, nous finirons « tous et tout sera dit. »

Les lettres d'un homme, c'est lui-même, surtout lorsque nulle préoccupation de public et d'avenir ne s'y montre, et que, dans leur forme libre et désintéressée, elles ne tendent qu'à l'expression des sentiments vrais. S'il arrive que ces lettres renferment comme l'histoire d'une grande âme, il faut, autant qu'on le peut, en reproduire la substance, en faire respirer le parfum; le lecteur qui les savoure ne s'en plaindra pas; quel talent de narrateur ou de peintre vaut ces épanchements, ces discours intérieurs, tout cet irrésistible ensemble d'enseignements et de couleurs? Ne nous lassons donc pas de puiser dans ces trésors qui feront tout le prix de l'œuvre qui nous occupe.

Avec quelle douceur nous transcrivons des lignes

comme celles que Gustave de Ravignan adressait à son frère, le 2 avril 1820, après avoir fait la communion pascale!

« Je reviens de l'église où j'ai rempli le plus saint, « le plus facile, le plus fécond des devoirs, et l'ave-« nir n'a rien qui m'effraie : ma raison s'asseoit « parmi la vie, parmi les ruines; tout passe, mais « la conscience reste, et l'être qui nous créa nous « protége et nous appelle, nous compte à notre « avantage ce qu'il donne gratuitement. Je n'ai ja-« mais mieux joui de cette idée que tu partages tous « mes sentiments, mes vœux et mes croyances. J'es-« père, mon ami, que cette concordante assurance « console un peu l'amour de frère que tu me por-« tes; tu marcheras en avant et désormais je te « suivrai. » On croit déjà entendre l'apôtre et l'humble religieux.

Pendant les vacances de 1820 passées à Saint-Laurent, il se trouva de nouveau en face de ce spectacle de la mort, si puissant sur son esprit, et qui sera toujours le plus grand enseignement de la terre; il ferma les yeux à un ami d'enfance dont un peu plus tard le jeune frère devait devenir le sien par alliance, et consola sa dernière heure par toutes les espérances de la foi. Dégoûté des choses périssables en présence de celui qui allait monter à l'éternelle lumière, Gustave de Ravignan disait aux sœurs du mourant : « Je voudrais être à sa place. »

Cette féconde idée de la mort soutenue par la foi se retrouve sous sa plume, dans une lettre écrite

à la fin des vacances (1) : .... « On se repose « ici (à Saint-Laurent) : le temps passe bien « vite : il faudra aller reprendre le collier de mi- « sère, le traîner jusqu'à la mort; c'est notre des- « tinée : aussi la mort vient. La solitude instruit et « retrempe : tu te plains de ne pas assez réfléchir, « mon cher ami; nous en sommes, je crois, tous là, « et moi plus qu'un autre. Les détails de la vie, « notre métier, nos affections, nos inquiétudes de « famille, que d'obstacles à bien penser! A Saint- « Laurent, on vaut un peu mieux : la foi suit par- « tout, et remplace tout, c'est l'ancre de fixité! »

Ces préoccupations persistantes et profondes n'empêchèrent pas Gustave de Ravignan, à son retour à Paris, de remplir noblement et ardemment ses fonctions de magistrat; il voulait très-bien faire, partout où il était par devoir. Cependant sa famille remarquait chez lui des moments, des jours entiers d'une sombre tristesse : elle disait : « Gustave est « dans ses noirs », mais, quoiqu'il y eût des ombres sur son front, il ne cessait d'aimer les siens avec une inaltérable tendresse.

Nommé substitut du procureur du roi, le 1er août 1821, il annonça cette bonne nouvelle à sa mère en termes qui exprimaient un contentement véritable; il se réjouissait de lui offrir cette consolation, et cette fois elle crut tout de bon que son fils était magistrat pour toute sa vie. « Quant à moi, lui disait-il, je

(1) 29 septembre 1820.

« me livre à la carrière que m'ouvre la Providence;
« je tâcherai d'y être utile; la satisfaction que j'é-
« prouve, c'est surtout le sentiment de la vôtre; le
« bonheur pour un fils, c'est d'en causer à sa mère.
« Vous me permettrez de vous dévouer les témoi-
« gnages de bienveillance ou les succès que Dieu
« m'enverra. »

Durant l'hiver de 1821 à 1822, Gustave de Ravignan alla beaucoup dans le monde; c'était par l'ordre de son directeur qui voulait achever d'éprouver sa vocation en le mettant plus que jamais en présence des séductions de la terre; toutefois dans ces apparitions répétées au milieu des réunions et des fêtes, le jeune magistrat ne dansait plus; sa famille le trouvait fréquemment triste et de plus en plus tendre. Il nous faut ici prêter l'oreille au récit d'une sœur, d'une femme bien digne d'un tel frère, et dont tout le bonheur désormais est de se souvenir et d'espérer; dans des notes de grand prix qu'elle a bien voulu nous transmettre, madame de Roll s'exprime ainsi avec une simplicité toute pénétrante:

« Vers le commencement d'avril (1822), il parla à
« ma mère d'une absence qu'il devait faire bientôt.
« Quelques jours après, il lui dit que le moment ap-
« prochait. Ma mère s'émut, le pressa de questions.
« Il lui demanda de ne pas l'interroger, lui dit
« qu'on lui donnait une mission, lui laissa croire
« que ce voyage tenait à des appréhensions politi-
« tiques. Le jeudi, il vint au bal avec nous chez ma-
« dame de Vatimesnil. Il s'assit longtemps près d'une

« charmante jeune femme déjà souffrante et qui mou-« rut peu après. Je l'entendis lui répéter à plusieurs « reprises : *Il n'y a que vous et moi de raisonnable « ici.*

« Le lendemain ou le surlendemain il sortit long-« temps. Aux repas ma mère et moi nous remar-« quâmes qu'il était très-ému, et qu'il mangeait à « peine, ce que ma mère voulait attribuer à son an-« tipathie naturelle pour le maigre. Plusieurs fois « je vis de larmes dans ses yeux. Le dimanche « il dîna en ville (1), et dit à ma mère qu'il vien-« drait nous rejoindre dans une maison où nous « passions la soirée. Il ne parut pas. Ma mère s'in-« quiéta et rentra plus tôt que de coutume. En arri-« vant elle apprit que mon frère était couché. Ma « mère fut dans sa chambre; elle y resta longtemps, « sortit très-émue et me dit que Gustave partait « le lendemain pour le voyage dont il lui avait déjà « parlé, qu'il serait absent huit jours, qu'il ne don-« nerait pas de ses nouvelles pendant cette semaine, « mais que, s'il ne revenait pas le huitième jour, il « lui écrirait.

« Ma mère passa une nuit très-agitée. Le lundi « 29 avril, à sept heures du matin, Gustave entra dans « la chambre de ma mère. Il était extrêmement ému, « il embrassa ma mère avec effusion, cherchant à « calmer ses appréhensions. Enfin il s'arracha de « ses bras, et s'efforçant de sourire, il lui dit de la

(1) Chez madame de Seze.

« porte : *Ma mère, ne faites pas de pétition à la Lo-*
« *veday* (1). Je n'oublierai jamais ses tendres em-
« brassements, ses adieux. Ma mère fut dans une
« indicible anxiété toute la semaine. Le lundi sui-
« vant elle reçut une lettre de mon frère datée de
« la solitude d'Issy. »

Lorsque saint Augustin, encore jeune homme, partit de Carthage pour l'Italie où l'attendait la lumière de Dieu, il lui fallut tromper l'amour de sa mère; le cœur de Monique se brisait à la seule pensée d'une longue séparation; elle ne voulait pas laisser partir son fils ou voulait partir avec lui; tous deux cheminaient au bord de la mer; Augustin feignit de ne monter sur un navire que pour prolonger ses adieux à un ami, et rester avec lui jusqu'au moment du signal du départ; il persuada à sa mère de passer la nuit sur le rivage dans une chapelle consacrée à saint Cyprien. Dès que le vent se fut levé, on mit à la voile, et tandis que Monique, retirée dans l'oratoire de saint Cyprien, offrait à Dieu son fils, ses prières et ses pleurs, le navire s'éloignait; le lendemain, aux premiers rayons du jour, elle vit les flots déserts!

(1) Loveday est le nom d'un Anglais qui, à cette époque, adressa une pétition à la Chambre des députés, pour se plaindre que sa fille se fût convertie à la religion catholique et eût embrassé la vie religieuse.

CHAPITRE VII.

Issy ; la maison de la Solitude; lettre de Gustave de Ravignan à sa mère. — Madame de Ravignan et M. de Frayssinous. — Lettre de Gustave à son frère. — Émotion dans la magistrature ; de jeunes magistrats se rendent à Issy; lettre du procureur général M. Bellart. — Gustave de Ravignan reçoit à Issy la visite de sa mère. — Lettres de Gustave de Ravignan à des amis. — Il est tonsuré des mains de l'évêque d'Hermopolis. — Gustave de Ravignan à Issy jusqu'au 2 novembre.

Le matin du 19 avril 1822, Gustave de Ravignan était donc parti, non point pour un mystérieux et long voyage, mais pour s'enfuir dans un lieu de retraite ; il était allé sonner à cette petite porte noire du séminaire d'Issy par où sont passés tant de pieux et de savants hommes. On lui avait donné une cellule dans la maison qu'on appelle la Solitude, spécialement destinée aux novices sulpiciens; cette habitation convenait mieux à ses désirs de paix et de silence. Quand on se promène dans le jardin de la Solitude, on a Paris devant soi, mais c'est un Paris sans bruit, qu'on regarde sans envie et d'où l'on se félicite d'être sorti. Deux grands cyprès sont là comme deux sentinelles immobiles, et la muette épaisseur de leur feuillage va bien à l'asile où l'on se recueille.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons touché, lu et relu la lettre du 5 mai 1822, datée d'Issy;

Gustave de Ravignan, s'accusant avec cette sévérité qui lui faisait encore dire à son lit de mort qu'il était le plus grand des pécheurs, se présente tout d'abord à sa mère comme un homme qui a « souillé sa vocation dans le monde et méprisé les saintes voies; » il était temps de prendre un parti; c'est d'après l'avis de M. Frayssinous et d'autres ecclésiastiques éclairés qu'il a dû chercher dans la retraite un remède et des lumières : il dit à sa mère qu'il n'est pas chez les jésuites, qu'il n'entre pas chez les jésuites ni dans aucun ordre austère, qu'il s'est rendu à la maison de campagne du séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, et que la bonté et l'aménité l'ont chrétiennement accueilli. Il lui demande pardon de lui avoir caché le motif de son absence, d'avoir employé même des déguisements; il n'a pas pu faire autrement, car il connaît trop l'extrême tendresse de sa mère « pour le plus indigne de ses enfants. » Il prononce le nom d'un humble prêtre, d'un homme de Dieu, « désintéressé comme la conscience, » admirable guide aux mains duquel il s'est confié; ce prêtre, « animé de l'esprit d'en haut et « doué de tout ce que le monde estime et encore de « ce qu'il ne sait pas estimer, » c'était M. Mollevaut, le supérieur de la maison de la Solitude. M. Frayssinous avait dit à Gustave de Ravignan en l'envoyant vers ce guide vénéré : « Quand il aura « dit quelle est votre vocation, je serai aussi tran- « quille que si Dieu lui-même avait parlé. »

« Dieu a parlé, ma bien bonne mère, j'obéis avec

« joie Je le remercie de me retirer du monde, je le re-
« mercie profondément de mon repentir et de la vie
« paisible, j'espère, qu'il me destine. Vous, ma mère,
« souffrez que votre fils vous le dise, obéissez aussi.
« Permettez-moi de croire et de savoir, mieux
« que vous-même, que les prières d'une mère chré-
« tienne ont appelé de Dieu sur moi la protection
« spéciale que je ressens. Tout entier à mon devoir
« et à mes occupations sacrées, j'appartiendrai plus
« aussi à ma tendresse pour vous. Loin des dissipa-
« tions et du tumulte du monde et des affaires, près
« de vous, loin de vous, je vous porterai dans mon
« cœur et je presserai Dieu de mes prières pour votre
« conservation, pour votre salut, ce que j'ai de plus
« cher au monde. Consacré aussi, dans cette maison,
« d'une manière spéciale au culte du modèle le plus
« auguste des mères selon la religion, je lui re-
« commanderai en fils pieux ma mère chérie : et
« les bénédictions du ciel descendront sur vous et
« sur toute votre famille. Voilà, ma chère maman,
« ce que j'avais à vous dire. Tout est décidé ! Ma
« résolution sera en Dieu inébranlable.

« Il me reste à remplir un devoir que votre in-
« dulgence et votre bonté rendent moins pénible,
« c'est de vous demander humblement pardon de
« toutes les peines que je vous ai causées, de mon
« orgueil, de ma rudesse, de mes impiétés envers
« vous, ma bonne mère; pardonnez et bénissez-
« moi. »

Gustave de Ravignan priait sa mère d'informer

de sa résolution toute sa famille; il ne voyait pour lui ni possibilité ni convenance à revenir, quant à présent, à Paris; il était d'avis que sa mère et lui passassent quelques jours encore dans le calme et le repos; il espérait un moment opportun pour la retrouver avant son départ et l'engageait à voir M. Frayssinous. Sa mère n'avait à se préoccuper d'aucun détail de sa vie; il ne devait rien à personne, et avait mis ordre à toutes ses affaires, à ses papiers.

Le jour même où madame de Ravignan reçut cette lettre qui tomba sur elle comme la foudre et dont chaque ligne la faisait éclater en sanglots, elle eut assez de force pour se présenter chez M. Frayssinous, alors vicaire général de Paris, premier aumônier du roi et orateur toujours écouté. L'accueil le plus compatissant et le meilleur fut fait à ces maternelles douleurs. Madame de Ravignan entendit de la bouche de M. Frayssinous tout ce qui pouvait relever son courage et apporter à ses amertumes un premier adoucissement; l'illustre conférencier lui répéta plusieurs fois : « Je vieillis, votre fils est destiné a « me remplacer à Saint-Sulpice. » Cette visite mit un peu de calme dans son âme, car la pauvre mère, répondant à son fils, montra une certaine résignation. Gustave de Ravignan l'en remercia, et pour laisser un reste d'espoir à son affliction contenue, il lui disait que rien n'était irrévocable jusqu'à la réception des saints ordres, que, dans une affaire de cette nature, la volonté du ciel seule agissait, et

que si jamais cette volonté se manifestait contrairement à la résolution qu'il venait de prendre aux pieds de Dieu, il obéirait comme en ce moment il obéissait en chrétien. Sa mère et une de ses sœurs avaient cru pouvoir attribuer à cette détermination un motif comme il en vient à la pensée humaine; Gustave de Ravignan les détrompa formellement à cet égard.

En répondant à cette voix de son enfant qui lui arrivait tout à coup de la solitude, et dont les accents commandaient le respect, madame de Ravignan n'avait pas laissé voir tous ses déchirements; sans doute elle voulait ainsi ménager un cœur qui lui était connu; une lettre écrite à une amie le 8 mai 1822, et qui a été conservée, nous permet d'entendre la pauvre mère dans toute la liberté de sa désolation; ce qu'elle redoutait depuis plus de deux années est arrivé: « Je crus avoir triomphé et que « mon cher Gustave resterait dans le monde: sa « vocation a été éprouvée, me dit-il, m'assure-« t-il; il a voulu nous épargner des adieux, et sans « nous rien dire il s'est rendu au séminaire... « Mon cœur est pénétré de douleur et d'admira-« tion... Cet événement si inattendu, qui est un « coup de foudre pour moi, me met hors d'état de « voyager encore... Mon Gustave m'occupe le jour, « la nuit; je n'existe pas... je ne puis penser à autre « personne qu'à Gustave. Que de regrets! que de « douleurs! que de bénédictions à rendre à Dieu! « Quels combats dans mon cœur! le vôtre le sen-

« tira bien. » Ces lignes sont comme des cris de l'âme; elles deviennent belles par le « combat » entre la mère et la chrétienne.

Le nouvel hôte de la solitude d'Issy semble grandir à vue d'œil dans les régions spirituelles et aussi dans les régions de la pensée; sa lettre écrite à son frère, le 7 mai, s'élève à une expression éloquente par le mouvement naturel d'une âme en possession pleine et forte d'elle-même. Il se sent à l'aise d'avoir secoué des chaînes pesantes et heureux d'avoir trouvé un repos inutilement cherché jusque-là et cherché avec fatigue.

« J'embrasse l'état ecclésiastique. Ne va pas t'i-
« maginer qu'il y ait vertu, sacrifice, mérite, encore
« moins illusion et enthousiasme. Non, il y a pour
« moi conviction intime et calme, confiance, repos.
« Je ne sacrifie rien à Dieu; il fait tout pour moi.
« C'est l'état le plus glorieux, certes, que celui que
« j'embrasse; aux yeux de la religion, c'est celui
« que la Providence m'appelle à remplir, à moins
« que ses volontés ne me soient autrement connues,
« ce que je ne crains pas, et cela suffit. Allons, mon
« cher frère, mon ami très-vrai, réjouis-toi avec
« moi, pense à cette religion sublime qui pense à
« tous. Médite sur cette étonnante merveille du salut
« du monde, une croix; tu sauras alors bien mieux
« ce qui fait mon espérance et ma joie. Notre pau-
« vre mère que j'ai quittée sans lui dire où j'allais,
« est affligée, mais calme et chrétienne. J'ai la con-
« fiance que Dieu, que la Patronne touchante des

« mères, protégeront et soutiendront ma mère. Je « vais lui causer des embarras, des peines ; j'en suis « moi-même fâché, mais ce n'est pas une considé-« ration dans la balance de l'éternelle justice. Voilà « mon cœur, mon ami, et mon attachement pour « toi. Prêtre, bien indigne sans doute, je te porterai « toujours au plus intime de mes affections, et nos « relations, notre existence de frère, ne changeront « pas. » Quant aux questions de fortune, le jeune séminariste demande à son frère pour unique grâce de le tenir étranger à tous les intérêts temporels. On sent une âme délivrée et détachée, et qui ne respire plus que du côté du ciel, comme parle Bossuet.

La nouvelle de cette fuite dans la solitude, sous les yeux de Dieu, au pied des sacrés tabernacles, fut un événement; le monde s'étonna, l'Église se réjouit, la magistrature sentit la grandeur de la perte qu'elle faisait; des amis, croyant possible un retour à d'autres desseins, et ne sachant pas tout ce qu'il y avait d'immuable dans une résolution religieuse prise par un tel homme, coururent à Issy; ils traversèrent le parc du séminaire, passèrent sous la voûte et se dirigèrent vers la maison de la Solitude; Gustave de Ravignan leur apparut au haut d'un petit escalier qui existe encore avec sa double rampe de fer (1) et qui mène à l'asile paisible des

(1) Nous faisons cette remarque parce que depuis trente-six ans la maison de la Solitude a subi des réparations et des changements.

novices sulpiciens; un sourire ravissant fut le salut qu'il leur envoya de loin; il leur dit avec grâce et fermeté qu'il les avait quittés et que c'était fini. C'était le 11 mai. Dès le 6, il avait reçu un mémorable témoignage du procureur général, M. Bellart, l'ancien défenseur et le sauveur d'illustres accusés, homme droit et généreux, longtemps livré aux violentes injustices des partis, ces insulteurs de tout caractère qui n'est pas à leur solde, ces ennemis de toute gloire qui entend se passer d'eux. Voici la lettre de M. Bellart, en réponse à celle où le jeune substitut lui annonçait son entrée dans une maison de recueillement, d'étude religieuse et de prière. On y voit une pensée attristée par les maux du temps, affectueusement et prudemment préoccupée d'une jeune et belle destinée, et, avant tout, soumise aux desseins de Dieu :

« Mon bon et cher Ravignan,

« Si je n'étais pas comme vous détrompé de toutes « les illusions humaines, votre lettre m'affligerait « profondément; je regretterais pour le monde et « pour moi un bon et aimable jeune homme qui « promettait d'être l'ornement de la magistrature et « de rendre des services distingués à son pays. Je « regretterais que vous missiez vous-même un terme « à une carrière que tout présageait devoir être « brillante et procurer à votre orgueil bien placé « de nobles jouissances, en même temps qu'elle « vous aurait fourni de grandes occasions d'être

« utile à la religion, à la société, au roi, par une
« haute profession de bonnes doctrines et par une
« distribution éclairée de la justice. Tout en étant
« donc fort enclin à vous applaudir par mes dispo-
« sitions personnelles et par le dégoût que me donne
« si souvent le spectacle de démence et de perversité
« auquel j'assiste, je crois devoir m'élever au-dessus
« de cette espèce d'égoïsme qui me fait envier plutôt
« que désapprouver votre résolution, pour vous in-
« viter pourtant, mon cher Ravignan, à la méditer
« de nouveau. Elle est grave, elle va vous imposer
« des devoirs très-austères, beaucoup de privations
« surhumaines, auxquelles il faut que vous soyez
« bien sûr de vous ployer aujourd'hui, demain,
« des années, à jamais, votre vie entière, sans mur-
« mures et surtout sans regrets.

« Je comprends un courage, un grand courage
« soutenu durant un temps donné : mais l'engage-
« ment de renoncer aux plus sérieuses impulsions
« de la nature est un terrible engagement. Dans la
« ferveur, dans l'enthousiasme, l'imagination nous
« fait voir quelquefois, comme constamment possi-
« ble, ce qui ne nous l'est qu'à force d'une grâce
« présente et d'une vive résistance qui n'a pas eu
« encore le temps de s'épuiser. Mais si cette grâce
« vous abandonnait, si cette résistance ne suffisait
« plus au combat; si un long sacrifice et de toutes
« les affections destinées à embellir la vie de l'homme
« de bien qui vit chrétiennement et de toutes les
« inclinations créées et permises de Dieu, qui les a

« données à l'homme sous la seule condition de n'y « céder que selon ses saintes lois, devait être après « de longues souffrances en pure perte! Si après « ces longues souffrances, il ne devait aboutir qu'à « une chute et qu'à exposer le salut de votre âme! « Pesez, mon cher Ravignan, tout ce qu'un pareil « dénouement aurait de cruel, et réfléchissez-y bien, « tandis que vous le pouvez encore. J'adore, assuré« ment, les desseins de Dieu sur vous, si des hom« mes éclairés et vertueux, au jugement desquels je « me fierai plus qu'au mien propre, les voient clai« rement écrits.

« Quant à vous-même, si vous êtes bien sûr de « votre persistance, je vous crois heureux de sortir « de ce théâtre tumultueux, où j'éprouve trop sou« vent le mortel ennui de vivre, pour ne pas appré« cier à toute sa valeur cette douce paix de l'âme « dont doit jouir celui qui est assez favorisé de « Dieu pour vivre loin de ce jeu effréné de passions, « de crimes et de folies qui ne se sont jamais pro« duits plus à découvert, je crois, sur la scène du « monde. Mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'égoïsme « dans une résolution pareille? Vous vous serez « fait votre part des avantages de la société hu« maine, en conquérant une position fortunée où « vous échapperez à tous les dangers du siècle; « mais l'avez-vous faite aux autres? Êtes-vous bien « sûr de ne pas sacrifier quelques devoirs à votre « goût? Dieu qui vous donne des talents, vous per« met-il de mettre la lumière sous le boisseau? Il y

« a plus d'une manière, mon cher ami, de sacrifier « sa vie. Un bon mari, un bon père, un digne magistrat, un chrétien fervent qui ne rougit pas de « professer sa foi au milieu de la corruption du siè- « cle, est aussi édifiant et acquitte aussi bien sa « dette envers Dieu et les hommes qu'un saint « prêtre.

« J'honore assurément du fond de mon cœur ces « héros de la religion qui se dévouent à cette vie « de perfection et de sacrifices continuels, dans « laquelle, quand ils n'y portent que les vues du « ciel et de la charité, il y a tant de bien à faire à « soi-même et aux autres. Mais il faut obtenir des « grâces du Tout-Puissant d'être un héros véritable; « car si on retombe, si on redevient homme, on de- « vient moins qu'un homme. Ma tendre et véritable « amitié pour vous, mon cher Ravignan, m'a sug- « géré ces réflexions; méditez-les. Il peut bien se « faire que, parce que je n'étais pas digne de tenter « de si grands efforts, ils effrayent trop, pour vous « qui êtes plus fort, mon imagination. Mais mon « affection paternelle vous devait cet acte de fran- « chise. Je ne combats pas votre projet, je vous en- « gage seulement à le bien mûrir. L'engagement « n'est pas pris encore; s'il l'est jamais, je ne sau- « rai plus que vous y affermir, et former le vœu « que dans votre nouvel état vous fassiez autant de « bien que dans celui que vous quittez.

« Je vous embrasse. »

Gustave de Ravignan était précisément « ce héros véritable » que M. Bellart ne soupçonnait pas encore; homme plus fort que les autres hommes, il avait un rang de prédestiné d'où il ne devait pas descendre. Le procureur général craignait que les talents de celui qui était décidé à quitter le monde ne devinssent inutiles, et que la lumière ne fût cachée sous le boisseau; il ne prévoyait point tous les torrents de clartés qu'allait jeter *cette lampe ardente et luisante*, posée sur le chandelier de l'Église.

Durant tout le mois de mai, le noble jeune homme, qui venait de se réfugier sous les tentes de Sion, eut des assauts à subir; on fit en quelque sorte le siége de son âme, mais on ne réussit point à emporter la place: Dieu lui-même la défendait et la gardait. Le ministre de la justice, M. de Peyronnet, disait, en parlant de ce séminariste qu'il aurait voulu rendre à la magistrature : « Je l'ai disputé à Dieu tant « que j'ai pu. »

Du reste, si Gustave de Ravignan avait pu faiblir, c'eût été sous les larmes de sa mère et non point sous des considérations d'intérêt personnel et d'avenir. La première visite de madame de Ravignan à Issy fut une rude épreuve; son fils lui dit plusieurs fois qu'il n'entrait dans aucun ordre religieux, et que, prêtre, il reviendrait près d'elle pour toujours. Il obtint la permission de montrer à sa mère la maison d'Issy, au jour et à l'heure où la communauté serait en promenade; il lui fit voir, à *elle* et à sa

sœur Pauline, sa petite chambre et la chapelle de la Solitude, le jardin du séminaire dessiné par Lenôtre, la statue de la Vierge au fond du jardin, la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, le bâtiment du séminaire, ancien domaine de Marguerite de Valois, tous ces lieux pleins de calme et où il semble qu'on ne puisse parler que tout bas, ces lieux où l'on respire je ne sais quel parfum de piété sacerdotale, de savoir religieux, de tradition et d'histoire. Les visites à Issy, fréquemment répétées, devinrent pour madame de Ravignan sa seule consolation. Dans l'intervalle, son fils lui écrivait; il lui demandait de ne pas chercher dans des motifs terrestres le secret de sa vocation; il lui disait que les motifs étaient tous dans le ciel. Il « adjure » sa mère de croire à ses regrets, en se séparant d'elle; l'avenir, mieux que le passé, prouvera à sa mère combien il l'aime. « Adieu, je vous quitte pour la prière, et ce n'est pas « encore vous quitter, car je vais prier pour « vous. »

On aime mieux ceux qu'on aime quand le bonheur religieux vous élargit le cœur. La pensée de ses amis s'offrit bien vite à Gustave de Ravignan dans sa vie nouvelle; l'un des premiers dont il se souvint fut un ancien condisciple, plus tard pair de France, M. le marquis de Dampierre : « J'éprouve, « mon cher ami, » lui écrivit-il à la date du 13 mai, « j'éprouve depuis quelques jours que je suis ici « au nombre des élèves du sanctuaire, le besoin de « vous écrire, de vous dire que Dieu m'a retiré enfin

« du monde où sa volonté ne s'accomplissait pas en « moi. Il a daigné m'appeler à l'état ecclésiastique, « ou pour mieux dire, ce que j'avais caché à tous « mes amis et presque à moi-même, confirmer et « décider en ma conscience les inspirations que la « grâce m'avait envoyées depuis bien longtemps. « Vous comprenez, mon bien excellent ami, que « j'ai consulté les prêtres les plus éclairés, que j'ai « prié du plus profond de mon âme, que j'ai em- « ployé toutes les ressources que la religion nous « fournit. Après une retraite de huit jours, ignoré « de tous, à la campagne, dans la communauté des « novices sulpiciens, entre les mains d'un habile et « saint prêtre, j'ai connu la miséricorde et la vo- « lonté de Dieu à mon égard. Il m'a semblé que je « devenais libre. Des sacrifices, je n'en aurais fait « qu'en retournant dans le monde, que j'ai tout « lieu de craindre. Pécheur, mais repentant, uni de « cœur aux âmes pieuses, à la vôtre, mon ami, je « suis entre les bras de Dieu, je lui dévoue mon « existence, tout ce qu'il m'a donné de forces.

« Quoique je quitte les fonctions publiques, vous « savez bien qu'un prêtre peut être utile à son pays « et à son roi, en servant le Roi des rois, et en tra- « vaillant au salut des âmes. Priez pour moi, cher « ami, vous et toute votre famille ; pensez souvent « à moi dans le saint sacrifice, je ne vous oublierai « pas non plus, soyez-en bien sûr. Ma mère a été « affligée, j'ai reçu plus d'une lettre déchirante ; « mais si mes yeux ont eu des larmes, ce n'a jamais

« été que pour aimer les miens et bénir Dieu de sa « miséricorde à mon égard. Ah! mon cher ami, « que la vie qu'on mène ici est douce! m'y voilà « pour plusieurs années, je ne sais plus quand nous « nous verrons, mais nous nous entendrons tou- « jours bien, n'est-ce pas? Je suis libre de toute af- « faire, de tout lien, je ne retourne pas à Paris. Je « travaille et je prie avec d'excellents frères. Adieu, « adieu, mon cher, mon respectable ami, conser- « vez-moi votre attachement, il m'est bien pré- « cieux (1). »

Gustave de Ravignan, s'adressant à un autre ami, le 9 juin, lui dit qu'il veut conserver de sa vie passée ce qui est religieux, pur et sincère, et qu'il goûte dans sa retraite un bonheur sans mélange possible. « Oh! s'écrie-t-il, que je bénis l'in- « finie bonté! Que faisais-je dans le monde? Je m'a- « gitais, je me tourmentais, je me débattais, et pour- « quoi faire? Bien peu de bien, beaucoup de mal, « rien du tout quelquefois. Ici je prie, je médite les « fondements de la foi; je travaille pour le sanc- « tuaire : et ma conscience me dit que je suis utile « à mon pays, à mes amis, à moi-même. Demandez « à Dieu que cette vie dure longtemps pour moi. »

Deux jours après cette lettre, il recevait, avec le consentement de l'archevêque de Paris, la tonsure des mains de l'évêque d'Hermopolis, sacré ce jour-

(1) Nous trouvons cette lettre dans la notice sur le R. P. de Ravignan publiée par M. le marquis de Dampierre, le noble fils de celui qui mérita de recevoir les belles et pieuses lignes qu'on vient de lire.

là même dans la etite chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, à Issy, après avoir fait sa retraite au séminaire. La cérémonie eut pour témoins M. le prince de Croï, grand aumônier de France, qui venait de consacrer le premier aumônier, les deux prélats assistants, MM. de Vichy et de la Brunière, évêques d'Autun et de Mende; quelques amis, arrivés pour le sacre de M. Frayssinous, étaient restés : le duc d'Havré, le duc de Rohan, M. Clausel de Coussergues.

L'illustre conférencier de Saint-Sulpice, donnant la tonsure au jeune de Ravignan au moment où la consécration épiscopale vient de l'élever au rang des pontifes, est un touchant et beau spectacle comme on en trouve quelquefois dans l'histoire de l'Église; ce jeune homme, agenouillé devant le nouvel évêque pour recevoir le premier degré de la cléricature, s'était montré, depuis 1814, au nombre de ses auditeurs les plus assidus à Saint-Sulpice; il lui avait ouvert son âme pendant dix ans et s'était remis entre ses mains; c'est par ses conseils qu'il avait prolongé la vie du monde afin que cet or si pur fût de plus en plus éprouvé dans la fournaise des choses humaines; il avait enfin obtenu que ses désirs fussent remplis, et depuis que la porte de la maison d'Issy s'était ouverte à ce cœur affamé de vie religieuse, M. Frayssinous visitait chaque semaine celui qu'il appelait son enfant. Maintenant le fils et le père spirituel sont là en présence l'un de l'autre et en présence des autels; le brillant jeune homme dont, au dehors, on répétait le nom avec regret, le subs-

titut auquel étaient promises les plus hautes dignités de la magistrature, revêt l'habit ecclésiastique en face du saint tabernacle; une portion de ses cheveux tombe comme marque d'humilité et de renoncement, et c'est de toute son âme que le jeune lévite prononce, d'un son de voix qui émeut les assistants, ces paroles, expression sacrée d'une promesse gardée avec une si magnifique fidélité : *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hereditatem meam mihi.*

Après la cérémonie, l'évêque d'Hermopolis adressa au nouveau clerc quelques mots dont le petit auditoire garda le souvenir. Et d'abord, revendiquant avec une ferme simplicité, les droits de Dieu que les hommes paraissaient avoir oubliés en cette occasion, il dit au pieux jeune homme : « Le monde a parlé de « votre sacrifice. Vous n'en avez point fait. Est-ce « un sacrifice que de quitter le monde pour Dieu? » Gustave de Ravignan, comme on l'a vu dans ses lettres, avait déjà répondu de la même manière au langage humain. M. Frayssinous, chargé de grands devoirs en des temps dont il sentait la difficulté, demanda à ce lévite bien-aimé le secours de ses prières; « Vous allez, lui dit-il, couler des jours paisibles « dans une sainte solitude : n'oubliez pas ceux qui « se trouvent lancés sur une mer fertile en orages et « en écueils. » Touchantes et miséricordieuses merveilles de la Providence : elle a des élus qui se succèdent et fait sortir d'une œuvre couronnée une autre œuvre à laquelle ses secrets desseins promet-

tent l'avenir; les manteaux que se passent nos prophètes laissent derrière eux ces flambeaux des jeux antiques qui se passaient de main en main. Ce fut en 1822 que cessèrent les conférences de M. Frayssinous, et ce fut précisément à cette époque que l'orateur de Saint-Sulpice introduisit le jeune de Ravignan dans le sanctuaire. Lorsque Ambroise baptisait Augustin, il ne savait pas que ce nouveau chrétien serait le plus sublime et le plus profond docteur de notre foi; mais quand l'évêque d'Hermopolis ouvrait la barrière à une vocation qui lui était si connue, il savait bien quel apôtre allait se lever pour la gloire de l'Église.

Gustave de Ravignan, appartenant au diocèse de Bayonne, avait demandé son excorporation pour le diocèse de Paris, et M. de Quélen avait appuyé sa requête. L'évêque de Bayonne, alors M. d'Astros, se montra peu disposé à céder à une autre église que la sienne un sujet de ce mérite; le jeune de Ravignan écrivait à un ami, M. le baron d'Olée : « M. d'Astros « me garde; je ne m'en plains pas : la volonté de « Dieu soit faite. Je serai content partout. Le temps « d'ailleurs me mettra où je dois être. »

Son séjour à Issy se prolongea jusqu'à la fin d'octobre; il resta dans cette solitude, même pendant les vacances, et n'alla pas une seule fois à Paris. Son temps se passait en prières, lectures, méditations profondes; il recevait des visites de sa famille et de quelques amis. Sa mère partit de Paris, vers les derniers jours de juin, pour se rendre à Bordeaux et

de là dans sa terre de Saint-Laurent. Son cœur s'inquiétait de trois longues nuits et de deux longs jours de chaleur en voiture pour celle à qui il eût voulu épargner toute fatigue comme toute peine; il fut content lorsqu'il sut son arrivée à Bordeaux. Il lui répétait qu'il allait bien quoiqu'elle « ne voulût jamais le croire. » Le départ de sa mère, de sa sœur Pauline et de son jeune frère Jules l'avait ému, « mais, dit-il, ce sont de ces choses que la Provi-« dence règle, et la nature se trompe quand elle « veut s'en troubler. » Saint-Laurent, *ce bon Saint-Laurent,* comme il l'appelle, et qu'il aimait tant, lui revenait à la pensée avec le souvenir des années de son enfance et de son père qui n'était plus; il pense avec douceur que sa mère y est retournée; il eût souhaité d'être là, lui aussi, s'il n'était pas dans le lieu où Dieu veut qu'il soit.

« Je ne puis rien vous apprendre, écrit-il à sa « mère le 6 juillet; heureusement dans ma retraite, « je n'apprends plus grand'chose de ce qui se passe « dans le monde. Je vois toutes les semaines M. d'Her-« mopolis. Le président Amy est venu me voir avec « Berryer. Quelques amis songent encore à moi; « bientôt le nombre en diminuera encore. On vient « ici pour être oublié, mais pour songer à Dieu. Il est « dans la vérité la plus exacte que, depuis mon en-« trée ici, je n'ai pas éprouvé un instant de regret et « de peine. Non, je vis avec la plus entière, la plus « paisible conviction. Dieu me fait vivre autrement « que je n'ai su vivre. J'éprouve des satisfactions in-

« térieures que j'ignorais. Si ma santé n'est pas très-« robuste, je la préfère bien à une force qui m'em-« barrasserait. Tous les hommes que l'Église offre « pour modèles se sont mal portés; et je ne me « porte pas mal encore : je me soigne même, on le « veut, et je le veux avec vous. Tranquillisez-vous « donc bien, ma bonne mère; ne pensez jamais à « moi pour me plaindre; vous m'affligeriez et vous « vous tromperiez. »

Dans une lettre du 14 juillet, Gustave de Ravignan, sachant que sa santé délicate est pour sa mère une inquiétude continuelle, lui donne de ces détails auxquels le cœur maternel attache tant de prix; il dit que supérieurs et amis, tous le sermonnent sans besoin pour se ménager, et qu'il se ménage, et se repose encore après du repos. Il fait une partie de l'oraison assis. Ce fils attentif à rassurer sa mère ajoute ces mots : « Assis, debout, à genoux surtout, je pense à « elle, je prie pour elle. » Au mois d'août 1822, sa sœur Pauline, qui allait devenir madame de Roll, fut pour son âme une occupation particulière; il lui donna d'affectueux conseils dans un langage touchant : « Vous avez reçu du ciel, disait-il à sa sœur, « des grâces abondantes, un esprit de foi, de piété « et de prudence; conservez-les avec soin ces dons « si précieux; épouse, mère, vous serez avant « tout chrétienne, et là vous aurez tout ce qu'il « faudra pour plaire et pour être utile. Que pour-« rais-je vous dire que vous ne sachiez bien mieux « que moi? Pauvre matelot, longtemps battu par la

« tempête, j'ai à peine entrevu la voie sûre, quand « Dieu m'a jeté dans le port. Du fond de mon heu« reuse solitude, je prierai pour vous tous les jours de « ma vie ; puissent mes ardentes prières être exau« cées ! » Le jour du mariage de sa sœur, il communia à son intention, quoique les prières d'un « pécheur comme lui ne fussent guère bonnes ; » ses compagnons de la Solitude, prêtres pour la plupart et saints prêtres, avaient uni ce jour-là leurs prières aux siennes dans le saint sacrifice. « L'après-midi, « ajoute Gustave (1), ma promenade de tous les « jours pendant les vacances, je l'ai faite au cal« vaire; j'ai pensé à vous, prié pour vous en faisant « les stations. Dieu vous aide et vous comble de bé« nédictions, ma chère sœur! Voilà mon souhait qui « comprend tout. Ici-bas un seul bonheur est pos« sible et durable : le repos et l'ordre dans la vie. »

Le frère qui lui était donné se mêlait à ses meilleurs souvenirs d'enfance, et sa confiance en lui naissait surtout des motifs chrétiens. Dans une lettre (2) destinée à inspirer du courage à sa sœur au moment où elle se séparerait de sa mère, il lui écrivait des lignes qui tracent à toutes les femmes leurs devoirs : « Il vous appartient d'ailleurs de sentir « l'idée que la religion nous donne du saint ma« riage; c'est pour une femme une séparation de « tout ce qu'elle avait eu de plus cher jusqu'alors

(1) 14 août 1822.
(2) 3 octobre 1822.

« pour vivre avec son mari dans la plus étroite union.
« Vous avez le bonheur d'agir suivant les vues de
« Dieu : pénétrez-vous-en bien et continuez à vous
« tenir tranquille, contente, attentive. »

Le jeune solitaire, en même temps qu'il fait ses délices de la chapelle, de l'étude religieuse et du silence, a pour tous les siens, pour tout ce qui lui est resté cher, le mot du cœur, le mot de la convenance et de la vérité ; la hauteur religieuse où il est monté donne quelque chose d'achevé à ses pensées ; nous sommes en présence d'une perfection croissante.

On a déjà vu que Gustave de Ravignan, en quittant tout à coup le monde, avait gardé le souvenir de ses amis ; il se plut à rester fidèle à celui qui, en 1815, fut son compagnon dans une entreprise de noble élan, et qui, en 1822, était capitaine aux hussards de la garde royale. Plus il chérissait ses amis, plus il se préoccupait de leurs âmes ; homme du monde, il avait prêché ; séminariste, il ne voulait pas *perdre à Issy ses vieilles habitudes*. « Tu sais « bien ce qui te manque, » disait-il au jeune capitaine aux hussards (1) ; « il me manque encore da-« vantage : ainsi ne t'effraye pas de mes vœux, et si « je tâche d'avancer, ne va pas rester trop en ar-« rière. Après tout, la vie doit finir, et que nous « restera-t-il du monde ? Il faut cependant employer « utilement sa vie, et assurément un militaire peut « bien la remplir. Tu sais ce que disait le marquis

(1) Lettre du 9 septembre 1822.

« de Fénelon, aussi brave que religieux : *Je ne con-*
« *nais pas d'action plus agréable à Dieu que de*
« *mourir pour son roi.* Vois-tu comme je prêche ?
« c'est une habitude invétérée dans moi, mon cher
« ami ; tu t'en souviens. Pardonne-moi, mais profite
« de mes avis tels quels. » Gustave de Ravignan ajoute qu'il est « très-content d'être redevenu éco-
« lier. » Dans une autre lettre (1), il disait à son ancien camarade d'enfance et de 1815 : « Nous nous
« souviendrons d'une liaison de collége que la croix
« et l'épée n'auront que mieux cimentée. Tu sais
« quels vœux je formerai pour toi, et ils seront bien
« certainement exaucés. » On se préparait alors à l'expédition dans la Péninsule, et Gustave de Ravignan regardait *une croisade en Espagne* comme une bonne fortune pour son ami.

A trente-six ans de date, cette voix qui nous convie à Dieu et qui maintenant descend du ciel prend une force irrésistible ; les amis, restés sur la terre, repassent dans le recueillement ces témoignages d'autrefois, et veulent de plus en plus se mettre en accord complet avec ces pieux accents.

(1) Octobre 1822.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi les jésuites, depuis trois siècles, ont été haïs plus que tous les ordres religieux. — Gustave de Ravignan, en entrant à Issy, avait-il le dessein arrêté de se faire jésuite? — Il se rend au noviciat de Montrouge. — Lettres à sa mère et à son frère.

On s'est souvent demandé, avec une surprise profonde, comment l'ordre des jésuites, plus que tous les ordres religieux, a pu exciter tant de préventions et de haines, et devenir l'objet d'aussi persévérantes agressions; on y a vu comme un incompréhensible mystère. En étudiant de près l'existence des jésuites, la date de leur première apparition, les champs de bataille où l'histoire les rencontre, il nous semble aisé d'expliquer cet acharnement exceptionnel.

Les jésuites ont commencé au temps de la plus grande haine contre l'Eglise catholique, c'est-à-dire au temps de l'explosion du protestantisme, et comme ils s'armaient contre ce nouvel ennemi, ils en furent détestés. La haine des jésuites éclata dans tous les pays où triompha la Réforme. Plus tard, les compagnons de Jésus se trouvèrent en face d'un autre ennemi : ils se montrèrent les plus

fermes contradicteurs du jansénisme; ils eurent à subir le choc de toutes les forces de Port-Royal et des parlements : ils avaient affaire au génie et à la magistrature, deux puissances d'autant plus redoutables qu'elles se recommandaient aussi par la vertu. Dans la controverse des cinq propositions, il n'était pas facile au public de démêler en quoi consistait l'exactitude théologique; ce qu'il comprenait le mieux dans ce débat, c'était ce qui l'amusait; or, il arriva que l'enjouement comique et la raillerie éloquente coulèrent en flots intarissables, aux dépens des jésuites, dans ce mensonge immortel intitulé : *les Provinciales.*

Les jésuites ne défendaient pas seulement la vérité catholique contre Luther et Jansénius; ils défendaient la religion dans son essence, dans ses fondements et dans ses œuvres; leur plume et leur parole demeuraient au service des doctrines qui garantissaient le repos et la durée des États; instituteurs de la jeunesse, ils déposaient au fond du cœur des générations nouvelles les vérités religieuses et sociales, et c'est ainsi que leur action ne se bornait pas à l'heure présente, mais s'étendait sur l'avenir. Voilà évidemment l'avant-garde, la vaillante phalange dont il fallait songer à se débarrasser, lorsque, au XVIIIe siècle, on organisa sous le nom de philosophie une vaste conspiration contre le christianisme; une campagne de calomnie s'ouvrit du même coup contre les jésuites; c'était un point essentiel dans le programme convenu :

le monde, qui trouve dans le faux tant de charmes, et dans l'absurde une séduction si irrésistible, se laissa aller à tout ce qu'on voulut.

Si, malgré nos longues catastrophes, d'où la lumière et la justice auraient dû sortir, le sentiment public, dans la première moitié du XIXe siècle, ne s'est pas pleinement réconcilié avec les jésuites, il faut y voir la preuve de la profondeur des traces laissées par les hostilités anciennes ; c'est surtout la preuve de la largeur de la plaie faite à nos croyances. Depuis trois cents ans, la religion et l'autorité ont été ardemment attaquées, et depuis trois cents ans les jésuites soutiennent la religion et l'autorité; ils se sont trouvés en butte à plus d'animosités, à plus d'outrages que les autres champions de la vérité sur la terre, parce que l'immensité de leurs travaux, au milieu desquels resplendit la pourpre du martyre, a étonné l'univers. La haine des jésuites est contemporaine de la révolution en Europe, laquelle date de la grande guerre du XVIe siècle contre la papauté; ils n'appartiennent à aucun parti, et s'accommodent de toutes les formes de gouvernement chez les nations comme le catholicisme lui-même; mais leur génie qui s'inspire de l'obéissance, sympathise avec l'autorité. Ils l'aiment, car elle est à la fois la condition essentielle et l'expression visible de l'ordre, et l'ordre ici-bas est une image de ces harmonies supérieures où la gloire de Dieu se dévoile. La justice d'un pays envers ces ouvriers de la vérité dépendra du plus ou moins

çaient à faire grand bruit autour de ce mot de jésuite jeté en pâture aux passions; prendre place au milieu de la milice de saint Ignace, c'était aller au-devant d'une belle moisson d'injures imméritées, au-devant des plus magnifiques gerbes d'ignominies honorables : un grand cœur pouvait en être tenté : Gustave de Ravignan n'y résista pas.

Dans les premiers jours de novembre, madame de Ravignan, revenue à Paris, se hâte d'aller à Issy pour embrasser son fils; elle ne trouve plus celui qu'elle cherche. Son fils, le jour des Morts, s'en était allé seul, à pied, frapper à la porte du noviciat de Montrouge! Quelle secousse nouvelle pour la pauvre mère! Cette dernière résolution était, depuis longtemps, dans le secret de sa pensée, son plus grand effroi. Madame de Ravignan va à Montrouge, se jette entre les bras de son fils auquel son désespoir n'épargne pas les reproches, et le novice, souriant et attendri, lui dit d'un son de voix pénétrant : « Ma mère, vous ne m'avez pas nommé Xavier pour rien ! »

Ce serait ici le cas de nous demander si Gustave de Ravignan, en entrant à Issy, avait déjà le dessein arrêté de se faire jésuite, ou si ce dessein, vague d'abord, ne parvint à maturité que dans le silence méditatif de la solitude. Les uns ont cru que, dès le moment où il quitta le monde, le jeune substitut avait marqué sa place dans la célèbre Compagnie, et qu'un séjour de six mois à Issy lui parut un bon moyen d'affaiblir le retentissement de sa résolution;

d'autres ont pensé qu'après quelques semaines de réflexion et de recueillement, l'état ecclésiastique, pur et simple, avait semblé ne pas suffire à ce qu'il sentait au plus intime de son âme, et qu'il avait fallu à son ardente piété une expression plus sévère. Un mot tombé de la bouche de l'illustre et saint religieux eût suffi pour résoudre la question; puisque ce mot n'a pas été prononcé, il n'est pas aisé de démêler la vérité avec une sûreté parfaite; les pièces qui sont sous nos yeux peuvent seules nous aider.

Nous avons raconté cette mémorable scène de 1820, où le jeune conseiller auditeur, dans le feu d'une discussion religieuse, en face de contradicteurs violents, s'écria : « Je mourrai jésuite. » Il y a là comme la révélation soudaine d'un sentiment qui a pu être nourri et conduit en silence. En juin 1822, lorsque l'évêque de Bayonne refusa l'excorporation demandée, Gustave de Ravignan ne fait entendre aucune plainte et dit que « le temps d'ailleurs le mettra où il doit être. » Cette ligne, écrite à un faible intervalle de l'entrée à Issy, indique avec quelque apparence une situation qui n'est pas définitive.

D'un autre côté, il est certain que l'évêque d'Hermopolis, au printemps de 1822, voyait dans le jeune de Ravignan le continuateur de son apostolat à Saint-Sulpice et son successeur probable dans les hautes dignités de l'Église; or, personne à cette époque ne connaissait mieux l'état de son âme. La demande d'excorporation adressée à M. d'Astros et

appuyé par M. de Quélen, est aussi une raison d'un poids sérieux. Il faut ajouter qu'au mois de mai 1822, le nouveau solitaire d'Issy, répondant aux inquiétudes les plus extrêmes de sa mère, lui déclarait, lui répétait souvent qu'il n'entrait pas dans un ordre religieux, et qu'une fois prêtre il resterait auprès d'elle pour toujours. Quels que fussent ses ménagements accoutumés à l'égard de sa mère, il y a dans de pareilles affirmations quelque chose qui ne nous permet pas de croire à un dessein déjà arrêté de s'enrôler dans la Compagnie de Jésus. Notre opinion est donc que Gustave de Ravignan ne songea tout d'abord qu'à embrasser l'état ecclésiastique, et qu'une fois affermi dans sa vocation, il se sentit appelé au fond du cœur à une autre manière de servir Dieu et de combattre pour sa cause : ce dernier parti pouvait être la réalisation d'une pensée qui, deux ans auparavant, avait traversé son esprit. Du reste, un homme comme lui, sortant du monde, devait aller tout droit jusqu'aux dernières limites du renoncement; la résolution la plus forte et la plus énergique devait être la sienne, et puisqu'il y avait alors des serviteurs de Dieu plus méconnus, plus haïs que d'autres, sa place était marquée dans leurs rangs.

Depuis 1816, les jésuites possédaient à Montrouge une maison de modeste apparence avec une cour et un jardin. Ils y avaient établi leur noviciat, le seul qu'ils eussent alors en France; les novices étaient au nombre de cent. En 1830, il fallut s'en-

fuir de cette maison. Les religieuses séparées de Picpus l'occupent aujourd'hui.

Voilà donc Gustave de Ravignan dans cette maison de Montrouge qui, sous la Restauration, donna tant à faire à la passion et à la bêtise. Des journaux l'avaient changée en citadelle avec des fossés, des tours, des créneaux et des conduits souterrains qui se prolongeaient jusqu'aux Tuileries. Ce lieu était pour les belles imaginations de cette époque tour à tour une place de guerre, une tannière, et le siége mystérieux de la toute-puissance. Le maître des novices, le P. Gury, recevait fréquemment des lettres avec cette suscription : *Monsieur le Gouverneur de Montrouge*. Ceux qui avaient le moins peur des hôtes de cet autre château du Vieux de la Montagne demandaient à *Monsieur le Gouverneur* des bureaux de tabac, des croix d'honneur, des places de préfet et de conseiller d'État. M. de Quélen, dans une visite au noviciat en 1823, durant la guerre d'Espagne, cheminant le long de l'allée de Saint-Ignace, regardait le tronc des tilleuls et disait en souriant : « Je cherche les traces des balles. » Certaines feuilles avaient transformé les novices de Montrouge en conscrits tirailleurs. Mais laissons ces extravagances qui se mêlent à de douloureux souvenirs, et occupons-nous du nouvel hôte que vient de recevoir cette maison d'épreuve et de prière.

Ses deux premières lettres de Montrouge sont du 24 novembre 1822; l'une est adressée à sa mère, l'autre à son frère aîné. La lettre à sa mère est tou-

chante; il lui écrit à l'occasion de sa fête (Sainte-Catherine); lorsqu'il vivait dans le monde, il ne manquait jamais de fêter sa mère avec des fleurs et des vers; novice à Montrouge, il n'oublie pas le retour de cette douce solennité de famille, afin de prouver à sa mère qu'elle n'a point perdu son fils : « C'est « demain votre fête, lui écrit-il, et mon cœur ne « pourra jamais l'oublier. Les droits que vous avez « à ma reconnaissance et à ma tendresse ne s'effa-« ceront point, et j'éprouve une satisfaction douce « à vous exprimer aujourd'hui mes sentiments et mes « vœux. Ce qui vous touche donc trop vivement, « c'est ma vocation; puissiez-vous y voir la volonté « de Dieu et, comme la mère de saint Louis de « Gonzague, en bénir le ciel avec moi! J'espère que « peu à peu vous vous habituerez à cette idée, que « vous reconnaîtrez que les réflexions les plus sé-« rieuses et les grâces les plus grandes m'ont amené « à Montrouge; que surtout vous confondrez dans « votre bienveillance pour votre fils la Société dont « il aspire à être membre. Et quand ces vœux se-« ront satisfaits, daigne Notre-Seigneur, pour l'a-« mour de sa Mère et par l'intercession de votre « sainte patronne, vous accorder tous les secours « qui vous sont nécessaires pour bien passer cette « vie qui dure si peu et nous rejoindre dans l'éter-« nité! Demain nous prierons au saint sacrifice pour « vous; j'aurai le bonheur de faire la sainte com-« munion pour vous. Voilà mon bouquet et mon « hommage : mes supplications et mon union à

« Dieu pour vous. Daignez les recevoir avec bonté, « vous unir aussi de prières avec moi, afin que « vous soyez consolée, heureuse et tranquille. »

Remarquons ici une attention charmante. Les lettres de ce jeune et courageux ouvrier de Dieu, depuis quatre mois, ne sont plus signées Gustave de Ravignan, mais seulement marquées d'une croix; il termine celle-ci par ces mots : « votre fils Gus- « tave. » Il reprend son ancien petit nom le jour de la fête de sa mère, comme pour faire illusion à ce cœur qui ne veut pas être consolé.

Dans sa lettre à son frère aîné, il repousse doucement l'idée que sa résolution ait quelque chose de méritoire : « ce qu'il fait n'est rien; » il ne veut pas qu'on y voie autre chose que la volonté de Dieu, ce but de toutes nos actions : « La volonté de Dieu « une fois connue par la foi, la prière, la médita- « tion, l'homme n'est plus lui-même quand il suit « la route qui lui a été tracée. Ainsi, ajoute-t-il, « quand vous pensez à moi, priez bien Dieu, et dites- « vous que je ne vis que pour faire sa volonté, me « sauver par là, et travailler pour l'avenir à la sanc- « tification des âmes qui me seront confiées. Il ne « s'agit plus là de force humaine, de sacrifice, il n'y « a que facilité, simplicité dans l'accomplissement « des ordres du souverain Maître. Toi et ma « sœur (1), réjouissez-vous donc bien tous deux et « pensez bien plus au ciel où nous tendons qu'à la

(1) Madame de Roll.

« terre où nous rampons, quand votre amitié veut « bien s'occuper de moi. Notre excellente mère est « vivement affectée; nous nous y attendions, mais « le temps, la grâce, les consolations d'en haut, « calmeront sa douleur et la changeront en véri- « table joie.... Je ne vois pas de raison pour ob- « server un secret de rigueur sur mon entrée au no- « viciat; vous pouvez en parlez si vous le voulez, « sans mystère comme aussi sans trop d'attention; « laissez faire; et si de bonnes âmes s'occupent de « moi, que ce soit pour prier. Je te félicite des pro- « messes qui te sont faites pour ton avancement; « mais songe au Roi des rois qui, après la vie, dis- « tribue les grades, suivant la fidélité qu'on aura « eue à le servir, et c'est pour l'éternité. »

Celui que nous appellerons désormais Xavier de Ravignan, quoique telle ne soit point encore sa signature (1), est apôtre, toujours apôtre; tout ce qui part de sa plume ou de sa bouche tourne à l'utilité des âmes : on sent en lui de plus en plus les atteintes de la flamme sacrée.

(1) La première lettre signée Xavier de Ravignan est datée de Brigue, le 12 août 1832.

CHAPITRE IX.

L'importance du choix d'un état. — Saint Ignace de Loyola. — Les exercices spirituels et leurs quatre semaines. — Xavier de Ravignan dans le travail et les luttes intérieures de la régénération. — Le seuil de la vie religieuse ; à quoi il faut s'engager.

Allons au fond des choses. Ce sont des études de l'âme humaine, et aussi des leçons et des exemples. La grande paix de l'homme sur la terre c'est de pouvoir se dire qu'il fait ce que Dieu veut. N'être pas où l'on doit être c'est le vrai mal, de même que le vrai bien c'est d'être où Dieu nous veut. La philosophie est d'accord avec la religion pour nous apprendre que le choix d'un état fait tout l'avenir, et que, de cette question bien ou mal résolue pour chacun de nous, dépend le repos des sociétés. L'ordre c'est chaque chose à sa place ; qu'un seul de ces milliers d'astres lancés dans l'immensité de l'espace soit jeté hors de sa voie, et une épouvantable confusion succède à l'harmonie des cieux ; qu'un organe du corps humain ne soit pas là où il doit remplir ses fonctions, et ce corps, dont la structure est si belle, ne peut plus aller ; supposez le

moindre détail défectueux dans la plus magnifique invention du génie, et la machine perd sa puissance ou sa sûreté. Il en est ainsi des sociétés dont les membres ne sont pas au poste que leur assigne la Providence; et, quelque terribles et fréquentes que soient nos secousses, si le monde n'est pas plus souvent ébranlé, s'il marche toujours au milieu de tant d'éléments discordants et déplacés, c'est qu'un miracle continuel de Dieu le soutient.

Dans un petit livre de Xavier de Ravignan intitulé : *de l'Existence et de l'institut des Jésuites*, dont nous parlerons en son lieu, il est des parties où le vénérable auteur raconte ses propres impressions au sujet du passage du monde à la vie religieuse; nous y trouvons, par fragments jetés çà et là, comme les mémoires de son âme depuis ses derniers temps d'Issy jusqu'à *la troisième année de probation :* ces vives réminiscences, ces retours de l'homme de Dieu sur lui-même seront le fond de notre récit.

Mais avant d'assister à ce travail profond d'une âme qui se cherche et qui cherche Dieu, avant d'arriver à la pratique des constitutions qui font le jésuite, inclinons-nous devant ce grand homme nommé saint Ignace de Loyola, le valeureux blessé de Pampelune, soldat de Dieu et catéchiste du peuple, fondateur d'une institution qui a commencé par être une œuvre achevée et n'a jamais changé, père d'une magnifique famille d'apôtres et de martyrs, et dont la vie fut une prophétique image des luttes

8

et des douleurs de sa postérité. Tout est combat dans son génie, ses moyens et son but; il s'acharne d'abord contre sa propre personne, se traitant en ennemi qu'il faut dompter; c'est par une victoire définitive sur lui-même qu'il se prépare à vaincre le monde. Il sortit homme nouveau de la grotte de Manrèze, et cet illettré, devenu tout à coup si savant dans les choses divines, n'eut besoin que de trente jours pour composer le livre *des Exercices spirituels*, livre prodigieux qui a replacé tant d'âmes dans l'ordre et les a restituées à Dieu.

Les exercices spirituels sont les préludes du noviciat chez les jésuites; il y a huit jours d'exercices pour le premier noviciat, et trente jours pour la troisième année de probation; mais les exercices peuvent être aussi la préface de toute vie chrétienne; c'est un travail d'épuration intérieure d'où ne manquera pas de sortir une bonne et généreuse volonté, à quelque œuvre qu'on l'applique : c'est la grotte de Manrèze pour tout aspirant à la régénération évangélique. Xavier de Ravignan nous apprend que, sur le seuil de la vie évangélique, il mit en pratique les exercices spirituels.

Études-les dans leur division en quatre semaines. Nous sommes d'abord en présence d'un homme que la fatigue et le dégoût ramènent à de sérieuses pensées; il lui faut un bien supérieur dont il a le sentiment et le désir; il le cherche en échappant vaillamment au poids de ses longues chaînes. « A l'une de ces heures que Dieu connaît

« et marque du sceau de ses attentions infinies, « disciple nouveau du repentir, il s'enfuit dans « la solitude où le Seigneur l'appelle pour parler « à son cœur; il a résolu de vivre, durant un temps « inconnu, exilé, loin de ces illusions qui le fas- « cinent, loin de ce tumulte qui l'étourdit. Noble « effort! généreuse entreprise! car rien n'est dif- « ficile comme de s'arracher à l'agitation, au bruit « et à toutes ces puissantes entraves qu'on déplore « et qu'on aime. Aussi le début est-il pénible, « mais bientôt on sent que le bonheur commence, « qu'après tant de fluctuations cruelles on a cessé « d'être ballotté : c'est l'ancre qu'on a jetée dans le « port. On sent aussi qu'on vient de trouver l'ami « nécessaire, l'ami désintéressé qui manquait, le « père d'une nouvelle existence : on entend la voix « de Dieu dans le prêtre éclairé qui conseille et qui « dirige. C'est lui qui apprend à manier les armes « spirituelles des *Exercices*, et les distribue à pro- « pos pour les combats qui se préparent. Le géné- « reux transfuge va donc poser sa tente dans la so- « litude pour trente jours, et accomplir la grande « œuvre des exercices qui régénèrent et transfor- « ment : comme tant d'autres avant lui, il va re- « naître à la vie pure, forte et dévouée. La fin de « l'entreprise est du reste proposée sans détours; je « lis ce titre : *Exercice spirituel pour apprendre à « se vaincre soi-même, et pour régler à l'avenir « tout l'ensemble de sa vie, sans prendre conseil « d'aucune affection désordonnée.*

« Je me souviens encore de l'impression que pro-
« duisirent sur moi ces paroles, quand je les lus
« pour la première fois ; j'y vis tous les engage-
« ments de mon avenir. But immense, me disais-je,
« vue généreuse d'une philosophie supérieure, qui
« s'applique à fonder dans une âme le souverain
« empire de la vérité, de la paix et de la vertu. »

Lorsqu'on a retrouvé Dieu et sérieusement compris ce que c'est que le mal, on tourne ses forces contre l'ennemi; pour briser ce joug, pour expier le trop long règne du mal, l'athlète des exercices spirituels (c'est Xavier de Ravignan qui parle) s'armera de son humiliation même et de ses plus douloureux souvenirs; le flambeau des justices divines à la main, il descendra dans les profondeurs de sa conscience; il parcourra d'un regard scrutateur les traces honteuses imprimées par l'iniquité sur tout son être dans le cours des années écoulées; il viendra soulever, pour ainsi dire, les unes après les autres et peser au pied du sanctuaire les puissances avilies de son âme. C'est ce que saint Ignace a nommé dans son livre l'*Exercice des trois puissances de l'âme*, ou la méditation proprement dite. Ces trois puissances de l'âme sont la mémoire, l'intelligence, la volonté.

La méditation se fait le jour, elle se fait la nuit. « Elle partage régulièrement le cours des heures, et laisse au repos ou au loisir silencieux les intervalles nécessaires; le mystérieux combat, quand on l'accepte pleinement, demande une constante éner-

gie : cependant un sage et intelligent régulateur veille près du combattant ; il consulte et ménage la mesure des forces ; l'action intérieure et la fatigue des exercices ne doivent jamais la dépasser, on le conçoit. Dans les limites d'une juste discrétion, saint Ignace veut donc qu'au milieu de la nuit, comme autrefois les illustres pénitents du désert, le solitaire des exercices soit appelé du sommeil à la lutte sous la religieuse impression de l'obscurité et du silence le plus profond; une heure s'écoule lentement dans le travail de la pensée et des affections qui pressurent et purifient l'âme. Heureuse nuit que celle qui s'ajoute ainsi aux jours le mieux remplis! elle portera des fruits abondants de lumière et de paix. Le matin, au second réveil, la première heure qui nous rend à nous-mêmes doit nous rendre à Dieu et aux lois austères de la méditation.

« Deux autres heures dans le courant du jour doivent mûrir encore les pensées et faire croître les sentiments de la nuit et du matin. Ce labeur est aimé : je me souviens cependant qu'il appelle quelquefois la fin du jour; la fin du jour tarde quelquefois à venir. C'est que la vie de l'esprit fatigue la chair; et pourtant, le soir venu, on est content : on sent que la journée a été bonne et on se repose dans la joie de la conscience; il va sans dire que la loi qui préside à tout dans le courant des exercices, c'est la belle loi de la solitude et du silence; elle doit être toujours religieusement gardée : la solitude et le si-

lence, ces deux grandes choses qui touchent de si près à Dieu, qui semblent nous donner quelque idée de sa nature elle-même, et nous plonger plus avant dans son immensité pour y retremper nos âmes amollies! La solitude est la patrie des forts, le silence, leur prière; là Dieu parle et agit en eux; il les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises. »

En transcrivant ces lignes, il nous semble être le témoin de tous les pas, de tous les efforts, de tous les sentiments de Xavier de Ravignan dans ce fécond travail d'une méditation profonde.

La seconde semaine des *Exercices spirituels* nous met en face du Sauveur et des mystères de sa vie; Jésus-Christ est le divin capitaine, le héros, le conquérant; il a des étendards sous lesquels il faut marcher, et celui qui recule, quand Jésus-Christ appelle, est un *lâche;* le mot est de saint Ignace, qui se connaissait en courage et en fidélité au drapeau. Bien des gens n'ont pas compris cet utile et grand côté des Exercices qui tient l'âme constamment attachée à la contemplation du modèle divin et n'y ont vu que du *mécanisme*, une froide et stérile contrainte : « Ah! s'écrie Xavier de Ravignan, que n'ont-« ils éprouvé, comme il me fut donné de l'éprouver « un jour, tout ce qu'au milieu de cette économie « salutaire des Exercices l'âme ressent de sainte et « généreuse liberté! A ce jour bienheureux, je « sentis que je n'étais plus asservi à un funeste et « tyrannique arbitraire; je retrouvais l'onction et la

« lumière divine de la grâce dans l'ordre même qui « m'était tracé ; j'avais un guide et un soutien pour « le grand voyage. »

On arrive au choix d'un état de vie, la plus importante des choses d'ici-bas ; c'est le centre des exercices, dont l'inspiration est toute militaire. Se relever du passé, se redresser pour l'avenir, là est le double caractère de ces fortes pratiques ; il faut agir afin que l'homme nouveau sorte des ruines d'une vie condamnée, et après qu'on a détruit pour édifier, il faut décider l'avenir : c'est le choix d'un état. Ce temps de l'*élection* est le grand temps des Exercices ; tous les chemins sont ouverts, choisissez, vous êtes libre, et d'autant plus libre que vous êtes plus en possession de vous-même. Que les prières précèdent vos délibérations : vous avez besoin de Dieu pour savoir à quoi vous pouvez le plus utilement dévouer vos jours. Le bien et le mal sont devant vous ; considérez les deux camps, c'est ce qu'on nomme la *méditation des deux étendards.*

Lorsque l'état est choisi et la vie fixée, on apprend le *divin amour ;* ce sont les exercices de la troisième et quatrième semaine. Nous avons beau faire, le cortége des souffrances est toujours là ; nous cherchons à éviter les croix, et tout est croix sur notre chemin. L'amour divin est une force immense qui soulève l'homme.

Xavier de Ravignan a choisi sa vie ; il frappe à la porte du noviciat des jésuites. Mais écoutons-le lui-même :

« Un homme lassé du monde le quitta. Peut-être les passions ardentes de la jeunesse avaient traversé violemment son âme; il cherchait un abri. Il a conçu un profond désir de se venger de lui-même et de sa vie par des fatigues utiles au prochain.

« Il crut alors, et il croit encore aujourd'hui que le grand mal de notre temps est l'absence totale de subordination et d'obéissance parmi les hommes. Désabusé des vaines illusions, des chimères de l'indépendance, il avait soif d'obéir; il en ressentait le besoin immense; il invoquait l'obéissance comme l'asile sauveur qui devait protéger sa dignité d'homme et lui assurer la possession de la véritable liberté, l'affranchissement de l'âme.

« Le travail des exercices spirituels achève de lui montrer la lumière et de lui tracer sa voie, il frappe à la porte de la Compagnie de Jésus.

« Ce qui l'émeut dès l'entrée, c'est la paix profonde qui règne dans la religieuse demeure. L'aspect de ces murs silencieux, la démarche recueillie de ceux qui les habitent, le bruit des pas qui retentissent comme au désert, l'ordre, la pauvreté qu'on rencontre partout, l'accueil prévenant et l'expression obligeante du bon frère qui introduit, la douce gravité du père qui reçoit, je ne sais quel air suave et pur que l'on respire, une présence de Dieu plus intime, ce semble, et plus familière, tout dans ce séjour, quand pour la première fois on l'aborde, étranger venant de loin et battu par les orages, tout y fait ressentir une impression qu'on ne peut guère

définir, mais qu'il faut nommer l'impression de Dieu. Un principe inconnu, un esprit bienfaisant soulage les peines, répare les forces, et donne l'avant-goût d'une nouvelle et heureuse existence. Enfin on n'a plus autour de soi que des cœurs ouverts et pieux, des fronts sereins; la parole, qui rarement interrompt un long silence, est toujours simple et fraternelle, les rapports libres, joyeux, faciles.

« Placé encore sur le seuil, le candidat de la vie religieuse connaîtra d'avance, à cette heure solennelle, toute l'étendue des devoirs que la Compagnie de Jésus dicte à ses membres; il doit savoir, il saura quel est l'esprit qui l'anime dans toute sa vérité; libre, il se décidera.

« Êtes-vous prêt, lui demande-t-on, à renoncer au « siècle, à toute possession comme à tout espoir de « biens temporels? Êtes-vous prêt à mendier, s'il le « faut, votre pain de porte en porte pour l'amour « de Jésus-Christ? — Oui.

« Êtes-vous disposé à vivre en quelque pays du « monde et en quelque emploi que ce puisse être, « où les supérieurs jugeront que vous serez plus utile « pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des « âmes? — Oui.

« Êtes-vous résolu d'obéir aux supérieurs, qui « tiennent pour vous la place de Dieu, en toutes les « choses où vous ne jugerez pas la conscience bles« sée par le péché? — Oui.

« Vous sentez-vous généreusement déterminé à

« repousser avec horreur, sans exception, tout ce « que les hommes esclaves des préjugés mondains « aiment et embrassent; et voulez-vous accepter, « désirer de toutes vos forces ce que Jésus-Christ « Notre-Seigneur aima et embrassa? — Oui.

« Consentez-vous à vous revêtir de la livrée « d'ignominie qu'il a portée, à souffrir comme lui, « par amour et par respect pour lui, les opprobres, « les faux témoignages et les injures, sans toutefois « y avoir donné sujet?... »

« Il faut répondre : et grâces immortelles en soient « rendues à la bonté de Dieu, j'ai répondu oui. « Vous passerez pour fou. — Oui, cela me con- « vient. »

Est-ce que tout cela n'est pas admirable? Si tant d'hommes nous font pitié, aujourd'hui surtout, par leur désir délirant et forcené de s'enrichir, ne réserverons-nous point une part d'estime à ceux qui se dépouillent et qui renoncent? La pauvreté volontaire, bien autrement véritable que sous le manteau des philosophes du Portique, n'a-t-elle pas de tout temps mérité l'admiration? Lorsqu'on a vécu en des temps où la rebellion bouillonne au cœur de l'homme, le spectacle de l'obéissance parfaite n'a-t-il pas quelque chose qui repose, et l'obéissance elle-même ne devient-elle pas une grandeur? Le mépris des joies humaines n'est souvent qu'une prétention; mais quand il est sincèrement et silencieusement pratiqué, n'est-il pas beau comme la vertu? Et enfin vous tous, gardiens exigeants et ombrageux de votre re-

nommée, si affamés de louanges et si faibles devant une flatterie, ne trouvez-vous rien qui commande votre estime dans cette acceptation réfléchie d'outrages immérités et toujours renouvelés, en vue d'une mission à remplir?

CHAPITRE X.

Le noviciat. — Xavier de Ravignan et sa mère. — L'expédition d'Espagne; lettre de Xavier de Ravignan. — Ses douces joies dans le noviciat. — Conseils utiles. — Xavier de Ravignan fait ses vœux.

On sait que la durée du noviciat, chez les jésuites, est de deux ans; en quoi consiste cet apprentissage de la vie religieuse? En méditation, abnégation, humilité, sévérité. Chose étonnante au premier abord, l'étude est interdite. Mais cette suppression de tout ce qui tient à la science humaine pendant deux ans, a sa raison et une raison profonde. Pour faire un jésuite, il faut d'abord faire un religieux, et rien d'humain ne saurait entrer dans une régénération pareille. Le religieux c'est l'homme mort au monde; pour accomplir cette mort spirituelle, il n'est besoin que de grâce, de foi, de persévérante énergie; l'étude aura son heure, une heure prolongée; ce qui importe au commencement, et ce commencement c'est le noviciat, ce qui importe, disons-nous, c'est le triomphe de l'homme sur lui-même à force d'application pieuse et de résistance aux mauvais penchants. Le novice ne connaît plus du dehors que les affections légitimes

de la famille ; il ne s'intéresse aux choses extérieures que dans la mesure utile au salut des âmes; il habite un monde à part où la règle a tout prévu, où l'on monte à Dieu en obéissant toujours, où l'on vaut quelque chose en raison de son propre anéantissement, où l'on accumule autour de soi-même de fécondes ruines d'où sortira un puissant ouvrier de la vérité.

Ce rude et silencieux combat de deux ans profite aux études elles-mêmes, dans la pensée du législateur; il a voulu leur donner pour fondement l'humilité et toutes les vertus. Quoi de plus misérablement incomplet que la science sans la vertu, et quoi de plus petit et de plus stérile que la science avec l'orgueil !

Xavier de Ravignan, si épris de solitude et de perfection, lui qui crut toujours avoir si grand besoin d'être rabattu, d'être abaissé et brisé, et qui chercha l'humilité avec la même ardeur que d'autres cherchent la gloire, passa à Montrouge des jours bien doux et bien pleins. Son âme était là dans son centre : elle avait laissé derrière elle les illusions et les fantômes, et se plongeait dans les réalités divines comme dans un océan de lumière et d'amour. Ce novice, accoutumé aux élégances d'une vie brillante, accomplissait avec joie les détails les plus humbles de la règle, et pratiquait envers lui-même une constante dureté.

Mais attachons-nous à mettre tout en lumière ; le noviciat n'a rien qu'on doive cacher, et quand on

saura comment s'écoule la journée d'un novice, on admirera mieux le génie qui a présidé à l'établissement de la règle (1).

Les novices se lèvent à quatre heures du matin, et leur premier acte est une visite au saint sacrement qui dure un quart d'heure; elle est suivie d'une heure de méditation; à cinq heures et demie, on fait son lit et on balaye sa chambre; on entend la messe et ensuite on déjeune; ce que la règle appelle les travaux extérieurs occupe un certain temps; c'est le service de la maison dont les novices seuls sont chargés : le reste du temps jusqu'au dîner est occupé par une conférence sur les devoirs de la vie religieuse, par un exercice de lecture qui dure une demi-heure et par la récitation de versets du Nouveau Testament, particulièrement des Épîtres de saint Paul. Le dîner, qui a lieu à midi, est suivi de trois quarts d'heure de récréation; puis viennent la méditation, le chapelet, la *préparation*, et le souper.

Une fois par semaine, il y a ce qu'on nomme les exercices de modestie; les novices font des remarques les uns sur les autres et signalent avec sincérité et charité leurs défauts ou imperfections. Les *exercices des tons* ont lieu tous les lundis; les novices, chacun à leur tour, s'exercent à la prononcia-

(1) Le R. P. de Ravignan, dans son livre de l'*Existence et de l'institut des Jésuites*, nous a retracé la *journée d'un jésuite*, mais n'a pas retracé la journée d'un novice.

tion oratoire ; ils apprennent à parler en public en choisissant pour sujet une vérité de la religion ou le panégyrique d'un saint. Le mercredi, on s'essaye à faire le catéchisme et, pour mettre le catéchiste à l'épreuve, toute liberté est laissée aux novices auditeurs.

Xavier de Ravignan remplissait à Montrouge les fonctions de *moniteur;* il transmettait et faisait exécuter les ordres, désignait aux novices leurs compagnons de récréations (trois par trois) et dirigeait les promenades; c'étaient de longues courses, on allait souvent jusqu'à Meudon ; les novices, quoique très-jeunes, trouvaient leur conducteur un peu rude ; ils se plaignaient d'être menés trop loin et par des temps trop mauvais : la pluie et la boue, la neige et la glace étaient de peu de considération pour Xavier de Ravignan.

Nous avons entendu des témoins de sa vie à Montrouge nous parler de sa conduite toujours exemplaire; il était admirable dans sa méditation du matin, balayait avec entrain comme l'eût fait un vigoureux homme de peine, et mettait ses délices dans l'humilité. Aux exercices de modestie, lorsque venait le tour de son nom, les novices gardaient le silence : il n'y avait pas de remarques à faire sur lui. A la demi-heure de lecture, on le prenait pour modèle; à l'exercice des tons, on l'écoutait comme un maître d'éloquence : il prononça un panégyrique de saint Ignace dont on a gardé le souvenir.

Une seule pensée lui apportait de l'ombre dans

le bonheur religieux de son noviciat, c'était la pensée de sa mère; elle demandait à son fils le secours de ses prières; ce bon fils lui répétait que chaque jour il s'acquittait de ce devoir si sacré et si doux. Il espérait avec confiance que Dieu lui rendrait la santé, à l'aide des soins qu'elle prendrait fidèlement d'elle-même. « Quant à votre douleur, lui disait-il (1), le cœur d'une mère en est le siége presque habituel, le cœur d'une mère tendre et bonne comme vous. Le cœur d'une mère chrétienne comme vous l'êtes sait où trouver des consolations. Hippolyte est militaire et moi religieux; vos deux fils doivent ainsi accomplir la volonté de Dieu, s'y conformer et suivre leur état. Tous un jour nous oublierons les chagrins de famille, les séparations, les pertes : ce sera dans la patrie commune; et si le chemin est parfois pénible, il n'est pas bien long... je me trouve toujours fort bien en tout sens de la vie du noviciat. »

Les gens du monde croient facilement qu'on ne songe plus aux siens quand on a embrassé la vie religieuse; Xavier de Ravignan, écrivant à une de ses sœurs (2), lui dit que son affection pour sa famille ne l'a point quitté au noviciat, qu'on apprend aux religieux à ne pas cesser de chérir leurs parents, et que, consacrés à la charité, ils ne peuvent pas en méconnaître le premier devoir. Il a senti, depuis son séjour dans la retraite, qu'il portait une

(1) 7 mars 1823.
(2) Madame de Roll, lettre du 19 mars 1823.

affection plus réelle à sa mère, à tous ses proches; il s'est pénétré de leur souvenir devant Dieu pour les lui recommander avec instance et attirer sur eux les bénédictions d'en haut par ses prières et ses intentions dans certaines actions. « Je sais bien, dit-« il, que par moi-même je ne suis rien; je ne sau-« rais rien mériter pour les autres ni pour moi-« même; mais Dieu nous ordonne de prier et de « croire qu'il nous exaucera; il accorde tout à la « confiance jointe à l'humilité; ces dispositions sont « difficiles à acquérir, mais Dieu est si bon!... « Soyez heureux de vivre dans la retraite, à la cam-« pagne, au milieu de la simplicité et de la paix. »

C'était le moment où cent mille Français, commandés par un Bourbon, marchaient vers les Pyrénées, « en invoquant le Dieu de saint Louis, « pour conserver le trône d'Espagne à un petit-fils « d'Henri IV, préserver ce beau royaume de sa ruine, « et le réconcilier avec l'Europe (1). » Xavier de Ravignan recommandait à sa sœur, qui était à Bayonne, la mission de deux Pères de la Compagnie de Jésus, le P. Varin et le P. Guillon, chargés de travailler à l'œuvre de Dieu dans l'armée : « Faites une sainte violence au ciel pour que nos soldats deviennent des soldats chrétiens; ça ne gâtera rien. » Et comme son frère, le capitaine aux hussards, allait en Espagne, Xavier de Ravignan désire que l'apostolat des deux jésuites ne lui soit pas inutile.

(1) Paroles de Louis XVIII dans son discours pour l'ouverture de la session législative de 1823.

En réponse à une lettre de son cher Hippolyte, il lui dit qu'il est content d'y reconnaître un fond de confiance et de bien-être avec de bons sentiments religieux ; il poursuit ainsi : « Tu occupes très-sou-« vent mes pensées, j'aime mieux dire mes prières ; « elles sont bien peu de chose, mais elles te suivront « partout. Maintenant, je le pense, tu es déjà en « Espagne, et si ma lettre te parvient, elle te trouvera « au milieu de bien des fatigues et de bien des dan-« gers. Avec un acte de foi et l'hommage offert à « Dieu de toutes tes peines, ta vie sera celle d'un « saint ; que faisons-nous, nous autres religieux, en « comparaison ? cette idée me console, mon cher « ami ; permets-moi de m'y fixer, elle est le terme « de tous mes vœux, et, je le crois, l'objet le plus « digne de tes espérances. Quand on a l'âme forte « et courageuse ; quand on croit sincèrement à Dieu, « qui voit, pénètre et gouverne tout ; quand on « sait que la vie est un passage, et qu'après tout il « s'agit de faire son éternité ; quand on sent bien « que la gloire n'est due, n'est acquise qu'à la vertu, « alors, il me semble, on se livre à tous ses devoirs « avec ardeur, on agrandit toutes ses actions, on les « rend utiles ; et au fond de soi on sent beaucoup « de calme, de vérité, dispositions qui seules mènent « aux grandes choses. Pardon encore une fois, mon « cher frère ; je rabâche toujours avec toi, je me fi-« gure que mes paroles sont quelque chose, et ce « n'est rien du tout ; ton cœur droit te parle bien « mieux. Allons, mon cher ami, ayons confiance ;

« vous servirez bien, je l'espère, Dieu et le roi « dans cette intéressante campagne; et Notre-Sei- « gneur, tous les protecteurs auxquels nous nous « adressons par vous tous les jours, vous ramène- « ront victorieux et bien portants. Ma mère, qui est « venue me faire ses adieux avec sa tendresse ordi- « naire, mais avec assez de calme, m'a dit que tu « allais par la Navarre; si par hasard tu rencontres « sur ton chemin le château de Loyola, fais-moi la « grâce de m'y recommander par de bonnes prières « à notre glorieux fondateur, ainsi que toi-même; « nous nous en trouverons bien l'un et l'autre. « Je suis convaincu aussi que, cette fois, ce qui est « ecclésiastique ou religieux trouvera une parfaite « sécurité auprès des Français; cette conduite et « un grand concours de prières et de bonnes dispo- « sitions attireront les bénédictions du ciel sur vos « armes. »

Comme tout est attachant dans cette lettre! c'est d'abord la tendresse fraternelle qui s'accroît des espérances religieuses et revêt doucement la forme d'une direction spirituelle; puis c'est le bon fils, c'est le novice, et enfin le patriotisme appuyé sur la foi.

Dans une lettre du 14 mai 1823, Xavier de Ravignan nous laisse voir combien sa mère est présente à son cœur; il dit à son frère que cette mère chérie, retournée à Saint-Laurent, se trouve ainsi rapprochée de lui et plus fréquemment consolée par des nouvelles. « Nous lui devons assurément, dit-il,

« toutes les consolations qui sont en notre pouvoir; « n'avons-nous pas à nous reprocher, moi du « moins, de lui en avoir fait trop vivement sentir « le besoin quelquefois? Dieu seul peut bien payer « nos dettes à son égard, et nous devons le prier « avec confiance et soumission de les acquitter par « les bénédictions qu'il répandra sur notre respec- « table mère. Après tout, c'est Dieu qui console, « Dieu seul qui est l'auteur de tout bien, Dieu seul « en qui nous devons nous reposer; car les hom- « mes et tout ce qu'ils donnent sont d'un prix mé- « diocre et d'un faible secours. »

Tournant ensuite sa pensée vers le salut d'une âme qui tenait si étroitement à la sienne, il ajoute : « Dans ton état, plus que dans tout autre peut-être, « tu auras eu l'occasion de faire ces réflexions et « de sentir ce vide que laisse dans notre cœur tout « ce qui est créé et le besoin d'un bien infini pour « le satisfaire; et nous l'avons dans Dieu seul.

« Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble, « mon cher frère, que dans la vie d'un camp, même « au milieu des dangers de la guerre, il doit se ren- « contrer de ces instants précieux où l'on médite « sérieusement sur la pauvreté de tout ce que nous « voyons ici-bas et sur la grandeur de tout ce que « nous ne voyons pas. La conclusion c'est que cha- « cun fera de son mieux pour servir Dieu dans son « état et accomplir ses devoirs. Ainsi, mon cher « ami, courage chacun de notre côté; avec le se- « cours d'en haut, il ne nous manquera pas, j'es-

« père. Ne m'oublie pas dans tes prières ; les prières « d'un militaire sont certainement très-bonnes, et « elles conviennent très-bien à un novice qui peut « avoir quelque bonne volonté, mais qui, dans la « milice religieuse, a besoin de générosité et de dé- « vouement. »

Sa mère trouve trop rares les lettres de ce fils qu'elle aime, et son inquiète tendresse craint toujours que ce cœur ne se détache de son souvenir : Xavier lui écrit le 3 juillet 1823, et son langage est touchant :

« Si je ne m'entretiens avec vous que de loin en « loin, ma chère mère, comme vous semblez vous « en plaindre, ne croyez pas que mon tendre amour « et mon sincère respect pour vous aient en rien « diminué; et dans les moments que je chéris le « plus, où je suis le plus à moi-même, devant Dieu, « soyez bien persuadée que le souvenir de ma mère « m'occupe fidèlement. Je bénis plus que jamais « l'état où Notre-Seigneur m'a appelé; ce vous doit « être une consolation que votre fils y soit vraiment « heureux et que les affections de famille auxquelles « vous voulez avec raison qu'il tienne, y soïent « pour lui plus vives, plus pures et par là plus so- « lides. Mes vœux les plus chers, si mes vœux peu- « vent quelque chose, sont d'appeler sur une mère « si bonne pour ses enfants et si chrétienne les plus « abondantes bénédictions. Les soins que vous vous « êtes donnés si assidûment pour moi, et auxquels, « je le sens trop, j'ai si mal répondu, les sentiments

« religieux que je vous dois, et qui font aujourd'hui « mon bonheur, m'obligeraient encore plus par un « motif de reconnaissance et de réparation. Aussi « m'en rapporté-je à la Providence souveraine de « Dieu pour vous rendre ce que je vous ai coûté, ce « que tous vos enfants vous doivent. Le temps viendra, je l'espère, où plus accoutumée à ma voca- « tion, vous la chérirez avec joie, et où vous ne me « direz plus qu'elle vous afflige : véritablement cela « ne saurait être. »

Qui se lasserait d'entendre ce parfait novice parler à sa mère de sa vocation avec une profondeur spirituelle qui met à découvert toute son âme ? Il veut la lui faire aimer comme son bonheur et comme l'œuvre même des prières maternelles. Dans une lettre du 5 août 1823, après avoir dit, au sujet de quelques tristes nouvelles de santé, que « Dieu a ses des- « seins que nous connaîtrons bien un jour pour les « bénir, » Xavier revient sur les ineffables douceurs de sa vie; il s'attache à définir, à expliquer l'état qu'il a choisi : « La vie religieuse et une vocation « remplie, dit-il à sa mère, ne sont autre chose « qu'une vie de foi plus intime, une connaissance « plus juste de la vérité, et une plus facile union « avec Dieu. Les affections légitimes se fortifient et « s'épurent en cet état et forment un objet précieux « de piété. On sent peu à peu un goût vrai pour « les choses du ciel, et l'on n'a quitté de la terre « que les occasions de mal faire, de déplaire aux « personnes qu'on aime et qu'on révère, et de s'in-

« quiéter soi-même. On conçoit ce que c'est que la « paix, et, tout au milieu du travail de la sanctifi- « cation, qui n'est pas peu de chose, on possède « réellement tout ce qui peut et doit rendre heureux. « Je voudrais, ma chère mère, vous faire mieux « comprendre mon bonheur, pour que votre ten- « dresse bien consolée pût le partager ; surtout je « voudrais vous faire entendre que les sentiments « que je vous dois et la reconnaissance qu'une mère a « droit d'attendre de son fils sont bien au fond de « mon cœur, vivifiés par ma vocation même et par « la position que Dieu m'a choisie dans sa bonté. »

Notre jeune solitaire de Montrouge écrit de belles lettres sans qu'il y songe; celle-ci, adressée à son frère sous le drapeau de la France au delà des Pyrénées, est particulièrement admirable; c'est une réponse à une lettre datée d'Oviédo :

« Dieu te conserve donc bien portant et dispos « au milieu de toutes tes fatigues ; son saint nom « soit béni et vos armes heureuses ! Je ne puis, dans « notre petit coin de Montrouge où nous voulons « tout ignorer excepté ce que Dieu veut nous ap- « prendre pour nous faire prier, m'empêcher de « faire une réflexion qui me console pour toi, et « m'affligerait presque pour moi-même. De nous « deux je suis censé aux yeux du monde (qui pense « à nous) avoir pris le parti le plus pénible, avoir fait « ce qu'on appelle si faussement des sacrifices : je « sens un peu mieux chaque jour la nécessité d'une « sanctification laborieuse ; où est donc mon travail,

« où est ma peine? Je vis paisible, heureux, satis-
« fait de tout excepté de moi-même avec qui j'ai
« beaucoup à raisonner et à combattre. Et toi, mon
« cher ami, tu souffres, tu travailles, tu amasses ta
« provision de peines pour le ciel; car c'est la pro-
« vision de première nécessité pour ce pays glo-
« rieux. Que le monde est donc aveugle! De nous
« deux, je te le demande, lequel a l'état le plus pé-
« nible? Et c'est à tes prières dans la vie de camp
« qu'un religeux doit se recommander; pense bien
« que tu ne feras pas peu de chose, si tu le fais
« participer ainsi au prix de tes fatigues; par ami-
« tié pour lui, rappelle-toi que tu as pouvoir de faire
« de bonnes prières; tu n'as qu'à suivre généreuse-
« ment ta profession comme véritablement engagé
« au service du Roi des rois et du Dieu des armées.
« J'ai besoin d'espérer que ta campagne à ses yeux
« ne te sera pas inutile; après tout, mon cher ami,
« sa faveur seule est à ambitionner; que faire de tout
« le reste? Je recommande à tes pensées de loin ce
« bavardage; tu voudras bien n'y voir que le lan-
« gage du frère le plus affectionné, d'un ami qui ne
« peut plus faire guère qu'un vœu pour ce qu'il a
« laissé de bien cher dans le monde, celui qu'il
« forme tous les jours pour lui-même. La santé, une
« position aisée et tranquille, une vie utile aux
« hommes, tout cela est bon comme la gloire elle-
« même si la vertu en est le principe, si le salut en
« est la fin, ce qui n'est pas facile. Mais le bien par
« excellence c'est la victoire des passions, la gloire

« de Dieu et une forte conviction de l'éternité. Saint « François Xavier avait aussi une belle âme et un « cœur bien placé, il était passionné pour la gloire; « saint Ignace lui fit entendre qu'une gloire passa- « gère et vaine était peu digne de lui ; saint Fran- « çois Xavier agrandit alors son cœur et voulut con- « quérir l'univers à la religion véritable ; il n'y a « pas de héros pareil.

« Adieu, mon très-cher frère, mon meilleur ami, « je te chéris de toute mon âme devant Dieu ; « aime-moi de même, et que ce soit pour l'éter- « nité. »

Pendant son noviciat, il est un bien que Xavier de Ravignan mêlait au souvenir de sa mère, et dont il sentait plus que jamais le prix, c'était son éducation chrétienne ; il en remerciait sa mère comme du plus grand trésor ; il s'efforçait de lui persuader que s'il était resté dans le monde, sa présence et ses soins n'auraient jamais pu faire pour elle autant que ses prières, depuis que sa vocation l'avait rapproché de Dieu. Au mois de novembre 1823, il n'oublie point cette fête de sainte Catherine qui autrefois remplissait le foyer de joie et d'amour; il dit à sa mère que le Seigneur est à Saint-Laurent pour recevoir les prières de ses enfants, de ses amis, de ses serviteurs fidèles, comme il est à Montrouge pour entendre celles d'un fils retenu par d'autres devoirs. Il se plaît à lui faire remarquer que saint Louis de Gonzague, étant entré au noviciat le 24 novembre, en avait gardé une grande dévotion pour sainte Ca-

therine; « Nous serons réunis un jour, lui dit-il, et « pour une fête éternelle. »

Dans une lettre de la fin de décembre, à l'occasion du renouvellement de l'année, il dit à sa mère que, sans écrire ses vœux et les expressions de son respect et de son attachement, il les adresse à celui qui seul peut les exaucer et leur donner quelque prix. Xavier lui souhaite le premier de tous les biens, le seul vrai bien d'ici-bas, la paix de Dieu. Retirée pour un temps loin des tracas du monde, dans ce Saint-Laurent plein de souvenirs si chers, elle avait un des éléments nécessaires de la paix, une sorte de solitude; ce que Xavier connaissait le mieux alors, c'était une douce tranquillité loin des hommes; il ne pouvait s'empêcher de désirer pour ceux qu'il aimait sur la terre, ce que lui-même estimait le plus. La campagne en hiver offre peu d'agrément, mais toutes les demeures avec Dieu ne sont-elles pas bonnes? Xavier énumère les heureuses choses qui peuvent aider sa mère « à cheminer encore « quelque temps. » Le voilà au noviciat depuis quatorze mois; que de grâce il a à rendre à Dieu, ne fût-ce que pour avoir compris ce qui doit essentiellement occuper son esprit et son cœur! « Daignez « donc, dit-il à sa mère, ne plus me redemander « pour le monde. Je m'occupe ici à réparer le mal « que j'y ai fait, et à rendre mes prières pour vous, « ma chère mère, moins mauvaises. Cela vaut bien « mieux que d'être ensemble de corps, ce qui n'est « réellement que bien peu de chose. Pardonnez-

« moi ces réflexions; elles ne sont point un re-« proche qui ne doit pas se trouver dans ma bouche; « je veux seulement dire que j'ai mieux ici, croyez-« le bien, le cœur à tous mes devoirs envers ma fa-« mille; je vous exprime mes sentiments, mes vœux, « veuillez les agréer tous, et me pardonner en leur « faveur tant d'années que j'ai contribué à vous « faire passer mauvaises. »

Nous avons précédemment parlé du choix d'un état, qui exige tant de réflexions et une délibération si sérieuse, car chacun de nous n'est appelé qu'à un genre de vie, et les erreurs à cet égard compromettent les destinées. Dans le mouvement ordinaire du monde, le mariage et le choix d'une compagne sont livrés à la fantaisie, au hasard et surtout au calcul; on s'occupe peu de savoir si on accomplit ainsi les desseins de Dieu. Lorsque celui que Xavier de Ravignon chérissait avec tant d'amour et portait en quelque sorte dans ses entrailles, songea à fixer sa vie par le mariage, il reçut de cette bouche d'où la vérité coulait avec une gravité si douce des conseils dont les gens du monde pourront toujours profiter :

« Quand on veut prendre un parti dont les con-« séquences sont grandes, les hommes publics ou « les gens d'affaires s'enferment et délibèrent dans le « secret; notre esprit, par sa nature faible et bornée, « ne peut rien produire de bon dans le tumulte et « l'agitation des journées ordinaires du monde; et « si des délibérations ou communes ou privées ont « de si pauvres ou de si fâcheux résultats, d'où cela

« viendrait-il, que du peu de soin, de temps et de « tranquillité qu'on a pris pour y arriver? C'est « dans le silence, la prière aussi et dans les mûres « réflexions qu'on trouve la vérité et la lumière qui « viennent de Dieu. Vous voulez certainement une « épouse chrétienne, vous voulez devenir un père « chrétien, je n'en doute pas; vous être chrétien par « une foi solide; mon cher frère, il semble qu'il ne « serait pas trop pour vous disposer et sonder « toutes choses, de dérober quelques jours à vos « occupations, à vos amis pour les consacrer, en « présence des règles bien certaines pour le choix « d'un état et aussi d'un homme sage, à la prise « d'une détermination qui doit influer sur toute « votre vie, et par elle sur votre éternité; car vous « êtes éternel, et il faut bien vous déterminer à « quelque chose (1). »

Les jours fuyaient rapides dans cette maison d'épreuve religieuse : Xavier de Ravignan s'y abreuvait de calme, d'espérance et de foi; si jamais il accusa la lenteur des heures, ce fut dans son brûlant désir de se donner, de se lier par un engagement irrévocable. Le 3 novembre 1824, ses deux années de noviciat furent révolues; le matin même il fit ses vœux et se hâta de l'annoncer à sa mère, qui se trouvait à Paris.

« Allons, chère mère, lui dit-il, veuillez en Notre-« Seigneur partager la joie et la conviction paisible

(1) Lettre du 24 août 1824.

« de votre fils. Unissons-nous à lui comme il s'unit « à nous pour aimer et louer Dieu de tout cœur. Le « temps des incertitudes et des peines est passé, tout « est affermi. Que le Seigneur console votre âme, « mais ouvrez-la à ses consolations. »

Le même jour, Xavier de Ravignan quitta Montrouge pour aller à la maison professe, rue de Sèvres, afin d'y rester le temps qu'il plairait à l'obéissance.

Voilà ce noviciat dont les fruits furent si féconds pour ce nouveau soldat de la milice sacrée; les traces qui en sont restées remueront le cœur de ceux entre les mains de qui tombera ce livre. Ces lettres, datées de Montrouge, en petite écriture, renfermées dans une seule page, en tête desquelles se lisent les mots : *pax Christi* ou bien *paix du Seigneur,* révèlent tout à coup une âme qui habite un monde supérieur; cet aspirant à la vie spirituelle en parle la langue comme un vétéran des saints étendards, et c'est déjà un maître qu'on entend. Les deux années de Montrouge demeurèrent au plus profond de sa pensée, au plus intime de son souvenir; vingt ans plus tard, les jours du noviciat lui apparaissaient comme les plus heureux de sa vie : « Berceau chéri « de mon enfance religieuse, s'écriait-il, creuset la- « borieux de mon âme, épuration féconde de l'in- « telligence et du cœur, non, je ne vous oublierai « jamais (1)! »

(1) *De l'existence et de l'institut des jésuites*, p. 82, 7e édition.

CHAPITRE XI.

Le temps des études ; l'épuration de l'âme comme préparation. — Xavier de Ravignan fait sa théologie. — Sa correspondance de 1824 à 1828. — Il reçoit les saints ordres.

Le noviciat sans l'étude est bien véritablement une idée de génie. Se connaître et connaître Dieu, avoir triomphé de soi-même et s'être accoutumé à l'accomplissement sévère du devoir avant d'ouvrir des livres et d'entrer en commerce avec les lettres et la science humaine, quelle forte et grande préparation ! On arrive à l'étude avec la paix de l'âme, cette paix si rare et si féconde, née de l'asservissement des penchants mauvais ; on sent un goût plus vif pour la vérité, et comme l'œil intérieur est devenu plus pur, on fait un meilleur usage des dons de l'esprit. A talent égal, celui qui vaudra mieux qu'un autre devant Dieu, tirera de son travail une moisson plus riche, verra et dira mieux et ira plus loin. La valeur morale de l'homme ajoute à son génie, et, tant que dure l'obscurcissement des passions, le plus grand esprit n'est jamais en possession de toute sa puissance. Au sortir du noviciat durant lequel s'est accompli le renouvellement de l'homme, on est donc dans de bonnes conditions pour s'éclairer,

s'instruire et s'élever à tout; l'intelligence au moment où la barrière lui est ouverte, s'élance avec ravissement dans ce champ de l'étude longtemps fermé devant elle. Xavier de Ravignan dut y trouver de très-vives jouissances qu'il se reprocha peut-être.

L'étude tient une grande place dans l'apprentissage de la Compagnie de Jésus. On donne à la rhétorique et à la littérature les deux années qui suivent celles du noviciat, puis trois années et quelquefois davantage à la philosophie et aux sciences physiques et mathématiques; la *régence,* ou l'enseignement des classes dans un collége, prend cinq à six ans; tous les degrés du professorat sont parcourus l'un après l'autre. Ensuite le religieux, de maître qu'il était, devient élève, élève en théologie; il n'étudie pas seulement le dogme et la morale, mais aussi l'Écriture sainte, le droit canonique, l'histoire ecclésiastique et les langues orientales; il y consacre quatre années et parfois plus encore. Il lui faut subir de sévères examens annuels. Ce long cours d'étude se termine par un examen général; pour être admis à la *profession,* il est nécessaire d'obtenir, dans ce dernier examen, trois suffrages favorables sur quatre.

Xavier de Ravignan n'eut pas à revenir sur ce qu'il savait déjà; il entreprit ardemment ce qu'il ne savait pas : il fit successivement à Paris et à Dôle ses études théologiques. L'humble attitude du disciple lui plaisait. Pour un cœur aussi chrétien et une intelligence aussi haute, quel monde à connaître et à explorer que ces régions de la théologie où les

fondements de la religion se dévoilent, où les vérités s'établissent dans leur précision rigoureuse, où tout l'édifice de la foi catholique nous apparaît! Quelle science que celle des divines Écritures, où les mots cachent tant de merveilles, science non épuisée par les plus beaux génies, et dont l'esprit de l'homme ne pénétrera jamais tous les secrets! Pour quiconque se prépare aux combats et aux œuvres apostoliques, quelle étude que celle de l'histoire de l'Église toujours poursuivie et toujours victorieuse, toujours mise au rang de ce qui n'est plus ou de ce qui ne peut plus être, et s'étendant toujours de rivage en rivage, s'avançant avec sa croix et ses martyrs jusqu'aux dernières limites de l'univers! Qui n'admirerait cette Église, mère des plus grandes nations et des plus durables monarchies, colonne indestructible au milieu de tant de débris, vaisseau construit de main divine cinglant toujours à pleines voiles au milieu de l'universel naufrage, et d'où sort sans cesse, comme de l'arche antique, ce qui doit refaire la vie du monde!

Il est aisé d'imaginer les saintes joies de Xavier de Ravignan durant ces études théologiques qui lui représentaient l'œuvre divine dans tout l'ensemble de sa beauté. Nous savons qu'il n'eut pas de peine à s'accoutumer à ces matières, qu'elles eurent tout d'abord un grand attrait pour lui, et qu'il y apporta de l'aptitude et de la pénétration. Ces études durèrent quatre ans, du mois de novembre 1824 au mois de juillet 1828.

Cet espace de temps sera-t-il muet pour nous? N'aurons-nous rien à recueillir pour notre édification? Ce religieux, livré tout entier à la théologie, n'écrivait-il pas à ceux qu'il chérissait, et ne pourrions-nous pas interrompre, au profit des cœurs pieux, un silence de quatre années? Oui, le souvenir des siens suivait Xavier de Ravignan dans chacune de ses solitudes; il n'y avait ni barrière ni mur épais qui empêchât l'image d'une mère, d'un frère, d'une sœur d'arriver jusqu'à lui, ou plutôt cette image, il la portait au plus profond de son âme; il se présentait devant Dieu avec tout ce qui lui était cher; il aimait de plus haut et d'un plus pur amour, et toutes ses lettres à sa famille, sobres de questions et de détails étrangers au salut éternel, sont des lettres édifiantes.

Le 24 juillet 1825, Xavier de Ravignan, écrivant à sa mère retournée à Saint-Laurent, s'attache une fois de plus à la convaincre de son bonheur dans sa vocation; il redouble d'efforts pour obtenir le parfait accord des sentiments de sa mère avec les siens sur ce qui fait la paix et le fondement de sa vie et se reproche comme une faute ce qui reste encore d'incomplet dans cette union religieuse; il revient sur le vrai caractère de sa résolution religieuse; après avoir souhaité à sa mère les grâces de Dieu et ce qui doit être, pour les chrétiens, le digne objet d'une véritable ambition, « j'avoue, lui dit-il, que « j'aurai encore quelque chose à cœur pour votre « consolation, et, ce me semble, pour la mienne. Je

« crois quelquefois avoir des reproches nouveaux « à me faire à votre égard puisque je n'ai pu en- « core, avec l'aide de Dieu, établir tout à fait entre « vous et moi les rapports qui doivent, je crois, « exister entre une mère bien chrétienne et un fils « heureux dans sa vocation religieuse. Est-ce que « je vous aurais donné ou laissé quelque prévention « contre une Compagnie à laquelle je suis lié par « les engagements les plus chers et à laquelle je « tiens par le fond de mon cœur? EST-CE QUE JE « VOUS AURAIS LAISSÉ CROIRE ENCORE QUE QUELQUE CON- « SIDÉRATION HUMAINE, QUELQUE INFLUENCE HUMAINE, « QUELQUE PERSONNE, ÉTAIENT POUR QUELQUE CHOSE DANS « MA VIE RELIGIEUSE? Est-ce que je n'aurais pas « réussi à vous donner cette conviction que votre « tendresse pour moi cherchait, que votre fils est « là où Dieu l'appelle, dans l'ordre de sa volonté, « dans l'ordre et la paix, dans une famille de frères « qu'unit étroitement la charité de Notre-Seigneur, « et qui n'ont à travailler que pour la gloire de « Dieu, enfin dans la Société de Jésus, dans une vie « de prière et d'union plus habituelle et d'autant « plus douce avec le cœur de Notre-Seigneur? Si « vous n'aviez pas ce repos et cette conviction de « cœur à mon sujet, je n'aurais donc pas encore « bien rendu les assurances toutes divines que je « porte en moi-même? Me permettriez-vous, en « vous demandant humblement pardon, de vous « conjurer de croire, avec votre fils, à son bonheur « et à la certitude que Dieu lui donne, dans la paix,

« d'être en sa vocation? Est-ce que votre tendresse « toute maternelle et chrétienne ne se trouverait pas « plus à l'aise, en partageant tout à fait mon bon- « heur, et en vivant en union aux vœux que j'ai « faits au Seigneur, et à la consécration de tout moi- « même à son service dans la profession religieuse? « Ce sera là ma vie entière, et quelque chose ne me « manquerait-il pas devant Dieu, si le cœur de « ma mère ne partageait mon offrande, et n'aimait « aussi ce qui me sera toujours si cher? »

Quel langage et comme on sent de quelle hauteur descendent ces paroles! On est frappé d'un religieux respect en entendant ce fils demander à sa mère s'il n'a donc pas encore bien rendu les assurances toutes divines qu'il porte en lui-même. Xavier de Ravignan prend ici quelque chose de grand et de sacré comme un homme à qui Dieu a parlé.

Le 1er octobre 1825, il écrivait de Vitry à sa mère :

« Nous sommes ici à la campagne, en bon air « près Paris, pour passer nos vacances, afin de « mieux reprendre bientôt le cours de nos études, « bien qu'elles n'aient pas dû être tout à fait inter- « rompues, encore moins la prière. Prier est une « chose si nécessaire et si douce quand à la longue « on s'habitue un peu à s'entretenir avec Dieu et à « l'écouter et l'aimer au plus intime du cœur, que « si quelqu'un du monde me demandait quelle est « la vie la plus heureuse, même sur cette pauvre « terre, je lui répondrais sans hésiter que c'est celle

« où l'on prie, où l'on se plaît à prier davantage, et « à adoucir la succession brusque des actions ordi- « naires et des maux d'ici-bas par l'onction secrète, « mais puissante de la grâce divine. Cela est du plus « au moins pour tout chrétien dans le monde ; il « faut bien que je dise que cela semble être mieux « le propre de la vie religieuse. Oui, ma chère mère, « pour mieux m'apprendre à vous vénérer et à « vous chérir, à reconnaître aussi tous les biens « que je vous dois, à désirer tous les biens que mes « vœux doivent chercher à vous rendre, Dieu a dai- « gné m'appeler à une vie plus spécialement consa- « crée à la prière. Hélas ! dites-le-moi, à quoi abou- « tissent, sans la prière, sans une vie solidement « et constamment chrétienne, les soucis, les fati- « gues, les tracas d'affaires, les devoirs mêmes, remplis « selon le monde ? Après tout, il n'y a qu'une « seule chose de nécessaire. Et sans cette tendance « unique à un but divin, que de peines sans conso- « lation et sans récompense, que d'affections mal « dirigées, que d'obligations saintes mal connues et « plus mal accomplies ! Mais, vous le dites bien « avec moi pour nous féliciter ensemble de croire « et de prier ensemble, pour un chrétien et « surtout pour l'âme pieuse qui commence à pen- « ser beaucoup à Dieu, les devoirs se font mieux « connaître, les obstacles sont moins terribles, les « peines moins constantes. O ma mère ! vous me « permettez bien de vous dire ce qui me fait sentir « plus vivement de jour en jour l'amour que Dieu

« met dans le cœur d'un fils pour sa mère ; puisse, « me dis-je souvent en sa présence et en esprit de « prière, puisse la miséricorde infinie répandre sur « vous ses plus abondantes bénédictions, sur vous « et sur tout ce qui vous entoure, remplir votre in- « térieur d'un repos et d'une paix qui vous dédom- « magent enfin de tant de souffrances et de peines « que vous avez eues comme mère! J'en ai bien « causé une partie; daignez agréer pour tous les « jours de ma vie l'hommage de ma reconnaissance. « Ces sentiments que je partage avec tous vos en- « fants nous réunissent devant Dieu autour de vous; « espérons qu'il vous récompensera pour nous de « vos soins et de vos bontés. »

Un grand charme règne dans ces pieux épanchements d'un fils au cœur de sa mère : entretiens spirituels dont la forme est toujours délicatement respectueuse. C'est sur les lèvres de sa mère que Xavier de Ravignan trouva les premiers mots de la foi chrétienne; et maintenant il lui rend ce qu'il en a reçu en la prenant en quelque sorte elle-même sur ses ailes pour la faire monter vers les plus hautes régions.

Le frère qu'il aimait tant et qui avait toujours vaillamment fait son devoir s'était décidé à quitter la carrière militaire malgré de brillantes espérances; les choses humaines, vues de plus près, lui avaient laissé au fond de l'âme le goût et le désir d'une vie paisible; peut-être aussi les accents touchants qui lui arrivaient de la solitude religieuse ne furent pas

étrangers à cette détermination. Xavier de Ravignan, le 14 août 1825, lui adressait, à Saint-Laurent, une lettre où la piété la plus élevée s'exprimait dans le langage le plus tendre :

« .... Je l'avoue sincèrement devant Dieu, depuis « cette époque si précieuse où nous avons resserré « tous deux les liens de charité qui nous unissaient, « mon cœur a besoin du tien pour s'aider dans sa « piété, et il faut que tu pries, que tu aimes Dieu « avec moi et en même temps que moi pour que « bien souvent ma prière soit complète. Il se peut « donc très-légitimement que toi solitaire à la cam- « pagne et moi dans l'heureuse solitude aussi de la « vie religieuse, nous nous entendions, nous nous « parlions quelquefois; non plus guère pour nous « reporter à un monde et à des choses trop infé- « rieures à nos désirs, mais pour remercier et bénir « Notre-Seigneur de ce qu'il nous fait connaître et « embrasser sa loi, et suivre cette voie si peu fré- « quentée qui mène à la patrie véritable. O mon « cher frère! que le cœur de Notre-Seigneur et de « sa sainte Mère versent dans le tien les plus tou- « chantes et les plus abondantes bénédictions; et « que ferions-nous donc en passant sur cette terre, « si nous n'aimions Dieu tous les jours de notre « vie? Le bruit, nos occupations, les hommes et nos « passions mêmes nous dérangent bien un peu de « notre marche et de notre but, n'est-ce pas? Mais « un homme qui travaille reste à sa table malgré le « bruit; si on l'appelle, il répond; s'il faut sortir,

« il sort ; puis quand sa liberté lui est rendue, il « revient à son occupation chérie et nécessaire ; et « avec ce courage, au milieu des vicissitudes, fort « mécontent de soi par bonheur, on arrive avec « l'aide de Dieu.

« Un seul besoin, mais bien impérieux, remplit « mon cœur à l'égard de ma famille ; c'est que ces « biens non périssables que seuls nous estimons « maintenant, et dont nous entrevoyons le prix, lui « soient départis en abondance et en sûreté ; quant « aux autres, la paix et la charité, l'ordre, sont ce « qui fait le bonheur sur la terre, et cela encore par « la piété. Mais pardonne ces épanchements de mon « âme ; je ne crois pas cependant t'ennuyer ni te « faire injure en ne t'entretenant que de ce qui m'in- « téresse ; il faudrait faire un effort pénible pour « me reporter ailleurs. Adieu, restons où nous som- « mes, dans la charité et la paix de Notre-Seigneur. « Adieu, mon cher frère, ma consolation et ma joie « auprès de Dieu : pense un peu au pied du saint « autel à celui qui y pense bien constamment à « toi. »

Les fins d'année, ces époques qui nous avertissent particulièrement de la fuite du temps et nous font songer aux années éternelles, étaient pour Xavier de Ravignan des occasions naturelles de rappeler les saintes vérités. Il écrivait de Vitry à son frère le 26 décembre 1825 :

« .... Heureux le temps que nous avons passé à « le chercher (le Seigneur) et à le servir ! Heureux

« celui que nous lui consacrerons entièrement ! c'est « bien ce qu'il faut nous souhaiter mutuellement « et demander l'un pour l'autre, dans nos prières : « un dévouement entier à Dieu et une sainte et « paisible indifférence pour tout ce qui n'est pas « lui ou ne mène pas à son saint amour. O mon « ami ! si les hommes savaient donc le don de Dieu, « s'ils combattaient avec courage pour la plus « belle des récompenses, s'ils voulaient, par de gé-« néreux sacrifices et par l'offrande de tout leur « cœur, laisser établir au dedans d'eux-mêmes la « paix véritable, dès cette vie ils auraient la félicité « possible et marcheraient au bonheur promis et « complet. Reçois donc, mon cher frère, mes vœux « et mon désir ardent pour toi devant Dieu : qu'il « te donne sa paix, la plus douce possession, et ses « grâces abondantes et fortes. »

On n'aperçoit pas une grande variété au fond des situations humaines ; les joies et les espérances, les appréhensions et les soucis se retrouvent à tous les foyers avec d'autres aspects et d'autres caractères ; tous peuvent utilement prendre leur part de ce qui semble n'être dit que pour quelqu'un. S'agit-il par hasard d'affaires humaines, Xavier de Ravignan nous engage à aller avec confiance et franchise, à exposer simplement ce que nous croyons juste, à conserver nos droits avec simplicité, tout en subordonnant chaque chose à la volonté divine et en n'oubliant pas que des intérêts passagers ne doivent point tenir la première place dans notre cœur. Il ne pense

pas que les peines et les inquiétudes se puissent éviter : « Il faut, dit-il, avoir toujours quelque « croix à offrir à un Dieu mort en croix pour nous, « mais c'est lui qui, par ses recommandations, nous « apprend aussi que nous ne devons point nous « laisser entraver par les sollicitudes de la vie pré- « sente dans la grande affaire de la vie future. » Il n'exclut pas dans le monde un intérêt bien entendu et légitime pour améliorer ce que l'on a et s'occuper de ceux que le ciel a mis dans notre dépendance. Que notre désir d'arriver à de meilleurs arrangements, à un ordre plus parfait ne nous fasse rien précipiter; Xavier de Ravignan nous recommande de ne pas « vouloir même le bien trop vite, et de « nous supporter dans nos faiblesses et nos fautes ; » il ajoute ces rassurantes paroles : « Tout ira bien, « pourvu que la confiance, le dévouement filial à « Dieu, ne nous manquent pas. »

Le 29 octobre 1826, il disait à une sœur bien-aimée : « .... Nous serons tous heureux, autant que « l'on peut l'être ici-bas, si nous ouvrons sincère- « ment et constamment aux impressions de la grâce « divine notre esprit et notre cœur ; et le moyen « d'obtenir et d'entretenir cette disposition, c'est « d'être fidèlement unis de prières et de saints dé- « sirs : soyons sûrs qu'alors, ne demandant et ne « cherchant que ce qui plaît à Dieu, il nous l'ac- « cordera libéralement.

« Vivant dans cette douce et ferme confiance, « je vous vois maintenant rendue plus à vous-

« même et à votre intérieur, après les peines et les « dérangements nécessaires des dernières circons- « tances, et pouvant ainsi mieux trouver Dieu ; car « on sent bien que Dieu habite dans la paix et loin « des tracas. Aimez souvent, ma chère sœur, quand « vos devoirs ne vous réclament pas pour agir, « aimez à chercher Dieu dans le silence et le « calme ; là, seule, remettez-lui tout votre cœur ; « que quelque sainte lecture élève et soutienne « votre âme, et de temps en temps écoutez la voix « de l'Esprit-Saint qui habite en nous par la « grâce. Ainsi se renouvellent les forces, se dilate et « s'anime le cœur ; ainsi la paix remplit l'âme et la « console de bien des maux et des inquiétudes. « Mon Dieu, qu'avons-nous donc à faire ici-bas ? le « monde va sans nous ; Dieu régle et gouverne tout ; « servons-le donc et aimons-le par-dessus tout, « et tout le reste s'arrangera ; confiance, paix, oubli « de bien des choses inutiles, tendre charité, voilà « notre vie véritable en Notre-Seigneur. »

En lisant ces lignes, on sent la paix descendre silencieusement dans le cœur, on se préoccupe moins de ce qui appartient au temps, de ce que le temps donne et emporte, et les choses extérieures qui nous écrasaient comme un fardeau s'évanouissent : une tranquille confiance en Dieu nous allége et nous affermit.

Xavier de Ravignan priait sa sœur de rassurer sa mère sur sa santé et son séjour à Dôle : « Que ma « santé, mon éloignement de Paris, ne l'occupent ni

« ne l'inquiètent : ma santé est bonne, et l'éloigne-
« ment est peu de chose dans un voyage vers l'éter-
« nité. »

Lorsque son cher Hippolyte devient époux et père, il remercie Dieu des biens qu'il envoie à l'objet constant de ses vœux et de ses prières; on aurait voulu qu'il eût tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui était né, mais les usages de la vie religieuse ne le permettaient pas. Xavier de Ravignan avait exprimé le désir que l'enfant qui naîtrait, garçon ou fille, reçût le nom de Marie, avec l'intention de le placer sous la garde spéciale de la mère commune des chrétiens ; ce pieux désir fut rempli.

Dans une lettre du 28 janvier 1827, Xavier de Ravignan prie sa mère de ne garder aucune inquiétude, mais seulement de demander à Dieu pour son fils qu'il devienne un humble et saint religieux, entièrement dévoué à la perfection et au salut des âmes; il juge que là est le vrai bonheur sur la terre, qu'on le rencontre aussi à proportion dans le monde avec une vie chrétienne, mais moindre cependant. Le bon fils savait alors sa mère seule, et s'en allait en pensée auprès d'elle aux heures où la pieuse mère priait, lisait ou réfléchissait devant Dieu. « Vous y goûtez, je l'espère, lui dit-il, un bonheur et un repos que la grâce de Dieu vous donne après une assez longue carrière de soins et d'inquiétudes. Vous savez combien mon cœur voudrait acquitter envers vous la dette de la reconnaissance, de l'amour et aussi du repentir, en sollicitant vivement et en faisant

descendre du haut du ciel les plus abondantes bénédictions. Que l'esprit du Seigneur vous remplisse de ses douces et solides consolations; dans une autre vie meilleure, nous n'aurons plus de maux ni de regrets, et toutes nos affections seront satisfaites. »

Les lettres de Xavier de Ravignan arrivaient en trop petit nombre au gré de ceux qui l'avaient toujours présent à leur souvenir; lire une page de lui, une de ces pages comme nous en avons souvent reproduites, expression charmante des plus profonds sentiments de religion et d'amour, c'était assurément une très-douce consolation pour le foyer où sa place restait vide; mais les études et surtout les habitudes religieuses l'empêchaient d'écrire souvent à sa famille.

Il disait à sa sœur (1), le 22 avril 1827, qu'au défaut d'une correspondance extérieure, il y avait la ressource, plus salutaire à tous, de s'unir de prière dans les liens d'une charité toute pure. « Il est bien permis, sans doute, ajoutait-il, il est bon même de s'écrire quelquefois, puisque les paroles doivent sortir du cœur et servir à porter vers Dieu; mais j'oserais alors compter sur votre indulgence et votre piété même, pour croire que les lettres d'un pauvre pécheur comme moi ne sont point une dette que vous ayez quelque intérêt à exiger. Il m'est bien impossible, au reste, ma chère sœur, de vous oublier, ni vous, ni votre cher mari, ni vos chers enfants,

(1) Madame de Roll.

et de ne pas recommander à Notre-Seigneur tout ce qui vous touche. Soyez-en bien persuadée. C'est une consolation véritable pour moi de songer aux excellentes dispositions qui vous remplissent l'un et l'autre et qui ne peuvent manquer, avec la grâce de Dieu, de germer dans le cœur de vos enfants. Puissiez-vous de plus en plus goûter les fruits de la protection divine, et, dans une vie paisible et chrétienne, assurer votre salut et celui de plusieurs! Votre position, qui a ses peines et ses privations, est peut-être un acheminement plus facile au terme auquel nous tendons tous. Ne regrettons pas l'habitation des villes et les avantages d'une brillante fortune; une aisance honnête, la vie de la campagne, un entourage de bons paysans, la société de quelques amis et parents chrétiens, des occupations utiles et réglées, et la pratique de la religion, tout cela ne constitue-t-il pas suffisamment le bonheur et même le seul bonheur sur la terre, si surtout nous savons descendre au fond de notre cœur, et là nous entretenir seul à seul avec Dieu dans le silence, et quelquefois aussi nous nourrir de pieuses et solides lectures? J'ai la confiance, ma chère sœur, que vous apprécierez mieux que je ne saurais le dire, ces vrais biens, et que la bonté de Dieu nous y attache par les consolations de la foi et de l'espérance.»

Que de gens à qui ce langage portera le baume et le bon conseil! ils comprendront que le séjour des cités n'est point ici-bas la part la plus douce, que la solitude occupée a des ravissements, et la vie ru-

rale des devoirs et des consolations. La campagne avec le sentiment religieux, une famille, quelques amis et le pain de tous les jours, c'est ce que le monde offre de meilleur ; le reste n'est que tourment d'esprit, mirage perfide, vain bruit, ombre plus vaine encore.

Deux frères unis de cœur, de foi et de prières, quel spectacle digne des regards du ciel ! Xavier de Ravignan jouissait de ce complément de ses joies divines ; plus celui qu'il aimait marchait dans la voie, plus ce cœur touchait le sien, et les époques les plus chères à son âme étaient les époques les plus chrétiennes de cette destinée qui lui tenait aux entrailles. Il désirait que la douce et sainte force de l'amour de Dieu les animât et les rapprochât toujours davantage ; il le conviait à goûter paisiblement ses félicités domestiques. « Quant aux peines et aux vicissitudes inséparables de la vie, disait-il, supportons-les avec résignation ; elle sont nécessaires pour notre plus grand bien ; et, après tout, Dieu nous manque-t-il jamais (1) ? »

Durant l'été de 1827, Xavier de Ravignan se préparait à recevoir le sous-diaconat et le diaconat, ces saints ordres qui lient irrévocablement au sanctuaire ; voici en quels termes il en avertit sa famille, à la date du 13 août 1827 : « Bientôt, d'après ce que les supé-« rieurs m'ont annoncé, j'aurai une consolation de « plus et un puissant moyen d'intercéder pour vous

(1) Lettre du 22 avril 1827, datée de Dôle.

« auprès de Dieu. L'époque où je vais recevoir les « saints ordres n'est pas éloignée; et je suis tout en« tier aux préparations nécessaires pour ce redou« table moment. Priez tous pour moi; si vous m'ob« tenez d'être un saint prêtre, vous aurez part et « part abondante à de meilleures prières et à de « fervents sacrifices. C'est donc ainsi que Dieu ap« pelle à lui, même les plus indignes! »

Xavier de Ravignan ne trouvait pas dans le cœur de sa mère, même à cette époque, une pleine adhésion à sa vocation religieuse; il y apercevait encore des ombres : le mouvement d'opinion imprimé aux esprits d'alors contribuait sans doute à entretenir les inquiétudes et les doutes maternels. Aux premiers jours de février 1828, le jeune jésuite, dans un court voyage à Paris pour des motifs religieux, avait vu sa mère; la commission de la chambre des pairs, qui fut le prélude des ordonnances du 16 juin, venait d'être instituée : c'était une source de craintes pour celle dont le cœur ne connaissait plus le repos. Rentré à Dôle, Xavier de Ravignan lui disait, le 12 février :

« C'est de bon cœur que je remercie Dieu de « vous avoir vue quelques instants à Paris; vous « pensez bien, mère, que mon attachement et ma « reconnaissance m'unissent à vous de près comme « de loin; et, comme de raison, votre pensée, le « désir de votre bonheur entier, m'occupent en pre« mière ligne au fond de l'âme. Une douce conso« lation pour moi, n'en doutez pas, ma chère mère,

« est de vous payer ma dette de fils que vos bontés « ont rendue très-grande, en sollicitant fidèlement « le Seigneur de vous départir abondamment ses « grâces. Mais daignez permettre que je vous ré- « pète ici que le saint état où je vis et pour toujours « par la grâce divine, me fait mieux apprécier et « mieux remplir mes devoirs et les besoins de mon « cœur pour une si digne mère. Prions toujours « ensemble, si vous daignez m'associer ainsi à vous; « et ce ne pourra être qu'une source de saintes con- « solations Demandons, je vous en prie, à Dieu « que vous viviez heureuse et tranquille dans la voie « de son service, et qué votre fils soit d'autant meil- « leur fils qu'il sera religieux, plus fervent et meil- « leur. *Quels que soient les événements du dehors,* « et je ne sais trop m'en occuper, je vous l'avoue, « il est selon les volontés de Dieu que j'embrasse « entièrement son service, que mes dispositions in- « térieures ne changent jamais, et que tous mes dé- « sirs tendent à conserver fidèlement la grâce si « précieuse de ma vocation à l'état religieux. Ainsi, « j'ose vous en conjurer pour l'amour de Notre- « Seigneur, partons de ce point, aimons cette base « de nos relations pour le reste de notre vie, et ne « pensons qu'à en tirer le fruit et les consolations « que Dieu y a attachés. »

Le même jour il écrivait à son frère bien-aimé : « Pour ma mère encore plus que pour moi-même, « je serais bien plus satisfait, si je la voyais enfin « au-dessus de quelques idées trop naturelles à mon

« égard. Religieux, et quoique bien imparfait, tout « dévoué à ma vocation dont je bénis Dieu de jour « en jour davantage, il me serait doux de voir ma « famille et les miens entrer pleinement dans mes « sentiments, penser uniquement au bonheur de « voir se réaliser dans les autres comme dans moi-« même la volonté de Dieu... Mais puisque je suis « jésuite et pour toute ma vie par la bonté de Dieu, « pourquoi ne pas admettre tout à fait ce point « comme irrévocable et heureux, ce qu'il est réel-« lement, *quels que puissent être les événements qui « nous attendent, car je ne sais ce qui pourra ar-« river dans les circonstances où nous sommes ; rien « peut-être ; mais, que Dieu règle au dehors les « choses suivant sa sainte volonté ; au dedans de « mon cœur il a daigné régler mes affections et mes « vues. Mon devoir, mon bonheur, tout mon bien « est dans la sainte vie que j'ai embrassée, en quel-« que circonstance, en quelque lieu qu'elle me con-« duise. Ceci soit dit une fois pour toutes et pour « tous les miens*, etc. »

Et le 24 mai, le jeune jésuite, en réponse à des témoignages d'un intérêt véritable, écrivait encore :

« *Nous sommes tranquille sous la conduite de la « Providence ; elle disposera de nous comme il lui « plaira ; et en tout état de chose nous aurons le bon-« heur de vivre et de mourir religieux de la Compa-« gnie de Jésus. Nous n'avons qu'à nous occuper de « passer saintement le temps présent, en attendant « l'avenir.* »

Les endroits que nous avons soulignés et qu'on vient de lire sont les seules traces des sentiments de Xavier de Ravignan aux approches des ordonnances de juin, dont nous parlerons un peu plus tard. C'est une ferme résolution de persévérer dans la voie où il est entré, c'est l'attente tranquille des événements sous la main de Dieu, c'est une disposition saintement intrépide à subir toutes les vicissitudes, toutes les extrémités. Les haines aveugles attachées à ce nom de jésuite avaient fait partie des raisons profondes qui avaient excité et déterminé la vocation de Xavier de Ravignan; la perspective d'un orage ne pouvait pas faire fléchir un cœur comme le sien : ce n'était qu'une séduction de plus.

Xavier de Ravignan avait été fait sous-diacre, le 31 mai 1828, par l'évêque de Saint-Claude (monseigneur de Chamon), dans l'église paroissiale d'Orgelet, petite ville du Jura, et diacre, le 24 juin 1828, dans la chapelle du petit séminaire de Dôle; il fut ordonné prêtre à la fin de juillet de la même année; il n'en avait pas prévenu sa famille. Le 2 août 1828, le nouveau ministre du Seigneur écrivait de Dôle à son frère aîné :

« Voilà quelques jours que Dieu m'a fait la grâce « de m'admettre à la prêtrise. Depuis quelques jours « j'ai pu songer, au saint autel même, à une mère, à « des frères, à des sœurs et à des parents bien chers ; « croyez tous que cela a été, que ce sera constamment « une bien douce consolation pour moi. Veuillez « demander à Dieu qu'il me rende moins indigne

« d'une si grande faveur, et vous unir à moi pour « l'en remercier. L'incertitude des circonstances « m'avait empêché, ainsi que la suite des occupa- « tions et préparations nécessaires, de vous en « avertir d'avance; mais tout sera réparé mainte- « nant, j'espère, par une plus fervente union de « prières et d'intentions entre nous. »

Xavier de Ravignan était alors dans sa trente-troisième année; il avait quitté le monde depuis six ans : on a vu comment cet espace de temps a été rempli.

CHAPITRE XII.

L'élévation de Xavier de Ravignan au sacerdoce est précédée d'un long et continuel effort vers le bien. — Il professe la théologie. — Sa correspondance depuis le mois de novembre 1828 jusqu'au mois d'avril 1830. — Invasion de Saint-Acheul aux journées de juillet 1830.

On lit dans un livre divin : « Il est trois choses « difficiles pour moi, une quatrième que j'ignore « entièrement : la voie de l'aigle dans le ciel, la voie « de la couleuvre sur la pierre, la voie du vaisseau « au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans « son adolescence (1). » Cette voie de l'adolescence dont les ténèbres ont paru si épaisses à de perçants regards s'était rencontrée droite et pure dans la vie de Xavier de Ravignan ; il put dire avec le Psalmiste que le Seigneur avait été son espérance depuis sa jeunesse (2). En le suivant sur la terre dès les premiers jours de son enfance, on le trouve soumis, retenu et craignant Dieu ; à mesure qu'il croît en âge, il s'affermit dans le bien : la perfection devient le but de ses constants efforts. Et comme, selon le mot de Bossuet, le monde même nous désabuse du monde, il ne fait que le traverser, mais avec éclat,

(1) Prov., xxx, 19.
(2) Ps., 70.

pour s'établir à la place que Dieu lui a marquée. Il s'y maintient malgré toute la puissance des larmes d'une mère, y grandit dans les régions spirituelles, et, fervent disciple de celui qui sauva le genre humain, sa passion est de sauver des âmes. Prêtre, il voit de plus près le calvaire et l'immolation d'un Dieu ; l'ardeur de ses désirs d'apôtre s'accroît de sa ferveur sacerdotale; mais le moment de son apostolat n'est pas encore venu. La règle de l'ordre auquel il appartient veut qu'il passe cinq années dans le professorat.

L'enseignement du dogme lui fut confié ; il le professa d'abord à Saint-Acheul, près Amiens. Cette belle maison de Saint-Acheul, anciennement occupée par les génovéfains, cessait d'être un collége par suite des ordonnances du 16 juin 1828; une cinquantaine de novices y étudiaient en théologie. Xavier de Ravignan, professeur de dogme, préparait sa classe avec un soin extrême, exposait et résumait admirablement; ses élèves remarquaient la précision lumineuse de son langage; il ne souffrait ni détour, ni écart, ni divagation : on demeurait dans le cercle de la question à résoudre, de la vérité à établir.

Les leçons du professeur de théologie ne dépassaient pas les murs d'une salle, et rien n'en est resté pour nous. Nous avons le bonheur (car c'en est un) d'entendre encore le saint ami de Dieu sous la forme où sa piété tendre, encourageante et profonde se montre le mieux : la forme épistolaire. Il écrivait

de Saint-Acheul le 3 novembre 1828 : « ... Nous « nous entendons en marchant ensemble dans la « voie qui mène à Dieu ; sa charité est le véritable « lien de nos âmes ; mais il est bon de temps en temps « de nous féliciter en sa présence du choix qu'il a « daigné faire de nous, précisément à une époque « où tant d'hommes méconnaissent sa voix. N'est-ce « pas un digne sujet de joie et d'espérance solide, « que de penser à cette prédilection de Dieu pour « nous, et aux bontés qu'il répand dans nos âmes ? « Comme on sent, il me semble, que hors du service « de Dieu il n'y a que misère ! Quand on rentre un « peu en soi-même, qu'on y trouve une foi sincère « et un vrai dévouement au Seigneur, qu'on peut « bien oublier tout le reste et le compter pour « rien ! Ainsi on laisse tomber à côté de soi ce que « les hommes cherchent avidement, les objets qui « flattent leurs passions ; on remplit doucement ses « devoirs de famille et d'état ; on soigne ses affai- « res ; on a bien des inquiétudes et des peines ; « mais on s'est muni d'un fonds de patience et de « paix, qu'on a soin d'ailleurs de renouveler dans « sa source... Adieu, jetons-nous ensemble dans le « cœur de notre divin maître, aimons et confions- « nous. »

« Oui, passons une année chrétienne et sainte, » disait-il aux premiers jours de janvier 1829 ; « de- « mandons-le bien à Dieu l'un pour l'autre... Tâ- « chons avec une nouvelle fidélité de vivre de la foi, « dans la paix de notre cœur, et sans nous laisser

« occuper des vaines sollicitudes de ce monde. Qu'il « m'est doux de former ces vœux avec vous et pour « vous, et de sentir que nos âmes sont unies et « s'entendent! Remercions ensemble sans cesse le di- « vin Sauveur de nous avoir particulièrement ap- « pelés à lui, de nous avoir fait connaître la dou- « ceur de son service pour ne plus nous en séparer « jamais; et permettez-moi de le remercier d'une « manière toute spéciale des bons sentiments qu'il « vous inspire, et dont votre excellente lettre était « remplie... Allons, aimons Dieu en vrais enfants, « dans la joie de nos âmes et chaque jour davan- « tage; la vie aura un terme, mais notre félicité et « notre étroite union n'en auront jamais, en Dieu « même par Jésus-Christ. »

A l'occasion de la naissance d'un enfant (1) qui lui était cher, dont il a béni de loin le berceau, et qui, depuis, enrichi des dons du ciel, a été appelé à continuer un nom consacré par ce qu'il y a de plus pur dans la gloire, Xavier de Ravignan insistait sur la grande influence d'une première éducation religieuse : « Heureux, disait-il, heureux les parents « sincèrement religieux qui saisissent avec fidélité « les premiers développements de l'esprit et du cœur « chez leurs enfants, pour les former peu à peu à « la connaissance et à l'amour de Dieu, aux prati- « ques de la piété et de la vertu! Ces jeunes âmes

(1) Cet enfant est aujourd'hui M. Gustave de Ravignan, auditeur au conseil d'État.

« sont si faciles alors à façonner! et quelle sainte « influence cette éducation première n'exerce-t-elle « pas sur toute la suite de leur vie (1)! »

Dans une autre lettre (2), il revient sur celui qu'il appelle « notre cher petit Gustave, » tout en se demandant avec une humble surprise pourquoi on lui a donné ce nom, et s'écrie : « Ah! que j'aime à me « représenter d'avance vos soins pour élever et for- « mer à la piété sa première enfance, d'accord avec « sa pieuse mère! Veillez bien, mon cher ami, sur « ce précieux dépôt que Dieu vous confie; et ne per- « dons jamais de vue le grand intérêt de ces jeunes « cœurs : qu'ils ne soient entourés que de personnes « sûres et choisies; que les premiers mots qu'ils « peuvent articuler, comme leurs premières idées, « soient des actes de chrétien et d'enfant de Dieu; « qu'ils en prennent doucement de bonne heure les « saintes habitudes; mais surtout beaucoup de dou- « ceur et de patience avec eux; tout par l'amour « autant que possible; c'est ainsi que Dieu veut « être servi. »

Une lettre du 23 juillet 1829 entre en matière comme un ami qui en retrouve un autre et avec lequel il a besoin de s'entretenir; mais il ne s'agit point ici des nouvelles du jour, des événements de l'heure présente, des affaires de ceux qui « habitent « le temps, » selon l'expression si poétique du Psalmiste; il s'agit de ce qui ne passe pas.

(1) Lettre du 11 février 1829.
(2) Lettre du 10 mai 1829.

« Eh bien, mon cher et bien cher frère, causons
« quelques instants. Où en sommes-nous? Les journées, les mois et les années se passent et nous
« approchons de l'éternité. Nous aborderons enfin,
« ô mon cher ami! mais non pas seuls, au port du
« salut; ce sera avec les personnes que nous aurons
« aimées selon Dieu, et que nous aurons conduites
« dans les bonnes voies par nos soins et nos exemples. Ce bonheur vous est réservé, à vous et à
« votre famille, j'en ai la ferme confiance : les trésors de bénédiction que Dieu a versés dans votre
« excellent cœur m'en sont un gage. Maintenant,
« dites-le-moi donc, quand on y pense un peu sérieusement, qu'est-ce que le monde, ses intérêts
« et tout son bruit? Qu'on est à plaindre quand on
« ne le trouve pas plutôt à charge, et que de temps
« en temps on ne se retire pas dans son intérieur
« pour trouver la paix selon Dieu! Ainsi, remplissons nos devoirs d'état et de bienséance; donnons
« soin à nos affaires, mais tâchons que le cœur soit
« libre, attaché à Dieu sur toutes choses, calme et
« joyeux même, quoi qu'il arrive... Adieu, mon cher
« ami, ma consolation et mon bonheur devant Dieu;
« je vous aime de toute l'affection de mon âme. »

Lisez bien ce qui suit et n'en perdez pas une syllabe (1) :

« .... Confiance pleine, confiance entière : la vérité est que Dieu nous aime et nous conduit avec

(1) Lettre du 23 septembre 1829.

« une tendresse bien plus que maternelle; nous n'a-
« vons qu'à nous soumettre et nous abandonner à
« sa volonté avec un amour d'enfant. Y a-t-il quel-
« ques jours un peu fâcheux, regardons Notre-
« Seigneur, c'est lui qui les fait comme les jours
« heureux, et qui nous éprouve et nous purifie par
« les uns en nous soutenant toujours, comme il
« nous console et nous encourage par les autres.
« Rencontrons-nous, et cela est inévitable, au mi-
« lieu des soins les plus légitimes de famille et d'af-
« faires, des embarras et des obstacles; nous arrive-
« t-il de nous troubler, de tomber même dans quel-
« que faute : patience et douceur ; encore un regard
« vers le cœur adorable de Jésus-Christ, et la paix
« en descend même sur la croix. Donnons-nous
« fidèlement à lui. Les choses, même dans le bien,
« ne succéderaient-elles pas au gré de nos désirs,
« ô mon ami! attendons : faisons dans une suave
« humilité ce qui dépend de nous, ce que nous
« voyons nous être demandé de Dieu, puis arrê-
« tons-nous, prions, et laissons à Dieu toute sa
« puissance. Chaque jour, il faudrait nous le per-
« suader, est une nouvelle vie, don de notre Dieu
« avec tous les dons de son amour; ne pensons
« guère ni au passé ni à l'avenir : il y a bien peu
« de nos souvenirs comme de nos prévoyances qui
« soient nécessaires. Dans une vie chrétienne, il
« faut éviter avec soin les peines inutiles; nous les
« faisons ou les augmentons souvent; dès le matin,
« par un saint exercice de prières et de pieuses ré-

« flexions, il faut, autant que possible, et au moins « par le fond de la volonté, les laisser tomber; « rester auprès de Dieu dans la paix et lui donner « notre cœur tout entier. Confiance donc et amour « paisible, voilà ce que nous trouverons dans nous « devant Notre-Seigneur, en revenant de temps en « temps à lui comme à nous-mêmes. »

Dans une lettre du 14 décembre 1829, Xavier de Ravignan, au sujet du Jubilé, dit qu'il est bon que, de temps en temps, certaines circonstances nous renouvellent et nous raniment pour marcher, avec l'esprit et le cœur élevés vers Dieu : « Ainsi espérons, ai« mons ; vivons contents de tout ce que la Providence « ordonne ou permet de nous et des autres : sachant « bien que celui qui aura mis une ferme confiance « dans le Seigneur, ne sera point confondu..., qu'il « daigne nous affermir de plus en plus dans son « saint service, nous et tout ce qui nous touche, « pour que nous aimions par-dessus tout une « seule chose; qu'il nous donne le courage néces« saire pour supporter les peines inséparables de « cette vie, et surtout pour procéder constamment « dans un esprit de douceur et de charité inaltéra« bles, véritable esprit de Dieu. De cette manière, « nous serons de parfaits chrétiens et nous arrive« rons enfin au terme heureux. ».

Le 5 avril 1830, il s'étonne d'être resté longtemps sans écrire à celui qu'il chérit devant Dieu ; il croit que peut-être plus on s'aime, mieux on s'entend sur une seule et grande chose et moins on a de choses à

se dire. « Cependant, ajoute-t-il, unissons-nous « toujours de plus en plus et écrivons-nous quel- « quefois. » Il avait reçu à Saint-Acheul une douce visite qui tenait à de secrètes et profondes espérances religieuses; il avait fait sentir son désir comme son affection, mais le moment n'était pas encore venu pour le jeune homme, vraiment chrétien du fond de l'âme, mais un peu attardé dans la voie : « Mon Dieu ! je le crains bien à cause de mes « péchés, » s'écrie-t-il avec une humilité profonde dont on demeure étonné.

Le même jour, il disait à une personne bien-aimée et péniblement éprouvée :

« Il faut bien le reconnaître, et l'Évangile est là « pour nous le rappeler sans cesse : tôt ou tard dans « la vie il faut s'unir par quelques peines à la croix « de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous les en- « voie pour nous rendre semblables à lui, et les « adoucit bien par l'onction de sa grâce. Prions donc « quelquefois, surtout dans nos peines, en union et « amour de cette croix divine; un jour viendra où « il n'y aura plus rien à souffrir : que ce soit là le « dernier terme de nos espérances..... Vivons dou- « cement dans le sein d'une Providence tout atten- « tive à nos besoins; Dieu nous aime et nous chérit « plus que le meilleur des pères; courage toujours « et confiance. »

Voilà, dans des fragments pieusement reproduits, quelle était la conversation de cette âme avec le dehors; voilà ce qu'elle cherchait, ce qu'elle

aimait et comment elle aimait. Ces accents semblent venir d'une région trop haute pour que les bruits de la terre puissent y monter; on sent quelque chose comme l'absence de l'inquiétude humaine et comme la présence de Dieu. Ces lignes d'un tour si naturel, d'une suavité si pénétrante, d'une force mêlée de tant de lumière, nous font descendre au fond de nous-mêmes et en quelque sorte dans tout le vrai des voies divines; le secret de bien vivre se révèle doucement à nous parce qu'on prend la vie pour ce qu'elle vaut, parce qu'on la prend dans son sens, dans son accord avec les desseins éternels. Cet ami qui croyait n'être écouté que d'un cœur uni au sien, nous a tous pour auditeurs, pour enfants dociles et consolés; il ne nous permet pas de nous livrer à des tourments inutiles, de regarder comme quelque chose ce qui doit finir; il nous dégage, nous délivre, nous enlève, et quand les sérieuses et inévitables douleurs nous atteignent, il nous montre la croix, la croix par laquelle la douleur est devenue souhaitable en devenant divine.

Les lettres de Xavier de Ravignan, professeur de théologie à Saint-Acheul, respirent l'apaisement et l'amour, tout ce que les hommes d'alors ne connaissaient plus; elles forment un contraste frappant avec les agitations de sa patrie; on est surpris qu'un homme ait pu se faire une pareille solitude de pensée au milieu de l'invasion croissante des passions, au milieu des ébranlements; comme Siméon Stylite, il prie sans toucher le sol, et sa colonne

c'est sa cellule; il chérit son pays pour lequel il demande au ciel la grandeur, l'union, le repos, et tandis qu'il fait sa principale étude de la douceur et de la charité comme étant le véritable esprit de Dieu, il entend des flots de peuple mugir à la porte de sa demeure; nous sommes aux jours de la révolution de 1830; on a persuadé à des gens qui croient tout, excepté la vérité, que les jésuites sont des animaux malfaisants dont il faut purger la terre, et l'Hercule populaire est là avec sa massue.

Cette fois l'Hercule populaire se composait de quelques centaines de misérables qui, apprenant que l'insurrection de juillet triomphait dans Paris, avaient voulu faire aussi leur petite campagne : une descente à Saint-Acheul était un exploit qui ne paraissait pas indigne du moment. La bande avait pour chefs trois commerçants vêtus d'une blouse : ils connaissaient le lieu qu'il s'agissait d'attaquer; anciens élèves de Saint-Acheul, ils s'y étaient montrés rebelles à toute bonne influence : ils ne pardonnaient pas aux jésuites d'avoir essayé de faire d'eux des gens de bien. La bande, armée de bâtons ou de barres de fer, arriva donc à Saint-Acheul vers le milieu de la nuit; elle trouva la maison fermée, mais elle enfonça la porte et se répandit dans la cour aux cris de : *Vive la charte! vive l'empereur! vive l'enfer!* L'obscurité enveloppait la maison, car on avait éteint tout flambeau afin que des lueurs propices ne vinssent pas servir les desseins des agresseurs. Ils commencèrent par briser

des portes et des fenêtres au milieu de hurlements et de vociférations menaçantes ; tout à coup ils entendent des paroles qui partent d'un balcon, ils se taisent, ils écoutent; une voix, avec une douce fermeté, les invite à des pensées de paix, d'ordre et de justice ; c'était Xavier de Ravignan qui, accompagné d'un de ses élèves en théologie et méprisant le danger, apparaissait dans la nuit par-dessus cet amas d'hommes égarés. Ils le laissèrent parler quelques instants, puis un mot leur ayant déplu, l'un d'eux lança à Xavier de Ravignan une pierre qui l'atteignit au front. Le sang coulait de la blessure; l'élève resté debout à côté de Xavier, pendant cette scène, le pria de rentrer, puisque désormais sa parole était inutile.

L'élève digne d'un tel maître, après être entré un moment à la chapelle pour y offrir sa vie à Dieu, entreprit de se mêler dans les rangs des envahisseurs; il était Breton et ne connaissait pas la peur; par sa présence d'esprit et l'à-propos de ses réponses, il tint tête aux principaux de la bande et tira un heureux parti de chaque incident sinistre qui se présentait. Il y eut un moment où les envahisseurs, entendant sonner le tocsin, lui reprochèrent de vouloir gagner du temps avec eux pour laisser venir des libérateurs. Sa confiance intrépide faillit lui coûter la vie; il n'échappa que par miracle à une barre de fer violemment dirigée sur lui. Un épouvantable désordre durait depuis trois quarts d'heure, lorsque ces mots retentirent au milieu de

la populace ameutée : *A l'Oratoire! à l'Oratoire!* (c'est la maison du Sacré-Cœur à Amiens) et les envahisseurs s'en allèrent. Ils avaient demandé à boire, et ils avaient bu; ils avaient mis des livres en pièces et commis plus d'un dégât, mais la Providence ne permit pas l'accomplissement de ce qu'on redoutait : meurtre, pillage, incendie. Quand un petit peloton de soldats arriva à Saint-Acheul, tout était fini. On raconte à Amiens que cette agression nocturne n'a pas porté bonheur à ses chefs.

CHAPITRE XIII.

Dispersion des scolastiques de Saint-Acheul ; Xavier de Ravignan veille sur les fugitifs. — Maîtres et élèves se donnent rendez-vous à Brigue, en Valais. — Résignation et douce paix de Xavier de Ravignan. — Ses généreux regrets au temps du choléra. — La chapelle de Rohrberg. — Lettres de Xavier de Ravignan écrites de Brigue. — Sa troisième année de probation à Estavayer. — Le repos et la préparation du troisième an. — Lettres datées d'Estavayer ; le canton de Fribourg. — Missions dans les montagnes. — Les vœux de profès. — L'action apostolique commence.

Il n'y avait plus de sûreté pour les scolastiques de Saint-Acheul. Menacés du côté d'Amiens, menacés surtout par la révolution victorieuse à Paris, ils n'hésitèrent pas à quitter leur studieuse demeure. Ils convinrent de se disperser tout d'abord, et de se diriger chacun vers le lieu le plus proche qui pourrait leur offrir un refuge. Ils jugèrent prudent de laisser, pour un temps, l'habit ecclésiastique. Le supérieur de Saint-Acheul leur distribua le peu qu'il avait pour suffire à leurs premiers besoins : ils partirent chacun avec cinq francs dans la poche. Voilà où en étaient ceux qu'on croyait riches de tous les trésors de la terre. En se séparant, les maîtres et les élèves en théologie se donnèrent rendez-vous en Suisse, à Brigue, où la Société de Jésus possédait une maison.

Xavier de Ravignan trouva un asile à Amiens sous un toit ami. Il exerçait déjà une sorte d'autorité et fut chargé de veiller, autant qu'il le pourrait, sur ceux de ses frères répandus dans les pays environnants. Vêtu d'une pauvre redingote brune, d'un gilet et d'un pantalon qui ne rappelaient pas ses élégances d'autrefois, mal coiffé et mal chaussé, mais gardant toujours la dignité de ses traits et la noblesse de ses manières, il allait s'enquérir de l'état des siens, et leur donnait des indications et des avis. Il faisait déjà l'office de pasteur et voulait s'assurer que les brebis dispersées étaient passagèrement à l'abri de l'orage.

A la fin de septembre, maîtres et élèves de Saint-Acheul se retrouvèrent à Brigue. Xavier de Ravignan y reprit l'enseignement du dogme. Ce bourg, d'un aspect sévère, est situé dans le Valais, sur la rive gauche du Rhône, à l'entrée du Simplon et de la route magnifique qui traverse cette montagne; d'immenses roches surplombent et menacent d'écraser le bourg; les montagnes y font comme une ombre éternelle, et le soleil s'y montre très-peu. Aussi le froid s'y fait-il sentir pendant de longs mois de l'année. La maison, alors occupée par les jésuites, domine Brigue; c'était, au temps de Bonaparte, une citadelle qui défendait l'entrée du Simplon. La grande voix d'un torrent tombant dans le Rhône ajoute au caractère sombre de ce bourg où Xavier de Ravignan eut à souffrir du froid, sans qu'il se plaignît jamais.

Il savait qu'en entrant dans la Compagnie de Jésus, c'est la persécution qu'on choisit pour lot; il avait subi cette récente épreuve sans étonnement comme sans murmure. Ses lettres datées de Brigue ne renferment pas la plus légère trace d'amertume; en comparant celles qui portent la date de Saint-Acheul et les autres, on ne dirait pas qu'une révolution et des agressions brutales les séparent. Seulement on rencontre dans les lettres du Valais des témoignages de la paix qu'on y goûte, douce paix qui n'est pas ailleurs. « Pour moi, dit Xavier de « Ravignan le 25 avril 1831, je continue à me « trouver à merveille de ce bon pays et des bra- « ves gens qui nous entourent; que la foi et la piété « sont donc précieuses, et quel air pur elles font res- « pirer! » Il disait vers la même époque, en parlant de la paix: « Nous en jouissons ici vraiment au mi- « lieu de ces bons Valaisiens dont la vie est toute de « simplicité et de foi; nous nous livrons à nos occu- « pations accoutumées sans aucun dérangement, at- « tendant au reste que la Providence fixe notre ave- « nir, sur lequel on ne peut avoir de donnée. Es- « pérons toujours. »

Cette France si chère à Xavier de Ravignan et à ses compagnons leur était devenue plus chère encore au milieu des ravages d'un fléau terrible; le bonheur de leur patrie eût pu les consoler de leur éloignement; mais leur patrie malheureuse les occupait bien davantage; ils auraient voulu soigner les malades, consoler les mourants, soutenir le courage

des familles en deuil et respirer avec nous tous cet air qui donnait la mort; l'abri qui les protégeait contre le danger déplaisait à leur zèle. Xavier de Ravignan écrivait de Brigue le 27 avril 1832 :

« L'état de Paris et de toute la France nous oc-
« cupe ici, comme vous le pensez. Notre vœu le
« plus cher serait, si on nous le permettait, de por-
« ter secours aux malheureux malades et de leur
« parler du ciel. Si nous sommes privés d'un aussi
« grand bonheur, nous ne cesserons de désirer au
« moins que la grâce touche le cœur de tant de
« chrétiens qui semblent oublier que Dieu les avertit
« de se préparer à paraître devant lui. »

Xavier de Ravignan et ses compagnons, si bien accueillis et si bien gardés, voulurent donner un témoignage pieux de leur reconnaissance; à deux lieues de Brigue, sur une montagne appelée le Rohrberg, à côté d'une petite maison de campagne appartenant à la Compagnie, ils élevèrent une chapelle en l'honneur de Marie *auxiliatrice* (*auxilium Christianorum*); les dépenses excédaient leurs humbles ressources ; c'est la charité qui devait faire les frais de construction et de décoration : la liste des bienfaiteurs serait enfermée dans le cœur d'une statue de Marie : on célébrerait des messes et des services solennels à leur intention sur la sainte montagne.

Xavier de Ravignan, au nom de ce qu'il appelait la petite colonie française, demanda l'aumône pour la sainte Vierge à ses parents et à ses amis ; cette

lettre est la première qui soit signée Xavier (1). Rien de plus touchant que de voir cet ancien homme du monde, aujourd'hui pauvre volontaire, se rappeler au souvenir de ceux qu'il a quittés et qui sont riches, pour les intéresser à la construction d'un sanctuaire. Il cite des noms qui lui sont venus en pensée et qui sans doute ne manquèrent pas de répondre à son appel. Il nous semble le voir en présence de la chapelle de Rohrberg, inachevée faute d'argent, et se dire à lui-même : Nous sommes ici tous pauvres, mais il y a des riches sur la terre, et j'en ai connu jadis, et des riches étaient mes amis : je leur demanderai l'aumône pour la chapelle de Rohrberg.

Nous avons fait observer que les lettres écrites de Brigue ne portent pas le moindre vestige d'amertume ; nous ajouterons qu'elles sont remplies de sentiments qui édifient et de conseils qui règlent nos pas dans notre route vers l'éternité.

« Il me semble, écrit Xavier le 7 avril 1831, il « me semble que nos cœurs s'entendent toujours « malgré la distance des lieux; et ne nous retrou- « vons-nous pas ensemble plus convaincus que ja- « mais de la nécessité de mettre en Dieu seul toutes « nos espérances ? Le monde et tout ce qui s'y passe « sont peu faits pour nous attacher vraiment; j'en- « tends sauf les devoirs d'état qui sont toujours « bien remplis. Mais en remplissant avec des vues

(1) 12 août 1832.

« de foi nos obligations tout entières, et même pour
« nous en pleinement acquitter, ne faut-il pas songer
« que tout passe, et que nous travaillons pour arri-
« ver à la véritable patrie qui ne passera pas? »

Il s'adressait à une jeune mère et s'occupait de ses enfants avec un tendre intérêt. « Continuez donc,
« lui disait-il, et il le dit aussi à toutes les mères, con-
« tinuez avec zèle, mais avec modération, à soigner
« les commencements d'éducation de votre intéres-
« sante petite famille ; rien assurément de plus agréa-
« ble à Dieu qui vous a aussi donné les moyens de
« réussir dans cette œuvre sainte. Nous devons sans
« cesse recommander à Dieu le bonheur de ces chers
« enfants, et demander la grâce d'insinuer douce-
« ment dans leurs cœurs une foi et une piété solides.
« Oh! qu'un père et surtout une mère, bien chré-
« tiens, peuvent contribuer puissamment au salut de
« leur famille! Ne perdez jamais cela de vue; et
« croyez avoir beaucoup fait, si vous faites aimer sin-
« cèrement la vertu par vos enfants. Aux prières,
« aux instructions suivant l'âge, on ne saurait ne
« pas joindre une vigilance douce, mais très-atten-
« tive, pour écarter tout ce qui pourrait le moins du
« monde altérer l'innocence baptismale ; une mère
« ne doit guère confier ses enfants dans le premier
« âge qu'à une autre elle-même, à des mains très-
« sûres. Quand on y pense, mon Dieu, quel tré-
« sor que l'innocence de ces petits anges, et qu'on
« leur rend service en les conservant dans l'entière
« ignorance du mal! »

Celui que Xavier avait appelé son bonheur, sa consolation devant Dieu était malade; il se rend ce témoignage que « son cœur a ressenti ses peines « et les a portées au dedans de lui-même; » il l'invite à se soumettre avec patience à tout ce que le souverain et bon maître ordonnera; le temps de la maladie est un temps précieux dans les vues du Seigneur, dit-il, mais aussi un temps d'épreuve difficile à passer. « O mon cher ami! ajoute Xavier, la charité qui nous unit se serait réveillée encore plus vive dans ces circonstances, s'il était possible; du moins elle persévérera toujours la même; je n'en doute pas plus de votre côté que du mien. — Allons, il y a toujours occasion de renouveler sa confiance et son courage. »

La santé de cet ami et une autre santé non moins précieuse tenaient le cœur de Xavier dans la peine; il priait et faisait prier. « Rassurons-nous, écrivait-« il (1), tout est entre les mains du père le plus « tendre, de celui qui nous a tant aimés, et nous en « a donné tant de preuves, de notre Dieu lui-même. « Rappelons-nous que ce sont les souffrances bien « cruelles de Jésus-Christ qui ont sauvé le monde et « sanctifié nos cœurs; il faut plus ou moins y parti-« ciper en réalité sur cette terre pour nous en appli-« quer le mérite. C'est même la marque des amis de « Dieu, et tous ceux qui se donnent à lui, en trou-« vant les seules et vraies consolations dans son heu-

(1) 15 février 1832.

« reux service, ne doivent pas être surpris de ren-
« contrer cette croix qui nous ouvre le chemin du
« ciel.

« Paix et douce confiance donc; jetons nos in-
« quiétudes dans le cœur de Jésus-Christ souffrant
« pour nous; il adoucira nos maux en son temps.
« Rien n'arrive que par son ordre et pour notre
« plus grand bien : une seule chose exceptée, nos
« propres péchés. Mais à Dieu ne plaise que nous
« voulions jamais offenser le bon maître : s'il nous
« soumet pour un temps à l'épreuve, sa bonté saura
« nous en tirer et l'abréger même, si cela nous est
« avantageux : la consolation et la joie reviendront
« bientôt : humble et entier abandon à Dieu. Tâ-
« chons de mettre ce pauvre cœur dans une paix
« humble et confiante; la prière est le moyen. »

A la date du 23 novembre 1832, nous trouvons
« ces lignes jetées au bas d'une lettre :

« Bien des événements se passent dans le monde, à
« ce qu'il paraît; mais nous ne sommes guère de ce
« monde; nous en cherchons un meilleur. »

Le 15 juillet 1833, à l'occasion d'un pieux pèle-
rinage qu'un autre allait accomplir, et qu'il eût
aimé à accomplir lui-même, il disait :

« Mais nous sommes bien partout et là seulement
« où Dieu nous veut. Ainsi, je m'unirai de loin à
« vous; mais du saint autel je serai avec le divin
« maître présent dans le sanctuaire où vous prierez;
« et nous prierons ensemble l'un pour l'autre...
« Du moins que la paix et la joie dans le Seigneur ne

« nous abandonnent point ; avec cela nous avance-
« rons, et arriverons enfin. »

Les cinq années de professorat étant achevées, restait la troisième année de probation ; c'est un dernier temps de retraite profonde et de travail spirituel avant de remplir les divers emplois et ministères de la Société de Jésus ; c'est à la fois une halte et un suprême effort de préparation avant d'entrer dans la carrière. Mais Xavier de Ravignan lui-même va nous définir, nous expliquer et nous raconter ce qu'on appelle la troisième année de probation ou simplement le *troisième an :*



« Qu'on me permette de le dire, c'est ici le chef-d'œuvre de saint Ignace. L'homme qu'il destine au ministère apostolique a passé comme novice deux années de recueillement et de silence : puis sont venus neuf ans d'études et cinq à six ans d'enseignement ; il vient d'être ordonné prêtre, et il n'a point encore rempli les fonctions du sacerdoce ; le plus souvent il compte trente-trois ans d'âge ; et quinze à seize années de vie religieuse se sont écoulées pour lui : le religieux, le prêtre rentre au noviciat.

« Il va, durant une année entière, renoncer encore à toute étude et à toute relation au dehors. On apporta de grands soins à cultiver son intelligence ; il doit maintenant, pour dernière épreuve et pour préparation dernière, s'exercer, suivant l'expression remarquable des constitutions, dans l'école du cœur, *in schola affectus*. Le mot est difficile à comprendre ; il m'a fallu, pour en pénétrer le sens,

l'année révolue; et je ne prétends pas ici l'expliquer.

« Je dirai seulement : le religieux, le prêtre a pu acquérir des connaissances étendues et variées; il a pu déjà aussi donner des preuves de dévouement et de zèle; au sein de la solitude, dans une vie de retraite et de silence, rendu plus présent à Dieu et à lui-même, avant d'être livré aux autres, on va soigneusement l'appliquer « *in schola affectus,* à tout « ce qui affermit et fait avancer dans une humilité « sincère, dans une abnégation générale de la vo- « lonté, de jugement même, dans le dépouillement « des penchants inférieurs de la nature, dans une « connaissance plus profonde, dans un amour plus « grand de Dieu; de cette sorte, après avoir fortifié « dans son âme, après y avoir fait pénétrer plus « avant encore cette vie véritablement spirituelle, il « pourra mieux aider les autres à s'avancer dans les « mêmes voies pour la gloire de Dieu et de Notre- « Seigneur (1). »

« Voilà ce que nous nommons dans la Compagnie *la troisième année de probation*, la dernière année de préparation et d'épreuve. Il passe bien vite ce temps d'un saint repos qui ne reviendra plus. J'en ai joui, il ne me sera plus donné d'en jouir avant ma mort, et, quel que soit le nombre des années que Dieu me réserve encore sur cette triste terre, l'année du repos ne s'y retrouvera plus pour moi.

(1) Constitutions, part. v, ch. II, § 1.

« Alors la grande carrière des *exercices* durant tout un mois est encore parcourue ; alors la prière, la méditation, se prolongent ; l'esprit de l'Institut, les conditions de l'apostolat, la pauvreté, la souffrance, l'obéissance, tout ce qui constitue les devoirs du religieux est de nouveau étudié, approfondi. Quelques catéchismes faits à de petits enfants, quelques missions dans les campagnes viennent seulement interrompre la solitude et servir comme de prélude aux ministères les plus chers pour un cœur d'apôtre.....

« Après l'année révolue, les supérieurs s'informent religieusement des progrès faits dans la vertu et dans la science, et suivant le jugement que le Père général porte lui-même sur les informations transmises, le grade (*gradus*) est donné, c'est-à-dire tout simplement qu'il est admis à prononcer les derniers vœux de *coadjuteur spirituel* ou de *profès* ; car il y a ces deux classes de religieux parmi nous. Les uns et les autres sont égaux en tout : nul privilége, nulle prérogative n'appartient à personne dans la Compagnie. Les places de supérieurs sont même de préférence données aux coadjuteurs spirituels : et les profès leur sont le plus souvent soumis. Cependant quelques charges, en très-petit nombre, sont réservées spécialement à ceux-ci ; les profès ont aussi le droit, avec des supérieurs désignés par la règle, d'assister aux congrégations ou assemblées provinciales et générales de l'ordre. Les réunions sont assez rares et limitées à certains cas.

« Ainsi, après les deux ans du premier noviciat, viennent les trois vœux de religion, simples, mais perpétuels ; après quinze à dix-sept années d'épreuves ou d'études, après une troisième année de noviciat viennent les vœux solennels de profès ou les derniers vœux de coadjuteur : telle est la gradation régulière (1). »

Ce dernier temps de repos et de préparation, Xavier de Ravignan le passa en Suisse, à Estavayer, dans le canton de Fribourg, au bord du lac de Neufchâtel, en face du commencement des chaînes du Jura; la Compagnie possédait à Estavayer un collége qui était aussi une maison de noviciat. Avant de s'y établir, Xavier avait fait de petites excursions apostoliques en France; il en parlait à sa mère dans une lettre du mois d'octobre 1833, mais sans lui donner aucun détail.

Après ses quatre ans d'études théologiques et ses cinq ans de professorat, Xavier de Ravignan trouvait, en face du lac et des montagnes, de doux instants. Il ne travaillait pas, il méditait; il ne produisait pas, il s'épurait; il se reposait dans la prière et la contemplation. Un tel repos n'était pas de l'oisiveté; l'activité intérieure de l'âme ne cessait point; l'âme se regardait elle-même et puis se tournait vers Dieu; et de ce double effort pour se connaître et pour connaître Dieu naissait une vie plus véritable, plus forte, plus haute. Xavier de Ravignan avait en

(1) *De l'Existence et de l'Institut des jésuites.*

lui et autour de lui la paix, la paix de son cœur et de sa cellule, la paix des hommes et des lieux : le lac qui baignait le pied de sa demeure n'était pas plus calme que ses jours. Attentif et vigilant, il était là comme un navire en partance, dont on explore soigneusement tous les détails et qu'on approvisionne de toutes manières parce qu'il a mission d'aller bien loin et qu'il n'aura pas le temps de s'arrêter. Le jésuite est semblable à un soldat qui serait toujours en campagne ; quand il n'est pas sur le champ de bataille, il est sous la tente : il est toujours de service, il est toujours debout et meurt sans avoir été malade. Un docte et vigoureux travailleur du XVII[e] siècle, à qui on conseillait le repos, répondait qu'il aurait l'éternité pour se reposer. C'est, depuis trois siècles, la réponse de tout jésuite digne de ce nom, c'est la réponse de tout ce qui combat et se dévoue, des héros de la religion, apôtres ou sœurs de charité. Pourquoi ne serait-ce pas la réponse de quiconque mérite le nom d'homme ? Et sous prétexte d'un ménagement habile des forces humaines ou du déclin de l'âge, pourquoi ces longs jours de repos qui sont comme le retranchement d'une part véritable d'existence ? L'homme peut toujours plus qu'il ne croit, et c'est parfois dans l'arrière-saison que croissent les plus belles fleurs du génie.

Nous avons quelques lettres de Xavier de Ravignan, datées d'Estavayer-le-Lac ; en voici une dont le but est de consoler des souffrances,

et qui doit passer la première : qui donc ne souffre pas ou n'a pas souffert ?

« ..... Mais connaissant votre foi et votre piété, « je n'ai pas besoin de vous rappeler les motifs de « consolation que Dieu même nous fournit, quand « il lui plaît de nous conduire par la voie des croix « et des souffrances. Nous avons tous des fautes à « réparer, et la divine Providence nous les rappelle « et les lave entièrement par nos peines journa-« lières ; nous sommes ici-bas en passant ; après « quelques jours de pèlerinage, il faudra quitter ce « monde et tout ce qui nous y fut le plus cher ; « souffrir est le moyen de s'élever au-dessus de cette « terre d'exil pour appeler de nos vœux la véritable « et bienheureuse patrie Notre pauvre cœur qui « doit sans doute admettre et nourrir, selon les « volontés de Dieu même, les affections naturelles « et légitimes, qui doit se dévouer aux soins d'une « famille, d'une maison, d'une fortune même, trou-« vera bien encore dans l'infirmité humaine quel-« ques sollicitudes ou attaches trop fortes pour les « choses ou les personnes de cette terre ; il sera parfois « un peu entravé et détourné de la préférence cons-« tante à donner par-dessus tout aux choses de « Dieu : la croix vient, on souffre, on se reporte « par la prière vers le divin consolateur des âmes, « et on met à leur place les sentiments de la vie « présente. Enfin les peines et du corps et de l'âme « rappellent le bon Sauveur et sa sainte Mère qui « souffrirent tant pour nous, qui nous ouvrirent

« par les douleurs les portes du ciel; et on se sou-
« met doucement en pensant qu'on a la part des
« amis de Dieu et des justes : c'est l'or qui ne s'é-
« pure et n'acquiert tout son prix et son éclat que
« dans le creuset. Patience donc. Adorons la main de
« Dieu qui ne nous afflige que pour notre bien et
« pour la bénédiction même de toute une famille,
« et tâchons de persévérer dans une prière paisible
« et confiante. »

Le canton de Fribourg se trouvait alors peuplé de familles françaises pour lesquelles la révolution de 1830 avait été une affliction, et qui voulaient donner à leurs enfants une éducation chrétienne; elles se consolaient du présent en s'attachant, en se dévouant à l'avenir de ce qui leur était si cher. Des vocations religieuses éclataient parmi ces exilés volontaires; de jeunes filles d'un beau nom, renonçant à ce que la terre a de plus doux et de plus brillant, prenaient le voile au noviciat du Sacré-Cœur, en Suisse. Xavier de Ravignan avait vu en passant, dans l'exercice du saint ministère, cette maison religieuse, et comme il y avait rencontré le nom de beaucoup de jeunes personnes du monde, il s'était demandé « si une mère chrétienne, voire même « un oncle religieux, ne pouvaient pas dans le se- « cret de leur cœur concevoir et exprimer *à Dieu* « *seul* le désir de quelque vocation. » — « Que de « parents, disait-il, auraient besoin d'être instruits « et bien éclairés sur ce point de la vocation de « leurs enfants! Gardons-nous à tout jamais de

« gêner leur liberté; mais laissons leur liberté pleine
« selon Dieu. Et si l'inspiration de la grâce venait
« d'elle-même incliner un jeune cœur, ouvert à la
« piété, vers la vie bienheureuse de la religion, vers
« la profession religieuse, ici, mère chrétienne, ai-
« mez d'un véritable amour, et rappelez-vous que
« votre autorité ne s'étend pas sur le choix d'un état
« de vie. »

On voit ici la mesure qui n'abandonna jamais Xavier de Ravignan; il ne dit pas : Poussez vos enfants vers la profession religieuse, il dit : Laissez-leur choisir librement un état. Il est permis de désirer une vocation religieuse, mais un tel désir se conçoit *dans le secret du cœur* et on l'exprime *à Dieu seul.*

Dans cette même lettre, Xavier de Ravignan parlait, avec un intérêt particulier, d'une visite qu'il avait reçue, celle d'un écrivain religieux et monarchique, M. de Saint-Victor, qu'il appelait « un de nos bons amis. » M. de Saint-Victor revenait d'un voyage en Amérique. Qu'ils durent être graves les entretiens entre l'ancien substitut du procureur du roi, devenu jésuite, et le défenseur de la cause religieuse et monarchique, se retrouvant dans un coin de la Suisse, quatre ans après la révolution de juillet ! M. de Saint-Victor, écrivain trop oublié, et qui valait mieux que bien des génies auxquels on promet aujourd'hui une durée impérissable, est mort chargé d'ans, le 8 avril 1858, après avoir eu raison dans sa foi, ses jugements et ses prévisions.

Le 3 avril 1853, Xavier de Ravignan écrivait : « J'ai

« quelques mois à passer encore ici dans une paisible « et douce retraite, songeant à mon âme, aux provi« sions de grâces à faire pour le reste de ma carrière, « et occupé de temps à autre, non sans consolation, « à exercer un peu de ministère auprès des bons « paysans suisses. Il y a encore dans ce canton ca« tholique de Fribourg un fonds de foi véritable et « de bonne antique simplicité..... Nos jours se sui« vent et se ressemblent en coulant doucement, non « sans entendre ou présumer le bruit lointain des « orages. Mais une grande partie des heures se passe « dans la prière et dans de saints exercices; nous « demandons à pouvoir sauver beaucoup d'âmes, « à nous en rendre dignes ; priez aussi pour nous. »

Une lettre du 4 mai 1834 se termine par ces lignes : « Ici nous sommes tranquilles, contents, en « attendant les conseils de Dieu sur nous et sur les « autres. Selon toute apparence, je changerai de « demeure au mois de septembre prochain; mais « pour aller où? Je n'en sais absolument rien : le « Seigneur soit béni. »

A Estavayer-le-Lac comme à Brigue, comme à Saint-Acheul, comme à Paris et à Montrouge, Xavier de Ravignan était un modèle sur lequel les regards s'attachaient pieusement; son humilité n'en devenait que plus profonde; vers les derniers mois de son troisième an, répondant à un Père de la Compagnie, il le trouvait bien bon de conserver quelques souvenirs « pour un vieux novice tout entier à « façonner encore. »

On l'a vu précédemment exercer « un peu de ministère auprès des bons paysans suisses. » Des catéchismes et des missions dans les campagnes sont en effet de temps en temps l'occupation active de la troisième année de probation. Ce furent de pauvres gens du canton de Fribourg, les villageois de Champéry, Monthey, Saint-Maurice, Port-Vallais, Outre-Rhône, Vionat, Vouvry et Levercnlat qui reçurent les prémices d'un apostolat auquel Dieu réservait des fruits si magnifiques; Xavier de Ravignan rompait un silence de douze années, et selon ses propres expressions, « se plongeait dans le zèle pour le salut des âmes. » Le peu d'allemand qu'il avait appris dans sa jeunesse ne lui fut pas inutile dans ces missions; mais les paysans suisses comprirent surtout sa piété et son ardeur apostolique; édifiés, émus, il ne lui disputèrent pas longtemps leurs âmes. Plus tard, Xavier de Ravignan se reportait, avec bonheur, à ce temps « où il lui fut donné d'évangéliser quelques pauvres populations des montagnes (1). »

Le troisième an révolu, il fit ses vœux de profès; en lui s'était accompli, de degré en degré, ce qui constitue un religieux de la Compagnie de Jésus.

Maintenant l'heure de la vie active a sonné; Xavier de Ravignan ne se reposera que par delà la mort, dans les bras de Dieu.

(1) *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*, ch. II.

CHAPITRE XIV.

État des jésuites en France depuis leur rétablissement dans le monde chrétien jusqu'au moment où Xavier de Ravignan entre dans la carrière apostolique. — Les jésuites sous la Restauration. — Les ordonnances du 16 juin 1828. — Notes laissées par M. Frayssinous sur les ordonnances de juin. — Les jésuites depuis 1830 jusqu'à 1834. — Xavier de Ravignan débute en France par une retraite donnée au grand séminaire d'Evreux.

Au moment où Xavier de Ravignan, religieux de l'institution de Saint-Ignace, va, par l'ordre de ses supérieurs, commencer en France ses travaux apostoliques, il importe d'établir quelle était, depuis 1814, la situation de la Compagnie de Jésus dans notre pays.

Deux mois après la publication de la bulle de Pie VII (1), qui rétablissait les jésuites dans le monde chrétien, une ordonnance de Louis XVIII (2), contre-signée par l'abbé de Montesquiou, autorisait les archevêques et évêques du royaume à ériger des écoles ecclésiastiques dont ils nommeraient les chefs et les instituteurs. Cette ordonnance était un des vœux les plus chers de l'épiscopat; elle permettait

(1) La bulle *Sollicitudo* est du 6 août 1814.
(2) L'ordonnance de Louis XVIII est du 5 octobre 1814.

aux premiers pasteurs de confier leurs petits séminaires à des prêtres de leur choix, sans leur demander à quelles règles leur vie intérieure pouvait être soumise, mais elle avait l'inconvénient de ne pas résoudre une question dont les partis ne manqueraient pas de s'armer; le roi eût mieux fait, d'après le conseil de M. de Talleyrand, de donner tout d'abord et franchement à la Compagnie de Jésus une existence légale dans notre pays, afin de mieux assurer l'éducation de la jeunesse; l'Université n'en serait pas moins restée un corps enseignant; grâce à une forte concurrence, son esprit eût été meilleur et de plus en plus rassurant. Mais les préventions du dernier siècle subsistaient encore, et Louis XVIII lui-même, malgré la fermeté de son intelligence, n'en était point affranchi. Toutefois, avec l'ordonnance royale du 5 octobre 1814 et l'article V de la charte, qui consacrait la liberté des cultes, les jésuites, soumis à l'autorité diocésaine et obéissant aux lois du royaume, auraient pu vivre tranquillement en France, pour peu que la liberté constitutionnelle eût été largement entendue. Cette générosité d'interprétation ne devait pas se rencontrer parmi nous à cette époque.

En attendant des épreuves qui paraissaient inévitables, les jésuites, sous le nom pieux et inoffensif de Pères de la Foi, se rendirent à l'appel de beaucoup d'évêques de France; des écoles ecclésiastiques leur furent confiées; Bordeaux, Soissons, Forcalquier, Montmorillon, Amiens, Sainte-Anne

d'Auray, furent les premières cités de France qui retrouvèrent ces instituteurs de la jeunesse, protégés par la mémoire immortelle des Jouvency et des Porée. Des offres empressées leur arrivaient de divers points. Les Pères de la Foi, dont nos évêques connaissaient le zèle et les lumières, n'étaient pas uniquement occupés d'enseignement; ils se dévouaient à tous les travaux du saint ministère, confessaient et prêchaient. Ils prirent une grande part à ces missions où parfois peut-être les plus droites intentions se trompèrent dans les moyens d'action et de prosélytisme, mais qui restituèrent à Dieu bien des âmes perdues et valurent à la religion de belles journées. En attaquant les missions, on oublia que leur principe même fait partie de l'essence du christianisme; on oublia que saint Vincent de Paul, Bossuet et Fénelon avaient prêché des missions en France.

La fameuse congrégation dont ce vaillant pays eut si peur, lui qui ne se préoccupait pas du tout des associations révolutionnaires par lesquelles il était pris comme à la gorge, cette congrégation d'une si étonnante célébrité, avait eu pour fondateur, au commencement de l'Empire, un jésuite, le P. Delpuits, et pour directeur, sous la Restauration, un autre jésuite, le P. Ronsin. Nous étions enfant alors et nous n'avons connu la vérité que par le témoignage des contemporains; nous savons que les noms les plus honorables, les plus respectés, appartenaient à cette association religieuse : ceux qui en étaient membres vivaient plus régulièrement que d'autres,

visitaient les hôpitaux, les prisons, les greniers et les mansardes de la pauvreté. L'ambition prenant les dehors de la piété, se faufila dans leurs rangs; il y eut des hypocrites qui se confessèrent dans l'espoir de mieux arriver aux places : le crime de ces faux dévots pouvait-il déshonorer le clergé?

Des institutions naquirent de la pensée même de cette congrégation; un des hommes le plus admirablement apostoliques qui se soient rencontrés, l'abbé Legris-Duval, fonda la Société des Bonnes-Œuvres, qui comprenait les hôpitaux, les prisons et les petits Savoyards. La Société des Bonnes-Études, dont les souvenirs ne sont pas sans honneur, fleurissait comme un rameau de la congrégation. Enfin l'utile et belle Association de Saint-François-Régis, établie par un conseiller à la Cour royale de Paris, M. Gossin de pieuse mémoire, fut une inspiration partie de ces régions auxquelles on n'épargnait aucun outrage.

Le mot de jésuite, dans la langue des partis, ne désignait pas seulement une poignée d'hommes appartenant à un ordre religieux; il désignait aussi tout ce qui était catholique, tout ce qui appartenait au clergé, tout ce qu'on voulait abattre.

Nous l'avons dit ailleurs, une certaine presse du temps de la Restauration, qui se constituait l'amie de la liberté et n'en voulait que pour ses doctrines et ses œuvres, a donné un triste spectacle. Chaque jour elle attaquait sous les noms de faction dévote, de congrégation, de jésuitisme, de parti-prêtre, qua-

rante mille Français que la dignité du sacerdoce n'avait pas fait déchoir du rang de citoyens; elle guettait des pas et des discours pour les commenter à sa façon; elle dénonçait sur de vaines apparences, elle se moquait, elle insultait, elle inventait; ce n'était pas la persécution par la prison ou le bourreau, ce qui n'a qu'un temps et finit vite, mais la persécution par la raillerie et le mensonge, plus odieuse, plus intolérable que l'autre; les prêtres n'étaient pas livrés aux horreurs du cirque, mais au long supplice d'une flagellation quotidienne devant un public ameuté. Ils avaient quelque chose des victimes des premiers temps de l'Eglise, dont on couvrait de miel la face et le corps, et qu'on exposait, sous les ardeurs du soleil, à la piqûre des mouches.

Les révolutionnaires, plus inexorables que d'autres dans leurs poursuites, devaient rire entre eux de leur acharnement contre les jésuites qui allaient souffler sur le flambeau de la civilisation et nous faire retomber dans la nuit! Ils les représentaient un poignard à la main, et mettant en péril la vie des rois. Ah! si tels eussent été les desseins des jésuites, ceux qui les accusaient les auraient peut-être assez volontiers laissé faire.

Le gouvernement de la Restauration, si honnête et si réparateur, ce gouvernement qui voulut toujours le bien et sut faire accomplir de si grandes choses, mais qui plus d'une fois se crut condamné à user de ménagements, avait fait aux religieux de

la Compagnie de Jésus une situation contestable; on pouvait d'un jour à l'autre contraindre les ministres du roi à s'expliquer sur ce point : c'est ce qui arriva le 26 mai 1826. L'évêque d'Hermopolis, prenant la parole, fut d'avis que la charte autorisait des prêtres français à se soumettre intérieurement à des règles particulières, tout en remplissant les devoirs du ministère sacerdotal. Il déclara en toute simplicité que huit petits séminaires étaient dirigés par des jésuites. Cet aveu auquel la politique aurait pu reprocher une franchise inopportune, plut à de nobles cœurs qui l'entendirent, mais les feuilles libérales l'accueillirent par une tempête; c'était le grand mot depuis longtemps attendu; les journaux sonnèrent le tocsin; ils exprimèrent *les alarmes du pays!* Quelques semaines plus tard, le 4 juillet, à la chambre des pairs, des hommes d'État, qui, durant leur passage au pouvoir, avaient laissé s'établir le noviciat de Montrouge et le collége de Saint-Acheul, fléchissaient sous le vent de l'opinion et témoignaient des *craintes!*

Un incident retentissant avait, depuis quelques mois, donné une ardeur nouvelle aux agressions contre les jésuites; un vieillard d'une humeur austère et bizarre, d'un esprit actif, ancien membre du côté droit de l'assemblée constituante, ancien émigré, ancien correspondant de Napoléon, fougueux ennemi de la révolution, très-épris de souvenirs féodaux et quelque peu janséniste, vivait oublié au fond de ses montagnes de l'Auvergne; las de porter

le poids de son obscurité, il se demande un jour comment il pourra obtenir encore du bruit autour de son nom ; convaincu que le *parti-prêtre* est devenu le plus grand des périls, il satisfait à la fois à sa conscience et à son vif désir d'occuper le monde en faisant partie de l'expédition libérale contre les jésuites et le clergé ; il attend beaucoup d'une apparition sur un tel champ de bataille avec les couleurs et les armures de l'ancien régime. Le comte de Montlosier s'était donc mis à l'œuvre et avait publié le *Mémoire à consulter sur un système religieux et politique tendant à renverser la religion, la société et le trône*. Les journaux qui tenaient la campagne portèrent aux cieux cette brochure : le succès fut immense. L'auteur ne dénonçait pas seulement ce qu'il croyait être l'illégalité de certaines situations ; il dénonçait une vaste conspiration dont le clergé lui-même était l'âme : sous le voile du respect, il n'épargnait rien, pas même ce qu'il y avait de plus inviolable. La Cour royale de Paris eut à prononcer sur cet écrit ; après cinq heures d'audience, toutes les chambres assemblées et à huis clos, la Cour rendit une déclaration d'incompétence motivée sur ce que, « d'après la charte constitutionnelle, il n'ap-
« partenait qu'à la haute police du royaume de sup-
« primer ou de défendre les congrégations, asso-
« ciations et autres établissements de ce genre qui
« pourraient se former au mépris des lois. »

Le comte de Montlosier, devenu l'instrument d'un parti qui voulait conclure et aboutir, adressa une

pétition à la chambre des pairs; les influences qui dominaient dans la noble chambre lui présageaient un favorable accueil. Le rapporteur, M. Portalis, proposa, au nom de la commission, le renvoi de la pétition au président du conseil « pour la partie « relative à l'établissement, en France, d'un ordre « religieux non autorisé par le roi. » Le cardinal de La Fare, M. de Bonald, M. Dambray, M. le duc de Fitz-James, combattirent fortement et noblement les conclusions de la commission; celui-ci, dans son discours, rappela des souvenirs qui devaient peu recommander le comte de Montlosier à la sympathique ferveur de ses nouveaux amis: « Nous l'a« vons tous connu en Angleterre, disait M. le duc « de Fitz-James. Là, comme aujourd'hui dans ses « montagnes, sa tête travaillait toujours, et il fut « un temps où elle s'exerçait particulièrement à en« fanter des plans de contre-révolution. Un jour il « convoqua ses amis pour leur faire lecture du « dernier projet sorti de son cerveau; voulez-vous « savoir quel était un des moyens qu'il voulait « employer contre le jacobinisme? Il ne pro« posait pas moins que de réunir en armée tous « les capucins de l'Europe, et de faire entrer pro« cessionnellement en France cette armée portant « la croix pour étendard. Voilà l'homme qui dé« nonce aujourd'hui le clergé, les processions et les « missionnaires. »

La question fut traitée à fond par l'évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques et de

l'instruction publique; il examina avec la fermeté de l'historien les louanges et les accusations dont la Société de Jésus avait été l'objet depuis trois siècles, apprécia son rétablissement par Pie VII et la rentrée en France d'un certain nombre de ses membres sous le bouclier de la liberté des cultes. Mais l'éloquence de M. Frayssinous ne put triompher des résistances qui s'inspiraient d'une rigoureuse légalité ou de certains engagements politiques; une majorité de cent treize voix contre soixante-treize renvoya la pétition au président du conseil. C'était au mois de janvier 1827. Un an après, l'ancien rapporteur de la chambre des pairs, devenu garde des sceaux, proposait à Charles X la nomination d'une commission de neuf membres, chargée « d'examiner « les mesures que pouvait nécessiter l'exécution des « lois du royaume dans l'enseignement des écoles « ecclésiastiques secondaires. » L'archevêque de Paris, le vicomte Lainé, le baron Ségnier, le baron Mounier, M. Feutrier, évêque de Beauvais, le comte Alexis de Noailles, le comte de la Bourdonnaye, M. Dupin aîné, M. de Couville, membre du conseil de l'Université, composaient la commission instituée par l'ordonnance du 20 janvier 1828. Cette commission des petits séminaires adressa au roi un long rapport d'où sortirent les ordonnances de juin 1828, par suite desquelles les huit colléges des jésuites disparurent, et les droits des petits séminaires furent restreints; l'illustre évêque d'Hermopolis, ne voulant pas s'associer à de pareilles mesures, avait

donné, le 3 mars 1828, sa démission; un autre évêque, M. Feutrier, ne recula point devant une aussi pesante responsabilité.

Cette malheureuse affaire des ordonnances de juin 1828 nous remet devant les yeux des noms amis, de bonnes volontés pour le bien, et, par-dessus tous les souvenirs, celui d'un roi honnête homme, sincèrement pieux et véritablement français; nous craindrions que des jugements sévères ne fussent injustes, et nous aimons mieux, pour montrer à nos lecteurs le fond de la vérité sur les ordonnances de juin, interroger celui qui a le mieux su et le mieux vu.

M. Frayssinous a laissé des notes avec ce titre: *Récit abrégé de ce que j'ai dit et fait au sujet des ordonnances du* 16 *juin* 1828. Voici son langage au roi sur la question des jésuites : « M. Portalis, sire, « regarde leur existence actuelle comme illégale; « moi, je professe l'opinion contraire. A mes yeux, « les jésuites d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'autrefois; les anciennes lois ne leur sont pas applicables. Mon opinion, que j'ai soutenue l'an dernier à la chambre des pairs, est partagée par de « très-savants jurisconsultes, tels que M. Pardessus « et M. Delvincourt, doyen de la Faculté de droit de « Paris. Ce n'est plus qu'une agrégation d'individus, mettant en commun leurs intérêts, suivant, « parce que cela leur plaît, la règle de Saint-Ignace, « soumis à des supérieurs, mais toujours sous le « bon plaisir des évêques, qui peuvent, à leur gré, « admettre ou repousser, garder ou renvoyer les

« maîtres et les chefs d'établissements qui leur sont « adressés par les supérieurs. Il est vrai que les jé- « suites reconnaissent un supérieur général étran- « ger; mais les étrangers ont bien au milieu d'eux « des prêtres de Saint-Lazare et des sœurs de Saint- « Vincent-de-Paul, encore que le supérieur général « des uns et la supérieure générale des autres rési- « dent en France. Ne suffit-il pas ici, pour parer « aux inconvénients, de la police et surveillance gé- « nérale qui est dans les mains de l'autorité? A force « de raisonnements, ne voudrait-on pas aussi nous « soustraire à la suprématie spirituelle du pape, « sous prétexte que c'est un supérieur étranger? »

Le premier aumônier du roi, après avoir rappelé que l'existence des jésuites en France s'autorisait de l'esprit de la charte et de la liberté de conscience, poursuit ainsi :

« Le roi voulait qu'on rentrât dans l'*ordre légal;* « c'était le grand mot du moment... Je me souviens « qu'une fois je tenais déjà le bouton de la porte du « cabinet du roi pour me retirer, lorsque je me re- « tournai pour dire : *Sire, qu'il me soit permis de le* « *répéter : cette mesure me paraît si fâcheuse, que* « *la nécessité seule peut l'excuser...*

« J'ai oublié, au sujet des jésuites, une particula- « rité que je tiens du roi lui-même. M. le duc de « Laval, s'entretenant avec Léon XII des jésuites, le « pape lui dit que sans doute il s'intéressait à leur « sort, mais que, pour leur existence en France, il « s'en rapportait à la piété et à la sagesse du roi;

« qu'au reste, s'ils ne pouvaient rester en France,
« ils ne manqueraient pas d'asile dans les autres
« pays. Il me parut que cet entretien, rapporté au
« roi, contribuait à le tranquilliser. »

La conscience de Charles X n'était pourtant pas dans un complet repos; il cherchait constamment des lumières. Le roi chargea son premier aumônier de réunir secrètement trois autres personnages ecclésiastiques qu'il désigna; il voulait que la question leur fût soumise. Les trois personnages qui devaient délibérer avec M. Frayssinous, étaient M. de Quélen, M. de Cheverus, archevêque de Bordeaux, et l'abbé Desjardins, vicaire-général. La réunion eut lieu à l'archevêché; il y fut donné lecture du projet d'ordonnance et du rapport que le roi avait confiés à M. Frayssinous. « Le résultat de la délibé-
« ration, dit l'évêque d'Hermopolis, fut à l'unani-
« mité que l'ordonnance paraissait avoir plus d'in-
« convients que d'avantages, qu'aucun de ceux qui
« étaient là ne voudrait prendre sur lui de la contre-si-
« gner, que le roi voyait les choses de plus haut que
« nous, qu'il était juge, par sa qualité de roi, de la
« position politique de son gouvernement, et que
« si, pour des motifs puisés dans un ordre supérieur,
« dans la nécessité, il croyait devoir prendre cette
« mesure, nous n'oserions prononcer qu'elle est
« condamnable... M. l'archevêque de Paris aurait
« désiré que je ne dise rien au roi du troisième
« article de la décision convenue, mais c'eût été
« taire au roi ce qu'il lui importait précisément de

« savoir... Il fut dit aussi que, dans notre opinion, « les évêques n'avaient violé aucune loi en con« fiant leurs petits séminaires à des prêtres profes« sant la règle de Saint-Ignace. » M. Frayssinous alla porter à Saint-Cloud le résultat de la délibération, qui ne tarda pas à s'ébruiter.

L'évêque de Beauvais, comprenant tout à coup quel blâme il allait encourir, s'explique devant le roi en plein conseil, le 9 juin, refuse de contre-signer, et donne sa démission. Cette résolution imprévue déconcerte les ministres; ils déclarent que si leur collègue se retire, ils se retirent aussi. En ce moment il n'y avait pas pour le roi un changement de ministère possible; son embarras était grand, ses perplexités vives. Le 11 juin, M. Frayssinous, de nouveau mandé chez le roi, laisse voir encore son sentiment contraire aux projets du gouvernement, et Charles X lui dit : « J'ai examiné, j'ai bien réflé« chi, j'ai prié Dieu de mon mieux de m'éclairer, et « je suis resté convaincu que, si je ne prenais pas « cette mesure, je pourrais compromettre le sort du « clergé et peut-être même celui de l'État. » Dans un des conseils des ministres, les choses en vinrent au point que le roi, tout ému, se levant de son fauteuil et allant vers M. Feutrier, lui prit les mains et lui dit, les larmes aux yeux : « Évêque de Beau« vais, voulez-vous donc m'abandonner? » — « Non, Sire, répondit le prélat, touché de si hautes « instances, mais je ne puis signer un acte qui ré« pugne à la conscience de M. d'Hermopolis. » Le

garde des sceaux, M. Portalis, imagina alors un moyen terme : il signerait ce qui regardait les jésuites, et M. Feutrier, ce qui regardait les petits séminaires. Ce moyen terme, comme on l'a dit, *fit illusion* à l'évêque de Beauvais.

Voilà les doutes, les combats, les émotions et les anxiétés qui précédèrent les ordonnances du 16 juin ; on sait la résistance qu'elles rencontrèrent dans l'épiscopat français. La mission que M. Lasagny, conseiller à la Cour de cassation, fut chargé de remplir à Rome, exigeait du tact et de la mesure ; l'envoyé mérita les éloges du pape et les éloges du roi. La cour de Rome connaissait les motifs et les considérations qui avaient déterminé la conduite de Charles X ; elle connaissait surtout la piété du roi, et en attendait des adoucissements réparateurs. Dans son intervention prudente, elle eut à cœur de pacifier les esprits.

Ce n'est point par les concessions, c'est par la vigueur, que les États se sauvent, et, deux ans après les ordonnances de juin, Charles X et son illustre race prenaient le chemin de l'exil. Les jésuites, privés du droit d'enseigner, mais restés soit au noviciat, soit à la maison des études théologiques ou dans l'exercice du saint ministère, disparurent dans la tempête. En 1832, aux jours sombres du choléra, on les retrouva aux chevets des malades et des mourants, et leur maison de Saint-Acheul se transforma en hôpital militaire.

La légitimité monarchique attaquée sous le nom

de jésuitisme ayant croulé, les religieux de la Compagnie de Jésus cessèrent d'être un sujet d'alarmes; leurs précédents ennemis ne s'en occupaient plus. Les jésuites faisaient le bien sans bruit, prêchaient des retraites pastorales, montaient dans les chaires de la plupart des villes de France, et accouraient partout où les appelait la confiance des évêques. Ce fut alors que Xavier de Ravignan vint prendre place parmi ces auxiliaires d'un zèle si fervent.

Évreux fut le premier lieu de France qui entendit la parole apostolique de cet homme de Dieu, dont la trace au milieu de nous devait demeurer si profonde. A la fin d'octobre 1834, il arriva au grand séminaire Saint-Taurin, d'Évreux, pour y prêcher une retraite. Nous devons laisser parler ici un témoin de cette retraite où Xavier de Ravignan frappa, étonna, embrasa de sa flamme tous les jeunes lévites réunis pour l'écouter :

« Nous vîmes apparaître, dit ce pieux témoin (1), nous vîmes apparaître dans la chaire de théologie, car la chapelle du séminaire n'était pas encore bâtie, un prêtre amaigri, austère en apparence, mais dont la figure respirait une douceur angélique. Je le vois encore : il était pâle, et ses paupières rougies, sans doute par les veilles, rendaient encore plus éclatant son regard de feu. Son premier début fut de nous dire qu'il n'était point venu nous faire des discours,

(1) M. l'abbé de Bouclon dans sa notice sur le R. P. de Ravignan.

mais s'édifier avec nous et profiter lui-même des grâces que Dieu répandait dans notre sainte maison, et aussi pour nous communiquer les lumières que l'Esprit-Saint daignerait lui donner pour notre profit et notre avancement spirituel. Par conséquent, il s'agissait bien moins de prédication que de recueillement, de silence et de prières, car Dieu ne se communique qu'aux âmes qui prient et qui l'attendent dans le silence : témoin les apôtres dans le cénacle. Il nous fallait donc une grande tranquillité dans l'âme, un apaisement complet des passions, puisque Dieu, selon les paroles de l'Écriture, ne se communique pas dans le trouble. La fontaine de Siloé était paisible d'abord, et quand ses ondes s'agitèrent, c'était uniquement pour indiquer que l'ange du Seigneur y était descendu. Puisqu'il ne devait pas faire de discours, et que c'était l'Esprit-Saint seul qui parlerait dans cette retraite, il prétendait que c'était à nous à les faire, en invoquant pour lui cet esprit de vérité et d'amour. — « Car, ajouta-t-il avec un accent de profonde humilité, je « ne suis pas digne de recevoir en moi l'Esprit de « Dieu, il ne peut y descendre que par la sainte « violence que lui feront vos prières. » Il ne nous promit que des entretiens familiers, comme ceux d'un ami à un ami, d'un frère à son frère, d'un père à ses enfants.

« Il nous tint parole, car il s'assit dans un coin de la chaire dont il ne bougea plus, et ne gesticula, quand la verve l'emportait, que d'un seul bras. Je

demande pardon au lecteur de ce détail, mais il peint l'homme.

« Tant que dura la retraite, il prit la parole quatre fois par jour. Ses entretiens étaient, en apparence, simples en effet, mais des traits de flamme en jaillissaient à chaque instant; cette parole soi-disant négligée renfermait, au fond, la diction la plus pure. Le bon religieux nous trompait; il était un orateur déjà consommé. Il gravait dans nos cœurs les plus hautes maximes de la perfection religieuse, il nous découvrait tout un monde nouveau dans la vie intérieure et spirituelle, dans la vie *cachée en Dieu*, comme disait saint Paul. Il nous prêchait une des semaines incomparables des *Exercices de saint Ignace*. Dès le second jour de la retraite, il avait subjugué toutes les consciences, tout le séminaire était à ses pieds.

« Je m'y jetai, à l'exemple des autres, et l'un des derniers, comme le moins fervent et le moins parfait. Je trouvai le prie-dieu sur lequel je m'agenouillai, littéralement tout baigné des larmes de ceux qui m'avaient précédé. J'avais recueilli ses paroles avec avidité, c'est assez dire que mon cœur était percé de mille traits enflammés. Le charme de ses entretiens s'effaça en présence de l'onction du bon Père dans ces relations intimes du confesseur avec le pénitent. Les plus pénibles aveux n'attiraient de lui aucun reproche. « Oh! la bonne faute, di- « sait-il, rendez grâce à Dieu; vous voilà pour ja- « mais délivré de l'orgueil. » Devant tant de charité,

il n'y avait plus moyen d'y tenir, il fallait laisser éclater les sanglots, et répandre les meilleures larmes de son cœur. Je me croyais transporté tout à coup dans les bras de la miséricorde de Jésus-Christ. J'étais tenté de lever la tête, et de lui demander sérieusement s'il n'était point saint Ambroise qui pleurait les péchés de ses pénitents quand ceux-ci n'avaient point de componction. Ah! les incrédules qui ont pu résister à son éloquence n'auraient jamais pu résister à une confession versée dans son sein!

« L'opinion se répandit dans le séminaire que c'était un véritable saint que Dieu nous avait envoyé; car nous étions plus frappés de l'auréole de sainteté qui illuminait son front dans ses brûlants entretiens, que de l'éloquence qui faisait vibrer sa parole, et il avait encore la simplicité de nous dire qu'il craignait par-dessus tout d'être éloquent, dans la crainte de nuire à l'action de l'Esprit-Saint dans nos âmes. Je laisse à penser les fruits d'une retraite prêchée par un tel homme. Au silence qui régnait dans cette maison, peuplée de cent cinquante jeunes gens ordinairement bruyants, on eût dit qu'elle était habitée par des ombres.

« Mais cet homme, qui venait nous dire comme cet autre Jérémie : *A, a, a, nescio loqui*... « A, a, a, je ne sais pas parler..., » se trahit lui-même à la clôture des exercices de la retraite. On chantait la messe du *Sacré-Cœur de Jésus*, que le vénérable Eudes, fondateur du séminaire, nous avait donné

pour premier patron. Le Saint-Sacrement exposé força le prédicateur à se tenir debout. Il avait à parler de l'amour de Jésus pour tous les hommes, mais en particulier pour ceux qu'il destine à continuer et à perpétuer sa mission et son sacrifice sur la terre. Un pareil sujet l'enflamma. Jamais je n'ai entendu de plus beaux développements sur un sujet digne de toutes les méditations de la vie... Le grand orateur nous était enfin révélé, et nous apprîmes plus tard sans surprise les triomphes de son éloquence.

« Il nous quitta enfin, cet homme de Dieu dont nous n'aurions jamais voulu nous séparer, pas plus que saint Pierre ne voulait descendre du Thabor; mais il laissa la paix dans nos âmes, la grâce divine dans les cœurs, et la plus aimable cordialité entre tous les frères. Après son départ, le séminaire parut entièrement renouvelé dans un esprit de ferveur, de charité, d'amour de la règle et de l'étude. Tous nos condisciples de cette époque, aujourd'hui fervents prêtres, ouvriers utiles à la vigne du Seigneur, peuvent rendre témoignage que, loin de rien exagérer ici, je suis au-dessous de la vérité. »

Ainsi Xavier de Ravignan commençait la carrière apostolique; il sortait comme du cénacle; son visage portait les traces des langues de feu, et l'esprit de Dieu était en lui, et il s'en allait avec l'ardeur brûlante de ceux qui, partis du mont Sion, se partagèrent l'univers. Il avait quitté Estavayer-le-Lac avec un désir immense de sauver des âmes, et il

remplissait sa mission dans ce pays de France qu'il aimait tant! Bien plus, il donnait les prémices de son zèle dans sa patrie à cette jeune portion qui, plus tard, devait être mise à la tête du troupeau, portion choisie qu'il importe d'élever à la perfection la plus haute, car ici-bas dans l'Église de Dieu elle est ce qui fait le plus de bien et ce qui peut faire le plus de mal.

CHAPITRE XV

Xavier de Ravignan prêche la station de l'Avent à Amiens. — La station du Carême à Saint-Thomas-d'Aquin. — Il est demandé à Bordeaux; retour aux lieux de son enfance; lettres édifiantes. — La station de l'Avent à Bordeaux.

Durant toute l'année 1835, nous trouvons Xavier de Ravignan établi à Saint-Acheul, d'où l'avait chassé la révolution de 1830; il était là comme admoniteur du supérieur. Il priait et travaillait. Dans une lettre du 18 avril 1835, il parle « d'occupations suivies » qui l'ont retenu durant le Carême, ce qui donne à croire qu'il exerçait le saint ministère parmi les fidèles de la ville voisine. Désigné pour prêcher la station de l'Avent de cette année dans la cathédrale d'Amiens, il dut passer l'été et l'automne à s'y préparer. Cette station de l'Avent fut sa première apparition publique dans la chaire d'une église de France; des auditeurs nombreux s'attachèrent à sa parole; on l'admira, on l'aima, et, ce qui vaut mieux encore, on tomba à ses pieds : il ramena beaucoup d'âmes à Dieu.

Le 31 décembre 1835, il écrivait de Saint-Acheul : « Je viens de terminer ici la station de l'Avent à la « cathédrale, et avant la fin de janvier, je dois me

« rendre à Paris pour donner le Carême à Saint-« Thomas-d'Aquin. » Paris avait connu, en effet, l'impression produite à Amiens par l'éloquence de Xavier de Ravignan ; quelle pieuse fête que de l'entendre dans ce faubourg même qui lui gardait un si cher souvenir! Lorsqu'il parut dans la chaire de Saint-Thomas-d'Aquin, il y avait quatorze ans que le monde ne l'avait vu. Celui qu'on appelait alors l'*abbé de Ravignan* était là devant un auditoire composé de magistrats, de jurisconsultes, d'avocats, composé d'une société qui avait été la sienne ; on se rappelait sa jeunesse brillante, ses courtes mais belles années de magistrature, sa retraite soudaine au sein de la solitude religieuse ; la dernière fois que les uns ou les autres l'avaient vu, c'était à un bal, dans une soirée étincelante ou dans un cercle de causerie aimable ou sur le siége de l'avocat général ; ils le retrouvaient en soutane et en rochet, les cheveux courts, le front déjà dépouillé ; ils le retrouvaient pâle et maigre, et portant sur sa face l'empreinte austère de je ne sais quel souffle de l'éternité et le sceau de Dieu. Le prédicateur exposa les vérités du christianisme avec une foi ardente, une fermeté haute, une imposante gravité, une sainte audace de langage. L'effet de sa parole fut très-grand pendant ce Carême de Saint-Thomas-d'Aquin : on sentit qu'il y avait là une irrésistible puissance d'âme. Un journal religieux (1) disait avec vérité, au

(1) *L'Univers.*

sujet de ce nouveau venu dans la chaire chrétienne : « Il est prêtre : il ne déclame, il ne professe pas, il « ne parle pas, il prêche : il prêche comme ayant « autorité, *tanquam potestatem habens.* Nul de « nos prédicateurs n'empreint mieux sa parole de « ce divin caractère. » Le journal catholique rappelait la joie de sainte Thérèse chaque fois qu'apparaissait quelque part un grand prédicateur, et comme sainte Thérèse il avait voulu se réjouir. C'était le temps où d'autres orateurs chrétiens annonçaient avec éclat la parole de Dieu dans les diverses églises de Paris ; l'empressement public était beau comme un réveil religieux : combien nous aimions à recueillir les hommages éloquents rendus à la religion après tant d'outrages !

Le 24 février 1836, pendant que Xavier de Ravignan prêchait le Carême à Saint-Thomas-d'Aquin, M. Frayssinous, volontairement retenu dans l'exil par d'illustres devoirs, écrivait ces lignes à une femme du faubourg Saint-Germain : « Outre vos « prédicateurs fameux, vous en avez un nouveau « qui n'est pas loin de vous. Je l'ai connu beaucoup « lorsqu'il officiait au parquet de la Cour royale de « Paris. Tous ses collègues l'admiraient pour l'éclat « de son beau talent. S'il tient tout ce qu'il promet- « tait, et il le tiendra, la parole sainte de l'homme « de Dieu sortira de son âme avec tout ce qu'elle « a d'énergique, de profondément senti et de plus « touchant. Allez l'entendre, et donnez-m'en des « nouvelles. »

Cette laborieuse quarantaine lui avait fatigué la tête; il alla faire un petit voyage à Notre-Dame-de-Liesse, par Soissons et Laon, et s'en trouva bien. Rentré vers les derniers jours d'avril 1836 à son *cher Saint-Acheul*, dans cette douce et paisible retraite il se reposait pour pouvoir reprendre des travaux importants.

Mais les moments de repos étaient toujours bien courts pour lui. Nous avons parlé de ces Exercices Spirituels qu'il comprenait et faisait comprendre avec une supériorité si rare. Ce fut lui qui, dans cette année 1836, à Saint-Acheul, donna les Exercices de trente jours aux religieux du troisième an; nous avons entendu dire que Xavier de Ravignan pénétra alors dans les profondeurs de la vie spirituelle avec une piété, une force, une éloquence dont l'impression ne s'est point effacée.

Dans une lettre du mois d'avril 1835, il avait dit à son frère « : Vous avez le désir de me voir auprès « de vous une fois au moins; c'est peut-être un « plus grand bien de ne point nous retrouver en fa- « mille, et Dieu semble le décider ainsi; car je ne « vois guère de chances pour aller dans le Midi. » Ces vœux formés par ceux qui l'aimaient et auxquels l'homme de Dieu n'eût pas osé s'associer, devaient être remplis. Le Carême de 1836 à Saint-Thomas-d'Aquin avait retenti; le cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux, exprima le désir que Xavier de Ravignan prêchât l'Avent de cette même année dans sa cathédrale. En attendant la réponse de ses

supérieurs, l'homme de Dieu écrivait à sa mère, le 22 avril 1836 : « Quelque désir que j'aie de vous voir, « j'ose croire que vous jugerez avec moi qu'il faut « consulter, dans cette question de l'Avent, uni-« quement la plus grande gloire de Dieu, et que « vous laisserez tranquillement, ainsi que moi, à la « douce Providence le soin de la décider. N'y mêlez « pas, je vous en prie, aucun motif, aucune consi-« dération de famille; les œuvres du saint ministère « doivent se régler par des vues toutes d'en haut. »

Dès cette époque, Xavier de Ravignan était désigné pour monter dans la chaire de Notre-Dame, au Carême de 1837; il se demandait si, dans l'état de fatigue où se trouvait son cerveau, l'Avent de Bordeaux ne compromettrait pas le Carême de Paris. Mais l'ordre des supérieurs trancha la question; il fut convenu que Xavier de Ravignan se rendrait à Bordeaux, et comme ce voyage devait être une joie pour lui et pour les siens, il tint à savoir si quelque démarche n'avait pas été tentée par sa famille. Quelle perfection religieuse dans de tels scrupules! La santé de ce nouvel ouvrier de la vérité ne se remettait pas : « Priez pour moi, écrivait-il au mois de mai 1836, « je me ressens encore d'une fatigue nerveuse qui « m'a arrêté à Paris; je ne puis encore travailler, « ni m'appliquer; cependant j'en aurais grand be-« soin. La volonté de Dieu soit faite seule en tout.» Il partait de Paris pour Bordeaux le 16 octobre, après avoir fait une retraite à Saint-Acheul; dans la lettre où il annonçait son départ il disait :

« Prions que Dieu bénisse son œuvre et nous assiste « de sa grâce pour la conversion des pécheurs. »

Son intention avait été d'abord de loger à l'archevêché ou au grand séminaire ; mais sa mère eut la joie de le recevoir chez elle. Arrivé à Bordeaux dans la matinée du 19 octobre, il embrassa sa mère, et puis s'en alla dire la messe dans une petite chapelle du voisinage.

Les semaines qui précédèrent l'Avent furent données à des joies de famille que Xavier de Ravignan avait le secret de sanctifier. Il resta à Bordeaux jusqu'à la fin d'octobre, et se rendit ensuite chez une de ses sœurs (1) au château de Montpellier, situé dans la commune de Saint-Laurent. Il retrouvait ainsi, après une absence de seize ans, les lieux de son enfance, le tombeau de son père, la Gurgue et tous ses souvenirs ; les moindres détails de ce doux et lointain passé étaient présents à sa mémoire. Après dix jours écoulés au milieu de ces jouissances de famille, Xavier de Ravignan chercha une solitude pour se recueillir et se préparer à sa station de l'Avent. A trente lieues de Bayonne, il y en avait une à laquelle tout le conviait ; cette solitude, douce à son cœur, fut le château de Ravignan, qui appartenait à son frère aîné, heureux d'avoir pour hôte le meilleur ami de son âme, l'ange de ses jours. C'était à Ravignan que, pour la première fois, en 1819, Xavier avait laissé voir à sa mère le désir d'embrasser l'état ecclésiastique.

(1) Madame de Roll.

A peine établi dans le vieux manoir, il écrivit à sa sœur bien-aimée qu'il venait de quitter, et qu'une infirmité éprouvait tristement ; cette lettre renferme à la fois des consolations religieuses et l'expression d'un cœur vaillamment disposé à tous les sacrifices. Après avoir remercié la Providence de lui avoir ménagé des instants passés en famille, il rappelle avec édification et émotion les sentiments pieux de celle qu'il appelle sa chère Pauline, et la bonne préparation d'une de ses filles au grand acte de la première communion, puis il ajoute :

« Dieu est avec vous, je n'en puis douter, d'une « manière toute spéciale ; avec vous par votre heu- « reuse et paisible union avec un autre vous-même, « et si bien fait pour vous; Dieu avec vous, par « l'esprit vrai et éclairé de foi et de pratique qu'il « vous donne ; avec vous par ces chers et pieux en- « fants que j'aime tant, et qui ne vous préparent, « j'en ai la ferme espérance, que des consolations « réelles : récompense que vous méritez. Dieu est « avec vous encore par la maladie et par la priva- « tion momentanée de vos pauvres yeux, mais qui « vous seront rendus parce que vous aurez su espé- « rer au Seigneur. Ainsi, les maux, les biens, dans « les desseins de l'aimable Providence, se mêlent et « se succèdent dans notre vie, jamais trop pour nos « forces, assez pour sentir que notre bonheur est là- « haut, et pour sentir ici-bas cependant que le Sei- « gneur est la bonté et la miséricorde même.

« Si le présent a ses croix, l'avenir ses inquié-

« tudes, on les jette à la fois dans le sein de Dieu ;
« on se remet tout entier dans ses mains ; on lui rend
« tout ce qu'il donne ; on le bénit de tout ce qu'il
« envoie de réserve, et on attend en paix. Est-ce
« que vos enfants doutent de la tendresse de leur
« mère, de leur père, ou de leur vive sollicitude ? Et
« quelle mère, quel père que Dieu, auteur de toutes
« choses ! Aimons donc à nourrir ces intimes, ces
« généreux, mais paisibles sentiments de confiance.
« C'est la confiance surtout que Dieu demande ; alors
« il se charge seul encore plus et avec plus d'amour
« de tout ce qui nous touche. Fortune, famille,
« établissements à venir, Dieu sait, prévoit, dirige
« et fait tout selon son éternelle, sainte et ado-
« rable volonté : tout pour sa gloire et notre plus
« grand bien. »

Ceci tient si véritablement au fond de toute destinée humaine, qu'il n'est personne qui ne puisse s'en faire une utile application.

Xavier de Ravignan continuait ainsi :

« Il m'eût été agréable, bien conforme à nos af-
« fections fraternelles, de prolonger mon séjour
« auprès de vous ; je ne le pouvais pas ; et je sens
« assez de grâce et de force dans ma vocation pour
« ne vouloir plus, si ce n'est dans les desseins de la
« Providence, ces douces jouissances de famille,
« bien légitimes assurément, mais qu'un compagnon
« de Jésus doit sacrifier à son exemple, pour aller à
« la recherche de tant d'âmes égarées et perdues.
« Allons, du courage, prions et espérons pleine-

« ment. Quand la terre nous attire avec ses peines, « et nous fait décroître d'un état de paix et de vive « confiance, relevons-nous par le pensée que Dieu « est avec nous et qu'il nous mène par la main. »

Puis l'homme de Dieu envoie des témoignages de religieuse reconnaissance à tous ceux qui se sont respectueusement empressés autour de lui dans le pays de ses jeunes années; il n'oublie pas le *bon Dumaine* qu'il avait retrouvé à Saint-Laurent, avec le même plaisir qu'un membre de sa famille, et dont le souvenir se mêlait à tant de chères images. Il remercie tendrement les siens « de toutes les « bontés dont ils ont comblé un indigne et pauvre « frère, » et termine par ces mots : « Adieu, tout à « vous pour l'éternité. La nuit s'avance un peu « et me presse de finir, quand mon cœur voudrait « prolonger une douce causerie auprès du foyer de « Montpellier, où je suis en pensée. »

Pendant toute la durée de sa station à Bordeaux, Xavier de Ravignan eut un auditoire considérable; on recueillit avec respect et amour cette parole si noble et qui partait d'un cœur si brûlant de charité. Elle ne fut pas comme la semence qui tombe sur le rocher, semence inutile qui ne germe point et demeure livrée aux oiseaux du ciel; elle porta des fruits bénis. Plus d'un Lazare enseveli dans l'erreur brisa ses liens et souleva la pierre de son sépulcre.

CHAPITRE XVI.

Comment la religion chrétienne a reparu en France au XIX[e] siècle. — *Le Génie du Christianisme*. — Les conférences de Saint-Sulpice. — Les conférences de Notre-Dame.

Les conférences du P. de Ravignan à Notre-Dame et son ascendant religieux sur les âmes forment comme une époque dans l'histoire du renouvellement du christianisme parmi nous; avant de le suivre dans cette œuvre si grande et si belle, il importe de rappeler comment d'autres avaient ouvert la voie.

Une nation séparée de Dieu doit y être ramenée ou périr. La Providence veut que la France demeure; il lui plaît de s'en servir comme d'un instrument pour l'accomplissement de ses desseins éternels. C'est pourquoi, après les jours où de coupables folies avaient chassé Dieu de nos temples comme elles l'eussent voulu chasser du ciel, des jours réparateurs commencèrent. *Ce bruit sourd d'impiété* que Fénelon avait entendu, était devenu, au XVIII[e] siècle, une tempête, et la tempête s'apaisait. Un besoin profond de religion sortait du milieu de tant de ruines; l'impiété apparaissait avec ses immenses

ravages et ses fruits sanglants : sa face déplaisait. Le crime avait tiré les conséquences des principes établis avec tant de légèreté et d'audace ; on trouvait que c'était assez d'horreurs, de débris et de tombeaux. La France, étonnée de tout ce qu'on avait détruit en dix ans, lasse de porter le poids d'une vie sans croyance, redemandait le culte des aïeux, les prêtres et les autels. Un homme alors dont l'épée était souveraine comprit d'un coup d'œil de génie ce vaste désir d'un pays renaissant et eut le courage d'y répondre malgré les oppositions ignorantes et vulgaires de ceux qui l'entouraient, car il arrive parfois que les instruments de la puissance publique valent moins que les peuples. Le premier consul avait vu dans le retour à la foi catholique une force pour son gouvernement : il tira grand honneur et grand profit de l'ouverture des églises.

Mais si l'opinion générale penchait vers le christianisme et le réclamait comme un bien trop longtemps perdu, c'était plutôt à des souvenirs qu'à des lumières qu'on revenait; on aimait à retrouver son église par un instinct social, conservateur et patriotique, mais on ne connaissait rien ou presque rien de la religion. On avait oublié ses bienfaits et ses œuvres immenses, sa supériorité divine sur toute institution de main d'homme, la touchante et sublime poésie de ses cérémonies et de ses fêtes : il fallait frapper un grand coup dans le royaume de l'esprit. Un ouvrage était à faire, non pas à grand renfort de raisonnements et de démonstrations, mais

avec cette double puissance qui séduit et qui subjugue, qui fait rêver et penser, qui relève, anime et colore toute chose : nous voulons parler de l'imagination et du style. Il importait qu'on admirât ce qui avait inspiré de la pitié au XVIII[e] siècle, ce que beaucoup de beaux esprits continuaient à mépriser. Un prosateur brillant, un grand peintre se rencontra pour remplir cette tâche.

Un jeune Français, émigré et voyageur, qui, au début de sa vie, s'était peu occupé de religion, avait fait connaissance avec Dieu au milieu des forêts et des grands spectacles du nouveau monde; on ne revient point impie des royaumes de la solitude; c'est lui-même qui nous le dit : « Malheur au voya« geur, ajoute-t-il, malheur au voyageur qui aurait « fait le tour du globe et qui rentrerait athée sous « le toit de ses pères! » Après avoir cherché sa voie, M. de Chateaubriand la trouva dans le christianisme; son livre arriva à l'heure la meilleure, la mieux choisie : c'est l'à-propos le plus magnifique dont les lettres aient gardé le souvenir. Quiconque est allé au fond de l'histoire du genre humain n'ignore pas le rôle de l'imagination chez les peuples : le méconnaître ce serait ne rien entendre à l'art de gouverner les hommes. On a beaucoup fait pour une grande chose quand on l'a réconciliée avec l'imagination. Le livre de M. de Chateaubriand rendit ce service au christianisme : il restera comme une grande date. N'y cherchez pas une forte théologie, une philosophie profonde, un savoir étendu, les fécondes richesses

des Pères de l'Église; cherchez-y tout ce qu'on peut attendre du sentiment et de la couleur. A la distance de plus d'un demi-siècle, et pour nous qui sommes déjà la postérité, cet ouvrage ne reste pas admirable de tout point; il conserve surtout sa valeur par la partie descriptive et la partie critique; les tableaux purement chrétiens, où l'on sent davantage la recherche et le manque de naturel, ont quelque peu vieilli : c'est par la vérité du style que les écrivains gardent leur jeunesse. Mais si aujourd'hui une attentive lecture du *Génie du christiainsme* est moins fertile en enchantements, on y trouve encore et on y trouvera toujours des beautés réelles et neuves, des beautés d'un ordre supérieur qui n'appartiennent qu'à M. de Chateaubriand : elles portent l'éclatante effigie d'un des plus puissants talents qui aient honoré les lettres françaises. Les défauts de M. de Chateaubriand ont d'ailleurs un certain caractère qui laisse quelque chose au vague de la pensée : il y a des nuages que le regard aime à suivre. Le *Génie du Christianisme* atteignit son but avec un retentissement prodigieux : nous doutons que personne se soit converti et se soit confessé après l'avoir lu, mais on pouvait aller à la messe tête haute.

L'imagination était séduite au profit de la religion chrétienne; toutefois la raison attendait une autre parole. On désirait croire, mais on désirait s'instruire et se rendre compte de la foi jusqu'à de certaines limites. Les objections contre Dieu et le christianisme traînaient partout et avaient pris place

dans les habitudes contemporaines ; il était nécessaire d'imposer silence aux lieux communs d'incrédulité dont les livres et les académies prolongeaient assez bruyamment l'écho et d'entreprendre sur ce point l'éducation des générations nouvelles. L'accomplissement de cette œuvre d'apôtre était réservé à M. Frayssinous.

Lorsque, porté sur le flot des années, on regarde en arrière, que de choses dont la complaisance ou la passion faisait grand bruit et dont rien ne reste ! Que de renommées rapidement ensevelies parce qu'elles ne se soutenaient point par elles-mêmes ! La mémoire de M. Frayssinous s'élève et grandit par-dessus la poussière de tant de noms qui se croyaient éternels. Et comme les œuvres de l'homme, de même que les monuments, demandent à être vues à distance, les travaux de M. Frayssinous, à quarante ou cinquante ans de date, se montrent à nous dans leur vraie grandeur.

Dès 1801, nous trouvons M. Frayssinous à l'église des Carmes, où il se fait catéchiste pour rappeler les principes de la religion : c'étaient déjà des conférences ; M. l'abbé Michel Clausel de Coussergues présentait les objections ; M. Frayssinous y répondait. Quelle nouveauté dans ce Paris qui, depuis dix ans, ne connaissait plus le christianisme ! Le grand empressement des auditeurs prouvait suffisamment qu'on voulait enfin sortir de cette caverne du mal où tous les crimes s'étaient mêlés à toutes les erreurs. Il était beau de voir l'enseignement de

la foi chrétienne recommencer au lieu même où, peu d'années auparavant, elle avait été scellée par le sang des martyrs. En 1803, il fut permis au conférencier d'établir ses entretiens à Saint-Sulpice, rendu au culte catholique; il se contenta d'abord de la chapelle appelée chapelle des Allemands, puis il se fit entendre dans l'église même; ce fut le 4 janvier 1807 que M. Frayssinous se présenta devant un auditoire ainsi agrandi; une foule brillante se pressait dans la vaste enceinte; le cardinal Maury et le ministre Portalis étaient là; l'impression fut profonde, le succès immense. En 1809, Napoléon accablait de ses violences l'illustre et saint pontife Pie VII; il était tout simple qu'il fît taire le conférencier de Saint-Sulpice. Le retour des Bourbons, en 1814, rendit la parole à M. Frayssinous qui prolongea son œuvre jusqu'en 1822.

Apologiste pendant plus de vingt ans, M. Frayssinous s'adressait surtout à une génération dont le berceau avait été placé entre les temples de la Raison et les échafauds; ses auditeurs du commencement du siècle ne savaient plus; ses auditeurs de la Restauration n'avaient jamais su; de 1814 à 1822, il se trouvait en face d'une jeunesse éprise de toute grande chose, désireuse de s'élever à la connaissance de la vérité, repoussant par un instinct d'honnêteté et de dignité morale les basses doctrines du siècle précédent. Quelle douce et belle mission pour ce fervent apôtre de la religion renaissante! M. Frayssinous fut l'instituteur d'un nombre considérable de jeunes

gens qui devaient avoir leur part d'influence dans leur pays; il fut le flambeau de leurs âmes, et, après la grâce divine, le père de leur foi. Il donna le branle aux intelligences, excita le courage, inspira de généreux desseins; à lui, en grande partie, revient l'honneur du bien religieux accompli sous la Restauration malgré la mitraille quotidienne d'une presse anti-catholique; à lui l'honneur d'avoir semé dans les cœurs tant de germes heureux qui se sont levés à leur heure, et d'avoir ramené et maintenu les traditions chrétiennes dans ces familles où les bons exemples portent une inévitable fécondité.

Lorsque M. Frayssinous monta dans la chaire, il fallait tout prouver, tout jusqu'à l'existence de Dieu; car les hommes avaient mis leur grandeur à se convaincre et à convaincre les autres qu'ils étaient éternellement orphelins. Une situation nouvelle demandait un nouveau genre de prédication; on ne parlait pas à des chrétiens, mais à des esprits étrangers aux premières notions philosophiques et religieuses. Il importait de se placer sur le terrain des principes. M. Frayssinous le comprit tout d'abord; il lui parut triste d'être forcé de plaider la cause de la religion devant ses enfants, comme autrefois les Origène et les Tertullien devant les juifs et les païens, mais il devait subir les nécessités que les temps avaient faites! On s'était efforcé d'établir l'impuissance de la raison humaine à connaître la vérité, et les avantages philosophiques d'un scepticisme absolu; le conférencier de Saint-Sulpice démontra que nous

étions créés pour la vérité, qu'il existait des vérités premières, des vérités de déduction, et que nous avions les moyens d'y atteindre. Et comme le désir du vrai n'empêche pas que l'on ne se trompe, l'orateur cherchait la cause de nos erreurs. Il prouvait l'existence de Dieu par la foi du genre humain, par l'ordre et les beautés de la nature, et mettait en poussière les arguments de l'athéisme. La Providence dans l'ordre moral, la spiritualité de l'âme, la loi naturelle, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, faisaient successivement le sujet de ses entretiens. Il établissait que l'homme doit un culte à la divinité, et que ce culte doit être extérieur et public; il considérait les principes religieux comme le fondement de la morale et de la société, discutait la valeur du témoignage, la question des miracles, examinait les livres de Moïse et les Évangiles, et montrait dans l'établissement du christianisme une fondation divine. Pénétrant ensuite au plus profond de la religion, l'orateur en contemplait les mystères dont il faisait voir la convenance et l'utilité; il vengeait la religion d'accusations mal fondées, de calomnies trop souvent reproduites, d'inventions déloyales et passionnées, et rétablissait l'exactitude théologique sur des points de doctrine dont on s'armait. Il montrait la force sociale de la doctrine catholique, et ne voyait pas pour la France de plus solides éléments de grandeur, de paix et d'avenir.

Il suffit d'indiquer cet ordre d'idées, cet ensemble de leçons chrétiennes pour comprendre l'im-

portance du service rendu par M. Frayssinous à la jeunesse française dans les premiers temps du XIXe siècle. Tant de faits et de considérations, tant de raisonnements et de preuves versaient des flots de lumière dans ces intelligences qui ignoraient tout en religion et cherchaient sincèrement la vérité. L'orateur parlait avec clarté, avec une force nerveuse, avec un bon sens spirituel et ferme; son savoir était solide, son argumentation serrée, le tour de sa pensée souvent éloquent; on sentait en lui le cœur droit et la foi profonde, l'amour du vrai et l'amour du pays, l'horreur des mauvaises doctrines et la bienveillance pour les hommes; il avait dit un jour : « Si la religion est sans ménage- « ments pour les erreurs parce qu'elle est la vérité, « elle est pleine de condescendance pour les per- « sonnes parce qu'elle est charité. » Les traditions du XVIIe siècle plaisaient à la sévérité et à la noblesse de son goût : il respectait la langue comme il respectait l'ordre, les convenances, la vérité, et dans ses soins pour bien dire il y avait quelque chose de ce sentiment qui le portait aux bonnes actions.

En citant M. de Chateaubriand et M. Frayssinous comme deux puissantes influences qui, par des voies diverses, avaient favorisé le retour à la religion, nous n'oublions pas d'autres travaux dont la date se rattache avec un éclat immortel à l'œuvre de reconstruction parmi nous; M. de Bonald fit en quelque sorte rentrer Dieu dans la philosophie, dans les sociétés, dans les traditions du genre

humain; M. de Maistre attaqua l'erreur à outrance avec les vues originales d'un génie rare et l'audace d'un homme qui se sent en possession de la vérité; M. Lamennais frappa de grands coups pour tomber ensuite, hélas! du haut de sa gloire; et enfin, à côté de ce groupe d'ancêtres illustres, faisons une part à M. Michaud qui, le premier en France au XIXe siècle, réhabilita la grande épopée du moyen âge catholique, car ce fut en 1808 que parut le premier volume de son *Histoire des Croisades*. Mais la renaissance religieuse appartient surtout, dans la mesure que nous avons marquée, au *Génie du Christianisme* et aux Conférences de Saint-Sulpice.

Après la révolution de 1830 le mal était immense dans notre pays. De jeunes chrétiens se demandèrent s'il n'y avait rien à faire; on se souvint des Conférences de Saint-Sulpice, et Dieu inspira l'idée d'établir des Conférences à Notre-Dame. M. Frayssinous n'était plus là; les années et le malheur avaient passé sur sa tête et ajouté à sa gloire; mais les athlètes ne manquent jamais à la cause religieuse, et la Providence répand sur eux les dons par lesquels ils doivent réussir. Les Conférences furent ouvertes dans la métropole de Paris par un jeune prêtre d'un talent vif, éclatant, original; il parlait comme peu d'hommes ont parlé depuis qu'il y a des orateurs sur la terre; son grand but était de réconcilier les temps nouveaux avec la religion, et vraiment il avait tout ce qu'il fallait pour ravir la jeunesse; parmi les ennemis du christianisme, on rencontrait

alors des écrivains dont l'imagination et le style pouvaient séduire, mais le jeune orateur se montrait bien plus séduisant que ces enchanteurs fantasques et vagabonds; on accusait le christianisme de haïr la liberté; le jeune orateur, ancien rédacteur de *l'Avenir*, possédé lui-même d'une flamme dont il avait besoin de contenir les ardeurs, rappelait que, sans l'Évangile, il n'y aurait en jamais de liberté pour les peuples, et répétait que si le christianisme disparaissait du monde, le monde retomberait dans la servitude; en sortant de Notre-Dame, tout chrétien se sentait armé, tout incrédule se voyait forcé de réfléchir et de modérer l'expression de ses mépris. Celui qui n'était encore que l'abbé Lacordaire ayant pris le chemin de Rome, il fallut lui donner un successeur à Notre-Dame : l'illustre M. de Quélen désigna l'*abbé de Ravignan*.

Notre religieux parut pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame au Carême de 1837. L'immense auditoire, curieux d'entendre le nouveau venu, ne le connaissait presque point, et le peu qu'on croyait savoir de lui n'était pas de nature à plaire à une jeunesse si profondément travaillée par la révolution. Tous les regards s'attachèrent sur cette noble et austère figure qui n'offrait plus rien de la terre, mais où se trouvait comme gravée la longue habitude de la méditation et de la pénitence. Avant de commencer, le prédicateur eut un moment de recueillement qui fit tout à coup passer dans les âmes une irrésistible impression de respect. Puis il

fit un grand signe de croix qui donnait en quelque sorte la mesure de sa foi, et ses premiers mots, au milieu du silence, retentirent comme une musique dans la vaste nef. L'auditoire était déjà subjugué. Plus le prédicateur avançait dans son discours, plus on subissait l'empire de ses fortes et calmes convictions ; on remarquait la perfection de ses gestes et de sa diction, et nul n'eût osé penser que c'était de l'art, car on se sentait en face d'un apôtre ; il y avait dans sa personne tant d'autorité et d'éloquence que les assistants demeuraient suspendus à ce qu'ils voyaient comme à ce qu'ils entendaient. Mais ce qu'il disait était la vérité elle-même ; un grand orateur venait de se montrer, sans ressembler en rien à son prédécesseur dans la chaire de Notre-Dame, et les auditeurs émus répétaient tout bas : « C'est un homme de Dieu. » Tel il fut le premier jour, tel on le retrouva dans sa carrière oratoire de dix ans à Notre-Dame. Xavier de Ravignan garda, à peu de chose près, l'ancien auditoire de l'abbé Lacordaire, et l'assemblée s'accrut de beaucoup d'hommes des rangs élevés de la société française, attirés par le désir de mettre un ordre complet dans leur vie. On accourait à ces Conférences du dimanche comme à des fêtes ; l'intelligence y cherchait sa lumière, le cœur son repos ; les âmes qui essayaient de remonter à Dieu y faisaient provision de courage. Chacun était content de se trouver là ; le bonheur d'occuper un petit espace dans l'enceinte ne paraissait pas trop payé par de longues heures d'attente.

Les plus belles gloires contemporaines se groupaient autour de la chaire comme des hommages rendus à la religion, et faisaient cortége à une parole toujours pieusement écoutée ; Xavier de Ravignan, s'adressant aux meilleurs côtés de l'homme, excellait à le prendre par le sentiment de l'honneur, et quand son auditeur redevenait chrétien, c'est qu'il rentrait dans la plus noble part de lui-même.



CHAPITRE XVII.

Les Conférences du P. de Ravignan à Notre-Dame.

De 1837 à 1846, Xavier de Ravignan prêcha les conférences du Carême dans la métropole de Paris; il nous serait impossible d'interrompre d'année en année, durant cet espace de temps, le cours de notre récit, pour apprécier successivement les stations quadragésimales; nous aimons mieux, dès ce moment, présenter, dans un seul et même tableau, tout l'ensemble d'une œuvre oratoire si belle et si féconde; nous suivrons non pas les dates pour chacune des conférences, mais l'ordre dans lequel Xavier de Ravignan les classa lui-même aux derniers temps de sa vie; c'est dans cet ordre qu'elles verront le jour, nous l'espérons.

Au début du Carême de 1837, l'orateur, s'adressant pour la première fois aux auditeurs de Notre-Dame, recherchait où en était la société française dans sa marche morale et religieuse; il s'attachait à démêler les éléments favorables et les éléments contraires au catholicisme. Les trois choses qui lui paraissaient comme autant d'éléments favorables étaient le *besoin constaté*, *le doute avoué* et une sorte d'alliance

admise avec la langue de la foi; il ne voyait rien de plus alors au fond du mouvement qu'on appelait le mouvement religieux.

A cette époque, en effet, nous n'apercevions que des voyageurs las de cheminer dans les pâles régions du doute, et cherchant une croyance qui fût pour eux comme la pierre où Jacob reposa sa tête. Le deuil avait gagné les imaginations, la littérature était gémissante, les jeunes gens vidaient promptement la coupe de leurs jours, et plusieurs, désertant la vie, demandaient au sépulcre une paix que Dieu seul aurait pu leur donner. Une génération sans énergie se traînait dans le vide du monde moral : ce vide était l'absence même de la foi au milieu de nous. On ne croyait pas, mais on ne s'en vantait plus comme au XVIIIe siècle; on le regrettait, et trop souvent ce regret se perdait dans le vague d'une contemplation nuageuse.

L'orateur de Notre-Dame retraçait cet état des esprits; sur le front de la société travaillée et malade il lisait ces mots : « Besoin de croire; » c'était comme la déclaration du mal et du remède. Puis l'orateur peignait ainsi le doute avoué : « Le doute, « malaise pénible de l'âme, infidèle usage des lu- « mières célestes; ce doute qui n'est pas la vérité, « qui n'est pas l'erreur, du moins pas encore l'er- « reur décidée; qui mène et ramène l'esprit flottant « de l'une à l'autre, trop souvent pour ne leur de- « mander que ce qui flatte et nourrit les illusions du « cœur : ce doute qui se refuse à lui-même l'examen

« et le jugement, pour éluder ainsi la pensée du sa-
« crifice à faire en se soumettant, qui consent à
« vivre dans une sombre nuit d'agitation et d'in-
« quiétude, balancé entre oui et non : certes, mes-
« sieurs, ce doute est une plaie cruelle que je dé-
« plore amèrement ; mais pour le moment, voici ce
« que j'en veux dire : à une époque de négation
« succède une sorte de réserve et de pudeur publi-
« que envers la foi ; les préventions haineuses s'é-
« tant apaisées, on voit jaillir des sources histori-
« ques mieux connues des faits frappants d'autorité
« et de lumière, faits tout catholiques. Une con-
« viction pressante, gagnant de proche en proche,
« manifeste sous mille formes cette idée plus ré-
« pandue, que s'il y a au monde un asile contre les
« torrents d'incertitude et d'erreur, c'est dans le sein
« du catholicisme qu'il faut le chercher ; que s'il y a
« une vérité grande, sûre, tutélaire parmi les orages
« de l'âme, des temps et des passions, c'est le ca-
« tholicisme lui-même. Et au milieu de ces dis-
« positions, à la vue des ruines anciennes et nou-
« velles, en présence d'un mouvement providentiel
« de la science et de la pensée, à la vue de l'Église,
« de son pontife, de l'unité catholique toujours
« debout, voilà que des hommes, types et organes
« de beaucoup d'autres, ont proféré le mot : *Je
« doute*. Voyageurs de l'un et l'autre monde à la re-
« cherche d'un repos et d'une vérité qu'ils ne veu-
« lent guère rencontrer, ils s'intitulent : *pèlerins du
« doute* : et ce que plusieurs ont dit, combien, sans

« le dire, l'ont pensé! Alors, messieurs, on est dans « l'état de doute avoué; hommage forcé rendu à la « vérité, à la foi du catholique; car c'est devant elle « que chancellent et tombent les contradictions « vieillies, tandis que les remparts de la cité sainte « demeurent debout. » Xavier de Ravignan disait que croire c'est vouloir, et que le désir de croire c'est surtout le vouloir d'une humble prière adressée à l'auteur de toute vérité.

Ce qui frappait le plus l'orateur dans ce qu'il appelait les éléments contraires au catholicisme, c'était un état vague où l'erreur ne se définissait pas, ne se formulait pas, n'avait ni camp ni drapeau.

« Mais concevez, messieurs, si vous le pouvez, « une époque où vous trouvez flottants pour ainsi « dire à la fois dans les pensées, le spiritualisme, le « mysticisme, le matérialisme; et le rationalisme « se faisant tour à tour fataliste, ecclectique, pan- « théiste, disciple du symbolisme, apôtre de la per- « fectibilité indéfinie et progressive; et la vague et « molle indifférence planant sur tout le reste, louant, « approuvant toute forme, toute expression ou af- « fection religieuse, chrétienne ou autre, pour tout « faire entrer dans une grande unité, il fallait dire « dans une grande nullité de religion et de croyance. « Cette époque, la comprenez-vous bien? Cepen- « dant c'est la nôtre. En vérité, quelque chose d'é- « trange se passe à nos yeux, et qui n'était jamais « arrivé à aucun peuple, du moins dans un degré « pareil, que je sache.

« C'est que par ce travail d'intelligence ou plutôt « d'imagination malade, on voit surgir à la surface « de la société à peu près la collection de toutes les « erreurs connues : mille opinions incohérentes « qui confondent le vrai et le faux, qui demeurent « ébauchées et semées çà et là comme au hasard, « dans les esprits ; singulier symptôme, qui ne « donne aucun caractère dominant et marqué d'er- « reur ; véritable chaos d'idées et de langage, sans « énergie du reste, sans système fortement conçu ni « dessiné : il semble que nous assistions à une dé- « composition sociale et morale par lambeaux. Pas « une main à puissante influence qui saisisse et « plante un drapeau d'école, pour être suivi au « moins ; personne qui bâtisse la cité d'erreur ; non ; « et ce n'est pas tant parce que la vérité est vivante « et forte, mais parce que l'erreur est faible et lan- « guissante. Toutes ces oscillations de la pensée re- « présentent assez l'isolement des rêves de la nuit et « leur fantastique existence. D'ailleurs où planter et « bâtir ? Tout est mouvant et inconstant autour de « nous, et la terre fuit sous nos pas. »

C'était bien la situation morale de la France il y a vingt ans. L'erreur n'avait pas de figure arrêtée; elle était partout sans qu'elle fût saisissable. On ne savait où prendre son ennemi dans l'épaisseur de la nuit, et comme le héros d'Homère, le soldat de la cause religieuse n'eût demandé que d'y voir clair autour de lui.

Les choses ont maintenant changé ; l'erreur s'est

ardemment réveillée, en présence de la vérité devenue beaucoup plus forte, et le XVIIIe siècle s'agite dans son sépulcre pour recommencer la guerre directe au christianisme.

Mais, ainsi que le disait Xavier de Ravignan en poursuivant son œuvre à Notre-Dame, la loi du combat divise l'humanité en deux camps. C'est surtout dans l'histoire qu'on doit étudier cette lutte. « L'histoire, selon le mot de notre orateur, instruit « et ne blesse pas; le passé raconte le présent. » Dans une conférence sur la lutte païenne, l'orateur établissait la nature des erreurs de l'ancien monde, en donnait la saine interprétation, en faisait l'application présente. « La notion de Dieu, dit-il, résiste « et se défend par sa propre vertu au dedans de « nous; » aussi l'homme garda le sentiment d'une puissance supérieure, mais l'idée de Dieu s'altéra. Le culte de la force, le culte de la forme et de la vie sensible, voilà la première religion d'erreur et la source de toutes les déviations morales. Les hommes tombèrent au-dessous des animaux, oui, au-dessous, « car la brute s'arrête, l'intelligence « abrutie ne s'arrête pas. » « Grand Dieu! » s'écriait l'orateur, « qu'est-ce que l'homme sans la « foi? » Les théories qu'on s'efforce d'accréditer dans le monde nous ramèneraient aux folies du paganisme.

Xavier de Ravignan remarquait qu'on n'avait pas condamné le paganisme autant qu'il le fallait. Il disait avec un accent qui nous remuait : « Bien ca-

« ractériser et condamner l'erreur est une profes-
« sion du vrai et la noble expression d'une intelli-
« gence, d'un savoir et d'un cœur élevé et généreux. »
— « Mais quoi donc? ajoutait-il : est-ce que l'auto-
« rité de l'Écriture, des Pères de l'Église, la série
« palpable des monuments, la succession des génies
« chrétiens, ne valent pas l'autorité d'un ou deux
« rêveurs de l'Allemagne moderne? Est-ce que Bos-
« suet, dans son immortel chef-d'œuvre, le *Discours*
« *sur l'Histoire universelle*, affecta le paradoxe et ne
« sut pas ce qu'il disait, quand il imprima si éner-
« giquement la flétrissure idolâtrique au front de
« l'ancien monde? Bossuet : ah! messieurs, il plane
« encore, comme l'aigle vigoureux des combats,
« au-dessus des molles générations que le temps
« nous a faites... Oui, le monde fut idolâtre, il fut
« païen : entendez-vous? Oui, il se prosterna de-
« vant la force brute qu'il adorait. Que voulez-
« vous? c'était le genre humain de ce temps-là : et
« voilà l'homme sans le christianisme. »

Et voilà de la bonne et véritable éloquence.

L'orateur, allant plus avant, déclare que ne point prononcer hautement que l'homme a été païen, c'est vouloir qu'il le soit encore. « Otez donc, mes-
« sieurs, de devant vos yeux, ôtez ces temples, ces
« idoles, ces noms de divinités impures et tous les
« sombres voiles de l'antiquité; percez à travers les
« nuées amoncelées d'erreurs, pénétrez au cœur
« même de l'homme idolâtre : qu'y trouvez-vous?
« Ce que vous trouvez encore dans le présent :

« l'homme semblable à lui-même, quand il n'a plus « de foi... »

De telles paroles pénétraient dans les intelligences. L'expression de la pensée est belle assurément, mais l'effet n'est point cherché, c'est la vérité elle-même qui le produit. L'effet par les mots ne vaut rien ; il faut laisser cela aux sophistes et aux parleurs de la décadence. La force de Xavier de Ravignan était la force même du vrai.

Si dans l'ancien monde il y eut, d'un côté, erreur et délire, il y eut, de l'autre, résistance et conservation. De la lutte païenne l'orateur passait à la *lutte mosaïque;* il y considérait trois faits principaux : la religion primitive ou patriarcale, la théocratie mosaïque et l'étonnante succession du ministère prophétique. La tranquille beauté et la fraîcheur suave des scènes bibliques s'emparaient de son âme avec un charme qui se changeait en poésie ; il visitait, à travers le lointain des âges, les patriarches sous leurs tentes.

« Qu'on aimerait à reposer sa pensée et son « cœur, trop souvent fatigués du présent, sur ces « hommes révérés des temps anciens, à les contem- « pler sous le beau ciel de la Chaldée, nous don- « nant le type majestueux de ces rois pasteurs cé- « lébrés dans les légendes homériques ou égyptien- « nes, mais bien auparavant et bien mieux dans nos « chants bibliques ! Touchante dignité des mœurs « antiques ! Quel cœur religieux ne s'émeut au sou- « venir d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph,

« de Sara et de Rachel! Quels noms quand on sait « croire avec une âme simple et pure! Quelle foi, « quelle piété tendre et courageuse! Quelle fidélité « à toute épreuve, quel amour paternel, filial et « fraternel! Et ces longues veillées de la vie pastorale « passées à observer les magnificences de la création « dans le spectacle d'une paisible et brillante nuit, « qui léguaient aux âges suivants les premiers fon- « dements de la science avec l'amour de son divin « auteur; et ces contemplations solitaires du soir « dans la vallée, où l'âme venait prendre le repos « de la conversation divine! »

Avec quel sentiment l'orateur parlait de la paix en Dieu par la foi et l'amour! Comme il sait bien nous faire sentir le recueillement intérieur, les délices de l'homme fait ange par la présence divine et devançant ainsi les jours de la céleste béatitude! Comme son âme passait dans la nôtre, quand il s'écriait, avec ce son de voix qui ne peut s'oublier : « Si nous connaissions le don de Dieu et les béné- « dictions de sa douceur! »

L'orateur expliquait les sévérités de la loi mosaïque par le caractère même du peuple juif si endurci, si corrompu, toujours tenté de revenir à l'Égypte polythéiste. Il disait que le code des Hébreux, admirable mais dur, était comme un fort armé, comme un rempart impénétrable bâti pour ceindre au moins quelque part la vérité et la couvrir des incursions de l'étranger. La parole révélée avait pour témoin et pour défenseur Dieu lui-même; il

s'agissait de maintenir la foi première et de montrer l'action divine. Les calamités tombées sur le peuple juif, rebelle à la loi, rappelaient d'autres malheurs à l'apôtre de Notre-Dame :

« Voulez-vous savoir comment Dieu tient en main « les rênes du gouvernement des États, tout en laissant aux passions humaines leur libre essor ; comment il veut être consulté, obéi, honoré par la « religion publique et sociale, placé en tête des « institutions et des lois pour présider aux destinées des empires ; comment il les brise, quand il « lui plaît, les uns contre les autres ; comment il « châtie et broie les peuples conquis sous le joug « du tyran et le fer des soldats, lisez les annales « du peuple hébreu et sachez comprendre toutes « les histoires, la vôtre d'abord. Et n'oubliez pas « que les nations, non pas les individus, trouvent « ici-bas la justice qui leur est due, qu'ici-bas, « comme nations, elles reçoivent du souverain « juge des récompenses et des châtiments mérités. »

Le ministère prophétique établi chez le peuple hébreu est un spectacle d'une frappante grandeur ; Xavier de Ravignan en exposait le caractère et le sens divin ; il faisait voir que l'attente du Messie est toute la destinée de la nation israélite : elle n'existe, n'agit, ne souffre, ne succombe que pour annoncer celui qui doit venir. Les peintures de l'orateur sont vives, rapides, vigoureuses.

Après la lutte mosaïque, vient la lutte évangé-

lique. La conférence s'ouvre par un tableau de la corruption païenne chez les nations ; puis l'orateur se demande quel sera donc l'enseignement donné au monde à l'heure solennelle où le monde a besoin d'être sauvé, quelle sera la pensée divine, quel trait marquera l'époque nouvelle : « Messieurs, le voici : « Un jour un arbre fut abattu dans la forêt : il fut « travaillé, façonné. Cette fois, ce n'était pas pour « en faire un dieu, non : c'était pour quelque chose « de mieux ; on en fit une croix. Un homme, abreuvé « de douleurs, d'ignominies, d'outrages, condamné « au dernier supplice par la lâcheté d'un juge pré- « varicateur, doit la porter cette croix. Il la charge « sur ses épaules ; épuisé de fatigue, il la traîne jus- « qu'au sommet de la colline. Là, ses vêtements lui « sont arrachés avec violence : il est attaché, cloué « au bois ; la croix est plantée... elle est debout... « le monde est régénéré, changé, enseigné à jamais. « Vaines pensées des hommes, où êtes-vous ? »

Un frisson religieux gagnait l'auditoire de Notre-Dame.

Les hommes croyaient que, pour soumettre l'univers, il fallait de brillantes armées et de puissants génies ; non, les faits ont répondu :

« Une chair livide et meurtrie, du sang épanché « avec violence, une couronne d'épines, une mort « infâme et cruelle, une croix de bois : Seigneur, « voilà vos armes, et l'instrument du triomphe pré- « paré pour la conquête de l'univers. C'est là un « fait, le plus incontestable et le plus attesté. Et

« toutes les pierres de ce temple se sont dressées « pour lui rendre hommage. Voyez-vous, au fond « du sanctuaire, cette croix dominer sur l'autel? « Elle dit : Ce temple a été bâti pour moi. »

La simplicité de ce langage porte avec elle une beauté qui saisit, et c'est beau parce que c'est vrai.

La folie de la croix, comme pensée de Dieu, fera longtemps la stupeur de l'esprit de l'homme; l'univers conquis par un renversement de la raison humaine restera l'embarras des sages qui ne sont pas chrétiens. Xavier de Ravignan s'attache à cette folie de la croix avec d'admirables accents :

« Parlez-moi, tant que vous voudrez, le langage « des hautes considérations sur le christianisme : dites « qu'il est la souveraine raison, la plus noble philo- « sophie, qu'il est le perfectionnement le plus su- « blime de l'intelligence humaine, qu'il se révèle au « génie avec des caractères de grandeur et de beauté « qui le transportent et le ravissent. Ah! j'en con- « viens du fond le plus intime de mes entrailles. « Mais sans la folie même de la croix de Jésus-Christ « comme base et comme type générateur du chris- « tianisme, vous ne m'offrez pas la pensée divine, « vous ne me parlez pas la langue divine. Dieu ne « sera Dieu pour moi, il ne sera le Dieu de ma foi « que lorsque je le verrai déjouant et renversant « tous les conseils de la raison humaine, luttant « pour ainsi dire corps à corps contre tous les efforts « et tous les préjugés du sophisme, du génie et de la « science d'erreur, contre toutes les passions et

« toutes les fureurs liguées ensemble : par la folie « contre la sagesse, par l'opprobre contre l'hon« neur, par la pauvreté contre la richesse, par l'ex« trême infirmité contre toutes les forces unies ; je le « verrai, dis-je, triompher du monde et de l'enfer, « et par la croix établir la domination sainte du « dogme catholique dans tout l'univers : et c'est ce « qui a été fait. Mais alors vaincu, terrassé par un « poids accablant de divinité, je crois, j'adore et « j'aime, et j'embrasse avec transport la croix qui « m'a sauvé. »

L'orateur combat et ruine par l'autorité de saint Paul et par les faits cette idée souvent reproduite, que le christianisme a été un heureux développement, un heureux progrès de l'humanité dû aux forces mêmes et à l'action croissante de la civilisation et des intelligences. Le christianisme établi est à jamais le fait d'une croix de bois ; c'est donc un acte uniquement et évidemment divin.

La lutte philosophique entre les sophistes du paganisme et les martyrs du christianisme offrit à l'apôtre de Notre-Dame le sujet d'un beau discours. A ses yeux, la haine se personnifia dans Marc-Aurèle, le mensonge dans Porphyre et Julien, la faiblesse dans Plotin. Deux empereurs et deux chefs d'école représentent la lutte du sophisme contre la foi aux premiers âges chrétiens. Marc-Aurèle, si doux dans ses livres, fut persécuteur sur le trône, et persécuteur cruel, malgré les louanges académiques inséparables de sa mémoire. Le christianisme

a eu surtout à souffrir de la part des empereurs qui se disaient philosophes : « Rien de pire, dit Xa-« vier de Ravignan, rien de pire que la haine phi-« losophique de la vérité. » L'éclectisme alexandrin fut une collection de fausses doctrines auxquelles on mêla des notions empruntées au christianisme. Porphyre, Julien, Jamblique, Plotin, travaillaient à réhabiliter le paganisme quand le paganisme était battu en brèche par l'Évangile. Il y eut un panthéisme alexandrin,[1] et le panthéisme n'a pas cessé d'occuper une certaine place dans les cerveaux modernes :

« Sans lumière et sans guide, dit l'orateur, l'es-« prit erre au sein d'un gouffre : la création dispa-« raît à ses regards, et lui-même et tous les mondes « ne sont plus pour ses sens troublés que des « formes fantastiques ou de vaines apparences. « L'homme, sa vie, son âme, son corps, tous les « hommes, tous les êtres, l'univers entier c'est « Dieu. Dieu est un, Dieu est tout. Pour les uns « c'est le moi, pour d'autres l'absolu ; pour ceux-ci « la matière, pour ceux-là l'esprit et l'idée : tout est « l'unité, tout est Dieu. Raison, foi, morale, liberté, « évidence, individualité, ne sont rien ; il n'y a plus « que Dieu, un dieu chaos, un Dieu tout, un af-« freux dédale, une affreuse et profonde nuit, un « horrible rêve où toutes les passions et toutes les « illusions se livrent le combat du délire. Messieurs, « voilà l'énergie du panthéisme : elle n'est, hélas ! « on le voit, que l'extrême infirmité de la pensée

« humaine. Eh bien, rêvez encore : nous, nous « croyons. »

A ces dernières paroles, dites comme Xavier de Ravignan savait dire, l'auditoire tout entier tressaillit ; l'émotion allait éclater en applaudissements quand tout à coup la foule se trouva ramenée au respect du lieu saint par un geste souverain de l'orateur.

Les martyrs du christianisme, ces témoins sanglants des faits, mis en présence des sophistes païens, les dominent de bien haut. L'orateur peignait avec force le caractère du chrétien qui disait : *je crois*, et qui mourait; le martyr est l'historien de la foi, mais un historien qui meurt pour son récit : on peut l'en croire. Xavier de Ravignan avait raison de faire entendre qu'il faut pour la foi une certaine vigueur d'âme, et que l'incrédulité sous toutes ses formes n'est que l'expression de l'extrême faiblesse. « Dans les faits, ajoutait-il, dans les traditions, dans « les doctrines évangéliques, il y a une vérité su- « blime, austère, mâle, qu'il faut savoir saisir « comme on gravit le sommet escarpé de la monta- « gne. »

Dans une conférence où étaient marqués les caractères de la lutte hérétique et de la résistance catholique, Arius, Mahomet et Luther apparaissaient sous un vigoureux pinceau ; par-dessus cet amas d'erreurs, ces changements et ces contradictions planent l'unité de la foi de notre église depuis dix-huit siècles et la constitution divine de son pontificat.

L'apôtre de Notre-Dame s'était posé cette question : Pourquoi repousse-t-on l'autorité spirituelle et doctrinale de l'Église catholique ? Et il en trouvait la raison dans la crainte qu'inspire l'Église; on la craint parce qu'on y sent un pouvoir supérieur. Si l'homme ne craignait pas, attaquerait-il avec un acharnement si persistant? Dieu ne craint pas, dit saint Thomas, parce qu'il n'a pas de supérieur. L'homme dissident de toutes les époques a peur de l'Église. Laissons parler Xavier de Ravignan :

« On a peur d'un acte de foi sincère, d'une science « trop franche, trop complète et trop logique qui « obligerait à croire, à faire, à se soumettre aux « dogmes et aux préceptes divins, non plus vagues, « mais précis, non plus arbitraires, mais définis. « Ah! il faudrait être raisonnable, humble, ver« tueux, chaste et fidèle : c'est à craindre.

« On a peur de s'avouer vaincu, ou, ce qui re« vient au même, on a peur d'être convaincu, de le « dire; d'abandonner ainsi pour jamais la langue « convenue jusque-là et tous les précédents, tous les « engagements de la vie publique et privée. Certes, « le retour à la foi est un grand courage : on ne l'a « pas.

« On a peur, par un entraînement déplorable, « par une fascination humiliante, de renoncer à je « ne sais quelle position fausse prise par certains « hommes d'État à l'endroit de l'Église. Le courage « d'un esprit supérieur dominerait seul cette sphère « tracassière et mesquine : on n'a pas ce courage. »

L'orateur faisait remarquer que les hommes d'État n'ont pas peur de l'Église païenne, ou arienne, ou grecque, ou turque, ou anglicane; les catholiques seuls ont peur de leur Église, et tous les dissidents ont également peur du catholicisme. Pourquoi cela ? C'est qu'ailleurs l'Église est l'État, c'est-à-dire qu'elle est soumise à l'État, et que telle ne saurait être la situation de l'Église catholique ; son origine, ses lois, son autorité, sa foi, sont bien différents. Craindre et haïr le prêtre et sa mission, c'est craindre et haïr l'Évangile; l'histoire l'a prouvé. L'Église catholique est la puissance supérieure qui combat les penchants de l'homme ; voilà pourquoi l'homme ne l'aime pas. Lorsqu'il vient à l'aimer, c'est qu'il est devenu un homme soumis. Mais pour croire, il est nécessaire d'avoir quelque vaillance au cœur. « L'Église est une grande école de respect ; elle est « certainement aussi la grande école du courage. » En terminant cette conférence, Xavier de Ravignan disait à ses auditeurs : « Votre cœur est l'arène où « se débattent les intérêts du ciel et de la terre. »

Il fallait une conclusion à ces études sur les luttes religieuses : cette conclusion devait être la notion vraie du catholicisme. Xavier de Ravignan montre dans le catholicisme un fait accompli, un fait social, un fait divin; ce sont les trois caractères qui constituent la notion juste et certaine de notre foi. Le catholicisme est un fait accompli ; toute chose combat l'Église, et l'Église demeure sans variation au milieu des variations universelles,

car le vrai s'y trouve déposé par la main divine.

« Nommez un État où la vie de l'Église puisse « être un obstacle et non pas plutôt un immense « appui. Seulement l'Église préfère les pays vrai« ment libres pour être libre elle-même. C'est tout « simple. L'Église n'a besoin que de liberté ; le « reste, Dieu le lui départ en abondance. Pourquoi « donc prétendre changer, détruire ou améliorer « l'Église quand elle ne demeure ce qu'elle est que « pour affermir et inspirer tous les biens ?

« Hors du catholicisme, il n'y a pas de foi cons« tituée, durable et vivante....

« Il vous faut un christianisme, une Église au gré « de vos caprices, souple à tous vos désirs, à toutes « les transformations de l'orgueil et du délire hu« main ; eh bien, vous ne l'aurez pas. Vous passerez, « l'Église restera. Allons, vous faites de la religion « comme de l'histoire, avec des idées quelconques, « avec vos préoccupations maladives, avec vos er« reurs et vos déceptions. Il y a un grand fait ac« compli en religion et en histoire : l'Église. Laissez« la vous abriter et vous couvrir de son éternelle « charité ; approchez-vous de son foyer divin. Ame« nez, unissez à sa lumière vos institutions, vos in« dustries, vos sciences, vos libertés, vos gloires, elles « seront plus stables, plus heureuses, plus belles. »

Quand ces affirmations si précises, si fortes, et mêlées à tant de charité, tombaient dans un auditoire où se rencontraient bien des systèmes avancés contre la foi et l'indépendance de l'Église, les résis-

tances s'adoucissaient, les haines secrètes s'éteignaient.

L'Église est un fait social. Comment nier la force organisatrice du christianisme? Société à sa naissance, la vie sociale est sa vie, son principe, sa conséquence, car le christianisme est en lui-même et produit au dehors l'union sociale. Xavier de Ravignan avait dit, dans sa conférence sur l'hérésie, que l'Église est la société, la famille commune du genre humain, et que sans elle les âmes sont divisées et ennemies : « Les opinions déchirent l'humanité. »

L'Église est un fait divin par sa naissance, sa constitution, sa durée et son unité. Elle subsiste par l'action divine comme le monde lui-même dont la conservation est en quelque sorte une création continuée. « Ou rien n'est au monde ni clair, ni fort, « ni certain, dit Xavier de Ravignan, ou l'institu- « tion catholique est le fait divin, car elle est pré- « parée, fondée, confirmée, maintenue par l'action « divine la plus formelle.

« Vous ne croyez pas, vous éludez le fait divin, « vous ne dites ni oui ni non au catholicisme, vous « louez quelquefois, et voilà tout. Vous ne savez « pas croire. Mais prenez garde. L'institution catho- « lique tout entière est divine ou elle n'est rien. « Vous séparez du christianisme le fait divin, c'est « trop tard ; ils sont nés, ils ont vécu, ils ont été « combattants et vainqueurs ensemble, ensemble « bienfaiteurs et sauveurs de l'humanité. »

Et l'orateur faisait appel à ceux de ses jeunes au-

diteurs qui étaient chrétiens pour qu'ils devinssent un instrument de renouvellement religieux dans notre patrie. Cet appel ne s'est point perdu comme un vain son dans la grande nef de la vieille basilique : que de bons et vaillants ouvriers de la vérité ont été enfantés par la parole de l'apôtre de Notre-Dame !

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même sujet.

La notion de Dieu est ce qui importe le plus pour arriver à la connaissance de la religion véritable ; cette question une fois résolue, on comprend le lien entre Dieu et l'homme et les devoirs qui en découlent pour chacun de nous. Trois systèmes d'erreur se dressent contre la notion de Dieu : l'athéisme, le dualisme, le panthéisme. Xavier de Ravignan en fit justice dans un discours où les plus fortes preuves étaient amassées sous une forme rapide et lumineuse. On sait l'invasion du naturalisme allemand parmi nous ; les penseurs d'outre-Rhin excellent à donner des airs de nouveauté à de très-vieilles erreurs. Le naturalisme est la négation de l'action divine au sein de l'âme humaine et au sein de l'univers ; l'orateur de Notre-Dame établit la doctrine de la Providence ; cette croyance fait la vie et le nerf des nations. Sans elle, « Dieu devient un « étranger, un inconnu dans le monde. Or, il n'y a « qu'un principe d'ordre et de société : l'action de « Dieu reconnue et respectée. Sans Dieu, sans l'in« tervention divine, il n'y a plus d'homme à homme

« que l'indépendance ou la force. La force opprime « et ne règne pas; l'indépendance lutte et ne se « soumet pas. La convention ou le pacte ne saurait « suffire : le pacte ne me lie que si Dieu m'oblige. « Il n'y a pas d'autre force d'autorité, de dépen- « dance, de devoir que Dieu même, parce que Dieu « seul est au-dessus de ma conscience et qu'il peut « seul m'imposer une obligation véritable. Aux lois, « au pouvoir, j'obéis parce que je crois; si je ne « croyais pas, je n'obéirais guère, je pense. Sans la « foi, la soumission est la peur, pas autre chose, ou « peut-être l'apathie de l'égoïsme : ni l'une ni l'autre « ne sont de l'ordre. L'ordre, c'est la soumission « aux lois, oui ; mais à Dieu seul la soumission est « due par la conscience de l'homme; elle est due « aux lois, à cause de Dieu. Rendez donc Dieu à « l'homme et à la société, et vivez de la foi. »

Pendant que le naturalisme nie l'action divine, le fatalisme l'exagère en supprimant la liberté humaine. Xavier de Ravignan rendait à l'homme sa liberté et l'accordait avec la prescience divine, du moins autant que nos lumières présentes nous permettent de résoudre ce difficile problème. Il disait, dans cette conférence sur le fatalisme, que l'erreur qui éloigne de la foi fait le malheur de l'homme et du monde; il disait encore : « Vouloir, c'est prier, « j'en conviens, et vous ne priez pas. » Et dans sa péroraison : « Je vois deux bannières levées : sur l'une « je lis : *désespoir*, sur l'autre, *licence*, et je dis : « Marchez ensemble, vous êtes alliés; mais, funeste

« alliance ! Sur un autre drapeau je vois écrit : « *espérance et combat;* je m'y range, car j'y trouve « l'union de l'infirmité humaine et de la puissance « divine. »

Le cercle entier des erreurs est vite parcouru, et la résistance à la vérité est condamnée à se répéter sans cesse. Il n'y a pas de spectacle plus instructif que cet éternel retour des mêmes erreurs : on ne peut qu'y voir une déclaration de leur impuissance. Xavier de Ravignan, dans sa conférence sur le lien religieux qui doit unir l'homme à Dieu, se trouvait en présence à la fois des variations et des répétitions monotones de l'erreur au sujet de ce point essentiel de notre destinée; il signalait, comme il avait fait déjà, ce languissant retour de fausses doctrines usées et vagues, et se voyait réduit à déplorer qu'une erreur forte et ardente, suivie et constituée, fût désormais impossible. « Une erreur passionnée et « puissante, disait-il, est une crise redoutable, je le « sais, qui peut être fatale, mais peut aussi être sa- « lutaire : c'est la crise qui sauve ou qui tue...; je « n'aperçois plus que deux voies : la paresseuse et « languissante indifférence qui descend au plus « profond de l'abîme; la simple, énergique et puis- « sante voie catholique qui conduit à la vie. »

Qu'a donc produit l'esprit humain, en dehors de la foi, sur ce qu'il y a de plus intime et de plus essentiel de la nature raisonnable, sa loi et sa fin dernière ou le lien fondamental de la religion ? Le principal effort du génie humain n'a trouvé que l'inté-

rêt, les sens, l'idéalisme, la civilisation prétendue, l'indifférence vagabonde, la vagabonde religiosité. « L'intérêt, les sens, dit Xavier de Ravignan, c'est « l'immoralité, l'opprobre, l'égoïsme, consacrés. « L'idéalisme est la nuit où l'on rêve. La civilisation ? « L'invoquer contre la foi chrétienne c'est mentir « aux faits. La religion a produit la civilisation ; « voilà l'histoire. La civilisation dans ses actes et « ses excès a corrompu et détruit la religion, jamais « ne l'a produite. C'est là encore l'histoire. L'in- « différence est le vaisseau qui flotte pendant le « sommeil du pilote, voguant au hasard. Le vague « des opinions et des sentiments religieux est un « nuage ténébreux et fantastique qu'il prend pour « un être animé. Non, ce n'est point là tout l'homme : « il ne s'est point donné l'existence : il ne saurait se « donner davantage la loi et la destinée de son être : « il doit les retrouver, non pas les faire. »

En parlant des dignités et des grandeurs de la terre, Bossuet disait : « Non, l'âme n'est pas si peu de « chose que les petits jeux des hommes puissent la « remplir. » Que de fois et sous combien de formes diverses saint Augustin et Bossuet nous ont démontré et fait sentir que l'homme est fait pour Dieu! Et qui d'entre nous n'a trouvé l'univers trop étroit pour son âme? Xavier de Ravignan, après de tels maîtres, a su encore présenter cette vérité sous une expression frappante : « Le feu ne dit jamais c'est assez ; « il lui faut l'aliment qu'il consume et qu'il dévore. « Les fleuves s'écoulent à la mer, et amais la mer

« ne surabonde. L'âme est un feu qui dévore, un « gouffre qui engloutit. Pour la rassasier et la rem- « plir, il ne faut rien qui finisse ; il lui faut l'infini. « Il faut Dieu pour satisfaire l'homme. »

Xavier de Ravignan trouvait dans la loi de l'attraction universelle une faible et imparfaite image des lois du monde religieux et moral : Dieu aussi attire, appelle à lui les esprits et les cœurs. La grande loi de l'intelligence est de se mouvoir constamment autour de cet immense foyer de lumière, de bonheur et de vie.

La conférence sur les droits de la raison humaine excita une grande curiosité ; la première partie de ce discours se composait d'un tableau des travaux philosophiques ; dans la seconde partie, l'orateur posait les justes bornes, la nature, les droits et l'action de la raison humaine. Trois choses, selon lui, constituent la raison : l'idée, l'expérience, le besoin d'autorité. Les droits de la raison sont l'évidence, le besoin de raisonner et de déduire ; puis la foi commence où cesse le flambeau de la raison. Cette conférence, claire, nourrie, largement pensée, s'inspirait de la philosophie de saint Augustin et du xviie siècle. Chaque chef d'école s'y trouvait jugé avec exactitude, mesure et précision. Une belle image s'offrit à l'orateur pour marquer la nécessité des principes certains et des vérités premières :

« L'âme est un port d'où sortent et où rentrent « mille vaisseaux explorateurs des terres inconnues : « il faut bien un môle, un rivage d'où ils se dirigent

« au dehors, auquel ils reviennent et se rattachent. « Sans quoi ce serait un voyage sans patrie, une « fluctuation sans repos, ou plutôt ce serait le nau-« frage et la mort. Tel est le doute : voyage de l'âme « dans l'océan des connaissances humaines, sans un « lieu de départ ni de retour, et cela parce qu'on a « rejeté les principes certains et premiers, les vérités « premières et évidentes qui sont le fond même de « l'âme, son port et son rivage fixes au milieu du « mouvement incessant et périlleux des recherches « intellectuelles. »

Après avoir exposé les droits de la raison humaine, Xavier de Ravignan ne pouvait manquer de lui tracer ses devoirs par rapport à la question religieuse ; il fait observer que tout pouvoir a des devoirs à remplir et que la raison est un pouvoir : ses devoirs sauvent ses droits, son honneur, sa liberté. Le premier devoir de la raison humaine c'est l'étude.

« L'étude! que ce nom rappelle à la fois, messieurs, « de souffrances pénibles et de douces jouissances ! « et qu'une vie studieuse mérite bien du Seigneur, « autant que la culture des champs, une abondante « moisson ! Mais combien n'y a-t-il pas d'hommes « qui, après les premières années de la jeunesse, de-« meurent totalement étrangers aux lois sacrées d'une « étude attentive ! une incroyable légèreté, une indé-« finissable nonchalance, arrêtent et paralysent trop « souvent la séve des talents les plus généreux. Il y « a très-peu d'esprits studieusement attentifs, dans « le monde, très-peu ; et la vérité souffre, la raison

« déchoit et s'affaiblit, la religion elle-même languit « ou s'exile, parce que la raison a violé son premier « devoir. »

L'orateur montrait les trois conditions essentielles pour remplir le grand et religieux devoir de l'étude : juste confiance dans les données de l'expérience, défiance de notre orgueil et de nos passions, volonté droite et pure qui se dirige vers Dieu. Il y ajoutait une quatrième condition : respect dans la recherche de la vérité. Comme tous les maîtres depuis Platon jusqu'à Bossuet, il établissait la nécessité philosophique du devoir de la prière pour arriver à la vérité. En effet, qu'est-ce que la prière, sinon le regard de l'âme tourné vers Dieu ; or c'est de Dieu seul que descend la lumière. Xavier de Ravignan remarquait dans l'esprit humain une immense répugnance pour la méditation attentive : on affirme hardiment, on ne juge pas. Frappé et affligé de ce nonchalant refus d'aller au fond des choses, l'orateur laissait tomber ces mots : « Ah! messieurs, serait-ce qu'on « a peur de croire? Peut-être. »

La conférence sur les devoirs de la raison humaine est d'un talent supérieur ; l'orateur tire tout de son propre fonds ; le style en est soutenu comme la pensée.

Il y a une philosophie qui veut marcher l'égale de la religion catholique ; elle s'attribue autant de puissance que notre foi pour enseigner, civiliser et rendre meilleur ; elle a inutilement essayé de convertir l'univers et n'a converti personne, pas plus elle-

même que d'autres. Il y a une philosophie plus modeste qui reconnaît la supériorité de notre religion, mais se plaint qu'elle ne lui fasse point une part suffisante. Xavier de Ravignan prouve qu'elle obtient avec le catholicisme tout ce qu'elle a le droit de réclamer comme philosophie, et qu'elle n'a aucun droit de réclamer ce qu'elle n'obtient pas. Le tort de la philosophie est de mal comprendre ou de mal étudier ce qu'on appelle l'autorité de l'Église. Tous les faits religieux du christianisme sont liés à l'institution de l'Église et de son autorité : un même apostolat, un même témoignage, une même origine, une même foi, reproduisent ces faits primitifs, établissent l'Église et son autorité. « Nous possédons « ainsi, dit l'orateur, une logique invincible ; nous « vivons par la force d'un syllogisme tout divin, type « suprême de philosophie véritable : entendez-le. « Ce que Dieu même garantit et affirme est incon« testable et certain... Philosophie infirme, s'écriait « l'orateur, j'aurais voulu t'honorer et t'estimer ; je « n'ai pu que te plaindre et déplorer tes aberra« tions étranges. »

Le besoin de foi, la nature de la foi, la certitude de la foi, l'obscurité de la foi, furent le sujet de quatre conférences. Du besoin de croire naissaient des entreprises religieuses ; des gens s'éveillaient avec l'idée de publier une doctrine, d'enseigner un nouveau dogme, de faire un Dieu, une église. Il nous fut dit un jour à nous-même, dans une confidence qu'on croyait religieuse, il nous fut dit que le Christ

était épuisé, qu'il en fallait un autre pour continuer l'œuvre en la renouvelant : notre interlocuteur, se prenant au sérieux plus qu'il n'est permis même à l'orgueil humain, se sentait appelé à un rôle unique. Pour ne pas le décourager dans l'immensité de ses plans rénovateurs, nous lui proposions de sceller de son sang la vérité de sa doctrine et de se mettre en mesure de ressusciter le troisième jour. Voilà de ces folies qu'on était exposé à rencontrer il y a seize ou vingt ans. Elles faisaient partie de ce que Xavier de Ravignan appelait le *romantisme religieux;* voici comment il le peignait :

« On acceptait le nom du christianisme, sa gran-
« deur, sa poésie et même ses bienfaits. On aimait à
« les célébrer, parfois à les chanter; c'était merveille.
« Mais après la justice rendue à ce pauvre passé, il
« fallait, bien entendu, quelque chose de mieux
« pour la dignité du temps présent. Chacun se mit
« à l'œuvre : philosophes, historiens, poëtes, roman-
« ciers, spéculateurs politiques, tous voulurent faire
« de la religion, mais surtout en préparer, en disposer
« une à leur guise. Il ne leur venait pas même en
« pensée que peut-être ils auraient aussi prudemment
« agi en prenant la religion toute faite. On gardait
« en partie le langage du christianisme, les mots et
« non les choses; on s'abstenait de discussions et de
« controverses surannées; on évitait, on dédaignait
« la lutte. Mais à la suite du guide le plus incertain et
« le plus bizarre, à la suite de l'imagination et sur ses
« inspirations fantastiques, on construisait l'édifice

« aventureux de sa foi ; on prenait et on laissait ; on « travaillait toujours, se confiant aux pensées du « matin, si ce n'est même aux songes de la nuit. Et « en résultat, rien. Tout s'en allait en fumée. Vides « chimères, vaines imaginations, tristes labeurs, « romans stériles, contradictions permanentes, qu'a-« vez-vous produit ? »

L'orateur avait bien raison de dire à ces artisans de fantômes : « Vous ne savez pas même « faire une erreur, et vous voulez enfanter une « religion ! »

Dans sa conférence sur la nature de la foi, il considérait le principe, l'objet, le motif, l'organe ou la règ l, et les conditions préalables de la foi. Le principe générateur de la foi c'est la grâce divine et surnaturelle ; l'orateur rappelait cette vieille lutte d'indépendance et d'orgueil « dans laquelle l'homme abusé dispute à Dieu le droit de lui porter secours, de l'éclairer, de l'instruire par sa parole, de le fortifier, de le sauver par sa grâce. » L'objet de la foi ce sont les vérités révélées, ce que la foi nous enseigne, ce qu'elle nous propose, ce qu'elle nous oblige à croire. Le motif de la foi c'est l'autorité de Dieu ; la régle de la foi c'est l'autorité de l'Église. Les signes, les preuves, les faits, voilà les conditions de la foi.

En traitant de la certitude de la foi, Xavier de Ravignan proclamait dans l'homme un principe intérieur et naturel de certitude : Sans ce principe, où trouver pour la foi un lien raisonnable dans

notre intelligence? La foi est raisonnable et libre en même temps que surnaturelle ; car enfin, pour qu'il soit possible de croire, il faut bien que la raison voie qu'elle doit croire : c'est le mot de saint Thomas.

Ces deux conférences forment comme une exposition en termes nets et précis. Bossuet nous a prouvé que l'exposition simple et vraie de la foi est plus puissante pour convertir que les disputes et les raisonnements.

Quant à l'obscurité de la foi, l'orateur établit que les mystères sont nécessaires, qu'ils sont vrais, qu'ils sont dignes de Dieu et dignes de l'homme. La foi doit être obscure et nos mystères doivent rester ce qu'ils sont. « Quoi ! pas de mystères dans la reli« gion, et hors de la religion tout est mystère ! »

Enfin, Xavier de Ravignan aborda ce fait auguste, ce fait le plus étonnant, le plus grave, le plus fécond, le plus réellement historique de toutes les annales : Jésus-Christ révélateur. « Je suis sûr, « disait-il dans son exorde, je suis sûr de la vérité, « de la force de ma cause; je sens plus que vous ne « sauriez croire toute la faiblesse de l'instrument « chargé de la soutenir. Mais je parais devant vous « avec confiance, comptant sur vos dispositions « bienveillantes et généreuses, appuyé sur la mis« sion du pontife, sur le secours de celui que je « prêche, de celle qui est ici la protection de nos « conférences, de l'auguste Marie. » Ayant à parler de la mission divine de Jésus-Christ, l'orateur trouve bon de débarrasser les voies de la vérité religieuse,

et pour cela il attaque ce qu'il appelle les *préjugés illégitimes :* il s'agissait du préjugé sceptique et du préjugé du fait humain. Le doute de nos jours est préjugé et non pas système. Le christianisme est tout entier un fait historique; on n'a pas daigné l'étudier sous ce rapport. « Pourquoi doutez-vous? « Vous ne pouvez-pas douter, parce que Dieu, au « milieu de la perturbation et du chaos des opinions « humaines, vous doit, se doit à lui-même votre « certitude religieuse; il vous doit le moyen de « l'acquérir : donc ce moyen existe. Ainsi raisonnait « déjà saint Augustin. Dieu n'a pas pu vous jeter « sur cette terre sans appui, sans guide sûr pour « revenir à lui; il n'a pas pu vous créer pour « l'anxiété, la suspension, le tourment du doute; « il vous créa pour le bonheur, donc pour la certi- « tude et la vérité... Dieu ne fut pas l'inventeur « d'un pareil supplice (le doute); vous devez donc « à jamais vous y soustraire. »

Le préjugé du fait humain, c'est-à-dire la négation du caractère divin du christianisme, est aussi un préjugé illégitime. On s'y attache, on le soutient sans preuve, sans fondement, sans raison : ce n'est pas un système, c'est un préjugé.

La conférence sur la possession historique du fait divin est vigoureusement bâtie. Les catholiques possèdent historiquement le fait divin du christianisme; c'est à nos adversaires à nous déposséder par des preuves contraires. Tant que vous n'aurez pas détruit ce fait divin, il vous commande. Le

christianisme naissant dut se prouver lui-même au monde ; il se prouva, et le monde le crut. Maintenant cette foi des siècles n'a plus à se prouver : elle n'a qu'à se défendre et à attendre les démonstrations contraires. Tant que la démonstration anti-évangélique ne sera pas faite, il faudra croire : c'est le droit du bon sens et de la logique. Or, jusqu'ici on n'a répondu que par des théories et des suppositions gratuites, par des allégories et des songes. Xavier de Ravignan faisait toucher au doigt le fait divin du christianisme par le témoignage de l'histoire depuis les apôtres jusqu'à nous. Si vous mettez cela en doute, toute certitude est ébranlée. « Messieurs, disait-il en terminant, ces faits ont « acquis une divine évidence, une évidence inébran« lable malgré tous les combats : malheur à qui les « nie ! bonheur et joie à qui les reçoit et qui les « aime ! » Ces mots, dits à la fin, laissaient l'auditoire comme en présence des deux éternités. La conférence sur la possession historique du fait divin est une de celles qui saisirent le plus fortement l'assemblée de Notre-Dame : on vit en chaire le livre des *prescriptions* de Tertullien, avec un surcroît d'autorité de seize siècles.

C'était une bonne et féconde idée que de porter la question chrétienne sur le terrain des faits. Les conférences sur le *christianisme historique* et sur le *miracle historique* coupaient court aux divagations et aux fantaisies.

Dans son discours sur les caractères de divinité

en Jésus-Christ, Xavier de Ravignan recherchait d'après les faits, d'après l'histoire, les caractères distinctifs qui peuvent constituer l'Être divin en Jésus-Christ. Le Fils de Marie a été annoncé : il a enseigné, il a accompli des œuvres; il a dit qu'il était Dieu, il a fait les œuvres de Dieu. « S'il « n'est pas Dieu, Seigneur, vous me pardonnerez cet « horrible langage pour l'honneur même de votre « nom, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, alors il n'est « qu'un blasphémateur impie, un imposteur sacri- « lége. » Un mot bien simple, mais un mot qui était un résumé et une conclusion, fut jeté à la fin dans l'auditoire et le remua : « Croyez donc que « Jésus est Dieu, puisqu'il l'a dit. »

L'orateur démontra la vérité catholique en prouvant que l'établissement du christianisme fut l'établissement de l'Église, et que l'histoire de l'un est l'histoire de l'autre; dans ses discours sur la divinité de l'Église, il disait : « Plus vous insisterez sur « la rudesse et la folie étrange des faits premiers du « christianisme, de son dogme, de ses prédications, « plus vous serez dans le vrai; et vous n'en direz « jamais assez. Jamais vous ne représenterez assez « au vif ces douze juifs, ignorants et timides, al- « lant conquérir les intelligences et le génie avec « la foi et la divinité d'un homme crucifié entre « deux voleurs. Encore une fois, c'est le chris- « tianisme et c'est aussi l'Église. La vieille foi était, « messieurs, comme la vieille gloire et la vieille « vertu romaine; celle-ci se trouvait à la charrue,

« dans les travaux rustiques et la pauvreté; elle dis-
« parut dans le luxe et les raffinements de l'empire.
« Trop souvent on voudrait nous imposer un christia-
« nisme de luxe et de civilisation dorée; pour nous,
« catholiques fidèles, la parole, le souvenir comme
« l'anneau grossier du pêcheur de Galilée scellent
« encore les droits et les enseignements de la foi. »

La foi ou la *loi de croire* forme le principe constitutif et social de l'Église; pour définir et appliquer cette *loi de croire* il existe dans l'Église de Jésus-Christ une autorité souveraine à laquelle tous doivent obéissance. Sans ce pouvoir infaillible où serait la vérité religieuse sur la terre? Qui en serait le juge? Le pouvoir infaillible de l'Église est établi en droit et en fait; il a sa raison. Ces grandes questions occupèrent l'orateur de Notre-Dame; on fut frappé de la force de ses preuves, de la beauté de ses considérations. Il donna une très-remarquable conférence sur les motifs d'admettre l'autorité catholique. Un christianisme d'autorité est nécessaire. La masse immense ne peut pas d'elle-même arriver à la vérité, démêler le vrai du faux en religion; il lui faut une autorité qui lui parle, une autorité visible et infaillible. Direz-vous que le génie se fera entendre de cette immense foule humaine? Mais le génie n'est qu'un homme et peut se tromper; il l'a prouvé pendant les quatre mille ans qui ont précédé Jésus-Christ et pendant les dix-huit cents ans du christianisme, lorsque le génie est resté en dehors de la foi. D'ailleurs, le génie n'a pas le

droit d'imposer aux hommes des institutions religieuses. Le génie n'est pas une règle suffisante de vérité. L'autorité d'enseignement est encore plus nécessaire au génie qu'aux masses ignorantes.

On répète qu'on est libre de se tromper. « L'erreur est libre comme le crime, dit Xavier de Ravignan, l'âme a le triste pouvoir mais non le droit d'errer. Rejeter en principe et à l'avance, comme on le fait, toute autorité religieuse d'enseignement, pour le droit absolu d'un rationalisme indépendant, c'est donner à l'homme, à tous les hommes le droit d'errer sans crime. Car alors chacun ne reconnaîtrait d'autre guide que lui-même avec tous les caprices arbitraires de l'opinion. » L'orateur demandait s'il y avait sur la terre une autre autorité religieuse que l'autorité de l'Église catholique; la grande raison de cette autorité c'est qu'elle est *apostolique;* nous venons des apôtres, voilà notre force et notre droit. Une logique évidente a fait dire à un incrédule : « S'il faut se décider par l'autorité, je suis catholique. »

Ces questions sur l'autorité catholique amenaient naturellement l'orateur à s'expliquer sur la papauté comme centre d'unité; il mit sous les yeux de son auditoire les témoignages historiques de la primauté de Pierre; c'étaient des faits, des dates, tout ce qui constitue la certitude chez les hommes; les Pères, depuis le premier siècle, n'ont qu'une manière de s'exprimer sur ce point; Carthage parle comme Rome, Jérusalem comme les Gaules, Constantino-

ple comme Alexandrie. Il a fallu un rare aplomb d'ignorance pour faire dater la papauté de Phocas, de Charlemagne ou de Grégoire VII.

Une des plus utiles conférences fut l'explication de cette parole : *Hors de l'Église point de salut.* Elle éclaira beaucoup de consciences et désarma les résistances et les préventions. On n'osait plus répéter que l'erreur de bonne foi était punie par la damnation. On apprit qu'un désir de cœur d'appartenir à l'Église véritable suffit aux yeux de Dieu ; lui seul est le juge de la sincérité, de la réalité de ce désir. « L'erreur de bonne foi, dit Xavier de Ravignan, ne « sera jamais une cause de réprobation éternelle. « Ainsi le protestant de bonne foi, qui se croit sin- « cèrement dans la vérité, sera sauvé si d'ailleurs il « n'a commis, sans l'avoir réparé, aucun de ces pé- « chés graves qui excluent du salut.

« L'impossibilité de connaître l'Église, qui pro- « duit une ignorance invincible, n'est point non plus « en soi une cause de damnation. l'Église l'a défini « contre Baïus en proscrivant cette doctrine impie.

« Ce qui sera condamné, c'est l'erreur volontaire « et coupable ; c'est cette erreur qui vous met *hors* « *de l'Église* et vous exclut du salut. Il faut cher- « cher sincèrement la vérité. Ainsi compris et défini, « ce principe n'a rien d'intolérant ni de cruel... « Nous nous gardons bien d'affirmer positivement « la réprobation de personne en particulier, quels « qu'aient été la religion, la patrie, le temps, la con- « duite même. Dans l'âme, au dernier instant du

« voyage, sur le seuil de l'éternité, il se passe des « mystères divins de justice sans doute, mais, par-« dessus tout, de miséricorde et d'amour. » Ces dernières lignes sont belles et compatissantes, inspirées par le sentiment profond de la bonté de Dieu et de la faiblesse de l'homme.

Accusera-t-on la foi catholique d'être exclusive? Mais l'unité exclusive est le caractère même de la vérité; elle exclut essentiellement le faux. La vérité religieuse est *une* parce que Dieu est *un*. Toutefois, l'Église catholique ne condamne que la résistance à la vérité connue.

Il est plus d'une fois arrivé aux incroyants ou aux dissidents de peindre les catholiques sous d'étranges aspects; la conférence sur le *catholique* ou *la vie soumise à l'Église* répondait à ces ignorances. Le catholique est celui qui connaît et possède le mieux les conditions de la vraie liberté. La vie du catholique est la plus digne d'une raison saine et élevée. C'est dans une existence soumise à l'autorité de l'Église que se rencontrent toutes les conditions de perfectionnement et de progrès. Voilà ce que Xavier de Ravignan développait noblement et fortement. Il montrait le christianisme comme la vraie loi du progrès et traçait ainsi la route qu'un autre orateur de sa Compagnie, son successeur à Notre-Dame, devait suivre avec tant d'éclat et de succès. Des gens parlaient alors de la *religion de l'avenir :* le christianisme ne suffisait pas à leur perfection morale!! Xavier de Ravignan s'attachait à bien faire com-

prendre la pénitence dans la religion chrétienne :

« Vertu, grâce et sacrement dans l'Église catho-
« lique, la pénitence est donc le regret vainqueur du
« péché, son expiation courageuse par l'esprit dans
« la chair. C'est un ardent retour vers Dieu qui est
« le type infini de la beauté morale et la source de
« toutes les inspirations généreuses; c'est un nou-
« veau départ, une nouvelle vie après la mort, avec
« cette science et cette force que donne le souvenir
« du mal commis et qu'on veut éviter. Messieurs, je
« ne sache rien de plus digne des études philoso-
« phiques d'un sage que cette action laborieuse de
« la pénitence dans une âme. »

Otez la prière et le monde devient orphelin. La prière est l'aveu, le cri de notre indigence, le besoin de monter plus haut que nous, et vers quelqu'un de plus puissant que nous. C'est la part de l'homme dans l'accomplissement des desseins de Dieu. Xavier de Ravignan, qui connaissait si bien la prière et nous la recommandait, non-seulement pour mieux faire, mais encore pour mieux comprendre, en montra les douceurs et la grandeur dans une conférence pleine de charme et d'onction; ses effusions éloquentes nous rappelaient la belle lettre de saint Augustin à Proba sur la prière (1); Xavier de Ravignan y laissait entendre les pieux gémissements de son âme comme l'évêque d'Hippone avait

(1) Augustin à Proba, lettre 13; voir notre traduction des Lettres de saint Augustin, tome II, p. 113 et suiv.

fait entendre les pieux gémissements de la sienne.

Enfin, il ne suffit pas d'admettre et de proclamer la vérité, il faut la faire entrer dans sa vie; il ne suffit pas d'être chrétien dans le vague des idées, il faut l'être dans le réel de son existence. L'homme est pratique, la société est pratique; comment la religion ne le serait-elle pas? Ce qu'on appelle les actions humaines, c'est la réalisation extérieure des sentiments et des pensées. Qu'est-ce qu'un homme qui ne produirait rien au dehors? Il n'y a donc pas de religion sans actes positifs. Tous les rêveurs se ressemblent; les rêveurs du monde religieux sont aussi inutiles que les rêveurs du monde social : quel nom donner à une religion qui ne se témoigne par rien de sensible, ne s'affirme point par les habitudes et la conduite et ne se soumet à aucune règle? Xavier de Ravignan mit en lumière ces principes et ces vérités avec une force soutenue et une suite de considérations frappantes; il prouva qu'une religion sans pratique est une religion sans franchise, que les actes sont nécessaires pour mériter le titre de membre d'une société quelle qu'elle soit, religieuse ou politique : il faut des actes pour être chrétien comme il en faut pour être citoyen.

Nous avons déjà peint et caractérisé Xavier de Ravignan en chaire; que de choses pourtant il nous resterait à dire sur la parole de cet homme si apostolique! Il importerait de répéter que ceux qui ne l'ont pas entendu n'en auront jamais qu'une bien faible idée; sa sainteté faisait partie de son éloquence; il

nous parlait surtout par ses vertus célestes, sa foi profonde, son zèle enflammé, son amour immense de notre salut; il nous parlait par son âme qui faisait passer dans la nôtre quelque chose de l'impression de Dieu. Parfois tel est le langage d'un orateur chrétien, que c'est de lui qu'on s'occupe en l'écoutant; quand nous étions au pied de la chaire de Xavier de Ravignan, ce n'était plus la voix d'un homme qui frappait notre oreille; pas un de nous ne songeait à juger le prédicateur, et nous nous serions reproché, comme un sentiment trop humain, le sentiment même de l'admiration; nous n'avions de pensées que pour la vérité et pour nos propres misères; nous étions comme Israël devant ses prophètes, lorsque Israël les écoutait. L'action oratoire de Xavier de Ravignan, d'une perfection si rare, semblait n'être que le complément visible de son expression; il y avait tel de ses gestes qui était puissant comme un trait d'éloquence, il y avait tel de ses tons qui vous prenait irrésistiblement le cœur.

Quelques mois avant sa mort, l'homme de Dieu adressait les lignes suivantes à un ami vénéré : « Je « viens de repasser mes conférences... Ces pauvres « conférences ne sont pas écrites, je ne sais pas « écrire. Après ma mort on jugera s'il y a quelque « chose à publier. » Et ce n'était point là une humilité en parole; c'est en toute sincérité de cœur que l'illustre jésuite se diminuait et s'abaissait ainsi; mais plus il s'enfonce dans la poussière, plus nous aimons à lui restituer sa gloire. Ses conférences

seront publiées, nous l'espérons, ainsi que nous l'avons déjà dit, et l'on verra que leur lecture peut encore être éminemment profitable. On remarquera une théologie forte et sûre, un savoir solide, une argumentation serrée à la façon de Bourdaloue, un tour de phrase vif, rapide comme le commandement, une sorte de manière militaire d'enseigner la vérité, mêlée aux plus pieux et aux plus doux accents. Aujourd'hui on écrit et même il arrive qu'on parle avec des flots de mots ; on oublie que c'est la sobriété qui fait la puissance de l'expression. Ce n'est donc pas sans plaisir que nous rencontrons les formes précises et nettes de Xavier de Ravignan. Il garde ses habitudes de concision, parfois même aux dépens de la correction et de la clarté. Son style porte la trace de quelques sacrifices pour intéresser un jeune auditoire et conquérir l'attention; il se fait ici tout à tous pour les gagner tous; mais il n'use de cette ressource qu'à la façon des missionnaires aux pays lointains qui ne craignent pas de complaire à ceux qu'ils veulent amener aux pieds de Jésus-Christ : c'est toujours avec un langage simple qu'il produit ses grands effets. Ses plus belles conférences, selon nous, sont les conférences sur les devoirs de la raison humaine, la religion pratique, la loi mosaïque, la lutte évangélique, la lutte philosophique, la possession historique du fait divin, les motifs d'admettre l'autorité catholique. Mais que de morceaux importants et de vues remarquables dans beaucoup d'autres de ses discours!

Un autre que nous achèvera le portrait de l'orateur de Notre-Dame : «... Il a étudié dans l'Evangile « de Jésus-Christ une science lumineuse à la vérité, « mais encore beaucoup plus ardente; et aussi, « quoiqu'il sût convaincre, il savait bien mieux convertir... Sa science pleine d'onction ne brillait « que pour échauffer. Des traits de flamme sortaient « de sa bouche, qui allaient pénétrer dans le fond « des cœurs. Il savait que la chaleur entre bien plus « avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer « et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre « jusqu'aux entrailles pour en tirer des fruits merveilleux et y produire des richesses inestimables. « C'est cette bénigne chaleur qui donnait une « efficace si extraordinaire à ses divines prédications... il a ramené la dévotion au milieu du « monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée « pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa « croix, avec ses épines, avec son détachement et ses « souffrances. » Ces lignes sont de Bossuet; en peignant saint François de Sales, il peignait Xavier de Ravignan.

L'orateur de Notre-Dame eut une douce journée, celle où, debout dans la chaire, au milieu de son immense auditoire accoutumé, il se trouva en face de son ancien guide, revenu depuis peu de l'Allemagne; c'était le 17 février 1839; on voyait au banc d'œuvre un vieil évêque, la tête couronnée de longs cheveux blancs, et dont la physionomie empreinte

d'une majesté bienveillante gardait une paix que de rudes épreuves n'avaient pu altérer ; Fénelon de l'exil, il avait noblement achevé son œuvre et rentrait dans sa patrie pour y mourir.

« Un souvenir est venu fortifier mon courage, « disait Xavier de Ravignan dans son exorde. Je me « suis reporté à ces jours, déjà éloignés de nous, où, « dans une autre chaire de cette vaste cité, le cours « des conférences fut créé et continué avec gloire. « Pressés alors autour de cette chaire vénérée et « chérie, jeunes aussi pour la plupart, nous re- « cueillions avidement les leçons de l'illustre orateur ; « sa parole, grave et prudente autant que forte, sa « voix plus qu'éloquente, pénétraient profondé- « ment nos cœurs ; et je me rappelle encore avec « bonheur ces impressions si salutaires de ma jeu- « nesse émue. J'ignorais bien alors ce que la Provi- « dence divine devait régler un jour ; mais mon âme « agitée avait besoin d'un soutien et d'un guide ; « elle trouva un père. Le temps et les distances n'ont « pas diminué les sentiments de ma reconnaissance « et de mon amour : je m'estime heureux, consolé, « d'avoir à reprendre mon ministère en présence de ces « vénérables et religieux souvenirs, d'avoir eu aussi, « messieurs, cette occasion de vous dire qu'après « les combats, après les convictions laborieuses des « jeunes années, Dieu réserve quelquefois pour « l'âge mûr des joies, des émotions bien douces au « jour où le disciple a retrouvé son maître et l'enfant « son père. »

L'émotion de l'auditoire croissait à chacune de ces paroles, et à la fin de l'exorde, l'assemblée, contenue par le respect dû au lieu saint, ne put cependant se défendre d'un murmure de ravissement : elle se leva presque tout entière, et les regards s'attachèrent sur M. Frayssinous qui rencontra de beaux jours dans sa vie, mais jamais un plus beau. La France, qui le connaissait et n'avait pas oublié ses services, le retrouvait dans cette basilique où tant de choses si diverses ont passé et passeront encore. Quand on rapproche cette journée du souvenir du 11 juin 1822, où, dans la chapelle d'Issy, le jeune de Ravignan recevait la tonsure des mains de l'évêque d'Hermopolis, on se surprend avec de douces larmes d'attendrissement religieux.

CHAPITRE XIX.

Les retraites de Notre-Dame.

Il y avait quatre ans que Xavier de Ravignan occupait la chaire de Notre-Dame; il était comme les pêcheurs du lac de la Galilée qui, après le travail d'une nuit entière, n'avaient rien pris; il se plaignait d'être peu consolé, gémissait et s'accusait même de l'inutilité de son œuvre; sur trois ou quatre mille auditeurs, il savait qu'à peine un petit nombre revenait à la pratique chrétienne; le reste allait à Notre-Dame par curiosité, pour voir et être vu, ou bien, si les principes religieux étaient admis, on ne concluait pas. Quelle tristesse pour un cœur d'apôtre aussi embrasé que le sien! En terminant sa station de 1839, il disait : « A la vue de votre persévérant et religieux concours, à l'aspect de cette « antique métropole que remplissent ces rangs si « pressés et si nombreux, volontiers le prêtre se « demande si l'Église, que tant de douleurs naguère « faisaient gémir, se verrait donc rendue aux jours « heureux de son paisible triomphe. » Mais le triomphe de l'Église, c'est le spectacle de ses enfants réunis dans l'accomplissement de leurs devoirs, et l'an-

tel ne retrouvait point la foule qui se pressait autour de la chaire; l'orateur disait encore avant de se séparer de son auditoire : « Entre l'apôtre et « ceux qu'il évangélise des rapports touchants s'é« tablissent. Je ne vous quitte jamais sans une émo« tion profonde, sans ressentir vivement les liens « puissants qui m'attachent à vos âmes. Votre sou« venir me suit et m'accompagne constamment dans « la retraite; pour de jeunes cœurs, espoir de l'ave« nir, pour ceux qui croient, pour ceux qui s'é« garent, je ne cesse d'invoquer le Consolateur « éternel et d'appeler sur eux, sur mon pays, la « lumière, la paix, la force de la foi, afin que, « régénérés et puisant la vie aux sources du Sau« veur, nous coulions de longs jours de gloire et « de prospérité, en attendant des jours meilleurs « encore. » Mais la moisson était lente à mûrir, et quand le saint ouvrier rentrait dans sa solitude, il ne portait pas autant de gerbes qu'il l'eût voulu.

Une idée qu'on jugea audacieuse s'offrit à son esprit; elle lui vint à la suite d'une retraite prêchée au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, alors dirigé par un éminent ecclésiastique qu'une étroite et féconde amitié devait unir, pendant vingt ans, à Xavier de Ravignan. En terminant une de ses conférences de la station du carême à Notre-Dame, il annonça qu'il prêcherait une retraite pour les hommes durant la semaine sainte. Les exercices, commencés dans la petite église de l'Abbaye-aux-Bois, furent, dès le lendemain, continués à Saint-

Eustache : il fallait un plus grand espace à l'empressement religieux. Xavier de Ravignan recueillit des fruits dont l'abondance devait plus tard s'accroître encore. En 1841, la retraite eut lieu à Notre-Dame, et les rangs s'y trouvèrent pressés. L'homme de Dieu touchait au couronnement de ses efforts. Il laissa voir quelque chose de ses émotions heureuses à la fin de sa dernière conférence de la station de 1841.

« J'ai besoin de vous le témoigner ici dans ces « derniers instants qui nous rassemblent; vous avez « rempli mon âme de joie et d'espérance, et ces sen- « timents avaient fui de mon cœur, je l'avoue, il y « a longtemps.

« Vous avez montré dans ces heures bénies de la « retraite tout ce que la religion conserve encore « de force et de puissance, tout ce qu'elle peut en- « core dans vos âmes généreuses; oh! soyez donc « mille fois bénis au nom du Seigneur, vous tous « enfants dociles de l'Église de Jésus-Christ; non, « non, je ne veux plus désespérer de l'avenir. Mais « à vous, messieurs, il appartient de le restituer et « de le féconder, cet avenir; à vous d'arborer, au « sein de l'indifférence et de la corruption qui nous « dévorent, le drapeau réparateur de la foi et de la « vertu catholique; plus qu'à nous, peut-être, une « grande mission vous est échue; vous saurez la « comprendre et la remplir; j'en ai la ferme con- « fiance... Allez donc : dans les sciences, dans les « lettres, dans les arts, proclamez la pensée par la-

« quelle seule les nations vivent et prospèrent. Dans « vos travaux, dans vos mœurs, dans votre conduite, « dans vos œuvres, montrez fidèlement, montrez « toujours la pensée catholique, dominant et cou- « ronnant toutes les autres pensées, pour guider à « votre suite les pas des peuples. A ce prix vous au- « rez bien mérité de l'Église et du pays : vous aurez « sauvé la société.

« D'autres années encore, par la volonté du pon- « tife, je reviendrai près de vous, si Dieu me retient « sur cette terre. D'autres années encore, je vous « convoquerai, je l'espère, dans la retraite, au pied « des saints autels; vous pourrez mieux compléter « désormais l'œuvre commencée ; et tous ensemble, « unis aux saintes pensées, au zèle saint de notre « évêque, nous recueillerons avec sa bénédiction « tutélaire les bénédictions abondantes du temps, « les bénédictions de l'éternité. »

La retraite était fondée, la retraite sans laquelle les conférences de Notre-Dame n'eussent été qu'une parole. On ne manqua point à ce grand rendez-vous. D'année en année, à chaque semaine sainte, l'assistance devenait plus nombreuse ; les rangs s'épaississaient par l'arrivée des nouveaux convertis. La communion pascale des hommes à Notre-Dame eut lieu, pour la première fois, le jour de Pâques de l'année 1842.

Ce sont de grands faits que nous rappelons ici; il n'y a rien de plus considérable et de plus beau dans l'histoire religieuse du XIX[e] siècle. Arrêtons-

nous-y, allons au fond des âmes et caractérisons l'œuvre apostolique à laquelle Dieu daigna donner une si admirable fécondité.

Les laborieux retours d'une âme vers Dieu sont pleins d'obscurités et de mystères; il ne lui suffit pas de reconnaître la vérité pour l'embrasser : elle voit le devoir et demeure immobile parce que des liens l'embarrassent. Ces liens, ce sont les considérations humaines et les passions encore vivantes. A moins d'être terrassé, comme saint Paul sur le chemin de Damas, l'homme résiste et se démène. Les folies de la terre, les fausses douceurs, tous les mensonges, tous les fantômes d'ici-bas s'attachent fortement à lui, le tirent en quelque sorte par ses vêtements et lui disent, comme au jeune Augustin : Vous voulez donc nous abandonner! Toutes ces choses font comme un poids qui retient l'âme et l'empêche de monter. Il y a en elle comme un combat de la nuit et du jour, combat suprême entre les ombres de la terre et les rayons du ciel. Qui n'a connu ces luttes intérieures, ces tiraillements, ces hauts et ces bas? Avez-vous jamais vu en mer ces brins d'herbe portés jusqu'aux cieux sur le sommet d'une vague et puis tout à coup replongés dans l'abime? C'est l'image de notre âme qu'un bond sublime rapproche de Dieu et qu'un mouvement contraire rejette tout à coup dans les bas-fonds des molles habitudes.

C'est dans cet état de conviction religieuse et de nonchalance de cœur qu'on se rendit tout d'abord à la retraite. Les conférences avaient préparé le ter-

rain; une chaleur nouvelle devait faire germer le grain. Les conférences avaient fait comme le siége de la place; les exercices de la retraite devaient l'emporter. Xavier de Ravignan était beau dans ses discours; il l'était bien autrement dans les exercices où, trois fois par jour, il vous prenait, vous saisissait pour le compte de Dieu et de la vérité avec tout ce qu'il avait de puissance au cœur. Dans une conférence, il fallait parler une certaine langue du monde à un auditoire qui ne croyait pas, et certes, Xavier de Ravignan parlait supérieurement cette langue; mais dans une retraite, où il s'adressait à des hommes ramenés à la foi, ramenés ou vaguement disposés à la pratique, il se montrait exclusivement apôtre, et alors il était tout lui-même. Quel zèle! quel amour! quel feu! quelles brûlantes étincelles nous sentions tomber en nos âmes! quel ascendant dans ce grand chrétien qui gémissait de nos lenteurs, souffrait de nos hésitations, nous suppliait d'aborder à l'heureux rivage et nous ouvrait les bras! Que dis-je? il se jetait dans les flots, nous chargeait sur ses épaules, nous portait un à un sur le bord, et souvent malgré la tempête qui mugissait encore.

Lorsque revenaient les jours de la retraite, Xavier de Ravignan redoublait de ferveur et faisait prier. « Voici ma retraite qui approche, » écrivait-il à *son cher et vénéré* supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas; « elle est par-dessus tout à recom« mander au bon Dieu et à la Sainte-Vierge; il faut « que vos enfants *crient*. Si Dieu, malgré la pro-

« fonde indignité de l'instrument, daigne encore « nous bénir, que je serai heureux ! »

Bossuet, développant une belle pensée de saint Augustin, disait un jour à ses auditeurs : « Allez, « messieurs, et pensez-y ; ne songez point au pré- « dicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni « s'il a mal dit ; qu'importe qu'ait dit un homme « mortel ? Il y a un prédicateur invisible qui prêche « dans le fond du cœur ; c'est celui-là que les prédica- « teurs et les auditeurs doivent écouter ; c'est lui « qui parle intérieurement à celui qui parle au « dehors, et c'est lui que doivent entendre au de- « dans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux « discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors « ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand « peuple ; mais le prédicateur du dedans, je veux « dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications « différentes qu'il y a de personnes dans un audi- « toire ; car il parle à chacun en particulier, et lui « applique selon ses besoins la parole de la vie éter- « nelle. » Aucun orateur sacré, mieux que Xavier de Ravignan, ne se pénétra de ces vérités sur le prédicateur invisible qui inspire celui qui parle et chacun de ceux qui écoutent ; il disait souvent qu'il fallait des prières pour l'œuvre des conférences ; il en fallait bien plus pour la retraite ; c'est par l'oraison qu'il se préparait à chaque instruction ; l'oraison était sa force, son arme, sa confiance ; ou plutôt, dans ces heures où se livraient les derniers combats pour sauver des âmes, Xavier de Ravignan

n'était plus pour nous un homme, mais Dieu même qu'on entendait par la bouche de son serviteur.

Les exercices spirituels du soldat de Manrèze lui servaient de règle et de flambeau. Il en prenait ce qui pouvait s'approprier à nos besoins. Tout converti est un homme nouveau, un homme que Dieu crée une seconde fois, et le soldat de Manrèze reçut d'en haut le secret de pétrir l'homme pour l'épurer et le renouveler.

L'immortel évêque de Meaux, en parlant du monde (1), nous dit qu'il est un enfer déjà commencé, que tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur et de rassasier ses désirs. Combien Xavier de Ravignan savait nous peindre ce monde où il avait passé, et nous retracer à nous-mêmes la fragilité, la durée éphémère, le néant de ce que nous y poursuivions! Comme il savait faire l'histoire de nos mécomptes, de nos dégoûts et fouiller dans les replis du cœur! Quand il avait ainsi représenté notre vie au milieu des croulants désirs qui composent l'existence humaine, il nous montrait la religion avec ses biens solides, avec sa réponse éternelle à nos désirs infinis, avec ses consolations ineffables et permanentes. Il parlait du désordre moral, du péché, comme un homme qui, ayant vu Dieu de près, avait compris toute la laideur des profondes atteintes portées au beau éter-

(1) Sermon sur les obligations de l'état religieux.

nel, à l'harmonie éternelle, à l'ordre éternel. Un jour, dans une instruction qui roulait sur ces égarements où l'homme, esclave de la chair, tombe plus bas que sa propre nature, l'impression fut si vive que l'auditoire se leva.

C'est dans la retraite qu'on se trouvait en présence de la charité de cet homme de Dieu. On aimait sa douceur chrétienne, cette douceur attirante qu'on a si bien nommée la fleur de la charité. Avant qu'il eût des âmes à ramener ou à conduire, il laissait voir quelque roideur de caractère; il s'en était dépouillé et n'en gardait aucune trace; on avait remarqué en lui ces inclinations extraordinaires qui naissent tout à coup dans le cœur des mères; la charité est une mère et une nourrice; elle changerait ceux qu'elle possède et surtout les conducteurs des âmes, s'ils avaient besoin d'être changés. « La charité, « dit saint Augustin, enfante les uns, s'affaiblit avec « les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de « blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, elle « s'élève vers les autres : douce pour certains, sé« vère à quelques-uns, ennemie de personne, elle « se montre la mère de tous... Elle couvre de ses « plumes molles ses tendres poussins; elle appelle « d'une voix pressante ceux qui se plaignent; et les « superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes « caressantes, deviennent la proie des oiseaux vo« races (1). » Cette charité, qui était celle de l'évê-

(1) *De Cat. rud.*, cap. xv, n° 23, et cap. x, n° 5, passages traduits par Bossuet dans son panégyrique de saint François de Sales.

que d'Hippone, avait passé dans l'âme de Xavier de Ravignan. Que de fois il a répété qu'il fallait une grande condescendance, une inépuisable commisération! « Oh! oui, disait-il, de l'indulgence, de la « bonté, il en faut beaucoup, beaucoup. » Avec quelle grâce il donnait une tendre compassion, cette aumône du cœur! Et, du reste, compatir n'est-ce pas tout le ministère du prêtre? l'incarnation du Verbe éternel n'est-elle pas le divin témoignage d'une immense compassion?

Il est un mot qui revenait souvent dans les entretiens de Xavier de Ravignan, c'est le mot de courage. L'observation et l'expérience lui avaient appris qu'il faut du courage pour surmonter la nature corrompue, briser des chaînes, changer sa vie et remonter à l'ordre; et quand les ennemis intérieurs sont vaincus, il en reste encore un, le dernier et le plus terrible : le respect humain. Voilà l'ennemi contre lequel l'apôtre de Notre-Dame réservait ses plus vigoureux efforts, voilà le mal qu'il attaquait avec tout ce qu'il avait d'énergie! Il nous faisait rougir de notre basse servitude, de notre indigne lâcheté.

Le respect humain est à la fois la plus commune et la plus étonnante de nos faiblesses. On affecte en toute chose des airs d'indépendance, et sur le fait de la religion qui, selon l'expression de Bossuet, est le capital de la vie humaine, on s'assujettit aux sentiments et aux caprices d'autrui! On cherche les occasions de montrer au monde ce qu'on croit valoir, et, en matière de loi divine, on craint de pa-

gagnées, beaux livres, fécondes découvertes, sagesse humaine, éclat de naissance, richesse, vous n'étiez plus rien pendant ce *miserere* où chacun ne contemplait que sa poussière et ses fautes, ou plutôt vous existiez encore, mais comme de faibles hommages aux pieds de celui d'où descend tout pardon : on se dépouillait pour adorer et pour obtenir grâce, et ces saintes merveilles étaient l'œuvre de Xavier de Ravignan.

Qu'ils étaient doux pour lui, mais qu'ils étaient laborieux, ces jours de retraite, durant la semaine sainte ! Les heures qu'il ne passait point en chaire, il les passait au confessionnal, soit d'abord dans sa cellule de la rue des Postes, soit ensuite rue de Sèvres, ou bien encore dans une petite chambre à côté de Notre-Dame, pour mieux se trouver à portée de la bonne volonté de ses auditeurs. Les ardeurs du zèle pouvaient seules soutenir son corps épuisé. La nuit ne lui apportait point le repos, et il ne s'en plaignait pas; à minuit, une heure, deux heures du matin, jeunes ou vieux s'en allaient rue de Sèvres frapper à la porte du serviteur de Dieu; avec quel sourire du ciel il les recevait! Ils se déchargeaient dans son sein du fardeau de leurs fautes et sortaient de sa chambre avec la paix de la conscience, le bonheur du pardon, la joie du devoir accompli. A peine commençait-il à prendre un peu de sommeil, que des pas retentissaient encore dans le corridor qui menait à sa cellule, et ces nouvelles visites du repentir religieux étaient accueillies par

de nouveaux ravissements. Nous touchons ici à des choses dont la plus grande partie, connue de Dieu seul, est restée dans le sanctuaire de la conscience; parmi ceux peut-être qui liront ces lignes, il en est dont l'intime et secrète pensée suppléera à notre récit : leur souvenir doucement ému achèvera ce tableau.

Un jour venait où le serviteur de Dieu oubliait toute fatigue, et, dans son bonheur religieux, ne touchait plus la terre : c'était le jour de la communion pascale des hommes. Qui ne se souvient du rayonnement séraphique de son visage lorsque, le matin du jour de Pâques, il offrait lui-même le saint sacrifice et distribuait, en même temps que l'archevêque de Paris, le pain des anges à ces milliers de chrétiens? Ces jours-là furent ses jours de consolation immense, ses plus beaux jours : depuis deux siècles, la religion n'avait pas donné en France de pareils spectacles. Ces hommes de toute condition et de tout âge, s'avançant à rangs épais vers l'autel, les bras croisés et les yeux baissés, dans l'attitude du recueillement, de la dignité et de la force, pour aller recevoir, sous le voile du pain, un Dieu conspué, à la fin du siècle précédent, à cette même place, c'était là un sérieux événement, et depuis seize ans ce grand spectacle se renouvelle sous nos yeux, à la même époque, avec une croissante bénédiction. Non, non, un pays n'est pas près de sa chute quand il présente au monde de telles phalanges armées pour le bon combat, quand il suscite des instruments de salut comme Xavier de Ravignan.

CHAPITRE XX.

De 1837 à 1843.

Nous avons dû, sans avoir égard aux dates, présenter dans un seul tableau l'ensemble des conférences et des retraites de Notre-Dame ; l'intérêt du sujet le commandait. Reprenons maintenant notre récit avec l'ordre accoutumé.

Xaxier de Ravignan, dans sa première station à Notre-Dame, s'était emparé de l'attention publique; son succès religieux croissait à chacune de ses conférences ; on s'associait de loin à ses triomphes.

M. Frayssinous écrivait le 26 mars 1837 : « Les « succès de M. de Ravignan ne m'étonnent pas : « avec un vrai talent, une piété profonde, une belle « action oratoire, comment ne pas réussir? Une « dame de haute qualité en écrit ici des merveil- « les. » Quelques semaines auparavant, dans une lettre adressée au vénérable M. Boyer, ancien compagnon de ses travaux apostoliques, et le meilleur ami de sa vie, l'évêque d'Hermopolis disait : « Je « ne puis que me réjouir des succès de M de Ravi- « gnan. Il doit avoir de la tenue, de la noblesse « dans les manières, et il y joint un bel organe :

« l'éloquence du corps ne lui manque pas, ce qui « est un point capital Ajoutez à cela qu'il a un bon « fonds d'instruction et que c'est un saint. Que « voulez-vous davantage? Ses contemporains de la « magistrature doivent affluer à ses conférences. Sa « réputation sera bientôt faite, et je présume qu'il « ne manque pas de bons conseils. »

Après sa station de 1837 à Notre-Dame, Xavier de Ravignan avait marqué sa place parmi les premiers orateurs chrétiens de notre temps. A partir de cette époque, on se pressa autour de lui, toutes les fois qu'il monta dans une chaire, et la France chrétienne rechercha sa parole. Il prêcha à Lyon l'Avent de 1837 au milieu d'un nombreux et brillant auditoire; beaucoup d'âmes furent ramenées à la vérité religieuse, et des protestants revinrent à l'unité. Le lendemain du jour où il eut terminé sa tâche, Xavier de Ravignan, dans une réponse à des vœux de nouvel an, ajoutait ces mots : « Plus on « va, plus on étudie l'intérieur et la vie des âmes, « plus on apprécie ce grand don de la foi, de la « simple et généreuse foi : qu'il faut plaindre ces « masses d'hommes errants! » Avant de reprendre le chemin de Paris, l'homme de Dieu se rendit à Bordeaux, où s'était établie une maison de son ordre. Il fit le voyage par la malle-poste, côte à côte du courrier dont il entreprit, chemin faisant, la conversion; il y réussit par ce don incomparable qu'il avait de toucher et de subjuguer une âme dans un entretien.

En 1838, nos frères de la Suisse firent appel à la piété généreuse de notre pays pour la construction d'une église ; Xavier de Ravignan, qui avait été l'hôte de la Suisse catholique, se chargea d'exciter les âmes au profit de cette religieuse pensée ; dans une brillante assemblée de charité, à Saint-Roch, il prononça un sermon sur la foi ; après avoir parlé du bonheur de croire, il recommanda ceux qui manquaient de sanctuaire pour offrir à Dieu les témoignages de leur foi. Une femme, alors jeune fille, et qui depuis a enseveli sa vie dans les plus sévères profondeurs du cloître, nous disait, au sujet de ce sermon sur la foi : « Jamais sermon n'a plus remué « mon âme : il me semblait entendre saint Paul. » L'impression de tous les assistants fut profonde ; la parole de l'homme de Dieu avait élargi les cœurs ; on y répondit par des dons abondants ; les bourses des quêteuses se remplirent d'une pluie d'or et d'argent ; les bracelets et les bagues s'y amoncelaient : beaucoup de femmes, dans un élan qui n'appartient qu'à elles, n'avaient pas voulu regagner leurs demeures avec des bijoux dont la valeur pouvait contribuer à l'œuvre. La quête produisit dix mille francs.

Les conférences de Notre-Dame, malgré leur importance, n'absorbaient jamais tout le carême de Xavier de Ravignan ; les sermons de charité prenaient une partie de son temps ; nous le trouvons à Saint-Roch, le 5 février 1839, élevant la voix au profit de l'œuvre de Saint-François-Régis, cette insti-

tution si essentiellement morale qui, depuis 1826, a replacé tant de foyers dans l'ordre et donné une existence légitime à tant de milliers d'enfants.

Nous avons dit que des Pères de la Compagnie de Jésus s'étaient établis à Bordeaux ; un humble asile leur avait été offert par le doyen du chapitre, M. Morel ; ce prêtre vénéré leur légua, en mourant, sa chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, alors bien délabrée, et devenue aujourd'hui un charmant sanctuaire. Xavier de Ravignan fut nommé supérieur de cette naissante maison de Bordeaux ; c'est de là que, pendant quatre années, il partit pour accomplir les travaux apostoliques auxquels il se donnait tout entier.

La ville où il était né voulut l'entendre ; il prêcha une retraite dans la cathédrale de Bayonne, au mois d'octobre 1839, au milieu d'un concours de parents, d'amis, de chrétiens fidèles, d'hommes du monde désireux de retrouver la paix religieuse. La première fois qu'il monta dans cette chaire de la cité natale, lui toujours si maître de son âme, ne put contenir son émotion.

Depuis bien des années, Xavier de Ravignan désirait visiter le berceau du saint fondateur de son ordre ; le 1er novembre, accompagné de deux pieux ecclésiastiques, le vicaire général de Bayonne et l'économe du séminaire, il fit le pèlerinage de Loyola avec un vif bonheur religieux.

La mort de l'illustre M. de Quélen, le 31 décembre 1839, fut une affliction pour Xavier de Ra-

vignan. « Que Dieu nous le garde ! » écrivait-il à un ami peu de temps auparavant. Il chérissait et vénérait l'éminent archevêque qui, depuis 1822, ne l'avait jamais perdu de vue, qui l'avait fait monter dans la chaire de Notre-Dame, et dont le grand cœur répondait de tout point au sien; de loin, il s'était associé aux tribulations, aux douloureuses épreuves du pontife; de près, il avait aimé à être pour quelque chose dans ses consolations. Tout le désignait à l'honneur de rendre un hommage solennel à cette mémoire. Le soin de l'oraison funèbre lui fut confié. Le 20 février 1840, Xavier de Ravignan retraça religieusement et noblement l'image de celui qui, n'ayant pour défense que son bâton pastoral, laissa voir une dignité si constamment sereine au milieu des brutales injustices des révolutions; mais en 1840 les temps étaient mauvais et ne pouvaient pas supporter toute la vérité : Xavier de Ravignan, obligé à des précautions à cause de sa Compagnie, gêné en face du gouvernement, gêné en face des passions hostiles à l'Église, ne fut pas tout lui-même dans son œuvre : la liberté lui manqua et non point le talent. Il eut un mot auquel le son de sa voix et son geste donnèrent une grande puissance, et qui fut, dans cette oraison funèbre, le seul mot vengeur : « Je les plains ! » s'écria-t-il en parlant des hommes qui méconnurent M. de Quélen. M. le comte Molé eut l'heureux pouvoir de se mettre plus à l'aise à l'Académie pour louer l'archevêque de Paris.

Cette date de 1840 nous remet en mémoire quelque chose que nous ne saurions passer sous silence : nous tenons le fait de la bouche d'un homme qui en fut le témoin (1). Après une de ses belles conférences de 1840, Xavier de Ravignan, rentré dans sa demeure de la rue des Postes, n'y trouva rien pour dîner ! Il n'y avait pas dans la maison de quoi manger! La communauté manquait de pain ! Pendant ce temps-là, des écrivains en France présentaient les Jésuites comme possesseurs d'immenses richesses. Le lendemain du jour où Xavier de Ravignan n'avait pas eu de quoi dîner, un ami lui demandait avec émotion si c'était bien la vérité : « C'est parfaitement « vrai, » lui répondit en riant le saint religieux; « et le cas est si pressant que vous feriez une bonne « œuvre en envoyant tout de suite un peu de pain « pour les Pères et pour moi. » On pense bien que le secours ne se fit pas attendre.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus en Espagne en 1835, une maison restait encore à Loyola, protégée en quelque sorte par le berceau du saint fondateur; cette maison en 1841 n'obtint pas grâce devant la révolution espagnole; Xavier de Ravignan, pressentant ce dernier coup, écrivait de Bordeaux le 30 décembre 1840 : « Les derniers « restes de la pauvre Compagnie en Espagne, et que « le berceau de notre bienheureux Père avait re« cueillis, vont très-probablement être chassés, *fiat*

(1) M. le marquis de Dampierre.

« *voluntas tua*. Priez un peu pour nous. » Pas un mot de plus en présence de la persécution achevant son œuvre dans la patrie de saint François Xavier.

L'homme de Dieu avait un jeune frère dont nous avons quelquefois prononcé le nom, et qui, depuis ses premiers pas en ce monde, était l'objet de tendres sollicitudes; au mois de janvier 1841, il apprit que la frêle santé de ce frère ne laissait plus d'espérance; il apprit aussi que la foi soutenait et consolait cette existence qui allait s'achever sur la terre; dans une lettre écrite de Bordeaux, Xavier de Ravignan recommandait à tous les siens de s'unir à la communion de son cher Jules : « Que la reli-« gion est douce et belle! disait-il; elle donne des « jouissances tout près d'un tombeau... et moi je « vais m'éloigner et ne reverrai plus mon bon « Jules... Mais courage dans la foi : nous nous re-« trouverons tous un jour... Je l'embrasse et le « serre contre mon cœur. Pauvre frère! le plain-« drai-je cependant? Il quitte la vie; et je voudrais « être à sa place, si la volonté et la gloire de Dieu « ne m'imposaient des forces et du travail. » Quand ce tombeau se fut ouvert, Xavier de Ravignan adressa à sa mère une lettre de consolation; la triste nouvelle l'avait trouvé à Lyon; sa première pensée, après avoir recommandé à Dieu l'âme de son frère, fut pour sa mère et pour sa douleur; il lui demandait comment elle avait supporté ce coup, lui disait que Dieu avait éprouvé et purifié son fils par de longues souffrances, et que ce fils qui n'était

plus s'était bien préparé à la mort. « J'ai une ferme « confiance, ajoutait-il, que Dieu l'a reçu dans sa mi- « séricorde. Toutes les messes que j'aurai de libres, « je vais les dire pour lui; tous mes confrères de « Bordeaux, de Lyon, de Paris et d'ailleurs ont dit « ou disent aussi plusieurs messes pour le bon « Jules. Relevons-nous donc par l'espérance chré- « tienne; nous nous retrouverons tous dans une « vie meilleure. »

Une invitation du général de la Compagnie amena Xavier de Ravignan à Rome, à la fin d'octobre de 1841; il s'était acheminé vers la grande métropole du monde par Turin, Milan, Bologne et Lorette. La ville des apôtres, des martyrs et de la papauté lui réservait des émotions profondes; il écrivait à une de ses sœurs le 30 novembre : « Quels « souvenirs on trouve ici et quelles religieuses ma- « gnificences! Quels prodiges des arts consacrés à la « gloire de Dieu! J'aime Rome; on sent qu'on y « vit de la foi. Je n'essayerai pas de vous décrire « Rome; c'est impossible. Quand nous nous rever- « rons, je vous en parlerai. Mais Saint-Pierre, Saint- « Pierre passe toute imagination. J'ai célébré la « messe aux divers sanctuaires, sur les corps de « saint Pierre, de saint Paul, de saint Ignace, etc. « Je ne vous ai pas oubliée, et je ne vous oublierai « jamais. Ici sous mes fenêtres, dans le jardin du « *Gesù,* notre immense et belle maison professe, « je vois les orangers en pleine terre et en fleur, « chargés aussi des plus belles oranges qui seront

« bientôt mûres. » Le 10 décembre 1841, le pieux jésuite écrivait : « Rome me console et me tou- « che toujours ; les saints souvenirs me font du « bien. » Le père commun des fidèles ne pouvait manquer d'accueillir avec un amour particulier l'orateur de Notre-Dame ; il le félicita, l'encouragea, le bénit. Xavier de Ravignan, accompagné du général de la Compagnie, fut plusieurs fois admis aux pieds de Grégoire XVI, et chaque fois il reçut du pape les témoignages les plus affectueux, les plus honorables et les plus vifs. Les étrangers et surtout les familles françaises abondaient à Rome cet hiver-là ; un désir fut exprimé de toutes parts, celui d'entendre l'orateur de Notre-Dame ; il consentit à prêcher l'avent à Saint-Louis-des-Français.

Ceux qui connaissent Rome n'ignorent pas que l'auditoire de Saint-Louis-des-Français, composé d'éléments très-variés, n'est pas aisé à satisfaire ; le prédicateur s'y trouve en présence de plusieurs nations ; les goûts et les habitudes, les dispositions et les manières de voir ne s'y ressemblent pas ; ce mélange s'achève par la diversité des rangs. Mais au fond des nationalités, quelles qu'elles soient, il y a toujours l'homme, et c'est par là que se fait l'unité malgré les frontières, les langues et les climats : en allant droit à l'âme humaine, on laisse derrière soi les différences. Xavier de Ravignan savait que son auditoire se réduisait à des croyants et à des cœurs éloignés de Dieu, à des riches et à des pauvres, et que la souffrance était l'inévitable partage de cette

foule accourue pour recueillir sa parole ; il eut des accents proportionnés aux besoins de chacun ; la douceur, qui, ainsi que la bonté, garde son charme et son empire au milieu de tous les peuples, fut pour Xavier de Ravignan un moyen rapide de succès. Il y eut aussi quelque chose qui ravit et subjugua tout d'abord la société romaine, c'est le zèle de l'apôtre uni aux manières du gentilhomme : à Rome les formes exquises se mêlent à l'idée qu'on se fait d'un bon chrétien, et surtout d'un grand chrétien. L'Avent de Xavier de Ravignan à Saint-Louis-des-Français fut donc l'événement de l'hiver de 1841. La station se termina par une retraite dans l'église du Caravita ; cette église appartient à la Compagnie de Jésus, et c'est là que, tous les vendredis, de pieux chrétiens se donnent la discipline. Ceux qui suivirent la retraite du Caravita n'ont pas oublié avec quel élan d'amour et quelle flamme l'homme de Dieu parlait, avec quelles touchantes et sublimes instances il demandait aux âmes de ne pas se perdre pour l'éternité ! « Allez, allez toujours, « l'espérance en Dieu ne trompe jamais, » tels furent les derniers mots de cette retraite où l'abondance des fruits pieux dédommagea de ses fatigues l'admirable apôtre. Un homme de foi et de grand nom, le prince Marc-Antoine Borghèse, voulut faire revivre le souvenir de cette religieuse semaine par une idée bien digne du pays de la religion et des arts ; il commanda cinquante bagues avec les mots : « Allez, allez toujours, » et en fit présent aux per-

sonnes de la société du palais Borghèse qui avaient suivi la retraite du Caravita.

L'établissement d'une œuvre belle et féconde se rattache au passage de Xavier de Ravignan, à Rome, en 1841 ; nous parlons de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul; elle prit bien vite racine sur le sol de la ville des pontifes, où le génie de la charité a enfanté tant d'utiles institutions. Un prodige dont le retentissement a été grand, vint ajouter aux émotions religieuses de la société romaine; la retraite du Caravita était finie depuis peu de jours, lorsqu'un juif, M. Ratisbonne, se convertit au christianisme après avoir vu, dans la chapelle de Saint-André-*Delle-Fratte,* la mère de celui que ses lointains ancêtres avaient crucifié.

L'illustre et saint jésuite partit de Rome dans les premiers jours de janvier 1842, et revint en France par mer. Il eut une mauvaise traversée : son paquebot dut relâcher à Ajaccio; il descendit à terre et pouvait à peine se tenir debout, tant la mer l'avait brisé; l'évêque d'Ajaccio lui donna l'hospitalité; mais pouvait-il résister au désir de demander à un tel apôtre de se faire entendre à ses ouailles? L'évêque le pria de monter en chaire, et malgré l'excès de sa fatigue, Xavier de Ravignan, soutenu par l'espoir de toucher quelques âmes, se rendit aux vœux du prélat : l'homme de Dieu pouvait croire que ce n'était pas sans quelque dessein providentiel que la tempête l'avait jeté sur ce rivage.

L'œuvre des conférences étant sa grande œuvre

publique, il ne l'avait pas oubliée aux saints lieux; à genoux, aux pieds de Grégoire XVI, il lui avait demandé de bénir son entreprise pour la rendre féconde, de bénir ses auditeurs. Ses premières paroles de la station de 1842 furent un souvenir de Rome et du successeur de Pierre : « Il y a bien peu de « temps, messieurs, disait-il, je portais les immenses « besoins de mon âme au milieu des souvenirs « puissants de cette Rome si belle par les arts, plus « belle encore par la foi. Sur le tombeau des saints « apôtres, sur le sol fécondé par le sang des mar- « tyrs, je priais, le dirai-je? je priais ardemment « pour vous, je priais pour moi-même, afin qu'il « me fût donné de ne point annoncer en vain l'É- « vangile de la croix. Et quand, humble pèlerin, « prosterné aux pieds du Père commun, du grand « et glorieux pontife qui gouverne l'Église, je véné- « rais son autorité souveraine si bien rehaussée par « l'éclat de la science et des vertus, j'osai lui de- « mander de nous bénir, vous, messieurs, et nous « tous, réunis dans cette enceinte pour la grande « œuvre de l'enseignement catholique. Alors sa « main ferme et sûre, ou plutôt son cœur de père « daigna sceller du signe du salut cette institution « bienheureuse de nos conférences, placée à bon « droit sous l'auguste patronage de la reine des « cieux. »

Les devoirs de sa charge, les prédications diverses, les affaires religieuses que lui seul pouvait régler et qui l'obligeaient à de fréquents déplace-

ments, laissaient peu de loisirs à Xavier de Ravignan; il ne lui restait que six semaines de liberté pour préparer son carême : c'était un temps bien court pour une œuvre si capitale. L'homme de Dieu avait dans le voisinage de Bordeaux un paisible asile où il se réfugiait pour le travail. Le 18 septembre 1842, dans une lettre datée de ce lieu de recueillement, il disait à l'ami (1) dont la pensée demeurait étroitement unie à la sienne : « Je suis dans une douce et entière « solitude. Un bon frère coadjuteur, le Saint-Sacre- « ment, des livres et le repos laborieux de l'étude : « ainsi passent mes heures plus près de Dieu, ce « me semble; en qui je vous retrouve toujours. » Il faisait en automne la retraite annuelle que *son cœur et la règle lui imposaient;* elle durait huit ou dix jours : c'était le temps de ses plus purs ravissements. « Vous me pardonnerez mon égoïsme, écri- « vait-il à son ami, j'ai soif de solitude et j'y entre « en retraite absolue, comme repos d'âme et de « corps. Adieu, je vais mourir... pour la semaine « au moins; je vivrai mieux ensuite pour vous aimer « bien tendrement. » Dans les derniers jours d'octobre 1842, Xavier de Ravignan cessa d'être supérieur de la maison de Bordeaux pour devenir supérieur de la maison de Paris. Quelques semaines plus tard, un hommage était rendu à son nom dans une solennité littéraire; le successeur de l'évêque d'Hermopolis à l'Académie, M. le duc Pasquier, le jour

(1) M. l'abbé Dupanloup.

de sa réception (8 décembre 1842), rappelait les touchants souvenirs du 11 juin 1822, dans la chapelle d'Issy, et ceux du 17 février 1839, à Notre-Dame; il parlait de l'*abbé de Ravignan* « dont la voix était « en possession de remuer les âmes et d'entraîner « les convictions avec une puissance qu'aucun autre « peut-être n'exerçait au même degré. » Ce témoignage de justice qui partait du premier corps littéraire du royaume contrastait noblement avec les déclamations irréligieuses de l'époque.

Pendant son carême de 1843, Xavier de Ravignan reçut des nouvelles alarmantes sur l'état de sa mère; les conférences, la retraite, les confessions l'enchaînaient à son poste; il adressa à sa mère la lettre suivante, la dernière qu'il lui ait écrite : « Retenu à « Paris par des devoirs sacrés que Dieu m'impose, « je souffre de ne pouvoir aller me joindre à mon « frère et à mes sœurs pour vous entourer de ma « tendresse et de mes soins. Le Seigneur vous a en-« voyé de nouvelles et de bien grandes souffrances; « que ne puis-je les soulager! Au moins chaque « jour, au saint autel, j'offre pour ma bonne et ten-« dre mère le sacrifice de la messe. Le sang de « Jésus-Christ prie pour vous bien mieux que je ne « saurais faire. Il vous obtiendra les grâces de rési-« gnation, de force et de confiance qui nous sont à « tous si nécessaires. Oh! oui, confiance en la « bonté infinie de Dieu. Recevez mes tendres, mes « profonds respects. » Cette lettre, d'un sentiment à la fois si vrai et si saintement religieux, est

écrite en gros caractères pour que la pauvre mère, presque mourante, puisse lire elle-même les lignes tracées par son fils. Une autre attention filiale nous a frappé : Xavier de Ravignan veut que sa mère, à la dernière heure, reconnaisse que son enfant d'autrefois lui est resté; il signe cette lettre : *Gustave*. Il n'avait plus signé ainsi depuis le jour où, récemment arrivé à Montrouge, il voulut rester fidèle au souvenir de *sainte Catherine*. Xavier de Ravignan, devenu libre après l'accomplissement des « devoirs « sacrés, » s'en alla à Bordeaux, espérant revoir encore sa mère; il ne retrouva qu'une froide dépouille, et ne put que prier auprès d'un cercueil. Il accompagna à la tombe celle qui avait si tendrement veillé sur son berceau, et dont la vie, mêlée d'amertumes, ne fut qu'un long dévouement maternel.

Rouen se souvient encore de l'avent de 1843; Xavier de Ravignan y prêcha quatre fois par semaine; un nombreux auditoire d'hommes recueillait sa parole. Il labourait en quelque sorte le champ des consciences, y enfonçait profondément le soc, et le bon grain de la vérité religieuse y germait. Les jésuites possédaient à Rouen une petite résidence dont le P. Marquet était supérieur; c'est là que logeait l'orateur chrétien. Dans des lettres datées de Rouen, le 5 et le 11 décembre, il parle des engagements qu'il a pris pour le carême suivant, sans compter les conférences, et de ce qu'il est contraint de refuser; il donne et donne toujours, ne prenant

pas conseil de ses forces, mais ne songeant qu'aux besoins des âmes ; l'impossibilité seule est pour lui un motif de refus. C'est toujours devant Dieu qu'il prend ses décisions, et comme Dieu est son témoin, il espère mieux son secours.

CHAPITRE XXI.

Les associations religieuses non autorisées. — Le livre de l'Existence et de l'Institut des Jésuites. — Lettre de M. Royer-Collard au P. de Ravignan. — Les débats de la chambre des députés le 2 et le 3 mai 1845. — Négociations à Rome et leurs résultats.

Les premiers temps qui suivirent 1830 furent des temps de franchise dans le camp des vainqueurs. On avoua que la persistance des attaques contre les jésuites avait été une affaire de pure tactique, que les jésuites étaient par eux-mêmes des gens fort inoffensifs et peu redoutables, et qu'on s'était servi de leur impopularité pour mieux atteindre le gouvernement dont on voulait la chute. Ce nom est une arme de guerre : les habiles s'en emparent selon leurs besoins et selon les circonstances. Dès 1836, la qualification de jésuite rentrait dans la langue des partis, aux approches d'un mouvement religieux vague encore, mais déjà digne de quelque attention ; quand la question de la liberté d'enseignement dont nous nous occuperons plus tard, commença à se dresser menaçante contre le monopole de l'Université, on fit de la poussière avec le jésuitisme pour empêcher de lire les droits écrits dans la charte. Tout l'immense amas des

calomnies anciennes retombait en flots de brochures, et plus d'une fois la haine, cachant mal son jeu, enveloppait dans une proscription commune l'institut de saint Ignace et le catholicisme. Les lois de l'ancien régime et de la révolution étaient invoquées à l'appui de ces passions nouvelles; en 1843, des sentiments mauvais s'étaient montrés dans la chambre des députés; la Compagnie de Jésus pouvait craindre en France un orage de plus: Xavier de Ravignan cherchait à le conjurer.

Un jurisconsulte d'une grande autorité, M. de Vatimesnil, avait eu à se prononcer sur la question de savoir si la réunion, dans une maison commune, de personnes appartenant à un ordre religieux non reconnu par l'État, était licite : il avait résolu affirmativement cette question au sujet d'une affaire qui concernait les trappistes de Bricquebec. Xavier de Ravignan demanda à M. de Vatimesnil, son ami de vieille date, s'il croyait pouvoir exprimer à l'égard des jésuites le même avis qu'à l'égard des ordres religieux considérés en général et des trappistes en particulier, ou si au contraire une position exceptionnelle était faite aux jésuites par les arrêts du Parlement de Paris. L'éminent jurisconsulte adressa à son vénérable ami une lettre, en date du 2 janvier 1844, où son sentiment sur cette matière se trouvait fortement établi. Il commençait par exposer les principaux actes du gouvernement et de l'autorité judiciaire qui, avant la révolution, constituaient la législation relative à la Société de Jésus, et exa-



minait si ces arrêts et ces édits étaient encore en vigueur. Contrairement à M. de Montlosier, il pensait que les lois portées depuis 1789, en abolissant *toutes les associations religieuses,* avaient effacé ce qui regardait particulièrement les jésuites : le niveau anti-catholique avait passé sur toutes les corporations religieuses. Les articles 291 et suivants du Code pénal, et l'article V de la charte formaient le dernier état de la législation.

On n'ignore pas l'étroite union de l'Église et de l'État dans l'ancienne monarchie française ; l'autorité du roi très-chrétien, *évêque du dehors*, s'étendait par delà les limites du temporel : les ordres religieux n'échappaient point à sa vigilance ; la loi de l'État qui reconnaissait les vœux les considérait comme des engagements obligatoires, et le bras séculier était là pour faire rentrer un moine dans son devoir. Personne alors n'eût imaginé une congrégation non reconnue et cependant non prohibée. Les choses se passent autrement dans une société où règne la liberté des cultes. La loi n'a qu'à s'assurer si des hommes réunis dans l'intérieur d'une maison et occupés d'objets *religieux,* contreviennent à l'article 291 du Code pénal ; lorsqu'elle a bien vu qu'ils n'y contreviennent pas, la loi ne s'informe ni de leurs croyances ni de leurs règles. Les membres des associations religieuses ne forment pas une corporation légale ; « ce ne sont, dit M. de « Vatimesnil, que des individus vivant ensemble, « liés par un contrat ou un quasi-contrat purement

« civil et soumis au droit commun. Sans doute la « religion les envisage sous un autre aspect; mais « la loi humaine ne peut les considérer que sous « celui-là » Les arrêts et les édits d'autrefois ne subsistent donc plus, et il n'y a pas de résurrection pour les lois anéanties.

Telle est, en peu de mots, la substance de cette lettre du 2 janvier 1844.

Mais il ne suffisait pas d'éclairer l'opinion sur la question légale; il importait d'aborder la question même de la Société de Jésus, et d'attaquer de front les préventions de tant de gens. Un respect universel, une belle popularité s'attachait au nom de Ravignan; une petite portion du public savait que l'orateur de Notre-Dame appartenait à la Compagnie de Saint-Ignace; l'immense majorité l'ignorait. Ce prêtre si écouté, si vénéré n'était que *monsieur* de Ravignan ou *l'abbé* de Ravignan. Pendant qu'il recueillait tant d'hommages, un torrent d'injures atteignait ses frères et son ordre. Une idée qui ne pouvait lui venir à l'esprit (il était trop humble pour pouvoir sentir la force de son nom) entra dans le cœur d'un ami, depuis évêque : « Écrivez quelque « chose, lui dit cet intime ami, pour expliquer ce « que c'est qu'un jésuite, et dites que vous êtes jé- « suite. » C'était un coup de partie. L'exécution de cette idée exigeait une certaine intrépidité; ce côté de l'œuvre allait à l'âme de Xavier de Ravignan. Il publia le livre de l'*Existence et de l'Institut des Jésuites*, et en même temps, dans une brochure à

part, la *Lettre de M. de Vatimesnil suivie d'un mémoire sur l'état légal en France des associations religieuses non autorisées*. Le titre des deux écrits portait ce mot révélateur : *Le R. P. de Ravignan.*

Le livre de l'*Existence et de l'Institut des Jésuites*, le meilleur ouvrage sorti de la plume du P. de Ravignan, produisit un effet immense; nous autres Français, nous sommes aisément séduits par le courage, et nous aimâmes ce beau livre qui était aussi, qui était surtout une grande action. Dès la première page de l'introduction, on sentait je ne sais quel souffle puissant de vérité et d'honneur :

« La prudence a ses lois, elle a ses bornes. Dans « la vie des hommes il est des circonstances où les « explications les plus précises deviennent une haute « obligation qu'il faut remplir. Je l'avouerai : depuis « surtout que le pouvoir du faux semble reprendre « parmi nous un empire qui paraissait aboli, depuis « que des haines vieillies et des fictions surannées « viennent de nouveau corrompre la sincérité du « langage et dénaturer les droits de la justice, j'é- « prouve le besoin de le déclarer : je suis jésuite, « c'est-à-dire religieux de la Compagnie de Jésus. « Cette déclaration, je la dois à moi-même; je la « dois à mon ministère, à mes frères dans le sacer- « doce, à la jeunesse, à tous les fidèles qui m'honorent « de leur confiance; je la dois à l'Église, à Dieu... « Il y a d'ailleurs en ce moment trop d'ignominies et « trop d'outrages à recueillir sous ce nom pour que je « ne réclame point publiquement ma part d'un pareil

« héritage. Ce nom est mon nom ; je le dis avec simplicité : les souvenirs de l'Évangile pourront faire « comprendre à plusieurs que je le dise avec joie... « Avant de me faire prêtre et jésuite, j'étais homme « de mon temps, je le suis encore ; Français, je n'ai « pas cessé de l'être. En me faisant religieux, je n'ai « entendu ni abdiquer ma patrie, ni violer ses lois, « ni renoncer à mes droits ou à mes devoirs de citoyen. J'ai eu des préventions contre la Compagnie de Jésus ; Pascal et les traditions parlementaires m'avaient trompé comme bien d'autres... « Ce que je puis encore affirmer, c'est que ce furent « les choses qu'on méconnaît, qu'on défigure et « qu'on attaque le plus dans les jésuites, qui me « déterminèrent à me faire l'un d'eux. »

Le P. de Ravignan, défendant son existence religieuse contre des prétentions menaçantes, disait :

« La charte a-t-elle proclamé la liberté de conscience, oui ou non ? La perfection évangélique « est-elle un droit de la conscience, oui ou non ? « Eh bien, la vie religieuse n'est que la perfection « évangélique : c'est l'enseignement solennel de « l'Église, comme la liberté de conscience est la promesse solennelle de la charte. Si je veux donc, moi « Français, être en France religieux bénédictin, dominicain ou jésuite, de quel droit m'en empêcherez-vous ? Je ne vous demande ni existence publique et reconnue, ni la moindre part de la fortune de l'État ; je demande seulement à respirer « l'air libre de la patrie. Je prétends, dans ma vie

« privée et dans ma conscience, pouvoir faire des « vœux et suivre avec mes frères, dans une habita- « tion et une paix communes, des règles approuvées « par l'Église catholique. Et en quoi, je vous prie, « cette liberté gêne-t-elle la vôtre? Gêne-t-elle une « liberté quelconque?... Vous qui appelez sur nous, « sur des prêtres, sur des Français, sur des citoyens « libres et dévoués, toute la rigueur des proscrip- « tions, nous connaissez-vous? Nous avez-vous vus? « Nous avez-vous entendus? Quelle parole sortie de « notre bouche a compromis la tranquillité publi- « que et le respect dû aux lois? Cependant nos « deux cents voix ont retenti dans un grand nom- « bre de chaires, depuis les cités les plus populeuses « jusqu'aux plus humbles hameaux. Où sont les « autorités ecclésiastiques qui nous condamnent? « Un fait répréhensible et positif est-il imputé à l'un « d'entre nous? Des préventions, des susceptibilités, « des présomptions ne suffisent pas : elles ne sau- « raient tenir lieu ni des faits ni des preuves; et la « culpabilité d'une société ne peut avoir une ex- « pression pratique et juste que dans les fautes de « ceux qui la composent. A ceux-ci, aux individus, « appartiennent l'action, le crime, la vertu. Quels « sont parmi nous les coupables?... Si le soleil luit « pour tout le monde, est-ce que la justice et le bon « sens s'éteignent quand il s'agit de nous? Oui réelle- « ment, dans un grand nombre d'esprits, et il y a « longtemps que cela dure. »

L'auteur demandait une solution :

« Ce sera peut-être une solennelle injustice; nous « plaindrons le pays, nous ne nous plaindrons pas. « Nous saurons nous exiler encore, et nous irons « chercher la jouissance de nos droits de citoyens « et la liberté de nos consciences chez les sauvages « de l'Amérique ou parmi les païens de l'Inde et de « la Chine. »

Pourquoi ces pages nous touchent-elles et pourquoi paraît-il triste qu'il ait fallu les écrire? Pourquoi y a-t-il dans ce langage une résolution si tranquille, une force si vraie? Pourquoi enfin l'accusé domine-t-il de si haut l'accusateur? C'est que le langage que nous venons d'entendre est celui de l'innocence en face de l'injustice. Il y a dans la destinée de l'innocence quelque chose de la destinée de la vérité sur la terre; l'une rencontre l'injustice, l'autre le mensonge. Toutes les deux sont éternelles, elles demeurent soumises ici-bas à la loi du combat. Sœurs plus anciennes que les temps, elles ont trouvé pour ennemi, depuis six mille ans, l'homme tombé. Mais l'innocence, de même que la vérité, ne succombe jamais tout à fait en ce monde; frappée aujourd'hui, elle se relèvera demain, dans vingt ans, dans cent ans, qu'importe le nombre des jours, et c'est là tout le secret de l'invincible durée de la Société de Jésus.

Le livre de l'*Existence et de l'Institut des Jésuites* se compose de quatre chapitres. Le premier renferme une exacte appréciation des *Exercices spirituels* du soldat de Manrèze et une peinture des

quatre semaines à travers lesquelles l'âme se recueille, s'épure et se relève; nous avons rendu compte de ces jours de féconde solitude en racontant le noviciat du jeune de Ravignan. Le deuxième chapitre est consacré aux constitutions de la Société de Jésus que Richelieu appelait le chef-d'œuvre du génie : il s'agit du noviciat, des études, de la troisième année de probation, des divers ministères remplis par les religieux de l'ordre, du gouvernement de la Compagnie et du vœu d'obéissance. Tous ces points sont admirablement présentés. C'est la vérité intérieure qui se révèle pour quiconque veut la voir; une belle lumière éclaire chacune de ces choses dont on n'avait parlé que comme de ténébreux mystères; la Société de Jésus ouvre en quelque sorte toutes ses portes, afin qu'on puisse y regarder à l'aise. Après que le vénérable auteur nous a montré de quelle façon on devient jésuite, il nous donne la *Journée du Jésuite*, comme pour achever de nous introduire dans toutes les réalités d'une existence méconnue : bien des gens, de ceux même qui attaquaient alors avec violence la Compagnie, auraient été peut-être assez embarrassés de publier ainsi, en toute sincérité, l'emploi de leur temps. Dans ce deuxième chapitre, le P. de Ravignan, rappelant les contradictions extraordinaires qui ont ballotté d'âge en âge, depuis trois siècles, la Société de Jésus, s'écrie avec un mélange éloquent de tristesse et de fermeté : « Pascal, votre génie « a commis un grand crime, celui d'établir une

« alliance peut-être indestructible entre le mensonge et la langue du peuple franc. Vous avez « fixé le dictionnaire de la calomnie ; il fait règle « encore, il ne la fera pas pour moi. »

Le chapitre III est intitulé : *Doctrines de la Compagnie de Jésus*, et commence par l'arrêt du Parlement de Paris, le 6 août 1762. Le P. de Ravignan pouvait reproduire sans crainte aucune toutes les abominations dont cet arrêt est chargé ; vues à la distance de l'histoire, ce n'est pas sur les jésuites qu'elles retombent. Le vénérable auteur établit que la Société de Jésus n'a pas de doctrines qui lui soient propres, qu'elle suit les doctrines le plus communément autorisées, surtout celles de saint Thomas, et que, dans les questions librement controversées entre les théologiens, les membres de la Compagnie se décident selon leur penchant et leur goût : ainsi disparaît cette prétendue servitude à laquelle les esprits seraient durement astreints dans l'institut de saint Ignace. Les propositions dont on a fait tant de bruit, et qui n'étaient pas l'enseignement du corps entier, mais seulement de quelques membres, n'appartenaient pas uniquement à des jésuites ; elles avaient apparu bien avant l'institution de la Compagnie, et, de plus, elles étaient communes à beaucoup de théologiens dominicains, augustins, franciscains, à des membres du clergé séculier, à des docteurs de Sorbonne; on a trouvé bon d'en faire peser la responsabilité sur les jésuites seuls : cette justice convenait mieux aux accusateurs. Les jésuites

n'ont donc pas de doctrine particulière ; mais tout corps religieux a un esprit qui lui est propre, et la Compagnie de Jésus a le sien ; cet esprit, c'est le zèle des âmes, la défense de la vérité, la propagation du règne sacré de l'Évangile ; en théologie et en philosophie, c'est une tendance marquée à garder les droits de la liberté humaine et de la raison : c'est pourquoi les jésuites combattirent les doctrines de Luther, de Calvin et de Jansénius.

L'apostolat est la gloire et la vie même de l'Église. Les jésuites sont missionnaires. Leurs premiers efforts arrêtèrent le protestantisme en Europe, et, comme le disait Fénelon dans son plus beau sermon, la Compagnie, à sa naissance, « ouvrit par le « secours des Portugais un chemin nouveau à l'É- « vangile dans les Indes. » — « Quelle est donc, « s'écrie le P. de Ravignan, quelle est donc cette « belle œuvre de l'apostolat sur les rives inhospita- « lières et lointaines ? L'âme si forte et si tendre de « Fénelon l'avait ambitionnée; et moi-même, ô mon « Dieu! me sera-t-il permis de le rappeler, je l'ai « prononcé ce vœu sacré que prononce le religieux « profès de la Compagnie, d'aller en tous lieux, « parmi tous les genres d'infidèles, au moindre « signe de la volonté du Souverain Pontife, et de par- « tir sans demander l'argent nécessaire au voyage. « Hélas ! d'autres ont été jugés plus dignes de cette « mission bienheureuse, et vos desseins sur moi, ô « Seigneur! ont été de me retenir sur cette vieille « terre de ma patrie, au sein d'une civilisation ma-

« lade pour avoir abusé de tous les biens, parmi des « frères qui ont désappris la langue que je dois leur « parler. Vous m'avez donné pour partage la lutte « à soutenir contre le mensonge et la calomnie ! Au « moins dans les missions l'on meurt, et tout est « fini sur la terre; ici il faut mourir chaque jour, et « chaque jour passer de la mort aux souffrances « de la vie. Croix pesante, mais croix bénie, comme « toutes celles qui viennent de la main du Seigneur, « je vous porterai avec résignation et avec amour « tant qu'il plaira au ciel de vous imposer à ma fai- « blesse. »

Il était beau pour un jésuite de rappeler les travaux apostoliques d'un frère nommé François-Xavier, qui eut le bonheur de rendre à l'unité catholique plus de peuples et d'empires que la Réforme ne lui en arracha jamais, qui convertit cinquante-deux royaumes, arbora l'étendard de la croix sur une étendue de trois mille lieues, baptisa de sa propre main près d'un million de mahométans et d'idolâtres, et tout cela en dix ans ! Avec quelle sainte complaisance le P. de Ravignan énumère les missions et les conquêtes religieuses de la Société de Jésus dans toutes les régions de l'univers ! Et que de souvenirs s'éveillent au nom seul du Paraguay !

« Sire, disait l'évêque de Buénos-Ayres à Phi- « lippe V, dans ces peuplades nombreuses, com- « posées d'Indiens naturellement portés à toutes « sortes de vices, il règne une si grande innocence

« que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul « péché mortel. »

Le quatrième et dernier chapitre sur les *missions* est écrit avec beaucoup d'élan et d'éclat et une verve entraînante : le talent de l'écrivain s'y trouve à la hauteur de l'âme de l'apôtre. Puis vient une conclusion où le lecteur est convié à reconnaître qu'un Français, au XIXe siècle, a pu se faire jésuite sans abdiquer sa raison, sans renoncer à son temps et à son pays. Renoncer à son pays ! Ah ! le P. de Ravignan aimait la France; cette louange lui a été donnée le jour de ses funérailles par l'éloquent ami qui le connaissait si bien ; aux dernières pages du livre de l'*Existence et de l'Institut des Jésuites*, l'amour de la patrie respire dans les termes les plus nobles et les plus touchants. En terminant, le P. de Ravignan demande la réhabilitation morale de ses pères innocents, de ses pères qui ne furent ni jugés ni entendus; il demande cette justice pour ceux qui ne sont plus et pour lui-même: « Si je devais succomber « dans la lutte, disait-il, avant de secouer sur le sol « qui m'a vu naître la poussière de mes pas, j'irais « m'asseoir une dernière fois au pied de la chaire « de Notre-Dame, et là, portant en moi-même l'im- « périssable témoignage de l'équité méconnue, je « plaindrais ma patrie, je dirais avec tristesse :

« Il y eut un jour où la vérité lui fut dite : une « voix la proclama, et justice ne fut pas faite; le « cœur manqua pour la faire. Nous laissons derrière « nous la charte violée, la liberté de conscience op-

« primée, la justice outragée, une grande iniquité « de plus : ils ne s'en trouveront pas mieux. Mais « il y aura un jour meilleur, et, j'en lis dans mon « âme l'infaillible assurance, ce jour ne se fera pas « longtemps attendre. L'histoire ne taira pas la dé- « marche que je viens de faire ; elle laissera tomber « sur un siècle injuste tout le poids de ses inexo- « rables arrêts. Seigneur, vous ne permettrez pas « toujours que l'iniquité triomphe sans retour ici- « bas, et vous ordonnerez à la justice du temps de « précéder la justice de l'éternité. »

Cet écrit où tant de modération s'alliait à tant de force obtint en peu de mois plusieurs éditions. Ceux qui, de bonne foi, cherchaient la vérité, la trouvèrent ; le procès fut gagné devant les consciences libres et sereines. Mais combien d'hommes aiment à se murer dans leurs propres pensées ! Le livre, venu si à propos pour la cause de la justice, devint un gros embarras dans les rangs ennemis. Celui qu'on appelait *monsieur de Ravignan*, et qui venait de se déclarer jésuite dans une œuvre irréfutable, se présentait avec l'imposant cortége de trois mille communions d'hommes à Notre-Dame; c'était une puissance avec laquelle il fallait compter; c'était de plus une puissance trop respectée pour qu'une plume osât l'attaquer. Et nous devons dire ici que personne ne viola cette loi du respect envers le P. de Ravignan ; mais aussi, dans un désir inutile d'étouffer l'ouvrage, personne ne répondit. « Dieu « bénit le livre de l'*Existence*, écrivait le P. de Ravi-

« gnan à un ami ; mais conspiration du silence dans « les journaux. » — « On n'a pas jugé à propos « de me répondre, » disait-il le 25 mars 1845, à la fin de sa préface de la cinquième édition, « pas « un seul mot, si ce n'est l'amas de fables absurdes « qui composent un roman impie. La foule y croit « mieux qu'à l'histoire ; il n'y a pas là matière à « discussion. » Il écrivait encore : « Et le *Juif er-* « *rant*.... est-ce que la justice de Dieu ne passera « pas de ce côté ? »

Au milieu de la *conspiration du silence* il y eut des hommes qui parlèrent : l'illustre et pieux auteur reçut d'importants témoignages qu'on pouvait prendre pour des conquêtes. M. Royer-Collard avait dit un jour au sujet de l'*abbé de Ravignan :* « Bon « jeune homme ! il se croit jésuite. » Mais M. Royer-Collard était un esprit sincère ; après avoir lu le livre de l'*Existence*, il adressa au P. de Ravignan les belles lignes suivantes : « Votre éloquent plai- « doyer pour l'*Institut des Jésuites* me fait compren- « dre l'énergie de cette création extraordinaire et la « puissance qu'elle a exercée ; autant qu'on peut « comparer les choses les plus dissemblables, on « pourrait dire qu'à la distance de la terre au ciel, « Lycurgue et Sparte sont le berceau de saint Ignace. « Sparte a passé, les jésuites ne passeront pas. Ils « ont un principe d'immortalité dans le christia- « nisme et dans les passions guerrières de l'homme. » Le penseur qui venait de comprendre l'institut de saint Ignace, achevait alors sa vie loin des passions et

du bruit; les derniers temps d'une longue existence sont favorables à la vérité; il y a une paix du soir pour nos jours, et quand la paix se fait, Dieu n'est pas loin.

Cette tranquille disposition à s'éclairer ne se rencontra point dans la Chambre des députés, lorsque la question des congrégations religieuses lui fut soumise le 2 et le 3 mai 1845; pour ce pouvoir délibérant, le livre du P. de Ravignan et les deux Mémoires de M. de Vatimesnil n'existaient pas. Les préjugés régnaient en maîtres; le sens religieux manquait à la Chambre; on était dans le faux et dans l'étroit; un grand mot courait sur les bancs : l'exécution des lois de l'État. Mais ces lois existaient-elles? On le prétendit, on entreprit de le prouver dans un langage qui laissait voir peu d'amour pour la liberté de l'Église; quelques voix essayèrent de rétablir les faits et les droits de la vérité; une surtout se fit entendre : elle n'eût pas retenti en vain sans les partis pris et les engagements. M. Berryer, qui, sous le régime de 1830, eut tant de fois inutilement raison à la tribune de son pays, réclama, aux termes des lois constitutionnelles, la liberté et la plénitude des droits de l'Église catholique. Il montra que la question des congrégations religieuses est éminemment liée, pour les catholiques, à la libre confession de leur religion, à la liberté de conscience. Il expliqua, devant une Chambre qui s'en doutait peu, l'ancienne situation de l'Église et de l'État parmi nous; il discuta la valeur des lois

et des arrêts dont on s'armait contre ceux qui voulaient vivre et prier en commun, s'appuya sur les besoins de l'Église, les besoins du cœur humain, et la cause de la liberté religieuse lui inspira de magnifiques accents. L'impression que la Chambre en éprouva ressemblait à de la stupeur; elle venait d'être transportée dans un monde qu'elle ignorait, mais se laissa bien vite retomber de cette hauteur. La Chambre adopta à une très-grande majorité un ordre du jour dans lequel « elle se reposait sur le « gouvernement du soin de faire exécuter les lois « de l'État. » Le gouvernement s'était empressé d'accepter le droit facultatif, la puissance arbitraire qu'on avait trouvé bon de lui offrir.

Un public nombreux assistait à ces débats; un homme, d'un maintien grave, placé dans la tribune diplomatique, avait suivi la discussion avec plus d'attention et d'émotion que personne ; les discours et les moindres détails passaient sur sa figure comme dans un miroir; ce juge muet, ce témoin qui roulait tant de choses dans son âme, c'était le P. de Ravignan, accompagné d'un fidèle et généreux ami. Il savait les dispositions hostiles de la Chambre, il était venu assister aux funérailles de sa Compagnie. La grande parole de M. Berryer fut une joie pour le P. de Ravignan au milieu de tant de tristesses : elle restait une force, malgré l'adoption de l'ordre du jour, et pouvait être une espérance.

Le vote de la Chambre des députés faisait craindre la dispersion des jésuites par voie adminis-

rative; on annonçait des résolutions de ce genre, surtout à l'égard des jésuites qui occupaient la maison de la rue des Postes. Il parut bon d'examiner si les *mesures annoncées* étaient légales et quel serait le moyen juridique de s'y opposer. Une consultation délibérée par des jurisconsultes conclut à l'illégalité des mesures projetées et au bon droit de la résistance; la rédaction en fut confiée à M. de Vatimesnil. Le mémoire parut au mois de juin. M. de Vatimesnil prépara un modèle de protestation à insérer dans le procès-verbal du commissaire de police, au cas où la dispersion s'opérerait par mesure administrative. Le P. de Ravignan avait assisté aux réunions des jurisconsultes et y avait porté de vives lumières, « car la science des lois « humaines brillait toujours en lui, » nous disait un homme compétent, « et le magistrat ne s'était pas « complétement absorbé dans le théologien. » L'illustre religieux écrivait à M. de Vatimesnil : « Le « but me paraît être celui-ci : chercher les moyens « d'opposer une résistance profitable à la cause des « libertés religieuses, et suivant toutes les convenan- « ces de caractère et de position. » Mais le pouvoir renonça à procéder par voie administrative.

Le gouvernement savait fort bien à quoi s'en tenir sur les jésuites; il les aurait défendus s'il en avait eu le courage; mais on le menaçait de l'émeute : il en eut peur. Toutefois, les membres du cabinet n'auraient pas voulu assumer sur eux l'expulsion de la Compagnie; le P. de Ravignan allait voir les ministres;

c'est à lui qu'on avait affaire ; il n'était pas possible de se retrancher derrière des hypothèses et des inventions ; la cause des jésuites avait pris un nom et un visage : elle s'appelait le P. de Ravignan. Le gouvernement était devant lui et non pas devant des fantômes anonymes. Le ministre principal lui disait : « Il y « a une grande tempête... je m'y opposerai... j'ai « parlé au roi, au conseil, il ne faut pas commettre « une grande injustice... aucune mesure n'a été « prise... laissons passer le flot... » On ne tint pas pourtant tout ce que ces assurances promettaient. Le gouvernement entreprit de négocier avec Rome. Un homme dont la mort a tout effacé, M. Rossi, fut chargé de cette mission : on voulait donner satisfaction à l'*opinion publique*, on demandait la dissolution des maisons de la Société en France. Le pape regarda comme un devoir de ne pas se rendre aux instances du gouvernement. Le P. de Ravignan, dans une lettre du 12 juillet 1845, résumait ainsi la situation :

« Le saint-siége n'a fait aucune concession.

« Le Père général a cru devoir en faire.

« Probablement nous serons obligés de nous dis- « séminer et de vivre çà et là par petits groupes de « trois ou quatre...

« Priez pour nous. Vous comprenez nos embar- « ras. Dieu nous aime puisqu'il nous éprouve. « Nous adorons, nous chérissons sa sainte volonté. »

Les jésuites de France, *par un motif de paix*, et d'après le *conseil* du général de la Compagnie, se

dispersèrent, en effet, par petits groupes. Les embarras dont parlait le P. de Ravignan consistaient dans la difficulté de pourvoir à toutes ces existences séparées. Il écrivait le 21 juillet 1845 :

« Je travaille durant certains jours de la semaine « dans une petite retraite près Paris. Je demeurerai « là, au centre, et j'y continuerai mon ministère. « Mais je cherche un gîte quelque part avec un ou « deux de mes confrères dans la grande ville. »

Voilà donc ce qu'on avait conquis. De pauvres prêtres, au lieu de demeurer sous le même toit, avaient cherché divers asiles pour y vivre en plus petit nombre : l'esprit humain pouvait reprendre sans frayeur sa marche glorieuse, et les puissances de la terre pouvaient dormir en paix.

CHAPITRE XXII.

La solitude. — L'Avent à Toulouse. — L'Avent à Metz. — Le P. de Ravignan tombe malade. — Les Eaux-Bonnes, les devoirs de l'apostolat. — Vals. — Voyage du P. de Ravignan à Rome en 1847. — La révolution de 1848. — Les journées de juin.

Il n'y a pas de travail sérieux sans solitude; il faut aller la chercher ou la faire autour de soi : l'un est souvent plus facile que l'autre. *Beata solitudo!* Heureuse solitude! c'est le mot, l'aspiration de quiconque veut entrer en possession de lui-même. Le P. de Ravignan, au milieu d'obligations si diverses et si pesantes, se réservait toujours un temps pour les besoins spirituels de son âme et un temps pour le travail. La maison auprès d'Amiens ne l'abritait pas assez : « Je redoute Saint-Acheul « comme trop voisin de Paris, » disait-il. Il aimait mieux faire sa retraite bien loin, dans les montagnes du Vivarais, par exemple, près du tombeau de saint François Régis; il s'établissait, pour le travail, en des lieux inaccessibles aux importuns de ce monde, dans une maison de campagne de son ordre, à Vals, à un quart d'heure du Puy (Haute-Loire). Ce qui lui plaisait tant, il le souhaitait à ses amis; « bonne solitude et saint travail, » écrivait-il au

plus intime confident de ses œuvres et de ses luttes (1); il lui disait encore : « Je vais me mettre « en retraite pour un *octiduum* (pour une huitaine), « bain sacré où je me jetterai bien volontiers tout « entier. Priez pour moi. Je vous souhaite aussi ce « *refrigerium* (rafraîchissement) spirituel, car il est « nécessaire pour nos âmes après toutes nos agita- « tions de l'année. » Il ajoutait, en écrivant de Vals : « Je retrouve ici une partie de nos jeunes scolas- « tiques; la vue de cette jeunesse me fait du bien. »

L'homme de Dieu prêcha l'avent à Toulouse en 1844. Il donna onze conférences, et l'élite de la ville remplit constamment la grande nef de l'église métropolitaine. Une abondante analyse de ces discours parut dans la *Gazette du Languedoc*, et reparut ensuite en brochure. La plupart de ces conférences sont des souvenirs de celles de Notre-Dame. Il en est une que nous ne connaissions pas, sur l'Immaculée Conception de Marie; l'orateur la prononça le 8 décembre 1844. Il célébrait avec amour les glorieuses prérogatives de la vierge de Juda, préservée de la corruption du berceau comme de la corruption de la tombe. La population de Toulouse mérita que le P. de Ravignan, au moment de descendre pour la dernière fois de la chaire de la métropole, lui adressât ces mots : « Oh! sans « doute, s'il avait été donné à l'homme-apôtre de « choisir sa demeure, volontiers, croyez-le, il l'au-

(1) M. l'abbé Dupanloup.

« rait fixée parmi vous : mais il adore et bénit la « Providence paternelle qui dirige tous ses pas, et « il salue, en s'éloignant, un rayon apparu de joie « et d'espérance. » Toulouse, dans ces derniers temps, a mérité un autre honneur, celui d'entendre une autre grande voix que « les chaires de Paris ne « connaissent plus. »

Dans les premiers jours de février 1845, le P. de Ravignan sentit le contre-coup d'une grande douleur; son frère venait de perdre la digne compagne de sa vie (mademoiselle de Navarre, appartenant à une famille parlementaire de Bordeaux) : « Tout « est donc consommé, lui écrit-il. Dieu a rompu « pour un temps les liens qui vous unissaient à cette « âme : Dieu l'a redemandée; ayons confiance; il « la recevra dans sa miséricorde; sa foi, les sacre- « ments reçus à temps, ses longues souffrances, vos « prières, votre piété, les prières de vos enfants, « nos prières, nos saints sacrifices, tout hâtera, s'il « en était besoin, le moment de la délivrance. Cou- « rage, bon et cher frère; que ne suis-je auprès de « vous pour vous consoler, pour pleurer avec vous! « Mais des devoirs absolus me retiennent, vous le « comprenez. » Le lendemain, il se tourne encore vers ce cœur en deuil; il a dit la messe, et plusieurs de ses confrères l'ont dite aussi pour le repos de l'âme qui vient de quitter la terre : « Plus « j'y réfléchis devant Dieu, ajoutait-il, plus je sens « la ferme assurance du salut de cette âme vraiment « chrétienne. » La religion domine ainsi tous ses

sentiments, et pendant qu'il mêle ses pleurs aux pleurs d'un autre, il se préoccupe de l'éternité.

Au mois de décembre 1845, c'est à Metz que le P. de Ravignan se fit entendre pendant l'Avent; il dut chercher les souvenirs de Bossuet dans cette ville où le plus éloquent des hommes passa une partie de sa jeunesse, où il lut avec le plus de suite les Pères de l'Église, où il frappa ses premiers coups contre les doctrines de la Réforme. Le saint religieux, après avoir terminé sa station le jour de Noël, se mit en solitude dans une petite maison de campagne de son ordre, à deux lieues de Metz, « seul « avec Dieu seul » — « Je vous l'avoue, écrivait-il, « mon bien-être est là. » Avant de reprendre le chemin de Paris, il prêcha à Nancy pour une œuvre de charité.

On va longtemps, avec une santé délicate, quand on ne fait rien de trop; mais le travail au delà des forces, avec un corps fragile, abrége les jours. Le P. de Ravignan, après son Carême de 1846, à Notre-Dame, se sentit épuisé; il voulut pourtant se rendre à Liége pour le Jubilé; il y fut malade, et comme on l'attendait à Nantes pour une retraite, l'apôtre se mit en route avant son rétablissement. Au mois de juin, il se trouva aux portes de la mort, et lui-même nous apprend qu'il salua avec quelque joie l'heure qu'il croyait être la dernière. Rentré aux premiers jours de juillet dans sa chère solitude de Vals, il allait mieux sans que sa santé fût complétement raffermie. « Un assez grand nombre de

« nos Pères vont s'enrôler dans les missions de nos « deux provinces, » écrivait-il de Vals le 12 juillet 1846, « et moi je reste au rivage. Mais que Dieu soit « béni, il m'y donne des amis qui sont l'appui, la « consolation de ma vie. » Un silence et un repos de trois mois lui avaient été commandés; pendant ce temps, il préparait des conférences pour le carême de 1847; il était « à la poursuite de quelques « idées : véritable chasse et pauvre chasse, » disait-il. Et dans une lettre du 6 septembre : « Mon « esprit de cinquante ans, à sa onzième station de « Notre-Dame, me paraît un peu refuser le service, « comme un cheval de poste usé. » Le P. de Ravignan avait demandé, « après mûres réflexions et « prières, » à quitter la chaire de Notre-Dame; dix ans lui paraissaient suffire, et le terme lui semblait indiqué. L'archevêque de Paris résistait à ses instances; l'orateur avait accordé encore une année (1847), et monseigneur Affre devait ensuite lui laisser quelque temps de repos. Le P. de Ravignan écrivait ; « Pourrai-je d'ailleurs continuer mes pré« dications à l'avenir, et Dieu ne m'aurait-il pas « averti par cette faiblesse de poitrine ou de larynx? « Que toute sa volonté soit faite : qu'on est heureux « de l'aimer! »

Le P. de Ravignan, pensant être au terme de ses jours, avait laissé voir une certaine joie de mourir; une pieuse femme lui reprochait ce sentiment qu'elle appelait de l'égoïsme : « Vous avez raison de me « gronder, » lui répondait-il de Vals le 1er octobre

1846 ; « il est mieux de désirer uniquement ce que « Dieu veut. » Et l'admirable femme, pénétrée du besoin qu'avait le monde d'un tel apôtre, ne craignait pas d'offrir sa vie en échange de celle que Dieu semblait vouloir demander. On put croire que Dieu agréait ce sacrifice, car cette femme mourut (1), et le P. de Ravignan nous est resté encore plusieurs années.

La Haute-Loire eût été un peu âpre aux approches de novembre; le P. de Ravignan s'en alla à Avignon. « Je ne prêcherai pas l'avent, écrivait-il d'Avignon « le 12 novembre 1846; médecins et supérieurs me « l'ont interdit. J'ai dû reconnaître et m'avouer à « moi-même une grande faiblesse. Et vous, vous « travaillez avec ardeur (2). Que Dieu vous sou-« tienne; ménagez bien votre tête et vos yeux. Je « regrette que le temps et la santé vous aient man-« qué pour une sainte et solitaire retraite : peut-« être ce doux repos vous sera-t-il accordé. Après « tout, qu'avons-nous de mieux à faire que de nous « unir étroitement au Seigneur? Je reste ici jusqu'à « nouvel ordre : je m'y trouve bien, comme tou-« jours, au milieu des miens. » Dans une autre lettre datée d'Avignon, le 18 novembre, il disait à son ami : « Depuis que vous m'avez vu à Lyon (3), ma

(1) Madame Albert de la Ferronnays.

(2) Le P. de Ravignan écrivait à M. l'abbé Dupanloup.

(3. Le P. de Ravignan s'était rendu d'Avignon à Lyon le 22 octobre 1846, tout exprès pour voir M. l'abbé Dupanloup qui arrivait de Ma-seille.

« santé, il est vrai, a reçu un échec. J'ai été plu-
« sieurs jours dans une sorte d'état de défaillance.
« Je me trouve mieux maintenant. Soyez tranquille,
« on me soigne et je me soigne scrupuleusement.
« Sans dormir dix heures, je reste dans mon lit au
« delà de mes habitudes ordinaires. Durant le jour,
« je me repose longuement. J'obéis, et la charité la
« plus intelligente et la plus zélée me dirige. Je ré-
« pugne beaucoup à un nouveau voyage, même à
« celui de Rome. Les déplacements me fatiguent. »

Les forces ne revenaient pas au serviteur de Dieu; les médecins décidèrent qu'il ne prêcherait pas les conférences de 1847 à Notre-Dame. Le P. de Ravignan écrivait de Toulouse à son ami de prédilection, le 16 décembre 1846 :

« Vous avez su par le P. Provincial l'ensemble
« des motifs qui m'ont décidé à demander de rester
« en France. Me voici à Toulouse, faible encore
« sans être malade ni souffrant. Il paraît donc que
« je devrai renoncer au carême; les médecins en
« sont d'avis et mes supérieurs ne peuvent que s'en
« rapporter à leur décision. Mais que nous soyons
« soumis pleinement et dévoués à la volonté de
« Dieu, pour l'aimer, pour lui plaire : c'est là l'es-
« sentiel...

« La *vérité* sur ma santé est que la faiblesse et
« une sorte d'épuisement demeurent. Je ne vois rien
« qui caractérise une maladie. Le repos, manger,
« dormir; c'est bien triste; mais voilà tout ce qu'il
« m'est permis de faire...

« Et cette retraite de Notre-Dame... le cœur me « saigne. »

Quels pieux et douloureux accents que ces derniers mots !

Le P. de Ravignan ajoutait : « Si vous pouviez « la donner, je serais consolé. »

« Vous êtes trop bon, écrivait-il le 26 décembre « 1846 (1), vous êtes trop bon de vous occuper avec « tant de sollicitude de ma propre santé. Elle avait « été assez gravement altérée depuis six mois. Un « moment je crus m'acheminer vers la dernière « heure : je la saluais avec confiance, je l'avoue. « Mais depuis un mois je suis réellement mieux. Les « forces qui semblaient épuisées me sont revenues, « du moins dans un certain degré. Tous les soins « d'une tendre mère me sont donnés par la Com- « pagnie ; j'obéis en retranchant toute fatigue « et presque tout travail. Comme vous aviez la « bonté de me presser de le faire, mes supérieurs, « d'après l'avis des médecins, m'imposent le re- « pos le plus absolu, et j'ai dû renoncer au carême « prochain de Notre-Dame et à la chère retraite de « la semaine sainte. Je n'étais pas digne de conti- « nuer cette œuvre : que Dieu soit glorifié de tout ! »

Au début de l'année 1847, le P. de Ravignan accompagnait de son cœur et de sa pensée son frère qui, après de rudes épreuves (et ces épreuves ne devaient pas être les dernières), avait cherché dans un

(1) Lettre à M. de Vatimesnil.

voyage à Rome avec ses enfants de nobles et religieuses distractions ; il s'associait à ces pures jouissances et mêlait à de tendres épanchements des conseils d'éducation dont tous les parents peuvent profiter. «... Vous et vos chers enfants que j'em- « brasse et bénis, disait-il à son frère le 2 janvier « 1847, vous allez vous reposer, jouir dans le Sei- « gneur de toutes ces merveilles du génie, et sur- « tout des prodiges de la foi.... Soyez toujours « tendre père : nul n'est plus tendre, plus soi- « gneux que vous. Pour de grands enfants un père « devient un ami. Alors son autorité se fait accep- « ter par la raison doucement employée, par la « prudente modération des avis, par cette douce « patience qui attire les cœurs et donne la paix « dans une famille. Parfois l'agitation et l'inquié- « tude, fruits de tempérament et de certaines habi- « tudes, peuvent nuire à l'âme de jeunes enfants, « altérer leur propre caractère : laisser passer, laisser « tomber beaucoup de choses ; dans le monde, dans « la famille n'insister presque sur rien et seulement « donner de l'importance aux grands intérêts de « l'âme. Mon ami, voilà mes désirs, mes vœux. »

Dans une lettre du 14 janvier 1847, le P. de Ravignan disait à M. l'abbé Dupanloup que, docile à ses conseils, il s'était mis à revoir quelques conférences pour l'impression, que sa santé lui permettait davantage le travail, mais que la prédication serait au-dessus de ses forces. « Prions, continuait-il, prions « unis le plus fortement possible à Notre-Seigneur ;

« où allons-nous et que devenons-nous? Du fond « de ma retraite je n'ose guère sentir ni juger. Mais « je n'augure rien d'heureux. Dieu me paraît nous « regarder d'un œil sévère : les peuples ne s'humilient « pas dans leurs souffrances et peut-être de grands « fléaux s'apprêtent... Songe-t-on à affranchir l'É-« glise et avec elle l'éducation de la jeunesse? Je ne « crois pas... La Providence nous gouverne selon « ses desseins. Confions-nous donc. Mais, en vérité, « que ce monde est misérable et qu'il fait bon de « s'attacher par-dessus tout à Dieu ! L'honorer et lui « sauver des âmes, telle est notre mission. Je suis « triste de n'être pas digne de m'unir à vous à cette « heure. »

Une autre fois le saint religieux écrivait à son ami : « Que le poids de mes indignités ne retombe « pas sur vous. »

On se rappelle que, dans l'été de 1816, le jeune de Ravignan, atteint d'une affection de poitrine, avait été emmené par sa mère aux Eaux-Bonnes, et qu'en peu de semaines il s'y était rétabli merveilleusement. Ce fut sans doute ce souvenir qui ramena le P. de Ravignan aux Eaux-Bonnes au commencement de juin 1847. « Il me semble, disait-il le « 18 juin, que les eaux et surtout l'air des monta-« gnes me font du bien. » Il eut aux Eaux-Bonnes, pour compagnon de ses promenades, un ami avec lequel il pouvait causer des grands intérêts religieux dont sa pensée était constamment occupée, M. de Vatimesnil, que des sollicitudes paternelles avaient

conduit dans les Basses-Pyrénées. Parmi les malades se trouvait un protestant de Genève qui parlait avec admiration du P. de Ravignan et de ses conférences à Notre-Dame ; ce protestant, homme distingué sous quelques rapports, croyait que la foi sincère dans la divinité de Jésus-Christ et dans la rédemption suffisait pour le salut éternel, et que catholiques et protestants pouvaient se sauver, pourvu qu'ils eussent cette foi qui était la sienne. Il ne se mettait pas en peine du reste, et, tranquille dans son erreur, ne cherchait point à en sortir. A ce moment-là, une Anglaise, veuve d'un général qui s'était fait un nom dans les guerres de l'Inde, atteinte de phthisie pulmonaire, traînait à Pau ses derniers jours. Douée d'un esprit pénétrant, elle avait beaucoup lu, beaucoup étudié, et son protestantisme ne la laissait point en paix. Elle désira voir le P. de Ravignan ; c'était au milieu des ardeurs de l'été; l'homme de Dieu n'hésita pas à se rendre à Pau, malgré les instances des médecins qui lui prédirent que l'interruption du traitement et l'air brûlant qu'il respirerait dans cette ville lui feraient un grand mal. Mais pour le P. de Ravignan, les considérations de santé n'étaient rien à côté des devoirs de l'apostolat. Arrivé à Pau, il trouva une femme contre laquelle il lui fallut encore soutenir bien des luttes, car elle demeurait armée de toutes les objections des protestants ; l'homme de Dieu lui répondit avec patience, avec force, avec bonté, et triompha de ses dernières résistances. Elle fit abjuration dans les

termes les plus édifiants et mourut quelque temps après comme une sainte. « Le P. de Ravignan, » nous disait le témoin de son dévouement apostolique (1), « quitta le Béarn plus malade qu'il n'y « était arrivé, mais il avait sauvé une âme. » En écrivant de Bordeaux le 1er août 1847, le P. de Ravignan avouait qu'il était assez souffrant, mais ne disait pas un mot de ce voyage de Pau. Il allait se mettre en retraite pour dix jours aux environs de Bordeaux.

Rentré à Vals après une tournée de famille faite avec la permission de ses supérieurs, il trouvait le repos dans une solitude qu'il aimait ; mais il ne cessait pas d'être faible et souffrant. Sa correspondance nous associe à ses pensées, à ses préoccupations. L'oisiveté des fils dans les familles de gens de bien est toujours un malheur et devient trop souvent une honte ; le P. de Ravignan, dans une lettre du 27 août (2), s'explique sur ce point avec un langage d'une énergique sincérité :

«... Dieu donne aux pères et mères chrétiens « cette grave mission de préparer et d'assurer au- « tant qu'ils peuvent l'avenir de leurs enfants. « L'essentiel est que les enfants sentent dans leur « conscience et devant Dieu le besoin, le devoir de « l'occupation et du travail. Vraiment mon âme est « triste, mon cœur serré, quand je pense qu'au-

(1) M. de Vatimesnil.
(2) Lettre à madame de Roll.

« jourd'hui, au milieu des circonstances où nous « vivons, lorsque tout homme, tout chrétien est ap- « pelé de Dieu à combattre pour le bien et pour la « vérité, les jeunes gens ne s'arment pas de zèle et « de courage pour exercer un jour leur part d'utile « influence, et montrer dans une société malade ce « qu'est la probité, le dévouement, la capacité du « zèle, l'honneur de la foi. Ah ! je vous en prie, ani- « mez, pressez vos fils..... »

Le pieux solitaire de Vals regardait avec tristesse les scandales du dedans, les événements du dehors, la révolution menaçante. Les nouvelles qu'il recevait de l'Italie et de la Suisse l'affligeaient : « Comme tout cela s'assombrit ! disait-il, prions.

Le 1er septembre, le saint religieux parlait du charme puissant de l'étude : « ... Ici (à Vals), ma « vie est paisible, studieuse. Je retrouve avec bon- « heur mes livres, mes papiers, ma table...... Mon- « talembert me rappelait avec un sentiment profond « le mot de Montesquieu : *Il n'est pas de chagrin « dont une heure d'étude ne console ;* et il ajoutait : « *C'est très-vrai.* »

On a vu tout à l'heure le nom de M. de Montalembert prononcé par le P. de Ravignan ; l'homme de Dieu sentait et reconnaissait vivement les services religieux de ce lutteur intrépide. En 1845, M. de Montalembert avait offert l'hospitalité à l'illustre jésuite et à ses frères auxquels on interdisait la vie commune *au nom des lois du royaume ;* cette noble invitation n'avait pas été acceptée, mais on en gardait le souvenir ; on se rappelait surtout les bons

combats du défenseur de l'Église : « Vraiment, écri-« vait le P. de Ravignan à M. de Montalembert le 10 « juillet 1846, que je vous rende, au nom de toutes « mes affections catholiques, de vives et éternelles « actions de grâce........ Oh! que Dieu vous sou-« tienne, vous conserve et vous récompense! Certes « votre couronne aux cieux sera riche et belle; je « vous la garantirais avec mon sang. » Lorsque parut la vigoureuse et éloquente brochure sur le *Devoir des catholiques*, personne plus que le P. de Ravignan ne rendit justice à l'auteur; ces pages dévouées et généreuses lui avaient causé l'émotion la plus profonde. « Seul à ma table de travail, lui « disait-il le 22 juillet 1846, après avoir quitté le lieu « de ma prière, il me semblait la continuer en vous « lisant. Et je rendais grâce au Seigneur bon et tout-« puissant d'avoir suscité une grande âme pour la dé-« fense de la liberté de son Église. » M. l'abbé Dupanloup, dans son voyage à Rome en 1846, peu de temps après l'élection du successeur de Grégoire XVI, avait recueilli de la bouche de Pie IX les plus honorables témoignages de bienveillance à l'égard de M. de Montalembert; le P. de Ravignan jouissait de cette justice rendue de si haut à son digne et religieux ami.

A la vue des nuages qui montaient de tous les points de l'horizon, M. de Montalembert pressait le P. de Ravignan de prendre le chemin de Rome; la Société de Jésus lui paraissait menacée, et il savait la puissance attachée au nom de son saint ami. Il se demandait si dans les graves circonstances de

cette époque il n'y avait pas quelque chose à faire pour défendre la Compagnie. Le P. de Ravignan lui écrivait de Vals, le 25 septembre 1847, que les jésuites avaient confiance dans Pie IX. Les députés élus par les profès de toutes les provinces allaient se rendre à Rome pour l'assemblée triennale ; les Pères anglais, irlandais, américains, belges, espagnols, français, suisses, allemands, polonais, lombards, piémontais, romains, etc., conféreraient ensemble : « le Père général sera éclairé de plus en « plus, et l'ange protecteur de la Compagnie nous « couvrira peut-être de ses ailes. » Le P. de Ravignan, dont les heures s'écoulaient paisibles à Vals, se dirigea cependant vers cette Rome alors remplie de menaces et d'inquiétudes ; il ne suivait pas seulement les conseils d'un ami, mais l'avis des médecins et des supérieurs de France qui espéraient du climat de l'Italie un état meilleur pour sa santé. « A la volonté de Dieu, disait le P. de Ravignan, « qu'il est doux de s'abandonner à elle ! »

A son passage à Gènes et dans les trois premiers jours de son arrivée à Rome, il avait entendu retentir les cris de *vive Gioberti!* Ce nom se mêlait à ceux de *Ganganelli* et de Pie IX dans les perfides ovations décernées au nouveau pontife. Le 8 décembre, le P. de Ravignan, écrivant de Rome à M. de Montalembert, retraçait avec douleur ce qui se passait alors dans le centre de la catholicité : on y célébrait les exploits des troupes radicales de la Suisse, et pas un journal de la ville éternelle n'avait pris la défense du Sunderbund et des malheureux catholiques ! le

saint religieux appelait de tout son cœur les *vraies réformes et la vraie liberté,* mais il ne pouvait pas s'empêcher de signaler cette action *faussement libérale* qui, à Rome et en Italie, *opprimait l'opinion.* Des amis demandaient aux jésuites une profession de foi politique; « Notre Institut, répondait le P. de Ravignan, ne connaît pas plus les pro-« fessions de foi politique que l'Évangile et l'Église « ne les connaissent et ne les enseignent... Nous « sommes uniquement apôtres de Jésus-Christ pour « tous les lieux, pour toutes les nations, en pré-« sence de toutes les formes de gouvernement... « Nous nous taisons, nous prions, nous attendons. « Voilà notre politique tout entière, et Dieu ne veut « pas que nous en ayons une autre. »

Dans une lettre de Rome, du 8 février 1848, le P. de Ravignan parlait de la courageuse visite du pape au *Gesù*, le 31 décembre, et, après avoir peint la triste situation de la ville des pontifes, il disait : « Ne nous décourageons pas. Les jours sont mau-« vais, mais Dieu est bon. » L'illustre jésuite fut admis pour la première fois aux pieds de Pie IX, dans la soirée du 8 janvier; il racontait l'audience à son frère à la date du 8; il s'était présenté avec le général de la Compagnie auquel le souverain pontife témoignait les plus tendres bontés. « Dès que le pape me vit, il me dit : « *J'ai vu votre frère* (1), « *sa fille, son fils ; comment se portent-ils?* »

(1) Le pape Pie IX avait dit à M. le baron de Ravignan : « Je suis « heureux de voir le frère de l'apôtre de Paris. »

« Il me parla avec beaucoup de bienveillance de « mon ministère à Paris et de ma maladie. »

La tempête de Février s'étant levée sur la France et sur le monde, le P. de Ravignan revint à Paris; il devait y rester à poste fixe, selon les intentions du général de la Compagnie.

Au commencement d'avril il écrivait à son frère : « ... Prions et soyons des saints... Si je manque de « pain, j'aurai recours à vous avec confiance.... « Quelle crise et quels événements! Dieu seul peut « savoir et vouloir nous sauver. Fléchissons sa co- « lère par nos prières, nos pénitences et notre fer- « veur. Il faut que tous les honnêtes gens s'enten- « dent et s'unissent pour le maintien de l'ordre. »

Le 11 avril 1848, au retour d'un rapide voyage à Brugellette pour terminer ses commissions de Rome, il écrivait de Paris : « ... Quel singulier état que « celui du monde! Rome est au dernier période, « quant à la marche des esprits; celle des événe- « ments suivra. Le pape est sans autorité tempo- « relle. Nos Pères de Rome sont aussi dispersés. « Mais nul acte pontifical ne nous atteint, au con- « traire; nous existons donc dans le monde catho- « lique comme Compagnie de Jésus. Nous restons « encore réunis où nous pouvons l'être. Tout est « tranquille à Paris. Le directeur de la police, au « ministère de l'intérieur, m'assurait hier que nous « n'avions rien à craindre.... et me demandait un « CHAPELET pour sa tante!!!

« Quelle étrange nature de révolution!

« Mais des collisions sont inévitables. »

Nous aimons à multiplier ces curieux fragments de correspondance ; le P. de Ravignan devient, à son insu, l'historien de la révolution de 1848. Tous ces mots jetés au milieu même des événements sont autant de jugements, de traits et de couleurs.

A la date du 10 mai, nous trouvons ces lignes (1) : « Paris est calme, très-calme dans la rue. Je ne sais « si les partis extrêmes entendent garder cette tran- « quillité comme une loi : j'en doute » (cinq jours après l'Assemblée nationale devait être envahie). « La majorité de l'Assemblée est certainement op- « posée aux terroristes, au désordre. On se rallie en « grand nombre à l'idée d'une république honnête, « comme essai du moins. Mais les éléments de bien « dans la Chambre manquent d'un lien commun et « d'un centre de direction. De là beaucoup d'indé- « cision et de fluctuation : de là une grande audace « dans ceux qu'on nomme la Montagne et qui sont « en fort petit nombre. Dieu seul peut prévoir ce « qui arrivera. Les ecclésiastiques de l'Assemblée « sont assez contents des égards qu'on a pour eux. « J'en ai vu quelques-uns, ils ne sont pas sans « espoir ; mais la situation est encore bien em- « brouillée. Point de chef militaire à Paris ; point « d'homme énergique qui inspire confiance et puisse « prendre le commandement des troupes. Celles-ci « sont parfaitement disposées, assure-t-on, ainsi

(1) Lettre à M. le baron de Ravignan.

« que la garde mobile, composée cependant en « partie de vrais enfants et de gamins. La garde « nationale tout entière ne demande qu'à faire son « devoir. »

A la même date, nous lisons ceci (1) : « On cher- « che, on tâtonne, on ne s'entend pas. De cette ma- « nière on ne veut pas ce que l'on fait et l'on ne « fait pas ce que l'on veut... La question de *vraie* « *liberté!* vous avez raison, tout est là pour nous. « On espère que la majorité de l'Assemblée le com- « prendra. Mais qui donc fixera les bases de la li- « berté catholique avec assez d'empire pour les faire « accepter? C'est encore le chaos : il ne fait pas « jour. » Oui, mais le jour devait paraître, et une majorité devait se rencontrer pour donner une liberté religieuse longtemps et inutilement demandée.

Dans une lettre du 4 juin 1848, le P. de Ravignan fait un tableau exact des diverses fractions de l'Assemblée et des dispositions des hommes; son œil demeure constamment ouvert sur la scène où tant de choses se remuent; il n'ignore rien de ce qui se passe, et son patriotisme inquiet aspire à d'heureuses solutions. « Les ouvriers fermentent, « dit-il, et sont travaillés par les passions ennemies; « on annonce une crise violente pour le 15 juin... « Tenons-nous prêts pour les desseins de Dieu... « O Dieu, sauvez notre pauvre France! »

La bataille de juin, la plus grande qui ait jamais

(1) Lettre à M. l'abbé Dupanloup.

été livrée et gagnée contre le désordre, retentissait douloureusement dans le cœur du P. de Ravignan; mais il savait que des questions de vie ou de mort se décidaient pour la société française; il priait Dieu de ne pas permettre que la cause des gens de bien succombât. Dans un billet du 24 juin il rend hommage aux généraux, à l'*énergie de Cavaignac*, et parle de son ami M. Adolphe Baudon, président général de Saint-Vincent-de-Paul, qui, se battant comme simple garde national, a eu la jambe fracassée par une balle : « Je viens de voir, ajoute-t-il, « cet excellent Adolphe, vrai chrétien, vrai sage. » Le 26 juin, le P. de Ravignan parcourait une grande partie de Paris : « On ne fait point un pas, dit-il, « sans être fouillé et visité. Cependant les prêtres cir- « culent librement. » Le 28 juin, le P. de Ravignan racontait en ces termes l'héroïque et sainte mort de l'Archevêque de Paris : « Monseigneur l'Archevêque « est mort hier à quatre heures un quart du soir, des « suites de la balle qu'il avait reçue dans l'épine « dorsale. Cette mort est universellement appréciée « comme belle, glorieuse. Il semble que la popula- « tion, après ces cruelles journées, n'ait pas d'autre « nouvelle à connaître, d'autre malheur à déplo- « rer : l'archevêque est mort. Ce sera en effet une « grande page dans l'histoire. L'abbé Jaquemet, « qui a échappé miraculeusement aux balles qui « sifflaient autour de lui, me disait avant-hier à l'Ar- « chevêché, où je m'étais transporté à travers un « camp continu de soldats : *Monseigneur a fait*

« *avec une grande et pieuse générosité le sacrifice* « *de sa vie pour son troupeau.* » Dans une lettre du 1er juillet, le P. de Ravignan écrivait ces mots : « Devenons des saints autant que nous pouvons, « car les temps nous y invitent. » Le surlendemain il peint la physionomie du gouvernement vainqueur et la physionomie de Paris après la bataille :

« Nos généraux d'Afrique sont à la tête d'un gou- « vernement nommé celui de la république : pour « le moment, c'est celui de la république comme le « régime du sabre est la liberté ; mais certes, il faut « qu'il en soit ainsi, et tous les honnêtes gens en « sont heureux. Le général Bedeau est, dit-on, un « esprit distingué ; il souffre encore de sa blessure ; « la balle lui a labouré la cuisse et la jambe : peut- « être sera-t-il longtemps retenu chez lui. On visite « les maisons suspectes et des quartiers entiers ; on « désarme de tous côtés, et Changarnier, qui n'y « va pas de main morte, veut réorganiser et épurer « la garde nationale : *Amen.* Cependant la question « au fond reste entière : *les ouvriers*, qu'exploitent « les anarchistes et les utopistes. J'ai voulu par- « courir les lieux témoins de si cruels combats. J'ai « vu hier, près de la colonne de la Bastille, la place « où est tombé le général Négrier, et plus loin celle « où est tombé l'archevêque... Aucune église n'a « souffert, ni Saint-Étienne-du-Mont, ni Saint-Sé- « verin, ni Saint-Paul, Saint-Louis, ni Saint-Ger- « vais, et les insurgés ont été singulièrement soi- « gneux de l'état de ces églises et respectueux pour

« les prêtres. Chose singulière! la religion est tou-
« jours en dehors ou au-dessus de la lutte jusqu'ici.
« La foule se presse dans la chapelle ardente de
« l'Archevêché : cette mort est belle et précieuse.
« Dieu a ses desseins. On ne parle en aucune ma-
« nière encore du remplaçant. »

Et, dans une lettre du 18 juillet, au sujet du successeur du pontife martyr, le P. de Ravignan dit que « le nom de monseigneur Sibour, comme tous « les noms, partage les opinions, mais qu'en somme « il croit le choix heureux et très-heureux. »

Ces tristes et terribles journées de juin, auxquelles nous venons de toucher par un rapide souvenir, n'ont que dix ans de date, et déjà elles nous apparaissent comme dans un lointain passé, tant les grands événements se placent vite à la distance de l'histoire. Mais nos émotions d'alors sont restées vivantes au fond de notre âme. Honte aux doctrines qui avaient jeté parmi le peuple un trouble si profond et qui avaient égaré tant de jeunes courages! Ces milliers de combattants de l'autre côté des barricades parlaient de république et s'armaient contre la volonté nationale, invoquaient la liberté, et leur succès eût été l'anéantissement de toute liberté! Ces hommes à qui on avait fait perdre la raison n'étaient pas des révoltés contre une loi ou un pouvoir, mais des révoltés contre la société humaine et les droits les plus essentiels de son existence : ils portaient avec eux le dernier mot des révolutions. Gloire aux efforts héroïques qui triomphèrent d'une

agression aussi formidable qu'insensée! Et si des jours mauvais nous étaient encore réservés, puisse notre pays retrouver une seconde fois tant d'élan pour la défense commune et des dévouements si purs!

CHAPITRE XXIII.

La liberté religieuse et la liberté d'enseignement.

Sous l'ancienne monarchie, l'Église n'était pas seulement un pouvoir spirituel; elle possédait, et la propriété est une puissance; elle formait un ordre, et par là elle exerçait une influence politique. Cette grande situation d'un double caractère lui créait des dépendances, mais cette gêne restait sans péril pour la pureté de la doctrine, parce que le roi de France était le roi très-chrétien. On ne connaissait pas ce que nous appelons la liberté de conscience; toutefois, il n'est jamais arrivé que la liberté ait manqué à l'enseignement de la vérité catholique. L'exercice de la juridiction ecclésiastique rencontrait des entraves; les parlementaires, exagérant les droits de l'autorité royale, ne rêvaient que contraintes; cependant, il faut le dire, au nom de la justice de l'histoire : sous nos trois races, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, pleins de confiance l'un dans l'autre, se mêlaient sans embarras, abandonnaient quelque chose de leurs droits réciproques et ont pu traverser de longs siècles avec grande gloire et grand profit pour la religion. Les papes n'auraient pas dit de la France qu'elle est

« un royaume chéri et béni de Dieu, » si les rois de France avaient été les oppresseurs de l'Église. Les papes, au contraire, ont donné aux rois très-chrétiens des louanges qu'ils n'ont accordées à aucun des autres princes de l'univers.

L'ancienne France n'a donc pas connu la liberté de conscience, et ce n'était pas au détriment de l'Église, puisque l'Église enseigna toujours dans la pleine indépendance de sa foi. Cette obligation de se conformer à la loi religieuse du pays ne tenait point, qu'on le sache bien, à un système particulier de gouvernement; elle tenait aux mœurs, à l'opinion, à l'état des esprits : l'ensemble de la société ne comportait pas la liberté des dissidences religieuses. Plus tard, à l'époque du protestantisme, il y eut une forte pensée d'unité nationale dans les efforts pour maintenir l'unité des croyances. Et du reste, comme la liberté de conscience n'est au fond que l'exercice d'un droit naturel, la marche de la société y conduisait invinciblement. Au XVIII[e] siècle, l'erreur se trouva plus puissante que la censure, et le cynisme même eut ses coudées franches. La liberté de conscience prit place dans nos lois de 89; ce ne fut pas une conquête, car il n'y eut pas de résistance, ce fut un droit reconnu et proclamé par Louis XVI. Le 89 des libertés constitutionnelles (le seul que les honnêtes gens puissent aimer, car l'autre 89 est celui du 15 juillet, des 5 et 6 octobre et des têtes coupées) est tout monarchique : soixante ans de révolution n'y ont rien ajouté.

La liberté d'enseignement proprement dite n'existait pas dans notre ancienne société française, mais le monopole de l'instruction publique ne fut jamais connu de nos ancêtres. Des universités indépendantes les unes des autres, des corporations religieuses rivales enseignaient avec tout le bénéfice de la liberté des méthodes ; la concurrence entretenait et accroissait la force des études. Personne maintenant n'ignore que l'enseignement dans l'ancien régime était bien supérieur à l'enseignement de notre temps, que les établissements étaient plus nombreux et plus fréquentés qu'aujourd'hui ; la gratuité en ouvrait les portes à tout le monde, et l'instruction coulait en quelque sorte comme les fontaines publiques où chacun va librement puiser. L'enseignement se trouvait presque partout en France entre les mains du clergé : l'histoire ne lui reprochera pas d'avoir mal gardé parmi nous le dépôt des connaissances humaines. La révolution vint anéantir l'organisation de l'instruction publique comme le reste ; plus rien ne demeura debout que l'*État* avec sa prétention monstrueuse de tout régler et de se substituer à tout. Alors naquit l'étrange doctrine qui supprimait les droits sacrés de la famille et les remplaçait tyranniquement par les droits exclusifs de l'État. Ce fut comme une conscription des âmes qu'on enrôlait avec un uniforme et un numéro : elles devaient obéir au commandement, et comme celui qui commandait n'était pas chrétien, on sait ce que devenaient les âmes.

Quand Napoléon mit la main à l'œuvre pour relever tant de débris, il pensa tout de suite, avec ses grands instincts de gouvernement, que le clergé devait être l'instituteur de la jeunesse française; « Napo-« léon, dit l'abbé de Pradt (1), n'a jamais balancé « sur la nécessité de remettre l'instruction publique « au clergé. J'ignore si c'est un bon système, mais « je suis bien sûr que c'était le sien. *C'est là son « métier, cela leur appartient,* disait-il. » Les démêlés de Bonaparte avec l'Église l'arrêtèrent dans cet ordre d'idées; mais lorsqu'il organisa son vaste monopole de l'Université, il décréta que « toutes les « écoles de l'Université impériale prendraient pour « base de leur enseignement les préceptes de la re-« ligion catholique. » C'était l'article 38 du décret constitutif de 1808 : on y trouvait une garantie, une sauvegarde. La Restauration accepta l'organisation impériale; elle faisait exécuter l'article 38 du décret; elle avait proclamé le catholicisme *religion de l'État*, et son gouvernement était celui du *roi très-chrétien.* Sous la charte octroyée, on continuait à regarder le droit d'enseigner comme un droit régalien; ce fut le motif des regrettables ordonnances de 1828, relatives aux petits séminaires; mais l'instruction publique s'inspirait du christianisme, et voilà pourquoi sous la Restauration on sentit moins vivement le besoin religieux de la liberté d'enseignement. Il n'en fut point ainsi sous le régime de

(1) Les Quatre Concordats.

1830; on crut pouvoir affranchir les professeurs de l'article du décret qui les obligeait de prendre *pour base les préceptes de la religion catholique;* dès lors la liberté d'enseignement devenait un droit rigoureux sans lequel la liberté de conscience n'existait plus : le pacte fondamental de 1830 renfermait d'ailleurs, à cet égard, un engagement constitutionnel.

La liberté d'enseignement a été le prix de dix ans de luttes : ce n'est pas trop pour une si grande chose. Le P. de Ravignan a pris part à ces luttes, non pas toujours en se nommant, comme à l'heure où il se déclarait jésuite à la face de son pays et du gouvernement, mais il s'y mêlait par ses encouragements, ses conseils, son intervention. Le souvenir de ces bons combats doit donc ici trouver place; il nous est impossible de nous arrêter aux détails; il suffit de caractériser l'ensemble et le couronnement de tant de nobles efforts.

Avant de commencer le siége de la place universitaire qui dura autant que le siége de Troie, on attendit et on se tut pendant dix ans. La promesse de la liberté d'enseignement tombée dans la charte de 1830, on ne sait d'où ni comment, demeurait au cœur des catholiques; c'était une grande espérance; il paraissait juste de donner du temps pour l'accomplissement d'une telle œuvre. Le projet de loi de 1836, présenté par M. Guizot, s'inspirait des engagements constitutionnels : « Aux maximes du mo-« nopole, disait le ministre, nous substituons celles

« de la concurrence...... L'État accepte la nécessité, « le devoir de soutenir avec succès, avec éclat une « concurrence infatigable. » La discussion de ce projet, en 1837, offrit un remarquable caractère d'élévation ; le langage tenu à la tribune était favorable à l'indépendance de l'Église et rendait hommage à ces forces morales sans lesquelles les sociétés humaines ne peuvent exister. La pensée large et libérale du projet avait en quelque sorte donné le ton aux débats législatifs ; chacun sentait l'importance du bon accord de l'Église et de l'État. Le projet disparut dans les révolutions ministérielles, et le clergé le regretta. Un nouveau projet de loi parut en 1841 ; mais l'Université avait tenu la plume ; menacée en 1837, elle prenait ses mesures pour ne rien perdre de sa domination. Elle s'était trop cramponnée à son monopole ; la chambre ne voulut pas d'une pareille loi ; il n'y eut pas même de discussion : la loi proposée tomba devant la commission.

La lumière s'était faite dans les régions du pouvoir à l'endroit de la liberté d'enseignement ; avec la meilleure volonté du monde, il fallait reconnaître que le gouvernement ne songeait pas à l'affranchissement de l'éducation de la jeunesse. Quelques évêques, usant d'un droit et remplissant un devoir, commencèrent à se plaindre ; et lorsque parut le projet de loi de 1844, essentiellement hostile à la liberté, les réclamations de l'épiscopat retentirent avec une magnifique unanimité. La province ecclésiastique de Paris donna le signal d'un mouve-

ment qui fut rapide. Les prélats adressaient leurs mémoires ou leurs lettres soit au chef de l'État, soit au ministre des cultes, soit à la chambre des pairs à laquelle le projet de loi avait été présenté, ou bien au noble rapporteur; leurs plaintes étaient fondées, rien de plus évident; ce n'est pas la liberté promise qui leur apparaissait, mais la servitude sous une forme nouvelle. L'État, sous le nom d'Université, se dressait devant eux et contre eux; il n'était plus question de libre concurrence; la liberté devenait la très-humble servante de l'Université. Le bon droit et la justice se trouvaient donc du côté des évêques; et pourquoi ne le dirions-nous pas? Les évêques prouvèrent aussi qu'ils savaient mettre au service de leur cause le savoir, la logique et l'éloquence. L'éloquence! Elle se leva dans sa force et dans sa gloire à la chambre des pairs pour combattre une domination opiniâtre qui interprétait à sa guise une promesse inhérente au pacte fondamental. On distinguait au milieu des discussions de la noble chambre un jeune orateur dont le premier pas dans la vie fut un succès de tribune, et qui, chef de parti à l'âge où l'on est soldat, avait consacré son talent et ses ardeurs généreuses au triomphe de la plus sainte des libertés. Les débats pour la liberté d'enseignement s'élevèrent très-haut; c'était leur proportion naturelle, car ils touchaient à ce qu'il y a de plus capital ici-bas : les droits de Dieu et les droits du père de famille. La question s'élargissait par la contradiction elle-même; et tout d'abord on

avait rencontré le problème des relations de l'Église et de l'État. Le gouvernement crut devoir improuver le mémoire de la province de Paris comme *contraire au véritable esprit de la loi du* 18 *germinal an X*: cinq évêques étaient coupables de concert par correspondance! on croit rêver en rappelant ces étranges souvenirs. Les articles organiques reparaissaient avec des extensions rigoureuses. La remarquable réponse de l'archevêque de Paris, transmise aux évêques, provoquait leur sentiment sur des points si graves; en peu de jours vingt-neuf prélats souscrivaient aux principes soutenus par l'archevêque de Paris; l'évêque de Langres motivait son adhésion en termes vifs et vigoureux, et la belle lettre de l'évêque de Digne n'a point été oubliée. Un célèbre magistrat, plus près de Pithou que de Bossuet dans l'appréciation des libertés gallicanes, avait publié un opuscule hostile aux droits essentiels des souverains pontifes et de la juridiction ecclésiastique; le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, si ferme dans les luttes pour la liberté religieuse, avait censuré le petit livre et reçu les adhésions de soixante évêques. La tribune eut des accents vainqueurs contre le gallicanisme parlementaire qui ne fut jamais le gallicanisme épiscopal, et la presse catholique ne resta pas muette (1).



(1) Le *Correspondant* du 10 juillet 1844 publia un très-bon article de M. Foisset, et l'*Université catholique* du mois de juin 1844 publia aussi un excellent travail. Nous ferons, pour ce dernier travail, des réserves sur certains points : nous ne voudrions pas qu'on pût dire

Les doctrines de l'Université furent attaquées; on a cru pouvoir reprocher aux catholiques la violence de leurs agressions; s'il y eut des excès de plume dans le camp de la vérité religieuse, quoi d'étonnant! Les témérités du zèle ne sont pas des crimes, et la modération n'est pas aisée aux heures les plus ardentes de la bataille. L'article 38 du décret constitutif de 1808 contraignait l'Université à prendre le catholicisme pour base de son enseignement; elle avait été affranchie de cette obligation depuis 1830, et toute liberté lui était donnée dans le champ des croyances et des systèmes; les catholiques ne demandaient pas à lui imposer leur propre foi, mais ils tenaient à constater l'émancipation de l'Université dans le monde moral, pour avoir plus de droit à l'affranchissement de l'éducation. La question en définitive se réduisait à ceci: « Soyez ce que vous « voudrez, mais ne nous obligez pas, nous catho« liques, à être ce que vous êtes. » La liberté de conscience ne se présenta jamais avec un plus sérieux caractère. Ce fut le secret, la raison de la grandeur même de la lutte. Les dix-huit ans du gouvernement de juillet n'ont rien offert qui ait plus intéressé, plus remué la pensée française; quand ces questions s'agitaient, les esprits montaient plus haut; on échappait au terre-à-terre de la politique et des pré-

que Bossuet était *peut-être moins chrétien que monarchique*. C'est méconnaître la foi profonde, la piété véritable d'un des plus grands hommes que la terre ait porté.

occupations ordinaires : la question de la liberté d'enseignement vous portait d'un coup d'aile aux régions supérieures.

L'évêque de Langres, qui sut si bien marquer sa place dans ces discussions, en apparence jamais décisives, mais toujours fécondes, adressait, au mois d'avril 1844, au noble rapporteur de la chambre des pairs, trois lettres ; il signalait fortement les vices du projet de loi. Un autre jouteur, simple prêtre alors, mais que ses vertus et ses talents désignaient déjà pour les hautes positions ecclésiastiques, M. l'abbé Dupanloup, publia deux lettres à M. le duc de Broglie.

Dans la première lettre, il rectifiait des jugements inexacts sur les études des petits séminaires et en prenait occasion pour rendre à notre clergé une justice qui lui était refusée ; il dressait, pour l'honneur de ce pays, la statistique de l'Église de France avec ses quatre-vingts évêques supérieurs à ceux du dernier siècle par le savoir, avec ses cinquante mille prêtres, ses congrégations religieuses dont l'action apostolique se fait sentir jusqu'au bout de la terre. Après avoir ainsi établi nos richesses morales et mis en lumière la valeur de notre clergé catholique, M. l'abbé Dupanloup, dans une seconde lettre, défendait l'existence même des petits séminaires, et prouvait avec évidence que ces maisons sont des écoles spéciales, des écoles nécessaires au sacerdoce. Il parlait très-noblement de l'éducation ecclésiastique, et s'attachait en suite à détruire l'autorité morale des

ordonnances de 1828, *arrachées au roi Charles X par les exigences de la politique*, selon les expressions de l'archevêque martyr (1).

Un autre écrit de M. l'abbé Dupanloup, l'œuvre la plus remarquable qui soit sortie de la question de la liberté d'enseignement, parut en 1845 sous le titre de *la Pacification religieuse*. On y trouve l'appréciation des actes publics du gouvernement en vue de la promesse de la charte, la justification de l'attitude de l'épiscopat, la réprobation du système qui retranchait du droit commun les congrégations religieuses, une réponse aux hommes armés contre nous de ce qu'ils appelaient l'*esprit de la révolution française*, des considérations sur l'éducation nationale, et une conclusion où l'auteur assignait au *temps*, au *hasard* et à l'*opinion* leur part de puissance dans le dénoûment de ces grandes luttes. Les plus belles parties de ce travail sont celles où l'éminent écrivain démontre que l'exclusion des congrégations religieuses blesse l'homme dans la liberté de sa conscience, le citoyen dans l'exercice de ses droits, le chrétien dans la dignité de sa foi; nous admirons également les deux derniers chapitres sur l'esprit de la révolution française et l'éducation nationale, sur les prévisions des solutions futures. Cent cinquante pages de l'ouvrage sont fortement méditées et supérieurement écrites. Quelques noms propres seulement ont vieilli dans ce travail; tout ce qui est

(1) Lettre de Mgr Affre à M. l'abbé Dupanloup.

l'œuvre personnelle de M. Dupanloup a gardé sa vérité, sa solidité, son éloquence ; ce livre ne pouvait pas avoir le sort réservé à presque tous les livres de controverse, parce que l'élévation de la pensée et la beauté de la forme bravent le temps ; en le relisant à treize ans de date, nous lui trouvons une grandeur à côté de laquelle bien des choses de cette époque-là s'amoindrissent, et le livre nous apparaît comme un jugement.

A l'appui de la déclaration exigée par le projet de loi de 1844, on n'avait pas craint de citer l'exemple du P. de Ravignan *qui avait fait lui-même publiquement, sans qu'on la lui eût demandée, la déclaration que demandait la loi.* « Ah ! ce souvenir m'attriste ! » disait l'éloquent auteur de la *Pacification religieuse* (1). « Oui, il a fait cette déclaration dans le « langage le plus noble, le plus simple, le plus « loyal qui fut jamais ! Et sur cette terre de France, « dans ce pays de la loyauté et de la franchise, on « n'a su, jusqu'à cette heure, lui répondre que par « les scandales du collége de France et par les bas- « sesses d'un roman impie ! » M. l'abbé Dupanloup ajoutait que l'illustre auteur de l'*Existence et de l'Institut des Jésuites* avait cru pouvoir faire spontanément cette déclaration, la faire avec honneur en usant des droits de sa liberté, mais que si on la lui eût demandée d'autorité, peut-être l'eût-il refusée.

(1) De la *Pacification religieuse,* chap. III.

La question est bien simple, disaient les adversaires : il n'y a pas là de persécution ; on s'adresse à la conscience : êtes-vous ou n'êtes-vous pas ? Oui ou non ? On ne vous demande ni plus ni moins. « Je le reconnais, » répondait l'éminent champion de la liberté religieuse, « la question est simple, et « j'ai déclaré que la réponse était facile. Mais elle « était simple aussi la question des anciens persé« cuteurs : *Êtes-vous chrétien ou ne l'êtes-vous pas ?* « *Oui ou non ? Répondez.* Elle était facile la ré« ponse des chrétiens ; rien en effet de plus com« mode et de plus net que ce genre d'interroga« tion ; mais alors comme aujourd'hui, quand les « uns avaient interrogé avec simplicité, en maîtres « absolus, et quand les autres avaient répondu en « honnêtes gens, avec une conscience sincère, in« nocents jusqu'alors, *leur nom*, selon l'énergique « expression de Tertullien, devenait leur crime, et « les juges leur disaient : Puisque vous êtes chré« tiens, vous n'êtes plus citoyens romains ; tout « comme on se prépare à nous répondre : Vous êtes « religieux, donc vous n'êtes plus citoyens fran« çais. »

Plus loin, M. l'abbé Dupanloup, faisant parler une loi mauvaise dans l'exacte vérité de son intention, écrivait ces lignes : « ... Si vous êtes plus qu'un « simple chrétien, qu'un simple prêtre ; si vous « êtes un religieux, retirez-vous, je vous bannis de « votre propre maison. Je veux bien qu'on soit « chrétien, qu'on soit prêtre, mais jusqu'à un cer-

« tain degré de perfection seulement : quiconque « le dépasse, cesse à nos yeux d'être citoyen ; puis- « qu'au mépris de toutes les choses de la terre, il « ne se propose qu'une patrie céleste, il est juste « qu'il ne jouisse pas de la sienne en ce monde; or « ce sera sous toutes les conditions et avec toutes « les restrictions que je jugerai bon de lui imposer : « on pourra lui faire grâce, mais de l'air seulement « qu'il respire; il pourra pratiquer la contempla- « tion à loisir, et encore tant que la loi le trouvera « à propos : en un mot, la patrie sera pour lui un « pied à terre, mais non plus le sol natal, la famille, « le droit de la cité, le droit de domicile, le droit de « la nature : la patrie n'est pas faite pour les chré- « tiens parfaits, ils en ont une autre (1). »

On ne saurait avoir raison avec plus de charme de langage.

Un défenseur de la liberté d'enseignement se rencontra dans le camp de la démocratie. Vif, piquant, armé à la légère, Timon tirait de son carquois des flèches qu'il lançait avec sûreté ; logicien spirituel, il déduisait les conséquences des principes établis, signalait les contradictions, mettait à nu la faiblesse de ceux qui se croyaient forts, et la franche allure de ses pamphlets popularisait la justice de la cause religieuse.

L'histoire de la liberté d'enseignement parmi nous est la plus frappante preuve de la puissance

(1) *Pacification religieuse*, chap. III.

des idées vraies. Le sentiment public leur vient en aide, alors même que le pouvoir leur résiste; elles s'avancent inévitablement parce que leur triomphe fait partie des lois éternelles. Le projet de 1844, l'effort le plus hardi de l'Université pour se maintenir dans une prépondérance exclusive, n'avait pas pu aboutir. Après deux ans de trêve et de silence, une nouvelle tentative fut faite pour exécuter l'article 69 de la charte : nous voulons parler du projet de M. de Salvandy, de loyale et noble mémoire. La solution proposée en 1847 n'était pas acceptable pour les catholiques, et M. l'abbé Dupanloup, avec sa parole si autorisée, le démontra péremptoirement; mais les amis de la liberté d'enseignement pouvaient regarder l'exposé des motifs comme une bataille gagnée. M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, proclamait l'impérieuse nécessité de donner satisfaction aux droits de la famille « dont « les sources sont plus haut que la Charte de 1830 ; » il avouait la supériorité des études dans l'ancien régime, études presque partout gratuites, le grand nombre des foyers d'instruction, deux ou trois fois plus considérables qu'aujourd'hui, et jugeait ainsi le monopole universitaire : « Un tel régime n'avait été « essayé nulle part. Jamais on n'avait vu cette main- « mise universelle de la puissance publique sur les « générations nouvelles, sur les méthodes, les exer- « cices, les études. » Rien de plus net, de plus explicite ; il ne restait plus qu'à conclure : c'était une simple question de temps, car le temps est l'in-

vincible ennemi de ce qui n'est pas dans l'ordre.

Il fallait un centre pour diriger et féconder l'action catholique; un comité fut créé dès 1844; l'établissement de ce comité avait occupé le P. de Ravignan ; il pensait que la liberté d'enseignement n'était qu'une des conséquences de la liberté de conscience et que ces questions ne devaient pas se séparer de la question de la liberté de l'Église; il écrivait de Vals le 24 juin 1844 (1) : « Sans doute, mon « digne ami, la liberté d'enseignement est le but « immédiat qu'il faut avoir en vue et l'objet pratique « des efforts à combiner avec sagesse. Cependant, « je vous l'avoue, de mûres réflexions jointes à la « prière, mes conversations avec l'abbé Dupanloup, le « cardinal de Bonald et M. de Montalembert, me font « penser avec raison que la sphère s'agrandit devant « nous. La question vraie est la liberté de l'Église. « L'épiscopat le sait, et l'expérience, la réponse de « M. l'archevêque de Paris à M. le garde des sceaux « à l'occasion du mémoire de la province de Paris, « la lettre remarquable de M. l'évêque de Digne « à M. l'archevêque de Paris sur la nécessité de l'abro-« gation de la loi de germinal en x (Articles orga-« niques), les plaintes et les souffrances des évêques « et des prêtres en présence du régime administratif « qui pèse sur l'Église, entrave ses moindres actes, « enchaîne les institutions; tout me fait penser que le « moment est venu, en constituant un comité capa-

(1) Lettre à M. de Vatimesnil.

« ble de faire impression sur les esprits, de formuler « une déclaration générale des principes sur la li- « berté nécessaire de l'Église. C'est une nouvelle voie « qu'il faut ouvrir, une nouvelle ère à commencer; « c'est, comme je le conçois, l'action ferme et pru- « dente de l'autorité spirituelle, réclamant, par tous « les moyens constitutionnels et légaux, le libre « exercice de ses droits et sa place au soleil des ins- « titutions du pays. La liberté d'enseignement, l'a- « brogation des articles organiques, la liberté des « associations religieuses, l'affranchissement des « entraves administratives qui arrêtent perpétuelle- « ment l'action épiscopale : voilà, ce me semble, des « points que l'on peut énoncer sans crainte, et j'a- « jouterai, avec fruit. Non que je suppose le moins « du monde un résultat prochainement obtenu « sous ces divers rapports, et pas plus pour la « liberté d'enseignement que pour le reste; mais je « vois là une préparation nécessaire d'un avenir pos- « sible dans les desseins de Dieu. J'y vois une grande « attitude prise par l'Église de France, les catholiques « éclairés, les esprits avertis, une grande action ou- « verte et qui devra se prolonger. Aussi ai-je, dans « ce sens, donné mon humble mais pleine appro- « bation à un programme rédigé par M. de Monta- « lembert et qui me paraît renfermer les vues prin- « cipales. »

Ce comité, composé d'hommes qui avaient donné les meilleurs gages à la cause de la liberté religieuse, rendit des services, en publiant les actes

épiscopaux et beaucoup d'utiles écrits (1); il répandait la vérité sur des points importants, obscurcis ou dénaturés par une presse ennemie.

En dehors du comité de la liberté d'enseignement, il y avait aussi des travaux très-dignes d'attention. Un écrivain qui a le droit de parler au nom de l'histoire, M. Lenormant, publiait en 1845 un volume sur les *Associations religieuses dans le catholicisme*. Il restituait aux ordres monastiques leur caractère, leur honneur, leur force morale, et demandait pour eux une place dans notre société nouvelle: la fermeté de son esprit et de sa foi ne reculait pas devant les préventions contemporaines; il éclairait des questions essentielles, énonçait courageusement d'utiles vérités, et son âme catholique avait confiance dans l'avenir.

Un honnête homme, chrétien fervent et mathématicien du premier ordre, M. le baron Cauchy, avait adressé, en 1844, aux *Amis des sciences* des Considérations sur les ordres religieux; il ramassait dans un petit nombre de pages tous les titres de la Compagnie de Jésus au respect des hommes. Ce bilan d'une Société pieuse et illustre était écrasant pour ceux qui prétendaient servir la cause de la ci-

(1) Nous ne faisons point ici l'histoire de la conquête de la liberté religieuse; mais il nous en coûterait de ne pas prononcer le nom de M. le comte Beugnot qui défendit noblement cette cause comme orateur et comme écrivain, le nom de M. de Carné, de MM. d'Harcourt, de Barthélemy, de Gabriac, de Fréville, de Brigode, de MM. Laurentie, de Riancey, de Mérode, Béchard, etc., etc.

vilisation et des lumières en servant leurs passions.

Quand l'Église de France demandait la liberté d'enseignement avec justice, vérité et persévérance, si quelqu'un avait annoncé que ce grand bienfait tomberait des mains d'une république, il aurait passé pour un fou. Et pourtant c'est ce que nous avons vu. La république de 1848, gouvernée par des catholiques, a donné à l'Église de France la liberté d'enseignement. Nous touchons ici à une belle page des temps modernes; ces choses sont devenues de l'histoire; parlons donc la langue de l'histoire.

« L'enseignement est libre, » avait dit la Constitution de 1848; mais une loi devait intervenir pour régler ce droit et la légitime surveillance de l'État; cette loi pouvait être généreuse ou avare, bonne ou mauvaise; pour qu'elle fût ce qu'elle devait être, il fallait que les plénipotentiaires des diverses opinions parvinssent à s'entendre sur le terrain même de l'équité. Le ministre de l'instruction publique, M. de Falloux, nomma deux commissions, l'une pour l'enseignement secondaire, l'autre pour l'enseignement primaire; il parut bon tout d'abord que les deux commissions n'en formassent qu'une seule; la commission unique siégea au ministère de l'instruction publique. A ces séances on était plus à l'aise qu'à la tribune; la parole s'y montrait plus intime, plus vive et plus soudaine; on y suivait tous les mouvements de la lutte, toute la vivacité des résistances, tous les détails des progrès de la

vérité. Il y eut des séances mémorables. Un jour certainement les procès-verbaux seront publiés : on y verra comment éclate la lumière de l'expérience, et comment les esprits, résolus au bien, s'ouvrent à la lumière de la discussion. Nous n'avons pas à marquer ici la part qui revient aux divers membres de la commission. Leur conscience rappelle à chacun d'eux le bien qu'ils ont fait, et dans ce souvenir ils trouvent de meilleures louanges que les nôtres. Il nous suffira de prononcer deux noms qui résument tout dans le débat de ce moment : les noms de M. Thiers et de M. l'abbé Dupanloup. Celui-ci avait derrière lui le P. de Ravignan.

Les anciens regardaient comme sacré quelqu'un auprès de qui était tombée la foudre ; le feu du ciel leur apparaissait comme une visite divine. Il y avait au fond de cette croyance un grand sentiment, une grande idée, c'est que la voix de Dieu éclate par les événements sinistres qui ébranlent le monde. Le tonnerre de 1848 était un enseignement pour tous : on nous pardonnera aisément d'ajouter que, parmi les hommes de notre temps, les uns avaient plus besoin d'être avertis que les autres. Un homme d'État d'Angleterre disait que ce n'est pas le canon, mais l'instituteur qui est le maître du monde. M. Thiers, le lendemain de la révolution de février, fut tout d'abord frappé du mal produit par la loi de 1833 sur l'instruction primaire; dans les premières séances de la commission, il dénonça, avec la chaleur et la verve d'un esprit convaincu, les

trente-sept mille instituteurs laïques *véritables anti-curés dans les communes*, et demanda une grande influence du clergé dans l'enseignement primaire : c'était un cri d'effroi devant le danger, et peut-être l'émotion du péril menait-elle un peu trop loin. Mais M. Thiers donnait à sa pensée des développements d'un bon sens admirable et d'un esprit ravissant. La cause du bien était déjà à moitié gagnée puis qu'un personnage d'un tel poids et d'un tel passé opinait de la sorte sur un point aussi essentiel.

Une autre grande question restait à résoudre, la question de l'enseignement secondaire. Elle embrassait ce qui avait le plus passionné les intelligences, ce qui tenait au plus vif du cœur, ce qui avait donné lieu aux dissidences les plus profondes, aux plaintes les plus amères, aux plus intraitables opiniâtretés. Là-dessus l'ancien ministre du gouvernement de juillet avait du chemin à faire ; autant il lui semblait que la place du clergé devait être considérable dans l'enseignement primaire, autant il inclinait à l'exclure de l'autre enseignement. Il n'y avait pas loin de là à déclarer que la philosophie suffit aux classes élevées, que le peuple doit être chrétien et le bourgeois philosophe, comme si en religion quelqu'un voulait être peuple. Cette immobilité morale dans une voie qui menait aux abîmes eût compromis radicalement le projet de loi sur la liberté d'enseignement : de vives inquiétudes naissaient d'un pénible mécompte. Un homme qui avait déjà beaucoup fait et qui devait tant faire en-

core pour l'éducation de la jeunesse, eut alors l'honneur et le bonheur de porter la vérité devant la commission, de la porter avec simplicité, avec force, avec autorité, et de la faire accepter par celui qu'il importait le plus de convaincre. M. l'abbé Dupanloup, dont les pensées se confondaient avec celles du P. de Ravignan, dont le courage s'inspirait du sien, et qui ne faisait qu'un avec lui, posa les conditions de la paix entre l'Église de France et les puissants adversaires réunis dans la commission. Il réclamait la suppression des certificats d'études exigés pour se présenter aux grades, l'admission des congrégations religieuses approuvées par l'Église, le droit pour les petits séminaires de ne recevoir d'autre direction que celle des évêques, ce qui n'exclut pas la surveillance de l'État. Il justifia abondamment chacune des concessions qu'il demandait ; lorsqu'il se trouva en présence de la question des jésuites, il invoqua l'histoire, précisa les faits, mit les adversaires de la Société de Jésus au défi d'articuler rien de positif, déclara l'innocence de ceux contre lesquels on s'acharnait, et ajouta que l'Église étant elle-même la justice, elle ne pouvait pas, comme Pilate, livrer l'innocence et puis s'en laver les mains. Quant au prétendu droit de l'État de former l'enfance et la jeunesse à son effigie, M. l'abbé Dupanloup l'eût accepté si on avait pu lui garantir que l'État se serait toujours appelé saint Louis ; mais « que deviendrait-on avec ce système, si par hasard « l'État venait à s'appeler Sardanapale ou Prou-

« dhon ? » Le P. de Ravignan avait dit la messe pour son ami le matin du jour où ce pieux et vaillant défenseur de la liberté religieuse, le cœur encore brisé par un grand deuil, devait prendre la parole dans une aussi grave situation : « Dieu m'a assisté, » disait humblement M. l'abbé Dupanloup au sortir de la séance.

La vérité est si belle qu'elle devient irrésistible quand on se trouve face à face avec elle : il fallut à M. Thiers peu de temps pour qu'il la reconnût et s'en constituât lui-même le défenseur ; sans doute il ne l'avait jamais aussi bien vue, aussi bien entendue : un esprit comme le sien ne pouvait pas en recevoir une demi-impression. Ce fut ainsi que les catholiques rencontrèrent un de ces alliés avec lesquels on gagne les batailles ; assidu, pendant trois mois, à toutes les séances de la commission (car son exactitude faisait partie de sa puissance), cet éminent allié dévoua les ressources d'une riche intelligence à soutenir de point en point ce qu'on attaquait ; les intérêts sociaux lui demeuraient constamment présents, et un jour que le bouillant champion d'une organisation menacée donnait à sa plainte un accent trop expressif, M. Thiers laissa tomber ce mot : « La société vaut bien l'université. » Il fut actif, vigilant, persévérant, et, jusqu'au bout, fidèle ; nous retrouvâmes à la tribune l'homme de la commission, et nul plus que lui ne contribua à l'adoption de la loi du 15 mars 1850, loi de justice et de salut, l'immortel honneur de l'assemblée législative.

L'Église de France recueillait ainsi le fruit de dix ans de combats et un ample dédommagement de tout ce qu'elle avait perdu : elle entrait en possession d'une liberté qu'elle n'avait jamais connue, et voulait s'en servir pour effacer cent cinquante ans de ravages dans la société française. La loi du 15 mars 1850, qu'il fallut défendre, même contre d'anciens amis, et dont les effets furent si rapidement heureux, a subi dans ces derniers temps d'assez graves atteintes, mais au moins les établissements libres sont restés debout. Les pères de famille peuvent choisir les maîtres qui leur conviennent; des milliers d'enfants et de jeunes gens reçoivent dans les maisons nouvelles une éducation chrétienne, et les constants efforts des colléges libres tendent à rendre aux études la solidité et l'éclat des temps passés.

1849 et 1850 furent de belles années; elles portent au front ces trois grandes choses : rétablissement du pape, liberté des conciles, liberté d'enseignement; ce fut comme un consulat réparateur, et le premier consul était tout le monde; le goût du bien animait les âmes, les barrières élevées par les préventions ne subsistaient plus, la justice et la paix s'embrassaient dans les régions de l'intelligence. Tout semblait aisé par de fécondes alliances : puissent-elles garder leur force parmi nous et tout achever!

Le P. de Ravignan, centre et lien de tant de nobles et religieux efforts, apportait dans les entre-

tiens particuliers la sagesse de ses conseils, l'énergie de sa foi, la douceur qui charme et qui rapproche. Il aidait à triompher des difficultés, se réjouissait des succès, rapportait tout aux autres et se supprimait lui-même.

A peu de distance de ces belles et décisives journées de la commission, M. l'abbé Dupanloup fut nommé évêque d'Orléans; c'était comme une première couronne après les importants services récemment rendus à la cause religieuse. Le 14 avril 1849, le P. de Ravignan écrivait au nouvel évêque : « Il « faut donc vous crucifier ainsi : le vénérable « M. Mollevaut sort de ma chambre, et il a fallu « aussi qu'il en convînt. M. de Falloux m'a écrit un « mot touchant après vous avoir adressé le premier « monseigneur. Eh bien, oui, Dieu le veut. Je suis « triste en mon âme : il me semble que je perds un « ami; mais je sais bien me mettre de côté pour « retrouver et vénérer un évêque. »

Le P. de Ravignan bénissait Dieu de ce qui arrivait d'heureux, depuis que ses amis étaient au pouvoir : « M. de Falloux et le bien que Dieu fait « par lui me rendent plus pieux et plus recon« naissant. »

Le 25 mai 1849, il écrivait ces lignes : « Hier, le « triomphe du digne ami a été complet, admirable. « Montalembert, ce matin, en était ravi, remonté : « *Voilà*, disait-il, *voilà Falloux au premier rang!...* « prions Dieu pour lui. »

Le 7 mars 1850, le P. de Ravignan adressait ces

mots à son cher et vénéré seigneur : « M. de Fal-« loux m'a écrit avec son cœur après le vote des « 450 voix (pour la loi sur l'instruction publique). « Il *vous* félicite et vous renvoie, après Dieu, le « succès de cette grave affaire. Je suis bien de son « avis et dans ses sentiments. »

C'est une belle et touchante chose que ce sentiment chrétien par lequel de grands ouvriers, dans une œuvre commune, se renvoient les uns aux autres la gloire d'avoir tout fait. Ce généreux oubli de soi nous console des jalousies orgueilleuses qui dépouillent pour se parer et croient ensevelir à jamais dans le silence ceux dont il leur plaît de ne rien dire.

CHAPITRE XXIV

Le récit d'une vie ne peut pas être complet. — Deuils répétés : mademoiselle Marie de Ravignan. — Le concile provincial de Paris en 1849. — L'étude du latin et du grec. — Prédications et correspondance. — Lettre de l'évêque d'Orléans sur les études — Le P. de Ravignan à Londres en 1851. — Réponse du P. de Ravignan à une femme qui l'avait appelé un saint. — Vie de silence à Versailles. — Le P. de Ravignan et la mort du maréchal Exelmans. — Pieuse reconnaissance. — Une vocation. — Apaisement et union.

Des jours aussi pleins que ceux du P. de Ravignan ne sauraient avoir une complète histoire. Chaque jour, chaque heure a son œuvre : une âme sauvée ou consolée, une intervention utile, un avertissement heureux, un encouragement donné à propos. Ces choses qui se renouvellent sans cesse et auxquelles sont suspendues des destinées, se passent sans bruit, et le monde n'en sait rien. Elles précèdent et suivent des faits publics, des actes retentissants : nous sommes ainsi condamnés à ne montrer que les principaux aspects d'une grande vie. Ces lacunes inévitables ont été pour nous réparées en partie par la correspondance du P. de Ravignan ; des centaines de lettres d'importance inégale et sur des intérêts divers ont reconstruit à nos yeux cette existence d'apôtre ; cependant ces lettres ellesmêmes n'ont pas tout dit et ne pouvaient pas tout

dire. Que de détails et de traits nous resteront inconnus! Mais il en est d'une belle vie imparfaitement retracée comme d'un monument inachevé auquel le temps a fait des brèches : on se représente le reste.

Le P. de Ravignan était parvenu à ce qu'il y a de plus difficile en ce monde : se vaincre soi-même, et c'est pourquoi il sut si bien vaincre les âmes. Le cœur humain est comme un empire où les révoltes sont fréquentes : le P. de Ravignan gouvernait fortement et victorieusement le sien. Lui, si bon et si tendre, avait supporté les plus grands deuils sans fléchir, car son cœur lui demeurait soumis. De nouvelles épreuves frappèrent sa famille; il essuya doucement les larmes d'une sœur, privée, par un double malheur, du compagnon de sa vie et d'une enfant, espérance de l'avenir. Mais, parmi ces deuils répétés, il y en eut un que l'homme de Dieu parut sentir avec une émotion particulière. Lorsqu'un frère bien-aimé voyait descendre sa femme au tombeau, le P. de Ravignan lui remettait sous les yeux, au nombre de ses meilleures consolations, une charmante enfant, déjà jeune fille, doublement parée de tout ce que Dieu donne et de tout ce que le monde admire. « Elle remplacera sa mère « auprès de vous, » lui disait-il, et il bénissait cette « aimable Marie » qui devait croître et durer pour être la lumière et la joie d'un foyer dévasté par le malheur. Quelque temps après, elle avait été souffrante, et le saint oncle écrivait : « Dites-lui bien

« qu'elle ait confiance, qu'elle se jette dans les bras « de Dieu, et qu'elle attende. » Remise et contente, elle avait accompagné son père en Italie et à Rome, et le P. de Ravignan lui demandait les impressions de son voyage, des détails et des récits. Le nom de Marie revenait fréquemment dans ses lettres : « Char-« mante enfant ! elle m'intéresse vivement, » disait-il. Retombée malade au mois de juillet 1849, elle inquiétait les siens ; son père ne quittait pas son chevet ; le P. de Ravignan écrivait à ce frère menacé : « Ne vous fatiguez pas le jour et la nuit ; Marie ne « le veut pas, Dieu ne le veut pas. » Le mois suivant, la mort vint, et l'ange s'envola.

En apprenant cette nouvelle, le P. de Ravignan écrivait au père si douloureusement atteint : « Père « chrétien et courageux, vous regarderez avec foi « vers le ciel et vous adorerez la main divine qui « vous frappe dans ce qui était le plus aimable, le « plus précieux pour vous sur cette terre. J'aurais « déjà volé, il y a longtemps, près de vous, près de « la pauvre Marie, si le devoir ne m'avait retenu. « Maintenant je voudrais être avec vous dans la soli-« tude pour confondre ma douleur avec la vôtre. « Ce sera Dieu qui nous tiendra encore éloignés, « mais la foi, la confiance, nous réuniront. Mon « bien cher ami, tout à l'heure Mgr. de Salinis « venait nous voir ; je lui annonçai la triste nou-« velle, il a été sensiblement affecté. Nous par-« lions des qualités de Marie, de cette jeune fille si « spirituelle, si distinguée, votre joie, votre cou-

« ronne. Elle eût été l'ornement du monde... Dieu « l'enlève et la ravit à vos doux embrassements.. « Cette chère enfant, votre fille bien-aimée, cette « âme d'élite que le monde eût peut-être exposée, « vous la retrouverez heureuse et belle. Consolez-« vous dans le cœur immaculé de la très-sainte « Vierge... » Le lendemain, le P. de Ravignan revenait à cette douleur :

« Cher frère, maintenant nous pleurons et nous « prions ensemble. Je me représente cette angélique « créature, cette gracieuse enfant, ses qualités si « aimables, sa foi, sa raison, sa piété, ses longues « et cruelles souffrances, sa mort enfin si résignée : « ô mon Dieu, quels motifs de douleur et de lar-« mes! Mais votre âme chrétienne est capable d'en-« tendre et d'accepter le langage entier, tout entier « de la foi. Dieu vous avait donné cette charmante « et aimable Marie; il la rappelle à lui, oui, à lui-« même, en attendant que nous la rejoignions.... »

Le jour suivant, l'homme de Dieu s'entretenait encore avec celui dont il sentait tous les déchirements : « Que cette chère enfant vous manquera « donc : l'éternité vous la rendra. Vivez en atten-« dant et de foi et d'espérance. » Dans une lettre écrite deux mois plus tard, le saint religieux disait : « Pensons au ciel où nous retrouverons Marie et « d'autres encore. Là et là seulement, repos com-« plet. » Et dans une autre lettre : « Travail, prière « et patience, en attendant les jours du dédomma-« gement éternel. »

Aux douleurs se mêlent les devoirs : c'est tout le fond de la vie humaine. Le P. de Ravignan fut un des deux religieux de la Compagnie de Jésus, convoqués, en qualité de théologiens, au concile provincial de Paris, au mois de septembre 1849. Vingt théologiens ou canonistes prenaient place dans la congrégation générale où l'on faisait lecture de chaque décret formulé par les Pères du concile. L'archevêque de Paris demandait à chacun des théologiens ses observations, dont les secrétaires du concile prenaient note; ceux-ci en faisaient le rapport aux évêques, dans leur congrégation particulière, et les observations étaient pesées avec soin. Les commissions établies pour l'examen des questions proposées se composaient des théologiens mêmes du concile. Un évêque présidait ces commissions. Le P. de Ravignan, frappé des avantages religieux des réunions épiscopales, avait partagé sur ce point les vifs désirs de l'archevêque de Paris. Il eût même souhaité un concile plénier, comme beaucoup d'évêques de France, mais le pape ne crut pas opportune et prudente la convocation d'un concile national.

On se rappelle le bel accord et la paix fraternelle de la sainte assemblée de 1849, depuis le 17 septembre jusqu'au 28; la dernière session du concile offrit un imposant spectacle. Le nonce apostolique et dix archevêques ou évêques s'étaient réunis ce jour-là aux évêques de la province de Paris; l'Église de France semblait retrouver la gloire des anciens jours : on croyait

toucher à une sorte de retour des grands siècles du christianisme.

Il n'y a pas un seul homme de notre temps qui, sachant écrire, ait regardé comme au-dessous de lui d'écrire dans les journaux; la presse s'est trouvée d'assez bonne maison pour n'être dédaignée de personne. Le P. de Ravignan lui-même a publié des articles dans les journaux, et c'est l'*Ami de la Religion* qui a été honoré de cette collaboration précieuse; les articles du P. de Ravignan sont rares, car il n'eut dans sa vie que des minutes de liberté. En 1849, la sollicitude des évêques s'étendait avec un redoublement de zèle sur les études ecclésiastiques; rien de plus important que de telles questions; elles inspirèrent à l'illustre jésuite d'utiles et graves réflexions sur l'étude du latin et du grec. Nous aimons ces efforts d'un saint prêtre pour empêcher que l'honneur et le goût de la langue de Rome et de la langue d'Athènes ne s'affaiblissent dans les rangs du clergé; les monuments de ces deux langues représentent les richesses de l'esprit humain; leur culture assidue sera toujours comme une heureuse conspiration contre la barbarie; le latin, proscrit par le protestantisme et par la révolution française, doit surtout garder son rang dans l'éducation cléricale, parce qu'il est la langue de l'Église catholique : les papes ont porté le latin bien plus loin que les Césars et lui ont donné une souveraineté bien autrement universelle. Le P. de Ravignan parlait de la langue grecque comme un homme

qui la possédait et qui avait senti toutes les beautés de l'*Iliade*. « Elle porte, disait-il, son harmonie na« turelle à ce comble de perfection, qu'elle saisit et « ravit l'âme, soutient et fortifie même les pensées « quand elles sont faibles, amuse encore l'oreille « quand le cœur et l'esprit se reposent, et l'on est « tenté de dire à Homère : Chantez, chantez tou« jours, dussiez-vous ne rien dire : votre voix me « charme quand vos discours ne m'occupent plus. » Mais il ne s'agit pas seulement de pouvoir prêter l'oreille aux accents de la muse des bords du Mélès ou de Céphise, il s'agit de pouvoir lire les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, ces grands hommes si éloquents et si saints.

Après un silence obligé qu'il avait accepté comme une croix et une « punition de ses fautes, » le P. de Ravignan avait consacré les *prémices de sa voix* aux fidèles d'Orléans. Au carême de 1850, il reparaissait dans la chaire de Notre-Dame, non point pour reprendre l'œuvre des conférences, ce qui désormais ne lui était plus possible, mais pour donner la retraite si chère à son âme d'apôtre. « Le bon Dieu m'a rendu assez de voix et de force, » écrivait-il. Le saint ouvrier de l'Évangile prêcha à Tours un sermon de charité qu'il n'avait pu refuser aux instances « du bon archevêque. » Le 9 mai, il partait pour Lille, Brugelette et Bruges, où sa parole était pieusement attendue; une semaine après, il était de retour à Paris, et puis, fermant la porte à toute occupation du dehors, il faisait à

Paris sa retraite annuelle, plusieurs fois remise, et qu'il eût mieux aimé faire bien loin. L'évêque d'Orléans venait de publier une lettre adressée aux maîtres de son petit séminaire sur les moyens de soutenir, d'élever et de fortifier les études; le P. de Ravignan consacra deux articles, dans l'*Ami de la Religion*, à l'analyse de cette belle lettre.

Les grands points traités par l'évêque d'Orléans se résumaient dans les divisions suivantes : « *Nature et but de l'éducation; les humanités, leur but, leur importance; causes de l'affaiblissement général des études; premier et principal remède à l'affaiblissement des études, le niveau des classes; quelques autres remèdes et conseils.* » Ce n'était pas tout de conquérir la liberté d'enseignement; il fallait se mettre en mesure d'user utilement et noblement de ce droit. Après avoir tant contribué à l'affranchissement de l'éducation, Mgr Dupanloup s'occupa de lui restituer sa force morale et sa grandeur. Il avait autour de lui des maîtres dévoués à l'enfance et à la jeunesse; ce fut à eux qu'il s'adressa : tous les maîtres pouvaient l'entendre. Sa lettre, supérieurement écrite, solidement pensée d'un bout à l'autre, pleine d'observations frappantes, dénonçait hardiment les causes du mal et indiquait d'une main sûre les moyens réparateurs. C'était comme un mémoire admirable pour la restauration des études; les devoirs des instituteurs de la jeunesse, ces continuateurs de l'œuvre divine, s'y trouvaient vigoureusement tracés; on y justifiait ce

que les temps nouveaux semblaient vouloir abandonner ; on y rendait raison des choses, on y déterminait les vrais caractères d'une bonne et complète éducation. Ah ! il serait temps que la dignité humaine fût mieux comprise, la loi du travail mieux suivie, et que les fortes traditions du passé rentrassent dans l'âme et les habitudes des générations nouvelles. Il est incontestable que des progrès dans cette voie ont été accomplis depuis quelques années; le branle est donné; ceux qui marchent ne s'arrêteront pas. Cette renaissance, fille de la liberté, a commencé avec la seconde moitié du XIXe siècle, et le nom de l'évêque d'Orléans y demeure attaché. Le P. de Ravignan donnait à Mgr. Dupanloup des éloges mérités. Un ancien ne voulait pas, et avec raison, qu'on chargeât un ami de plus de louanges qu'il ne pouvait en porter; le P. de Ravignan n'eût pas craint ce reproche quand il appréciait l'œuvre de l'évêque d'Orléans; il imposait silence à son cœur et ne laissait parler que la justice. C'est à ce sentiment qu'il obéissait lorsque plus tard (février 1851) il signalait à l'attention du monde sérieux le premier volume de l'ouvrage capital de Mgr. Dupanloup, intitulé : *de l'Éducation.*

« La religieuse importance du sujet traité dans ce « livre, disait l'illustre jésuite, les graves considéra- « tions qu'il présente toujours au point de vue le « plus élevé, les notions justes et profondes, les « aperçus pleins de finesse, la théorie et l'expé- « rience de l'éducation unies dans un degré de per-

« fection rare, les charmes du style prodigués sans « effort et servant uniquement à faire mieux ressor- « tir la vérité saisissante des pensées; la force, la « douceur des sentiments, l'énergie des convictions, « la tendresse dans la sévérité, le courage dans la « bonté, et tout cela dispensé avec mesure, avec di- « gnité, avec la sagesse du père et le tact de l'ami le « plus éclairé du jeune âge : tel est l'ensemble de « choses qui donne à cette œuvre de l'éloquent « évêque un caractère bien supérieur, sous tous les « rapports, aux travaux du même genre publiés de- « puis un long période de temps. Il faut remonter « à Fénelon pour trouver un terme de comparai- « son. »

L'évêque d'Orléans était péniblement éprouvé, et le P. de Ravignan lui écrivait : « Vous souffrez, mais quel bien peut-on faire sans souffrir? » Le saint religieux s'attristait de prendre des forces quand son ami perdait les siennes. « On me tiraille « un peu de tous les côtés, » lui écrivait-il le 8 juillet 1850, « mais ma santé est vraiment bonne. « Que la vôtre le soit et que la mienne périsse. Je « vous préfère mille fois à moi-même et pour toute « raison. »

L'absence du *vénéré seigneur*, du *bon seigneur* comme il l'appelait, pesait à son âme; il se ménagea quelques heures de liberté pour les passer avec l'évêque dans cette solitude de La Chapelle où les longues allées semblent convier aux longues méditations : de là, tous les deux devaient se

rendre chez un autre ami (1), noblement uni à leur vie, et dont il nous a été donné de voir de près les dernières années si dignes et si belles. Il s'agissait alors de former un comité qui fût comme le gardien vigilant de la liberté d'enseignement et de l'exécution de la loi; le règlement et la composition du personnel étaient importants pour le bien général de l'Église; le P. de Ravignan demandait que l'évêque d'Orléans, M. Molé, M. de Montalembert, prissent sur eux de tout arrêter, et lui-même ne voulait être qu'un *instrument*. « Oh! vraiment j'y ai « pensé devant Dieu, » écrivait-il à l'évêque d'Orléans le 20 juillet 1850, « il est indispensable, abso- « lument nécessaire que vous veniez à Paris pour « deux ou trois jours après votre distribution des « prix; je vous offrirais la cellule et la barrière qui « nous séparent du monde, si vous pensiez que cela « ne fût pas incommode pour vous. » La constitution du comité fut pour le P. de Ravignan une occasion nouvelle d'opérer le bien, par le tact, la mesure, les persévérants efforts d'un esprit conciliant.

Une commission spéciale (2), nommée par ce comité de l'enseignement libre, fit en 1853 un rapport sur l'exécution et les effets de la loi organique de l'instruction publique du 15 mars 1850 : c'était

(1) M. le comte Molé. Il se trouvait alors au château du Marais.

(2) Cette commission se composait de MM. le comte Molé, *président du comité*, le comte de Montalembert, *vice-président*, Augustin Cochin, Ducros. Michel, Henri de Riancey et le comte Beugnot, *rapporteur*.

la statistique de l'enseignement sous l'empire d'une législation qui portait dans les flancs un si fécond avenir; mais son application véritable ayant à peine duré quinze mois, ses effets n'ont pas pu être appréciés dans leur plénitude. Toutefois, les résultats constatés dans le rapport de la commission prouvaient déjà grandement en faveur de la loi : ils rendent plus vifs les regrets inspirés par la mutilation d'une œuvre qui avait coûté tant de religieux efforts.

A l'occasion de ce remaniement de la loi organique de 1850, les sentiments du P. de Ravignan paraissaient mal compris; dans une lettre où il s'en expliquait en s'adressant à un ami, il renouvelait sa profession de foi à l'égard du principe dont la conquête avait été le prix de tant de luttes : « Je ne sais « pourquoi vous semblez supposer que nous nous « détachons du principe tutélaire de la liberté d'en- « seignement par lequel nous existons... Quant au « monopole, nous en voulons moins que per- « sonne... Certes je pense et nous pensons comme « vous qu'il est souverainement désirable que l'épis- « copat s'attache au principe de la liberté d'ensei- « gnement qu'il a si glorieusement défendu. »

Depuis que la voix lui était un peu revenue, le P. de Ravignan craignait de ne pas s'en servir assez pour la gloire de Dieu et tenait à se rendre aux instances qu'on lui adressait. Il prêcha à Paris pour la conférence de saint Vincent de Paul le jour de la fête du saint, puis à Sens, puis encore à Paris, le

jour des Morts, pour l'ouverture de l'église des Capucins, et ensuite à Orléans, le 3 novembre. Orléans était particulièrement doux à son cœur; il s'y reposait un moment près de l'ami vénéré qu'il avait revu dans les premiers jours d'octobre à Champlatreux, dans ce beau lieu où les plus sérieuses affaires du temps trouvaient leur place et recevaient des conclusions profitables par l'ascendant d'un caractère respecté (1).

Le P. de Ravignan avait passé la dernière quinzaine d'octobre à Notre-Dame de Liesse « pour se refaire spirituellement » dans une retraite. Là était alors le *troisième an* (le dernier noviciat des Pères), et notre saint religieux ne trouvait rien de plus doux que cette maison « de rafraîchissement et de « paix. »

Bossuet, écrivant à milord Perth, grand chancelier d'Écosse, converti à la foi catholique après la lecture du livre de l'*Exposition*, lui disait : « Vous avez pu « connaître, par toutes mes lettres, le tendre amour « que je ressens pour l'Angleterre et pour l'Écosse, « à cause de tous les saints qui ont fleuri dans ces « royaumes et de la foi qui y a produit de si beaux « fruits. Cent et cent fois j'ai désiré avoir l'occasion « de travailler à la réunion de cette grande île, pour « laquelle mes vœux ne cessent de monter au ciel. « Mon désir ne se ralentit pas et mes espérances ne « sont point anéanties. J'ose même me confier en

(1) M. le comte Molé.

« Notre-Seigneur que l'excès de l'égarement deviendra un moyen pour en sortir. »

Cet amour d'apôtre pour un pays dont le retour religieux importait à la gloire de la vérité, le P. de Ravignan l'éprouva avec toute la vivacité de sa grande âme; on verra plus loin, dans un tableau à part, les conversions qu'il opéra parmi les protestants; nous voulons rappeler en ce moment son voyage à Londres en 1851, pendant l'Exposition: le cardinal Wiseman avait fait appel à son zèle.

L'exposition de Londres, vaste collection de machines, de bijoux, de meubles, n'apparut aux yeux du pieux jésuite que comme le culte splendide de la matière; il le disait lui-même dans une lettre : « Mais, ajoutait-il, il y a mieux que cela dans ce « pays. C'est un mouvement grave et sérieux vers « la foi catholique; il n'est pas général sans doute, « mais il est marqué chez les gens qui pensent (1). » C'est ce mouvement qu'il importait de favoriser. Il fallait affermir de nouveaux catholiques, éveiller des désirs religieux et des cœurs endormis dans l'igno-

(1) Lettre du P. de Ravignan à son neveu M. Gustave de Ravignan. L'illustre jésuite, dans cette lettre, fait, en passant, de bonnes observations sur la société et le gouvernement de l'Angleterre : « ..... Je « crois, dit-il, qu'une des conditions de la puissance de ce pays est « cette participation de la plupart des jeunes gens de famille aux af- « faires publiques... Ici encore, toutes les traditions du passé sont « debout : on respecte le pouvoir, la loi, la constitution. L'aristocratie « territoriale est riche et puissante. Cependant on parle du progrès « et de l'influence de la classe moyenne : quelque jour la politique de « ce pays en pourrait être profondément modifiée. »

rance, porter un heureux et dernier coup à des volontés encore hésitantes et qui inclinaient vers la foi. Le P. de Ravignan donna des conférences durant deux mois (mai et juin); l'étroit espace de l'église française ne pouvant suffire, on choisit pour les conférences une grande salle destinée aux concerts. Protestants et catholiques se mêlaient dans l'auditoire; plusieurs dissidents furent ramenés à l'unité. Le P. de Ravignan était la réfutation vivante de beaucoup d'erreurs et de mensonges accumulés contre notre Église, et lui-même apparaissait comme une preuve des doctrines qu'il prêchait. L'Anglais, livré aux jouissances humaines et n'ayant de nos prêtres qu'une idée très-étrange, s'étonna du respect soudain dont il se sentit saisi en face d'un tel apôtre. La sainteté du P. de Ravignan portait avec elle une force plus invincible que les meilleurs arguments, plus puissante que le génie.

Ce mot de sainteté, désormais inséparable de sa mémoire, il ne l'eût pas supporté de son vivant. Un jour qu'il le trouva dans une lettre écrite à son adresse par une femme pieuse, il fit une belle réponse où bondissait son humilité indignée :

« ..... Vous êtes chrétienne, pieuse et dévouée;
« vous entendrez ma plainte sincère et respec-
« tueuse. Vous m'écrivez, vous me parlez une lan-
« gue qui me cause toujours une peine réelle. Vous
« me dites qu'en vous adressant à moi, vous vous
« adressez à un saint! Mais, grand Dieu! c'est ap-
« procher du blasphème! Et je vous l'assure sans

« aucune humilité, croyez bien que je ne mérite « que votre pitié tout au plus; je vous demande, « sans les mériter, vos prières. Ne me parlez donc « plus que comme à un pauvre prêtre pénitent, sans « vertu, sans qualité aucune, que Dieu a comblé « de grâces et qui ne sait pas y répondre. Je vous « assure que vous m'indisposez profondément quand « vous me tenez ce langage. Ne le faites plus, je « vous en conjure. Et puis tous ces compliments! « tout cet enthousiasme exagéré pour mes pauvres « paroles! ce n'est pas bien; non, devant Dieu, ce « n'est pas bien. La grâce peut agir assurément par « les plus vils instruments, et c'est ce qu'elle fait « quelquefois quand je parle. »

Au mois de septembre 1851, le P. de Ravignan donnait à Laval (maison Saint-Michel) la retraite aux jeunes théologiens de la Compagnie. Il prêchait à Orléans dans la dernière quinzaine de décembre. « Cette petite prédication de l'avent, bien misérable, écrivait-il au digne évêque, a été cependant « le choix et la prédilection de mon cœur pour « vous. Soyez bon pour moi jusqu'à la fin, et ne « me demandez pas ce que je ne pourrais pas faire. »

Cependant le P. de Ravignan se vit encore arrêté par l'épuisement de ses forces; on le crut perdu dans les premiers mois de 1852; la porte de la maison de la rue de Sèvres était constamment assiégée par des gens de toute condition qui allaient demander des nouvelles du saint malade; chacun sentait que la disparition d'un tel homme serait une perte irré-

parable; on conjurait la Providence de ne pas l'enlever à la terre : tant de prières furent écoutées. Le P. de Ravignan entra en convalescence; son médecin, qui était un ami (1), et ses supérieurs lui prescrivirent trois ou quatre mois de solitude rigoureuse; il se rendit au commencement de mai 1852, à Versailles, rue Saint-Antoine, dans un paisible abri qu'une respectueuse amitié lui avait offert; son frère partagea quelque temps sa solitude. La veille de son départ pour Versailles, il écrivait à l'évêque d'Orléans : « Votre lettre à vos professeurs « sur les auteurs païens m'a comblé de joie dans le « Seigneur et pénétré d'une nouvelle et vive recon- « naissance. C'est bien assurément aussi à cause de « vos indulgentes et bonnes paroles pour notre « Compagnie; mais c'est surtout à cause de la grande « autorité de raison, de vérité et de témoignage qui « parle dans votre lettre. Tous nos Pères des deux « maisons en ont été ravis : ils regardent la question « comme jugée, la cause comme finie. Puisse l'épis- « copat tout entier vous entendre et s'unir à vous!... « Merci donc mille fois au nom de tous nos Pères et « au mien propre, au nom surtout de l'Église et de « la bonne éducation. Que Dieu vous conserve et « vous soutienne dans vos travaux! »

Le P. de Ravignan menait à Versailles une vie de retraite et de silence; il ne sortait que pour se promener en voiture ou à pied, aux heures de l'après-

(1) M. Cruveilhier.

midi. La solitude et le grand air lui faisaient du bien. Mais un malheur vint abréger les jours de son repos à Versailles. Le 22 juillet, à deux heures du matin, une voiture s'arrêtait à sa porte; on lui annonçait que son beau-frère, le maréchal Exelmans, grand chancelier de la Légion d'honneur, était mourant par suite d'une chute de cheval près du pont de Sèvres : le maréchal avait fait cette chute la veille, en allant avec son fils au pavillon de Breteuil. Le P. de Ravignan arriva trop tard auprès de son beau-frère, mort dans une auberge à trois heures du matin. Le crâne était brisé, le maréchal avait perdu et n'avait pas recouvré sa connaissance. « Mon Dieu, mon Dieu!... » s'écriait le saint religieux dans les pieuses alarmes de son cœur fraternel, « cette âme est ainsi entrée dans l'éternité! » Un prêtre de Boulogne avait donné l'extrême-onction. Le ministre de l'intérieur, accouru sur le théâtre de la catastrophe, ramena dans sa voiture le P. de Ravignan jusqu'à la chancellerie de la Légion d'honneur. Ce fut l'homme de Dieu qui, à cinq heures du matin, apprit la fatale nouvelle à la maréchale Exelmans, cette femme de tant de mérite et de courage. Lui seul pouvait préparer à un tel coup et adoucir d'aussi terribles déchirements. « Qu'il faut donc être prêt! » disait-il à son frère en lui annonçant la catastrophe : «... prions, mon pauvre « frère, prions et préparons-nous tous les jours. » — « Je ne quitte guère la Légion d'honneur, » écrivait-il deux jours après; « c'est bien un peu de fatigue

« pour ma santé ; mais le moyen de laisser là ma « sœur ! » Le P. de Ravignan, dans une lettre du 29 juillet, avouait que ces tristes jours l'avaient fatigué ; son larynx paraissait entrepris ; il était astreint au silence absolu et attendait le départ de sa sœur pour se retirer dans le voisinage de Paris.

Le 1er août (1852) le P. de Ravignan exprimait sa peine religieuse au sujet de la résistance des parents à la vocation de leurs enfants ; il regrettait amèrement que les parents, même des parents chrétiens, ne connussent point à cet égard leurs devoirs de conscience : « Ils ne savent pas qu'ils ne sont ni « maîtres ni juges, que leur autorité est bornée à de « simples conseils, s'il y a lieu.... Je connais une « jeune personne qui prend le voile demain au « Sacré-Cœur et qui n'a pu vaincre son père (sans le « convaincre) que par une rechute dans une maladie « terrible dont elle a garanti la guérison, si on la « laissait libre : ce que Dieu a sur-le-champ vérifié. »

Le 15 août, en sortant de retraite, l'homme de Dieu écrivait (1) : « ... Cruveilhier, avec sa charité, vient « me voir exactement ; il ne paraît nullement préoc- « cupé de l'affection présente. On nous a toujours « dit que les suites de cette maladie devaient être « fort longues... Jetons-nous dans le sein de Dieu « et demandons-lui sa paix, sa grâce et son amour. »

Le P. de Ravignan, faible et réduit à un silence absolu, écrivait le 25 août 1852 : « Il est possible

(1) Lettre à Mgr Dupanloup.

« que la chaire me soit interdite pour longtemps, et « alors l'âge sera venu, 60 ans : ou bien je ne serai « plus, si je vis, autre chose que prêtre consultant « ou confesseur. Tout est bien sous la conduite de « la providence paternelle de Dieu ; et il me fait la « grâce d'aimer, d'adorer, dans la paix et la con- « fiance, sa volonté souveraine. » Il disait, à l'éloquent ami auquel il s'adressait (1) que l'âge n'était pas arrivé pour lui de *consulter* seulement, et que Dieu réservait encore à sa laborieuse existence une longue et noble action pour sa gloire. Le P. de Ravignan aimait à témoigner sa religieuse gratitude envers ce vaillant serviteur des intérêts catholiques, et il nous est doux de reproduire les lignes expressives parties de sa plume : « A aucune époque « de nos annales, je l'affirme, nous n'avons ren- « contré, dans nos persécutions et nos épreuves, « de cœur plus attaché, au prix de bien des sacri- « fices, à une cause humainement défavorable. » Une autre fois (2), l'illustre jésuite lui avait écrit : « Vous êtes le premier dans notre reconnaissance et « notre amour, et nos annales conserveront pour « nos derniers neveux, s'il nous est donné d'en « avoir, la sainte obligation de bénir et de perpétuer « votre nom dans tous nos rangs : il servira à nous « exciter et à nous guider dans les combats du Sei- « gneur. » Voilà des témoignages qui portent avec

(1) M. de Montalembert.

(2) Le 28 septembre 1847.

eux de vraies consolations; assurément quand on sert ici-bas la plus belle des causes, on est déjà « couronné dans le secret, » avant toute parole humaine; mais la vie a son poids, les temps ont leurs tristesses, et tout travailleur de ce monde a besoin que la justice vienne un peu le soutenir.

Dans cette année 1852, le P. de Ravignan regrettait de ne pouvoir prendre une part active aux affaires religieuses : il voyait reparaître des questions qu'il aurait souhaité d'écarter ou qu'il aurait voulu résoudre dans un esprit de conciliation et de paix; de tout cœur il se fût mis à l'œuvre pour opérer d'heureux rapprochements. « Hélas! que « pouvais-je faire? disait-il; il aurait fallu aller, « venir, parler, et je ne le pouvais pas; le bon Dieu « me le défendait. Je priais donc et je prie encore... « Tout ceci m'afflige et m'inquiète; les conséquences « pourront être bien graves; et nous pourrons per- « dre une partie du terrain que vos efforts avaient « si péniblement conquis (1). »

Le 9 septembre, jour de la première fête du bienheureux Claver, missionnaire jésuite catalan aux Indes occidentales, le P. de Ravignan, dans l'émotion d'un cœur tendre, reconnaissant et pieux, écrivait à l'évêque d'Orléans : « Que cet apôtre glo- « rieux dont nous solennisons aujourd'hui la fête « pour la première fois, après sa béatification, vous « envoie du haut du ciel toutes les bénédictions de

(1) Lettre à M. de Montalembert.

« la douceur divine ! C'est le vœu le plus cher de « mon cœur, de ce cœur d'ami qui s'est attristé de « n'avoir pu même vous embrasser à votre passage « à Paris. J'avais tant besoin de vous voir, de vous « entendre au moins, puisque je ne sais plus parler « Mon *ardoise* était préparée par les soins de votre « pieuse amie ; Dieu m'a imposé cette privation de « plus. Je vous dirai (ce que je vous prie de n'oublier « jamais) que mon âme est vouée à la vôtre, que « mon affection profondément sentie et reconnais- « sante vous suivra partout et toujours, que vos « peines seront mes peines, vos joies mes plus « douces joies. Au plus intime de mon cœur sont « gravés toutes vos bontés, tous vos généreux dé- « vouements pour moi, tous vos témoignages « d'amitié pour moi. Et certes la Compagnie tout « entière vous est redevable et se reconnaît solidaire « dans ce sentiment. Le P. Général m'écrivait en- « core dernièrement et me parlait de vous avec cette « vénération affectueuse qu'il vous porte.

« J'aurais donc voulu savoir de vous-même si « vous aviez quelques inquiétudes, quelques appré- « hensions sur les intérêts sacrés de notre mère « l'Église... Le silence est ma vie, c'est mon repos. « Dieu soit béni. Mais, depuis sept mois, je suis « ainsi dans l'inaction forcée. On me supporte. « Quelquefois je demande à Notre-Seigneur et à la « Très-Sainte-Vierge de ne pas me laisser complète- « ment inutile. Cependant j'aime et j'accepte la vo- « lonté adorable de Dieu »

Un jeune homme du monde et qui portait un beau nom songeait à entrer dans la Société de Jésus; on demandait à cet égard des conseils au P. de Ravignan qui croyait convenable de s'abstenir; il n'avait point vu ce jeune homme, puisqu'il ne voyait personne, et n'avait aucune connaissance de sa vocation; « Mais, répondait-il (1), s'il est appelé, s'il « a reconnu devant Dieu sa vocation, le principe « éternel est de faire au plus tôt ce que Dieu lui de- « mande. La fidélité à la grâce l'exige. S'il me con- « sultait, je ne saurais dans ma conscience lui tenir « un autre langage. Du reste, ce cher enfant est bien « *dominus sui* (maître de lui). »

Le P. de Ravignan terminait une lettre du 4 janvier 1853 par ces mots : « Mon âme est triste. En « Dieu seul je me repose et j'attends. »

L'homme de Dieu devait revoir Rome encore une fois; il s'y rendit au mois de juin 1853 lorsqu'il fallut choisir un général des jésuites à la place du P. Roothan. L'élection eut lieu au commencement de juillet; quelques suffrages se portèrent sur le P. de Ravignan; le P. Beekx fut nommé. De mauvaises correspondances, insérées dans les feuilles ministérielles de Turin et complaisamment répétées en d'autres pays, semaient à travers l'Europe, au sujet de cette élection, des fantaisies et des fables. Le P. de Ravignan écrivait de Rome le 1er août 1853 : « Je vous le dis en toute vérité : il n'y a ni parti

(1) Lettre du 21 septembre 1852.

« français, ni parti italien ou belge, pas l'ombre de « division ni même de sollicitude. On s'informait paisiblement entre soi des qualités de ceux qui pouvaient convenir pour la charge de général. La « prière et la paix ont présidé à tout et ont amené « tout le résultat. Depuis un mois nous sommes « donc constitués, et nous travaillons pour faire « fleurir la règle, pour nous accommoder aux justes « exigences du temps où nous vivons, et pour consolider et augmenter le bien que la Compagnie « peut faire encore. Vraiment aidez-nous à remercier « le Ciel de l'accord qui règne entre nous et de « l'entière liberté dont nous jouissons pour tout « déterminer d'après nos constitutions. Le souverain pontife a été constamment bienveillant « pour nous ; il a été très-content de l'élection du « P. Beekx. J'ai eu mon audience particulière ; le « saint Père m'a parlé assez longuement de l'Église « de France ; il sait apprécier tout le bien qui s'y « fait. Il m'a dit sur notre ami l'évêque d'Orléans « quelques mots qui m'ont fort consolé. »

Celui à qui cette lettre était adressée (1) n'avait point été oublié dans le premier échange de sentiments après l'élection du nouveau chef de la société de Jésus ; la reconnaissance est surtout la mémoire des cœurs pieux. « Le P. Général, » disait le P. de Ravignan à l'ancien champion de la cause religieuse, « m'avait chargé lui-même de vous ex-

(1) M. de Montalembert.

« primer en son nom et de sa part tout ce que mon « cœur me dicterait de meilleur. Il sent profondé- « ment (le P. Général) et tous nous sentons avec lui « ce que le plus généreux dévouement vous inspira, « avec une si grande abnégation de vous-même, « pour notre petite compagnie. Elle demande à son « bienheureux Père qui fut si reconnaissant tou- « jours envers les bienfaiteurs de ses enfants, d'ac- « quitter la dette contractée envers vous. Je suis « heureux de remplir cette mission au nom de notre « nouveau chef et de toute la congrégation géné- « rale. Mais je veux ajouter que mon âme, dans sa « mesure, vous a voué les plus tendres et les plus « profonds sentiments. Veuillez le croire ; c'est trop « peu de chose en soi, mais je tiens cependant à « vous le dire et à vous répéter que tout ce qui « vous touche me touche, tout ce qui vous blesse « me blesse, tout ce qui vous honore me réjouit. « Recevez donc tous les vœux et tous les devoirs « reconnaissants de la Compagnie de Jésus. »

Rentré en France à la fin d'août, le P. de Ravignan avait repris le train accoutumé de ses saintes occupations. Dans une lettre du 18 septembre il disait : « Des opinions, des voix divergentes doivent « céder devant les grands intérêts de l'Église et la « pensée de l'éternité. »

A la suite d'instances vives pour obtenir un rapprochement qu'il croyait utile, il ajoutait : « En « grâce, pensez-y devant Dieu. Ce souvenir vous sera « doux au moment suprême. »

Le P. de Ravignan apaise et unit. C'est l'éternelle difficulté des choses de ce monde. Rien de si paisible ni de si farouche que l'homme, selon la pensée de saint Augustin. Mais que le soleil ne se couche pas sur notre colère.

Un souvenir de l'année 1853 revient à notre esprit, c'est la conversion et la mort d'un homme qui portait un nom célèbre dans les fastes de l'Empire. Cet homme du monde, fils d'un illustre gagneur de batailles, étant tombé malade, demanda à la pieuse compagne de sa vie s'il avait quelque chose à craindre : « Croyez-moi, lui répondit-elle avec courage, « pensez dès aujourd'hui à sauver votre âme et « n'attendez pas à demain. » Le malade, fortement trempé, comme l'avait été son père, ne se trouble point; il fait venir le P. de Ravignan dont le nom seul éveillait en lui de sérieuses pensées; il se confesse, et, avant de recevoir les derniers sacrements, appelle autour de son lit sa famille et les gens de sa maison; lorsqu'il eut réuni dans sa chambre tous les siens et tous ses serviteurs, il demanda pardon à Dieu, à haute voix, des fautes de sa vie et implora sa miséricorde. Peu de temps après, quand il crut la mort plus prochaine, cet admirable converti voulut que ses enfants fussent témoins des dernières marques de sa foi et de ses religieuses espérances; il les bénit de ses défaillantes mains, reçut une seconde fois le saint viatique et puis expira en baisant le crucifix.

Ces grands exemples de l'heure suprême s'empa-

rent à jamais de la mémoire et de l'âme des enfants.

Mais les retours à Dieu, auxquels se rattache le nom du P. de Ravignan, ne peuvent pas se compter; des traits se détachent; tout le reste se confond avec les secrètes œuvres du ministère des âmes. Un jour une jeune personne de vingt ans se présente au parloir de la maison de la rue de Sèvres; elle exprime le désir de voir le P. de Ravignan; on lui répond que le Père est très-occupé, qu'il ne peut pas descendre en ce moment; on l'invite à repasser un peu plus tard ou le lendemain; la jeune fille insiste, supplie, implore, et déclare qu'elle ne sortira pas de la maison sans avoir parlé au P. de Ravignan; le saint religieux est prévenu, il arrive, et la jeune personne, tombant à ses pieds et fondant en larmes, lui dit que, jusque-là, élevée sans religion, elle n'a pas reçu le baptême, qu'elle l'a entendu prêcher, que le christianisme doit être la vérité, et que, sans retard, elle veut être chrétienne. Elle devint chrétienne, en effet, et d'une ferveur touchante.

Une autre fois, une ancienne actrice d'un des premiers théâtres de Paris fait dire au P. de Ravignan qu'elle est malade et qu'elle souhaite de le voir; le religieux, accompagné d'un frère de sa communauté, se présente chez cette femme qu'il trouve couchée et en proie à d'horribles souffrances; « *Monsieur*, lui dit-elle, je souffre beaucoup et sans « consolation; mon mal me conduira à la mort, « sans que je sache pourtant quand viendra le terme;

« j'ai vécu loin de la religion et je ne la connais « pas; je me rappelle être entrée un jour par hasard « dans une église pendant que vous prêchiez; je « vous ai à peine entendu, mais depuis que le mal « me dévore, votre souvenir m'est revenu. J'ignore « si le sentiment que j'éprouve est ce qu'on appelle « la grâce chez les chrétiens; ce sentiment me do- « mine; je désire me confesser. » Et l'ancienne actrice se confessa dans les larmes et les plus vifs témoignages d'un profond repentir. Après sa réconciliation religieuse, son visage s'illumina sous les rayons d'un bonheur ineffable; elle aimait ses souffrances, en parlait avec contentement, et suppliait Dieu de les prolonger bien longtemps pour que l'expiation fût proportionnée aux fautes. Elle mourut au milieu d'affreuses tortures en gardant sur ses lèvres le sourire de la paix du ciel. Les derniers jours et la fin de cette Madeleine avaient laissé une douce et forte impression dans le cœur du P. de Ravignan.

Quelles consolations que de tels souvenirs! L'homme de Dieu y retrempait son âme; cette certitude du bien accompli le soutenait dans son laborieux chemin. Il vivait pour ramener, pour affermir, pour aider à sauver. Un jour qu'il avait promis à un ami, dont l'absence lui pesait, de le rejoindre le lendemain à un rapide passage à Paris, il se rappela tout à coup un rendez-vous religieux donné à un jeune officier de marine qui partait pour Cayenne : « Il faut que j'attende cette âme, écrivait-il à son

« ami, et que je me prive de la consolation de vous « accompagner ; nous nous retrouverons mieux « dans le ciel après avoir porté la croix. » Le dévouement apostolique est une servitude, mais avec quelle joie le P. de Ravignan portait les chaînes du Christ !

CHAPITRE XXV.

Retraites au Sacré-Cœur.

La Maison du Sacré-Cœur, rue de Varennes, occupe une grande place dans les dernières années du P. de Ravignan. C'était comme le sanctuaire particulier de sa foi, de son zèle, de ses œuvres religieuses; ce lieu de dévouement et de prière était pour lui un objet de prédilection. Il dirigeait avec un saint amour les âmes qui, détachées du monde, servent Dieu dans ce paisible asile, et se plaisait au parfum de leurs vertus. Il s'en allait souvent rue de Varennes, et tous les jeudis il passait de longues heures au confessionnal dans la chapelle. Les dames du Sacré-Cœur, qui voyaient le P. de Ravignan faible et souffrant, reconnurent combien ce confessionnal, où il restait des journées entières, était incommode; un autre, plus profond, fait par leurs soins, fut offert à l'homme de Dieu qui le refusa, tout en remerciant ces dames de leur sollicitude; elles insistèrent inutilement et parvinrent seulement à reconnaître le motif pour lequel le P. de Ravignan tenait tant à ce confessionnal où il devait se trouver si mal. « De ma place habituelle, leur dit-il, je vois

« la petite porte dorée du tabernacle. Cette porte « bénie me repose de toutes mes fatigues et me « console de toutes mes souffrances. »

Le nom du Sacré-Cœur se rattache à des retraites célèbres. Le P. de Ravignan, contraint par l'affaiblissement de sa voix à renoncer aux conférences de Notre-Dame, menait encore la vie apostolique la plus occupée. C'était le prêtre de Paris qui confessait le plus, l'homme le plus consulté dans tous les besoins religieux : l'illustre jésuite mettait son devoir à accomplir tout ce qui demeurait possible à sa parole. Son action sur les hommes du monde avait été considérable et l'était encore; quel plus sûr moyen de continuer et d'affermir son œuvre de régénération que le triomphe même de la foi dans le cœur des femmes! Le P. de Ravignan était l'homme incomparable des retraites; on avait vu éclater à Notre-Dame cette supériorité spirituelle, on la vit aussi au Sacré-Cœur. Le serviteur de Dieu y prêchait, chaque année, dans les derniers temps de sa vie, une retraite pour laquelle les dames du faubourg Saint-Germain se disputaient les places; la chapelle du Sacré-Cœur n'eût pu contenir une grande foule; on donnait des billets : ils étaient très-difficiles à obtenir.

Après la retraite de 1850, le P. de Ravignan écrivait à un ami : « La retraite des dames au Sacré-Cœur paraît avoir été bénie de Dieu. »

En 1851, l'état des esprits, le débordement des passions, les incertitudes de l'avenir avaient mis des

nuages dans son âme; il regardait avec tristesse l'insouciance à côté de périls menaçants; les devoirs essentiels lui paraissaient négligés; il savait avec certitude des faits qui ne prouvaient pas un bon gouvernement de la vie intérieure; le P. de Ravignan résolut de frapper un grand coup pour mettre un terme à d'affligeants écarts. Dans cette chapelle du Sacré-Cœur où le moindre petit espace était occupé, au milieu d'une assemblée de femmes du plus haut rang, il tint, en 1851, un langage que nul autre que lui n'aurait pu faire entendre. On n'a pas oublié son instruction du 16 mars. Il parlait aux dames de l'emploi de leur temps, de leurs toilettes, de leurs dépenses, de la manière dont elles élevaient leurs filles. Des lectures frivoles ou mauvaises, des visites où les riens succèdent aux riens quand on ne s'abandonne pas au triste plaisir de médire : ainsi se passent les journées qu'il importerait de remplir de choses utiles; il en sera demandé compte, car le temps nous a été donné pour mériter devant Dieu. Et les toilettes! Avec quel accent d'un cœur contristé l'homme de Dieu reprochait aux femmes leur luxe et leur mise dans les réunions du soir, au milieu des fêtes de la terre! Avec quelle délicatesse d'expression il savait leur tout dire! « Mesdames, comment êtes- « vous vêtues? Comment vous le dirai-je? Vous « êtes vêtues ... comme la vérité! » Il dénonça avec horreur des danses qui eussent convenu aux mœurs du paganisme, mais qui sont indignes d'un peuple chrétien. « Croyez-vous, mesdames, que

« lorsque les bouquets de vos filles se trouvent « fanés après ces danses, le lis de leur cœur ne « l'est pas aussi ? » Le saint religieux n'épargnait pas les mères, gardiennes si peu vigilantes de la foi et de l'innocence de leurs filles, et bien des fronts se baissaient. Passant à d'autres sujets, il montrait l'abîme que les femmes creusaient sous leurs pieds par des dépenses insensées. Quel effet il produisit en leur adressant ces mots : « Mesdames, payez-vous vos dettes?.... » Le P. de Ravignan touchait à des plaies cachées, mais vives et profondes ; il peignait des situations où l'on pouvait se reconnaître, et soulevait des voiles pour laisser voir des causes de honte et de ruine. De terribles retours se faisaient au fond des âmes.

Le P. de Ravignan, dans cette mémorable instruction du 16 mars 1851, mêlait à son langage apostolique des sévérités qui allaient droit aux côtés faibles de son auditoire ; il frappait, il terrassait. Le frisson gagna la chapelle, la rougeur était sur les visages. On sortit très-ému. Les impressions étaient diverses ; il y eut dans le monde quelques murmures ; le plus grand nombre disait : « Le P. de Ravignan a « bien fait. » Plusieurs jeunes femmes, d'un grand nom, et qui pouvaient donner le ton dans la société du faubourg Saint-Germain, vinrent s'offrir à l'homme de Dieu pour aider à commencer une réforme ; le pieux jésuite aima mieux laisser à sa parole le temps de produire doucement son effet. Seulement on vit tout à coup apparaître, le soir, dans le monde, des

fichus qu'on appelait des *Ravignan*. Près de deux siècles auparavant, la pudeur avertie et corrigée avait ainsi imaginé des *Bourdaloue*.

Nous avons sous les yeux les instructions de la retraite de 1854 recueillies par des soins habiles et pieux. Le principal cahier qui nous sert ici de guide a été revu par le P. de Ravignan lui-même; nous y avons trouvé des notes et des additions de sa main. Nous allons résumer ces entretiens de 1854 : l'homme de Dieu parlait deux fois par jour, le matin et le soir.

Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, aima le silence, la vie obscure et cachée; il prépara par trente ans de solitude sa carrière évangélique. Retiré au désert, il y passa quarante jours dans le jeûne et la prière. A l'exemple du Sauveur, les âmes animées de l'esprit de Dieu se plaisent tous les ans à consacrer certains jours à la méditation solitaire. Le P. de Ravignan invitait ainsi au recueillement les femmes réunies autour de lui dans la chapelle.

Lors même qu'on mène une vie chrétienne, il est impossible qu'on n'éprouve pas de ces ébranlements où, par moment, on fait tout à la légère : on est agité pour des choses souvent légitimes, mais qui empêchent de retrouver son Dieu. Il est des âmes saisies en chemin par une sorte de langueur; elles savent ce qu'elles doivent à Dieu, mais la faiblesse les retient, la légèreté les entraîne. Il importe de sortir de cet état; c'est là le *mérite* et un des bienfaits de la retraite. « Il en coûte, disait l'homme de Dieu,



« de se séparer de ce qui plaît, de rompre avec les « habitudes du monde; il faut cependant avoir le « courage de faire la volonté de Dieu et de le « servir : cette solitude cherchée donne un droit « incontestable aux grâces et aux bénédictions du « Seigneur. » La pensée qui doit dominer dans une retraite, c'est la pensée des devoirs envers Dieu. En réfléchissant bien à la volonté de Dieu, on connaît ce qui manque, on connaît le besoin de son cœur. Dieu aime qu'une âme aille le trouver comme un enfant va se jeter dans les bras de sa mère. La retraite mène à la région que Dieu habite. Sacrifions ce que le devoir condamne : le ciel vaut mieux que la terre.

Pour se faire un édifice solide dans la retraite, il faut une *base*, un *fondement*. Cette base, ce fondement, c'est la résolution sincère et profonde de servir Dieu. « Paix aux hommes de bonne volonté, » disaient les anges. Demandons à Dieu de créer une deuxième fois notre âme. Les merveilles du monde visible et les merveilles de la rédemption nous invitent à l'adoration, à l'amour, à la sanctification. L'accomplissement des desseins de Dieu sur nous est le dernier mot de toute chose. « Ne désespérez « jamais de sauver votre âme : pensez-y chaque « jour ; ne mettez pas de côté votre Dieu ; sans cela « je dirai à cette âme qu'elle a failli et qu'elle a « par cela seul écrit l'arrêt de son malheur. » Aux jeunes années, on a rêvé le bonheur, et puis les illusions se sont envolées ; une bonne et fervente

prière dans la retraite, une forte et généreuse détermination, c'est ce qui donne le bonheur qu'on cherche. Dans les tempêtes du monde et les combats intérieurs, on aspire à la délivrance, au calme, à la paix : « Il faut abriter son cœur, sa vie, sa pensée ; « vous trouverez cet abri sûr dans le cœur de Dieu « qui vous forma pour lui et qui vous attend au ciel « pour vous couronner à jamais. Je ne veux pas con- « tester le secours que peut apporter aux âmes affligées « une amitié sincère et chrétienne : au contraire, il « est doux de confondre ses sentiments, et deux « âmes ainsi unies dans la prière sentiront que cette « consolation c'est Dieu qui la donne. Mais il faut « que vous vous abritiez à l'ombre de Dieu. Vous « savez que vous pouvez verser vos souffrances dans « le langage qui s'adresse au Seigneur. Vous ne pou- « vez vous réfugier ailleurs ; là est le bâton qui « soutient le voyageur fatigué, là est aussi la corde « de sauvetage. Cherchez cet abri où il se trouve. « Répondez donc au besoin de votre âme, aimez la « prière ; si votre cœur ne cherchait pas à recevoir « l'amitié de son Dieu, je vous plaindrais, et j'irais « jusqu'à vous souhaiter des peines et des mécomp- « tes pour vous faire comprendre que vous avez « besoin de Dieu, besoin de fixer votre vie, de vous « diriger vers un but, de répondre aux desseins de « la Providence. Jetez-vous dans la prière et dites « souvent : O DIEU, J'AI BESOIN DE VOUS, RECEVEZ ET « ABRITEZ MA VIE ! » Nous avons besoin d'un lieu de repos intime pour nous asseoir et nous confirmer

dans l'espérance que Dieu est avec nous; cela ne saurait être que dans une détermination bien prise : « Demandez à Dieu d'être confiantes, remettez-vous « dans ses mains; qu'il dispose de vous : vous « pourriez mal vous trouver de ne pas être con- « duites par Dieu. » Dieu est trop souvent méconnu, outragé sur la terre; glorifiez-le, faites-le connaître et bénir. Sauvegardons l'honneur de Dieu par nos exemples et nos discours : nous sommes des créatures qu'il aime de toute éternité.

Il faut chercher trois choses : ce qui éclaire notre détermination de servir Dieu, ce qui la fortifie, ce qui la féconde. Ce qui l'éclaire, c'est la foi, ce qui la fortifie, c'est la prière, ce qui la féconde, ce sont les œuvres. Des ombres peuvent nous faire perdre de vue le chemin du salut, mais si la foi demeure, on peut toujours se tourner vers Dieu et être exaucé : « Les « feuilles d'un arbre peuvent être emportées par le « vent, une branche morte peut tomber, mais l'ar- « bre, qui a de la force, reste et vit. » On ne demande pas assez à Dieu ce qui est nécessaire dans les vues de la foi : « Vous avez un malheur, c'est de beau- « coup penser et de peu prier... Quelle douce journée « que celle que l'on a passée dans la prière! il n'y a « point de joie comparable à celle d'une âme con- « quise par la prière. »

Nous n'avons pas assez l'horreur du mal. Le malheur du péché peut se définir en trois mots : le péché établit le désordre dans l'âme, le péché c'est l'abaissement de l'âme, le péché fait éprouver des

mécomptes. Tout doit être soumis à Dieu pour être dans l'ordre. La substitution de sa propre volonté à la volonté de Dieu trouble l'ordre éternel. « Nous « sommes emportés par nos penchants, par nos fai- « blesses, le cœur est sorti de sa voie, il n'est plus à « sa place, il est en contradiction avec le gouverne- « ment de Dieu; mais un jour viendra où toutes « nos œuvres et nos actions seront jetées dans la « balance, et quel compte terrible nous aurons à ren- « dre alors! » Le P. de Ravignan définissait le désordre moral et amenait son auditoire à faire un sévère examen de conscience.

Nos fautes proviennent de trois causes : l'indocilité de l'esprit, la mollesse du cœur, la facilité avec laquelle on porte atteinte aux lois de la charité. Après avoir parlé des âmes orgueilleuses, mécontentes, irritables, l'homme de Dieu disait : « Tout le « monde n'est pas ainsi ; oh! non ; il y a des âmes « douces et patientes, charme de la terre et joie des « cieux. » L'orateur de la retraite combattait la mollesse du cœur comme un état funeste ; on se laisse aller, tous les devoirs sont oubliés. « Et les enfants? « et la famille? peu importe ce que deviendra « l'honneur, la réputation ; on se laisse conduire « par la mollesse, on ne sait où s'arrêter, il n'y a « plus de bornes, plus de murailles qui ceignent « l'abîme : les ennemis peuvent entrer pour ravager. « On ne trouvera plus dans cette âme que des ron- « ces, des épines, au lieu des fruits que la grâce « attendait. » Une troisième source de nos fautes,

c'est la violation de la loi de la charité. Il n'y a que trois cas où il soit permis de dire le mal : quand un scandale est manifeste, lorsqu'on s'adresse à nous dans un intérêt grave et que notre silence amènerait des inconvénients d'un ordre supérieur à la réputation d'une personne ; on peut aussi, au milieu de peines cuisantes, confier des chagrins à un cœur ami, chrétien et dévoué.

L'homme de Dieu retrace l'histoire de ces âmes du monde qui, par l'oubli nonchalant de tous leurs devoirs, arrivent à la réprobation éternelle et y arrivent tranquillement sous le prétexte que Dieu est trop bon pour punir : « J'ai vu, disait-il, de ces « morts paisibles, quoique l'on fût en état de péché ; « j'ai été épouvanté, j'ai frémi d'horreur à la vue « d'une âme calme et qui n'était pas bien avec son « Dieu. Je ne veux pas jeter la crainte parmi vous ; « mais voilà le résultat qui attend une âme qui n'a « pas eu assez de force de volonté pour vouloir son « salut ; elle était molle, négligente, elle n'a pas su « se réveiller. Mais l'heure du réveil doit être ici, « à cette place, à l'instant même..... A l'instant « changez coûte que coûte, je vous en conjure ; la « volonté de Dieu l'exige. Je promets à cette âme, je « lui promets la paix et la joie de la conscience. « Qu'elle espère contre toute espérance, et quoique « tout paraisse impossible, tout deviendra possible « avec cette volonté d'espérer, et alors il n'y aura « plus d'enfer pour elle. »

« A quoi bon ce plaisir, cette joie, ces enivre-

« ments passionnés, tout ce tumulte, ce tourbillon « du monde ? A quoi bon toutes ces choses à l'heure « de la mort ? »

« ... Vous qui êtes jeunes encore et qui avez be- « soin de veiller sur vous, de descendre au fond de « votre conscience, demandez si vos affections sont « dans l'ordre, si vos habitudes sont légitimes, si « votre position ne vous place dans aucun danger, « si vous n'avez pas quelques injustices à réparer. « Oh ! oui, faites-vous violence par la prière, re- « placez-vous avec confiance sous la main de Dieu ; « demandez-lui son amour vrai ; si vous avez un « sacrifice à faire qui vous coûte, faites-le à l'instant « en présence de Jésus-Christ qui vous écoute, vous « aime et vous attend. »

Pourquoi avance-t-on si peu dans la voie chrétienne ? C'est que l'on ne sait pas combattre. Le combat est nécessaire à la religieuse dans le cloître comme à la femme demeurée dans le monde. La tache de la prévarication primitive a été effacée, mais les effets subsistent : il faut s'attacher à se vaincre, à réprimer ses penchants et ses passions. « Vous savez aimer la vie, parer, embellir ce qui vous « appartient ; vos demeures sont splendides, vos « ouvrages charment l'œil, les talents sont cultivés. « Et votre âme, votre cœur, ce champ que le Sei- « gneur vous avait donné à cultiver, vous n'avez « pas su l'embellir, l'orner, le travailler : vous « n'avez pas su combattre. » Une idée fortement arrêtée, un but fixe et constamment poursuivi élève

à leur plus haute puissance les facultés de l'homme ; il atteindra son but par sa persévérante énergie. La puissance d'une idée fixe et forte qui fait les grands hommes fait aussi les grands saints. Les belles œuvres s'accomplissent par la persistance : on a su lutter. Ainsi donc l'accomplissement de la loi de Dieu demande le combat.

La pensée du jugement de Dieu est efficace pour régler notre vie, pour nous arracher au mal qui pèse sur nous. Dieu veut nous sauver, mais il ne nous sauvera pas malgré nous, et un jour viendra où il sera obligé de consulter sa justice. Eh quoi ! il ne sera pas digne que nous l'aimions celui qui est descendu du ciel pour nous, qui a souffert, qui est mort pour nous, qui s'est nommé notre père, notre ami, notre compagnon, notre consolateur ! Trop souvent les préoccupations et les inquiétudes nous prennent comme dans un lacet ; brisons ce lacet, élevons-nous à Dieu par le sacrifice. « Ne « craignez pas les sarcasmes de ces femmes qui ne « sont pas ici, et de ces hommes qui sont la peste « de vos maisons : est-ce que vous trembleriez « comme la feuille? Leur puissance est en effet bien « redoutable, c'est l'ironie, le mensonge... Laissez « donc le monde, hélas ! il suit son cours. »

La chute de saint Pierre qui avait promis de mourir pour le Sauveur, et le renia devant une servante, est un exemple digne de méditation : que d'âmes peuvent y trouver leur histoire ! « Vous « préférez au Sauveur les joies enivrantes, les plai-

« sirs ; tout a remplacé les sentiments de la foi ; on « a outragé, offensé son Sauveur ; vos souvenirs re- « ligieux sont dans votre mémoire comme dans un « lointain qu'on n'aperçoit plus : c'est un bruit qu'on « distingue à peine, c'est un horizon qu'on ne peut « plus entrevoir. » Un regard du Christ fit pleurer Pierre. « Après les délices incommensurables d'une « vie qui a toujours été angélique, il n'y a pas de « bonheur comparable à celui du repentir. Ah ! Sei- « gneur, on bénira toujours l'heure de son retour « vers vous, et désormais la vie sera douce. »

Que gagne-t-on à l'oubli de Dieu : « Vous qui un « jour avez voulu le quitter, quel fruit avez-vous « recueilli ? »

Le strict nécessaire ne suffit pas dans la vie chrétienne. « Il faut aller plus loin que le devoir ; le de- « voir est un grand mot, vous le savez : au delà se « trouve l'honneur qui signifie quelque chose de « plus. Pour la foi, l'honneur, c'est, dans l'ordre de « la nature, de faire bien ce qui s'étend au delà du de- « voir. Vous allez trop souvent mesurer le devoir, ce « qui est strictement, rigoureusement nécessaire ; vous « ferez cela et pas davantage. La loi n'oblige pas que « l'on se conduise autrement, c'est assez ; eh bien, « non, ce n'est pas assez ; quand on veut tracer des « limites à sa foi, on n'arrive pas au terme ; on « languit et on n'avance pas : pour atteindre le but, « il faut viser au delà. »

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité ; on y arrive par le détachement de soi-même et des

créatures. « Le fondement le plus solide pour la « vertu, ne l'oublions pas, est cette humble et sainte « indifférence à l'égard de toutes les choses créées, « qui fait dominer dans un cœur le dévouement et « la soumission à la volonté divine. Quand un cœur « possède votre affection, vous tâchez d'éviter tout « ce qui peut le froisser, le blesser; vous renoncez « en silence à ce qui vous plaît, vous faites le sa- « crifice de vos goûts, de ce qui vous coûte le plus, « et tout cela parce que vous aimez (je ne parle « pas ici d'une autre affection que j'appelle la ser- « vitude : celle-là conduit à l'infamie et au crime). « Mais, pour votre Dieu, vous ne sacrifiez rien, « vous voulez donc contrister son cœur, lui qui « vous a tant aimés! Parce qu'il ne vous parle pas « au milieu des éclats de la foudre, parce qu'il ne « vous accable pas de menaces, vous vous laissez « aller à la légère, flottant au gré de tous vos ca- « prices : ne craindriez-vous rien, si ce n'est cette « offense qui vous fermerait les portes de l'éternité? « ..... Quand les revers se succèdent, regardez la « croix, lisez l'Évangile, méditez et taisez-vous. »

Aux derniers moments de la retraite, le P. de Ravignan achève d'armer toutes ces âmes pour les luttes laborieuses de la vie; elles ont retrouvé Dieu ou se sont affermies en Dieu. Il faut qu'elles « amas- « sent des charbons ardents de charité » et qu'elles en soient embrasées : ainsi le bien leur sera facile, et autour d'elles la paix régnera. Toute consolation découle de la foi religieuse; le Seigneur a promis

de rendre la croix douce et légère à ceux qui lui seront fidèles. « Oh! oui, » disait l'homme de Dieu en terminant, « ces jours porteront leurs fruits, « vous ne les oublierez pas, et pour celui qui vous « a parlé le souvenir en sera doux. »

On vient d'entendre dans ces pages rapides quelque chose de cette voix qui édifiait et charmait; nous ne pourrions donner ici plus de place à ces entretiens qui prenaient surtout leur intérêt dans l'heure présente, dans le caractère de l'homme qui parlait, dans les dispositions de celles qui écoutaient; une grande âme était là conversant avec d'autres âmes qui souhaitaient de remonter à la foi ou de s'y tenir plus étroitement attachées; elle les appelait, les remuait, les ravissait. L'union de la douceur et de la force est dans une bouche humaine l'union incomparable; elle caractérise ces instructions de la retraite prononcées d'une voix faible, mais dont pas une syllabe n'était perdue; il y avait comme un pieux effort afin que l'absence absolue de tout bruit, de tout mouvement, favorisât une parole recueillie avec tant de reconnaissance et d'amour : on retenait son haleine, on ne respirait pas : chacun eût voulu donner de sa vie pour ajouter au peu qui restait au P. de Ravignan. Ses rares qualités d'orateur ne lui auraient pas suffi dans les belles retraites du Sacré-Cœur, s'il n'y avait joint la connaissance du monde; or, il savait bien ce qu'était le monde et ce qu'on appelait la société, non-seulement parce qu'il y avait vécu, mais en-

core parce que tout aboutissait à lui; il allait à coup sûr dans ses craintes, ses reproches, ses invitations; il retraçait des situations morales dont il avait pénétré le secret, et peignait d'après ce qu'il avait vu. Que de chrétiennes ont été ranimées ou redressées! Que de destinées replacées dans l'ordre! Les jeunes années sont inséparables d'une fascination contre laquelle il est malaisé de se défendre, mais la conscience a son réveil, et l'immense miséricorde qui plane sur le monde a des instruments de prédilection.

L'âme humaine, dans ce court moment d'ici-bas, garde les vestiges du passé; ce qu'elle a aimé à entendre, elle l'entend encore, et il semble que le silence, même le silence d'un tombeau, ne lui enlève rien : il y a des voix connues qui jamais ne se taisent. Ainsi, les femmes dont le P. de Ravignan a été le guide, continuent à l'écouter en s'attachant à son souvenir; elles conservent sa parole au plus intime de leur cœur : cette parole peut rester leur lumière et leur règle; elle peut leur donner du courage et même les avertir. Mais qu'ils sont bénis les jours sur lesquels a passé l'ombre d'un tel saint!

Parmi ces femmes chrétiennes accoutumées à entendre les entretiens du P. de Ravignan, il en est qui ont eu le bonheur de recevoir des témoignages particuliers de ses religieuses bontés, et qui les conservent comme de précieux trésors. Elles lisent et relisent les lettres par lesquelles leur cœur fut af-

fermi ou consolé : ces lettres garderont toujours une douceur puissante. Elles se rattachent à de grandes épreuves dont le douloureux retentissement demeure au fond de l'âme.

Le P. de Ravignan eut des accents consolateurs pour la veuve de celui qui, dans une guerre lointaine, sut trouver une belle mort à la tête d'une armée victorieuse. Il lui disait que ses prières et ses exemples avaient amené cette âme à la plus franche profession de la religion et à l'accomplissement de tous les devoirs qu'elle impose ; le chef de la grande entreprise, avant son départ de Paris, avait reçu le pain des forts ; il s'appuyait avec confiance sur le secours de Dieu : les sentiments de foi et d'espérance chrétienne devaient soutenir et conduire la noble et pieuse veuve jusqu'au bout. Quelques semaines après, le P. de Ravignan lui disait, en réponse à de religieuses inquiétudes : « Non, non, « les jugements de Dieu ne sont pas si sévères ; ils « sont pleins de miséricorde ; ouvrez donc votre « âme à la paix et à la pensée de la bonté infinie de « Dieu. » Et dans une autre lettre : « Ayez confiance, « que votre âme s'appuie en Dieu et s'abandonne à « sa miséricordieuse providence. » Et comme les jours passaient sans diminuer les amertumes du veuvage, le P. de Ravignan écrivait : « Et vous souf- « frez toujours de votre isolement, très-pénible sans « doute, mais que la paix de Dieu vent adoucir. « Versez votre cœur dans la prière, priez le cœur « adorable et immolé de Jésus, priez Marie. Et où

« voulez-vous donc aller, sinon au Dieu de toute « consolation ? »

Une direction spirituelle avait suivi les témoignages compatissants : « C'est le désir de notre cœur « que Dieu exauce : vivez du désir de vous sanctifier ; ramenez-le sans cesse dans vos pensées et « dans vos prières ; il vous obtiendra la force et la « paix. Quoi qu'il arrive, recommencez chaque jour « à espérer et à désirer ; car Dieu veut ce que vous « voulez, votre bien véritable. J'ai été heureux de « trouver dans votre lettre une expression de con- « fiance en Notre-Seigneur, qui ne peut manquer de « produire les meilleurs résultats. Vous savez que « mes vœux ardents demandent pour votre âme « les grâces les meilleures. »

«... Votre âme était encore éprouvée quand vous « m'écriviez : vous ne trouvez pas le lieu de votre « repos : votre sanctification est vraiment labo- « rieuse, mais ne perdez jamais courage : laissez- « moi vous répéter sans cesse que Dieu veut vous « sauver, qu'il vous donnera enfin la paix, qu'il « faut persévérer dans la patience et la prière et dans « la fréquentation des sacrements. Oui, priez et es- « pérez ; seulement soumettez-vous avec résignation « à la position qui vous est faite et aux épreuves « que Dieu vous envoie. Dites-vous donc bien à « vous-même que rien n'est préférable à la grâce « divine et à l'alliance qu'elle forme entre notre « âme et Notre-Seigneur. Pour y bien correspondre, « cherchez chaque jour à prendre mieux sur vous

« et à pratiquer les vertus les plus chères au cœur « de Jésus-Christ : c'est la bonne volonté qu'il re- « garde et qu'il récompense; rejetez tout ce qui « pourrait l'affaiblir en vous décourageant. »

«... Vraiment je ne saurais assez vous exhorter à « vous jeter dans la prière : vous souffrez trop en « restant sur vous-même et avec vos propres impres- « sions. Est-ce que Dieu n'est pas assez puissant et « assez bon pour vous donner la paix et vous bé- « nir? Je vous en conjure donc; priez et résignez- « vous courageusement à la vie qui vous est faite. « Qu'est-ce que la terre où nous passons quelques « jours? »

«... Votre âme est donc toujours en deuil comme « votre papier et vos vêtements? Dieu semble vous « refuser l'adoucissement de vos peines et les conso- « lations de sa grâce. Cependant il est certain que « la grâce divine ne vous manque jamais. Que faire « donc? sinon vous jeter en aveugle dans le sein de « Dieu, fût-ce même pour y trouver la croix, et at- « tendre de sa miséricorde le rafraîchissement et la « paix intérieure. Vous cherchez sur la terre, dans « les affections sensibles, le bien-être de votre cœur; « vous ne le trouverez pas : c'est la loi immortelle de « la providence et de l'amour de notre Dieu. Cou- « rage, regardez plus haut; le terme viendra, le « repos sera éternel; priez et espérez en souffrant « et en combattant. Oui, élevez vos pensées et dites « à Dieu : Je veux être à vous, prenez mon cœur et « dirigez, gouvernez toute mon existence.

« Votre lettre est bien triste et je compatis à vos « peines, croyez-le. »

Quel charme, quelle fermeté, quelle sûreté de langage dans cette délicate peinture d'une âme retombant sur elle-même et cherchant laborieusement son point d'appui !

Plus les blessures étaient profondes, plus la charité du P. de Ravignan se montrait ingénieuse et vive ; il proportionnait ses soins aux douleurs. Sa sensibilité lui faisait comprendre toutes les nuances des peines ou des déchirements intérieurs. Il portait sur les plaies invisibles une main douce et légère ; il ne guérissait pas ce qui est inguérissable, mais il avait le secret de donner cette *force soutenante* qui empêche qu'on ne succombe en chemin.

Il est des coups plus tristes que les coups de la mort : ce sont ceux qui nous brisent tout vivants aux premiers pas dans la vie. Une jeune femme du monde l'avait profondément intéressé par toutes les ombres amassées sur sa tête ; la coupe des joies humaines s'était tout à coup échappée de ses mains ; solitaire comme si elle avait pleuré sur un tombeau, elle trouvait pesante une jeunesse inutile et s'avançait indifférente vers un pâle avenir. Le P. de Ravignan s'attacha avec de paternelles émotions à cette frêle existence qui ne se soutenait plus que par la religion. Présente, la jeune femme était consolée par les paroles de l'homme de Dieu ; absente, elle recevait de ses lettres ; détachons de cette correspon-

dance des pages dont le sentiment et la vérité puissent édifier les âmes :

« ... Je voudrais bien que mon dévouement pût « vous être consolant et utile en quelque chose; « hélas ! je crains de n'apporter que des obstacles à « la grâce de Dieu. Au moins vous croirez à la sin- « cérité de mes désirs, à la constance de mes prières « pour votre bonheur. Puisse votre vie être tran- « quille, douce et soutenue par les plus abondantes « bénédictions !.... Paris se dépeuple : il semble que « nous allons tous ainsi trouver des heures pré- « cieuses de solitude et de repos. Dans ces heures « sans doute assez prolongées pour vous, je sais « que vous vous occuperez utilement. Vous don- « nerez une part de votre temps aux lectures sé- « rieuses, et Dieu voudra pénétrer de plus en plus « votre âme des pensées de la foi. Le bien ne sau- « rait jamais être assez profond en nous; il ne faut « pas que notre amour et notre zèle pour l'accom- « plir ne laissent que de légères impressions à la « surface de notre cœur. Oh ! non, nous devons vi- « vre de ces désirs vrais du bien qui dominent toutes « nos affections, tous nos intérêts. Ainsi quand nous « nous rappelons les vertus de Notre-Seigneur pour « nous y attacher et pour les imiter, nous avons « à les étudier d'abord pour les bien connaître, « et puis pour en faire l'application dans la suite de « nos actions. Cette étude est l'art des arts ; cette « application est la garantie commencée de notre « union avec notre divin maître. Quelle vue et quel

« souvenir que ce divin maître recueilli, modeste, « humble, patient, indulgent, bienveillant! Comme « on devait l'aimer quand on l'avait connu, quand il « avait permis de suivre ses pas! C'est toujours la « même chose, la même voie pour nous ; car Notre-« Seigneur nous appelle et nous presse de le suivre. « Qu'est-ce donc que tout le reste ici-bas ? Peine ou « plaisir, joie ou douleur, ce n'est quelque chose « que pour nous rapprocher de cœur de notre « Dieu sauveur; vous l'étudierez, vous le suivrez... « Donnez-moi quelques détails sur votre vie ; tout « m'intéresse sur mon enfant. »

« ... Et vous, mon enfant, si vous m'en laissez « encore le droit, vous demanderai-je comment « vous êtes, comment se passe votre vie ? Assuré-« ment le plus profond intérêt de mon âme s'atta-« che à la vôtre, à votre position, à votre avenir. « Vous ne voulez pas que je vous parle de cet « avenir... Cependant il m'est toujours pénible de « vous voir ainsi en dehors d'un état, d'un bonheur, « qui eussent pu et dû être le vôtre. Votre foi sin-« cère, votre piété, vous montrent Dieu comme votre « terme, votre but souverain. Tendre à lui, vous « rapprocher de lui, marcher à sa lumière et dans « la voie qu'il a tracée, est le besoin complétement « accepté de votre âme. Alors il n'y a plus qu'à « prier, à demander au Seigneur de vous prendre « par la main et de vous conduire, de parler à vo-« tre cœur, de vous dire lui-même sa volonté, ses « desseins tout paternels sur vous. Je ne mérite pas

« sans doute d'en être l'organe et l'instrument : je « ne puis qu'unir les meilleures de mes pauvres « prières aux vôtres pour solliciter la paix, l'appui « divin..... Je ne puis être que ce que votre con- « fiance et votre bonté m'auront fait. Ne m'écrivez, « ne me parlez qu'autant que vous vous y sentirez « portée. Au moins vous saurez que, de loin comme « de près, pendant votre silence ou sous l'influence « des consolations que vos lettres m'apporteraient, « je serai le même : un père tendrement et cons- « tamment dévoué pour mon enfant. »

« . . . .

« . . . . Mon enfant, la prolongation des souffrances « de votre excellente mère me peine vivement : cette « épreuve est grande, je le sens, pour vos cœurs ; « oui certainement je prie avec vous pour elle. Dieu, « dans le mystérieux dessein de sa miséricorde, « place donc toujours la croix sur nos pas, ou plu- « tôt dans la partie la plus sensible de notre âme. « Nous chercherons, nous étudierons notre vie, « nous observerons la vie de tout ce qui nous en- « toure : nous y rencontrerons la loi de la croix et « de l'épreuve. Alors que faire ? Sinon se soumettre, « se résigner humblement, nous abandonner à la « paternelle providence du Seigneur et attendre la « patrie meilleure. Cependant il est bien permis, « bien nécessaire même, de demander le soulage- « ment et la paix; il faut surtout demander la pa- « tience et la force, se rappeler que nous n'avons « pas ici-bas une demeure permanente, et que,

« dans la foi, il faut nous préparer au dédomma-
« gement éternel. Aussi ne cessons pas de nous dire
« que les souffrances et les épreuves sont la plus
« sûre garantie des grâces et des bénédictions cé-
« lestes : c'est le plus puissant motif d'espérer et
« d'espérer tout bien ; mon enfant, espérez et con-
« fiez-vous.

« Mes pensées et mon affection conservent fidèle-
« ment votre souvenir : comme je vous désire et
« la lumière et la force de la grâce ! Mais hélas ! ma
« pauvre assistance est peu digne de vous être utile
« à quelque chose..... »

« . ... Et vous, ma pauvre enfant, vous n'avez
« donc pas à m'annoncer de meilleures nouvelles :
« toujours la croix ! Oui, bien jeune, avec des es-
« pérances de bonheur qui semblaient fondées,
« vous n'avez rencontré que des peines : l'avenir
« lui-même ne se montre pas encore à vous sous des
« couleurs plus riantes. Notre-Seigneur veut nous
« apprendre à nous détacher de plus en plus de
« tout ce qui passe, pour nous attacher à tout ce
« qui demeure. Tâchons, en nous soumettant humble-
« ment à la volonté de la Providence, de trouver et
« de conserver la paix. Je ne connais pas de meil-
« leur moyen de l'obtenir qu'une prière assidue et
« confiante. Les souvenirs du passé, les impressions
« du présent ne dérangent que trop l'équilibre inté-
« rieur de notre âme ; mais en nous serrant contre
« Dieu, en le conjurant constamment de nous sou-
« tenir et de nous diriger par sa grâce, nous entrons

« dans un port de refuge. Prions et nous serons
« consolés. »

Saint-Acheul, près Amiens, 28 août 1857.

« ... . Mon enfant, quant à moi, j'étais assez « gravement malade, et j'espérais presque, après « expiation par de vives souffrances, la délivrance « et le terme. Dieu semble pour le moment en avoir « jugé autrement. Je me remets un peu. Il me reste « cependant une grande faiblesse dans les organes « de la respiration et de la voix. Je ne sais plus « quand je retournerai à Paris, ni même si je pour- « rai y retourner : tout est bien dans la volonté de « Dieu. C'est à cette volonté qu'il faut par-dessus « tout nous attacher, ô ma pauvre enfant! Quand je « pense à vos épreuves, à votre position, je demande « pour vous cette vive foi qui détache des choses « créées et porte notre cœur vers le ciel. En pré- « sence de la pensée de la mort, dans une grave « maladie, cette disposition est plus facile. Cepen- « dant demeurons, vivons pour Dieu, pour nous « dévouer à son service, s'il nous garde encore. « Adieu donc, adieu sur la croix. »

Adieu sur la croix! Belle et touchante parole! C'est l'adieu de tout ce qui aime, de tout ce qui pense; c'est l'adieu de tout homme qui a creusé la vie; mais le poids de la croix fait place aux ailes divines, quand celui qui souffre regarde plus haut que le monde.

CHAPITRE XXVI.

Clément XIII et Clément XIV.

En 1761, Voltaire écrivait à Helvétius : « Une fois « que nous aurons détruit les jésuites, nous aurons « beau jeu contre *l'infâme*. »

Et l'année suivante, d'Alembert écrivait à Voltaire : « Les parlements croient servir la religion, « mais ils servent la *raison* sans s'en douter. Ce « sont des exécuteurs de la haute justice pour la « philosophie, dont ils prennent les ordres sans le « savoir... ce ne sont pas les jansénistes qui tuent « les jésuites, c'est l'*Encyclopédie*. »

Voilà tout le secret et toute l'explication de la guerre que le XVIIIe siècle fit aux jésuites. Le philosophisme, qui voulait la destruction de la religion chrétienne, avait enrôlé à son service le jansénisme dont l'idée fixe était la destruction de la Société de Jésus. Les encyclopédistes connaissaient mieux que les parlementaires l'importance religieuse des jésuites ; les jansénistes ne pensaient pas que la satisfaction qu'ils se promettaient pût déranger en quoi que ce soit l'équilibre de l'ordre moral ; mais les philosophes savaient quel secours

allait manquer à la cause de l'Église et quel vide se ferait autour du drapeau catholique. « Une fois « que nous aurons détruit les jésuites, nous aurons « beau jeu contre *l'infâme* » : ah ! voilà l'hommage le plus glorieux qui jamais leur ait été rendu. Voltaire se trouvait ici de l'avis de saint Alphonse de Liguori qui appelait l'institut de Saint-Ignace *le boulevard de l'Église de Dieu*. Vingt mille jésuites, répandus dans les diverses parties de l'univers, se dévouaient à de fécondes œuvres ; instituteurs de la jeunesse, directeurs des âmes, prédicateurs, écrivains, hardis civilisateurs et martyrs aux contrées lointaines, ils baignaient partout la terre de leurs sueurs et de leur sang. Ils étaient en France, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Autriche, en Suisse, dans les royaumes du Nord ; ils avaient cent vingt-huit missions en Amérique ; ils en avaient en Syrie, en Perse, dans la Chine, dans l'Indostan, dans la Tartarie. Cet ordre religieux qui n'eut jamais besoin d'être réformé faisait l'étonnement, l'édification et l'admiration des peuples. Bacon avait appliqué aux disciples de saint Ignace ces mots d'un ancien : « Étant ce que vous êtes, plût au Ciel que vous « fussiez des nôtres ! » Les jésuites, au commencement du XVIIe siècle, comptaient en France soixante-cinq mille élèves dans leurs colléges ; la génération du siècle de Louis XIV était sortie de leurs mains.

Les plus terribles catastrophes de notre histoire sont nées des éblouissements de l'esprit sans croyance et de la dépravation des mœurs. Pendant les qua-

rante ans qui ont précédé la Révolution française, les gouvernements de l'Europe méridionale ont donné la main à tout ce qui devait les faire périr. A côté de rois faibles ou corrompus il y eut, à un moment donné, moment décisif, des ministres assez légers pour ne rien savoir défendre ou assez détestables pour accomplir violemment le mal. Choiseul en France, Pombal en Portugal, Wall et d'Aranda en Espagne, Tanucci à Naples, obéissant au souffle d'innovation qui agitait les esprits, trempèrent dans une œuvre d'iniquité. Pombal, un des plus odieux personnages que le monde ait vus, et qui rêva la gloire de décatholiser le Portugal, s'arma d'accusations monstrueuses contre la Compagnie de Jésus, la frappa sans preuves, sans jugement, sans motif avouable, et couronna ses mesures tyranniques par la cruauté de leur exécution. En France, Choiseul livra les jésuites aux persécutions des parlements; il a cherché à s'en justifier, mais Louis XVI, dans un mémoire écrit de sa main en 1777, ne lui a point épargné la sévérité de ses reproches. Madame de Pompadour demandait l'expulsion de ces religieux intraitables à son égard, et le ministre, qui voulait garder sa puissance, servit les rancunes de la favorite : ce n'est pas un petit honneur pour les jésuites que d'avoir succombé dans notre pays sous la vengeance impure de madame de Pompadour. Le roi d'Espagne, Charles III, était pieux; on égara sa pensée à l'aide d'une atroce invention qui atteignait l'honneur de sa mère et sa propre légitimité. Il se

laissa arracher un ordre de bannissement; six mille prêtres, n'emportant qu'un bréviaire et des hardes, furent jetés dans des navires avec une barbare précipitation. Naples, Parme et Malte en firent autant : c'était un contre-coup des actes de la monarchie espagnole.

Le pape se nommait alors Clément XIII. Son pontificat, qui dura dix ans et demi, fut une résistance et une protestation. Pombal avait entrepris de le forcer à condamner des religieux absous par les tribunaux réguliers; le pape ne se prêtait pas à des prétentions pareilles; les représentations de l'épiscopat le soutenaient dans ses desseins de justice. Clément XIII s'adressait directement au roi de Portugal que son ministre avait entraîné à une rupture avec Rome : « Il voulait, disait-il, faire irruption « dans son âme de fils par la violence de son amour « paternel. » Le pape, empruntant à l'Écriture ce qu'elle a de plus touchant dans son langage, disait à Joseph Ier : « Ayez pitié, mon fils, de la vieillesse « de votre père, et ne le contristez pas dans les « derniers jours de sa vie. » Le désir de la réconciliation lui imposa des sacrifices, mais il y parvint enfin : sa longanimité ne fut pas inutile. Toutefois, Clément XIII déploiera plus d'énergie dans les autres épreuves qui l'attendent.

Aux approches de la foudre qui va tomber sur la Société de Jésus en France, Clément XIII conjure le roi de France d'écarter des périls qu'il regarde comme ceux de la religion, et demande aux évêques

rons, nous, l'honneur éternel du pontificat de Clément XIII. La bulle *Apostolicum* est un de ces actes qui sauvent les droits de la conscience humaine; en même temps que le saint-siége vengeait des innocents (1), il maintenait l'autorité de l'Église. Le souverain pontife, « pour déférer aux justes « vœux de ses vénérables frères les évêques de toutes « les parties du monde catholique, » déclarait que l'institut de la Compagnie de Jésus « respirait au « plus haut point la piété et la sainteté, » et le pape l'approuvait et le confirmait. La bulle fut jugée, condamnée, prohibée : on s'y attendait : cet acte de la puissance apostolique n'en reçut pas moins l'adhésion unanime des évêques de France; ils portèrent au roi de courageuses réclamations en faveur de l'ordre proscrit. L'indépendance de leur attitude, au milieu de l'effervescence du moment, vaut la peine qu'on s'en souvienne.

« Vous aussi, mon fils! » disait Clément XIII au roi d'Espagne dans sa réponse à la lettre où Charles III lui manifestait sa résolution d'expulser de ses États les religieux devenus un signe de contradiction; il gémissait de voir Charles III prêter l'appui de son bras à la destruction d'un ordre « si utile et si « cher à l'Église, un ordre qui doit son origine et

(1) L'affaire du P. Lavalette ne regardait que lui-même, et la Société de Jésus n'y fut pour rien. Il put y avoir aussi des fautes commises par quelques-uns de ses membres, mais le corps entier n'en était pas responsable. Il faut pourtant, une fois pour toutes, reconnaître que la justice est de droit commun.

« sa splendeur à ces saints héros que Dieu voulut « choisir dans la nation espagnole pour progager « par toute la terre sa plus grande gloire. » Le pontife ne peut se résigner à la pensée d'une si grande ruine; il ne s'explique pas qu'un prince de conscience délicate et d'intention droite enlève à des religieux leur patrie et leurs biens, « sans les entendre, « sans leur permettre de se défendre » ..... « Mais, « diront les politiques, c'est un fait accompli : l'en« gagement est pris, l'ordonnance royale est pro« mulguée; que penserait le monde s'il en voyait « révoquer ou suspendre l'éxécution? Que dira le « monde, sire? Et pourquoi ne pas se demander « plutôt : que dira le Ciel? »

Clément XIII, en butte à une ligue des cours de France, d'Espagne et de Naples, déclarait à l'ambassadeur d'Espagne qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, « il choisirait l'exil plutôt que de trahir la « cause de la religion et de l'Église; » il ne permettait pas à l'ambassadeur de répliquer et ordonnait qu'on ouvrît les portes « en signe que « l'audience était finie. » L'occupation d'Avignon, de Bénévent et de Ponte-Corvo ne fit pas fléchir l'intrépidité du pontife. Son digne ministre le cardinal Torregiani écrivait aux nonces : « La posté« rité impartiale jugera. » La postérité a jugé. Le pontife ainsi éprouvé, ainsi harcelé, était chargé d'ans et touchait à la tombe; il avait plus d'une fois parlé de sa « vieillesse malheureuse; » il mourut laissant une mémoire longtemps obscurcie par

les nuages des appréciations fausses ou incomplètes, mais qui se présente à nous avec une vraie grandeur.

Dans un temps où les gouvernements aimaient peu les religieux, et dans un conclave qui sentit vivement la pression des cours, le choix du successeur de Clément XIII tomba sur le seul religieux qui alors se trouvait membre du sacré collége : c'était une satisfaction de moins pour les pouvoirs de la terre. On avait chassé de quatre royaumes la Société de Jésus ; cela ne suffisait pas ; on demandait l'anéantissement de l'ordre dans l'univers. Les cabinets entrèrent tout de suite en campagne ; aux premières ouvertures qui lui furent faites, Clément XIV répondit « qu'il avait sa conscience et son honneur à conserver. » Pourtant on lui arracha la promesse de supprimer la Compagnie de Jésus. Ses tristes et laborieux efforts, pendant quatre ans, n'eurent pour but que d'échapper à cette promesse sortie de sa bouche au milieu des étreintes de la nécessité. Nous ne raconterons pas les démarches, les instances, les obsessions qui, toujours ardentes et toujours répétées, enfermèrent Clément XIV comme dans un cercle de misère et de terreur ; il épuisa tous les moyens possibles de temporisation ; il vivait au jour le jour au milieu des injonctions et des menaces ; depuis son lever jusqu'à son coucher, les heures lui paraissaient pesantes, et, après la nuit passée dans l'insomnie, il recommençait une vie inquiète qui consistait à gagner du temps. L'infortuné pontife pensait que

peut-être quelque chose d'heureux et d'imprévu viendrait le tirer de ce cachot de servitude morale. Cette vague perspective d'une délivrance possible ne tarda pas à s'évanouir. Le pontificat de Clément XIV nous apparaît comme un des plus cruels supplices dont l'histoire ait gardé le souvenir. Enfin « le pauvre pape, » comme l'appelaient les pieux témoins de ses angoisses, signa POUR LE BIEN DE LA PAIX, le bref d'abolition le 21 juillet 1773, et l'année suivante (22 septembre 1774), les peines de son âme le conduisaient au tombeau.

Saint Alphonse de Liguori écrivait le 25 août 1774 : « J'apprends de plusieurs côtés que le pape est dans « l'affliction, qu'il se tient enfermé et n'expédie « aucune affaire. Priez Dieu qu'il délivre le pape de « cette profonde mélancolie. »

Voici ce qu'on lit au procès de la canonisation de saint Alphonse de Liguori :

« Le vénérable serviteur de Dieu, demeurant à « Arienzo, petite ville de son diocèse (c'était le « 21 septembre 1774), sentit une espèce d'évanouis- « sement. Assis sur son fauteuil, il resta deux jours « dans un doux et profond sommeil. Un des gens « de service voulut l'éveiller : son vicaire général, « don Jean-Nicolas de Rubino, ordonna de le laisser « reposer, mais de le garder à vue. S'étant enfin « éveillé et ayant aussitôt donné quelques coups de « sonnette, ses gens accoururent. Les voyant fort « étonnés, *qu'est-ce qu'il y a ?* leur dit-il. — *Ce qu'il* « *y a ?* répondirent-ils : *voilà deux jours que vous*

« *ne parlez pas, que vous ne mangez pas, que vous* « *ne donnez aucun signe de vie:* — *Vous autres,* dit « le serviteur de Dieu, *vous me croyiez endormi;* « *mais il n'en était rien, vous ne savez pas que je* « *suis allé assister le pape, qui est déjà mort.* On « ne tarda pas d'apprendre que Clément XIV était « mort le 22 septembre à 13 heures (entre 8 et « 9 heures du matin), c'est-à-dire au moment précis « où le serviteur de Dieu avait agité la sonnette. »

Celui qui, du haut de son éternité, entend tous les gémissements et les soupirs, eut miraculeusement pitié du malheureux pontife et lui donna un saint pour le soutenir au passage de la mort.

Les événements que nous venons de rappeler dans ces pages rapides avaient été mal connus, mal appréciés; ils touchaient à des questions que les passions ont résolues à leur guise. La vérité n'était pas dite sur les pontificats de Clément XIII et de Clément XIV; il importait de la rétablir pour que le grand procès de la Société de Jésus pût être jugé en pleine connaissance de cause. Le dernier général de la Compagnie de Jésus, le P. Roothaan, n'avait pas rencontré ces conditions d'exactitude et d'équité dans l'ouvrage du P. Theiner sur le pontificat de Clément XIV; avant de mourir, il engagea le P. de Ravignan à écrire lui-même l'histoire des deux papes dont le souvenir se lie aux derniers temps et à la chute de la Société de Jésus. Chose admirable! le principal motif du désir exprimé par le général des jésuites, c'est qu'on pouvait

faire « une meilleure apologie du pontife qui avait « supprimé la Compagnie. » Le P. de Ravignan, malgré son état accoutumé de faiblesse et de souffrance, se chargea de cette tâche. Son heureuse popularité avait, en des jours de péril, sauvé sa Compagnie ; le respect attaché à son nom devait contribuer à sauver la vérité de l'histoire sur des points qui tenaient essentiellement à l'honneur de la Société de Jésus. Aidé des recherches du P. de Montézon, un des plus doctes religieux de la Compagnie, le P. de Ravignan se mit à l'œuvre en février 1853 et travailla constamment pendant dix-huit mois : le livre qui formait un seul volume parut en juillet 1854, sous le titre de *Clément XIII* et *Clément XIV*. Un second volume supplémentaire, renfermant les pièces justificatives du livre, fut publié en juin 1856.

Un historien est un guide à travers le passé. S'il est vif, coloré, éloquent, on se plaît à l'écouter, on s'attache à son récit, souvent même on est entraîné ; mais la parfaite sincérité du narrateur et du juge demeure devant vous comme un problème dont la solution est suspendue, et parfois il arrive que tout d'abord la question est tranchée contre celui qui évidemment substitue aux faits les passions de son cœur ou les fantaisies de son esprit. Quand le guide se nomme le P. de Ravignan, on fait route avec confiance et sécurité : on sent, dès les premiers mots, une belle conscience au service de l'histoire. Du reste, le procédé adopté par l'illustre jésuiste coupe court,

non-seulement à toute méfiance, mais encore à toute contradiction ; il ne s'agit pas de croire un homme sur parole, quoique l'on puisse et que l'on doive croire toujours à la parole du P. de Ravignan ; il s'agit de juger pièces en mains ; des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, voilà uniquement ce qui vous est demandé ; les correspondances et les actes pontificaux sont là ; cette masse de documents, presque tous inédits, constitue au plus haut degré une certitude historique.

En éclairant d'une vive lumière le pontificat de Clément XIII, le P. de Ravignan restitue à ce pape méconnu ses titres de gloire ; il fait toucher au doigt ce qu'il a fallu de force apostolique à un vieillard pour supporter avec tant de calme de si longues amertumes et pour résister à de persévérantes et de puissantes obsessions. La partie relative à Clément XIV nous retrace tous les détails de cette misérable et immense machination qui eut pour but la destruction d'un corps pieux et utile ; elle nous montre ce pontife assiégé comme on assiége une place : et le seul sentiment qu'il inspire est celui de la compassion. Il est beau de voir un enfant de la Compagnie proscrite amasser laborieusement les preuves qui peuvent excuser le chef de l'Église dont la main laissa tomber le bref de suppression ; il est placé entre la mère qu'il aime et le pape qu'il révère, et le soin de la renommée des successeurs de Pierre l'emporte sur sa douleur filiale. Ou plutôt l'historien, occupé de justice et de vérité, fait

marcher de front dans son âme son affliction en présence des malheurs de sa mère et son religieux respect en présence du pontife qui n'avait pas sa liberté. Il y aurait un curieux livre à faire : l'histoire diplomatique de la chute des jésuites. Jamais plus d'audace, de ruse et de rouerie ne fut mis en jeu pour perdre des innocents. La modération du P. de Ravignan, modération qui n'est que le sentiment profond de son bon droit, s'étend à la fois sur les personnages de l'époque et sur les historiens; nous aimons à lui entendre dire que si l'auteur de l'*Histoire de la chute des Jésuites au XVIIIe siècle* (1) était parvenu à la maturité des années, il aurait sans doute modifié ses jugements. Nous le croyons aussi, nous qui avons connu l'élégant et spirituel écrivain ; ce sentiment s'accroît du souvenir de sa fin si chrétienne dans le coup rapide qui l'a enlevé de ce monde.

Que de bonnes et de grandes œuvres périrent en Europe, en Amérique et en Asie par la suppression de la Compagnie de Jésus, et quel spectacle que cette obéissance muette au bref pontifical ! Les plus importantes et les plus précieuses choses tombent en silence, et pas une plainte ne s'échappe du milieu de ces vastes et soudaines ruines. Il n'est plus permis aujourd'hui de nier le vide qui se fit alors dans la défense de la religion et de la société. Les jésuites tombèrent, mais leur chute écrasa le monde.

(1) M. Alexis de Saint-Priest.

CHAPITRE XXVII.

Conversions de protestants.

Le cardinal du Perron disait que si l'on voulait que « les errants» se convertissent, il fallait les conduire à saint François de Sales. Si ce rare et admirable génie, comme l'appelle Bossuet, avait connu le P. de Ravignan, il eût rendu hommage à son ascendant heureux et décisif sur les âmes. Ce fut surtout dans les huit dernières années de sa vie que le pieux jésuite convertit un nombre considérable de protestants, presque tous anglais; depuis qu'il ne paraissait plus que rarement dans les chaires, et que la faiblesse de ses forces avait restreint son œuvre publique, une merveilleuse fécondité spirituelle lui était donnée: c'était de toutes parts comme une moisson sous sa main : il semblait que Dieu voulût dédommager l'apôtre trop fréquemment réduit à la vie de la cellule. Le P. de Ravignan parlait aussi de ces retours à l'unité comme d'une consolation au milieu de ses diverses tristesses : « Ma vie est fort monotone et « toute au ministère des âmes, » écrivait-il le 30 décembre 1856. « Dieu m'envoie habituellement des « protestants et des protestantes; cette occupation me

« console et me retire des impressions pénibles que « me causeraient les épreuves de l'Église, en plus « d'un sens. Nous vivons de la foi : elle est le refuge « de toutes les peines. »

Nous ne saurions raconter tous ces retours à l'unité dont le P. de Ravignan a été l'instrument : la plupart sont restés dans les secrètes régions de la conscience ; mais il en est que nous avons connus et que nous devons mettre en lumière comme d'utiles exemples ; il en est aussi dont le souvenir a plus ou moins retenti et qu'on peut rappeler avec un grand intérêt religieux. Tous ces faits sont autant de témoignages d'un zèle qui ne se reposait jamais, et le peu que nous dirons formera une page dans l'histoire du mouvement anglo-catholique.

Commençons par les conversions éclatantes qui ont marqué les derniers temps chez nos voisins d'outre-mer. On connaît l'école religieuse à laquelle le docteur Pusey a donné son nom, et qui a réagi si vigoureusement contre l'*Église établie ;* en remontant au passé et en plongeant dans la tradition, elle s'est trouvée en opposition avec l'anglicanisme ; elle l'a attaqué, armée de savoir, de logique et de courage. Les puseyistes, sauf la question du pape, croient tout ce que nous croyons ; ils se confessent, communient, se mortifient, et la pieuse sévérité de leur vie nous fait honte. Pas un puseyiste, au commencement, ne songeait aux conséquences catholiques de cette attitude et ne pensait faire voile vers la rive latine ; mais la logique ne

permet pas à des cœurs loyaux de s'arrêter en chemin et des bénédictions divines sont réservées à ceux qui cherchent sincèrement la vérité. « Le doc« teur Pusey, disait un prêtre anglais, n'est ni pro« testant ni catholique, mais c'est un écriteau placé « entre les deux cités pour montrer le chemin qui « conduit de l'une à l'autre. » La science et la bonne foi ont depuis dix ans passé par ce chemin qui garde les traces glorieuses de Newman, Wilberforce, Faber, Manning. L'Esprit qui souffle où il veut a commencé par souffler dans les rangs élevés de la société anglaise; nous pourrions citer des dames du plus grand nom, de grands seigneurs, des hommes politiques, d'illustres avocats, les premiers de l'Angleterre, des professeurs, des artistes célèbres, des hommes en qui revivent de belles renommées dans les lettres. « On a vu, nous écrivait un observateur de ce mouvement religieux, on a vu ces généreux convertis, fils de ceux qui avaient quitté l'Église par cupidité, par ignorance ou par débauche, revenir à l'Église par le sacrifice, par la science, par la pureté. Il en est peu que Dieu ait daigné frapper d'un coup soudain de la grâce; presque tous ont eu à passer par une patiente initiative, à épeler une à une les lettres de la vérité; j'en connais qui, à l'honneur de la sincérité et de l'indépendance du caractère anglais, ont consacré vingt ans à cette étude, seule nécessaire, d'autres qui ont eu à passer et passent encore par le martyre de la pauvreté, du délaissement, sans parler du martyre

qu'impose à tous le spectacle de nos fautes à nous, nous, les fils demeurés dans la maison du père de famille. »

La conversion de la plupart de ces personnages et de ces nobles dames s'achevait par l'influence du P. de Ravignan. Le plus savant des puseyistes convertis, M. Robert Wilberforce, fils du célèbre Isaac Wilberforce, frère de l'évêque actuel d'Oxford et lui-même archidiacre d'York, visitait assidûment l'illustre jésuite à chaque voyage à Paris, trouvait auprès de lui une force nouvelle et de nouvelles lumières, et enfin abjura entre ses mains. Il était allé à Rome pour s'y préparer au sacerdoce, et, au moment de devenir prêtre, il mourut à Albano : Dieu ne voulut pas lui faire attendre la couronne promise à ceux qui sortent vaillamment de l'erreur. M. Robert Wilberforce a laissé deux livres, l'un sur l'Eucharistie, l'autre sur le Principe de l'Autorité dans l'Église ; ils resteront comme des témoignages de sa conscience et de son savoir.

Un homme d'un mérite supérieur, membre du parlement, du conseil privé de la reine, et qui a fait partie du ministère Palmerston, a eu pour maître spirituel le prêtre de Ravignan dans ce travail intérieur où se forment les grandes résolutions religieuses ; un lord qui lui est proche rencontra le même bonheur. Un Anglais, né dans la religion juive, devenu protestant, puis puseyiste, a été conduit à la foi catholique par le P. de Ravignan. Des femmes appartenant aux premières maisons

de l'Europe, s'appuyaient sur ce bras d'apôtre pour franchir l'espace qui sépare le luthéranisme du christianisme véritable. Le pieux jésuite était pour les Anglais l'objet d'une curiosité extraordinaire. Un avocat de Clifton et un ministre de Bristol vinrent à Paris tout exprès pour voir si le P. de Ravignan ressemblait à M. Manning, le plus saint des puseyistes convertis : le ministre de Bristol est aujourd'hui prêtre catholique.

Un voyage en France est pour les Anglais qui inclinent vers notre foi, un préliminaire accoutumé de la conversion ; ils viennent dans nos églises, ils visitent les établissements fondés par la charité ou par l'héroïsme religieux. Un homme de foi, de maturité précoce et de talent (1), choisi pour guide de plusieurs à Paris, ne manquait jamais de les conduire chez la sœur Rosalie et le P. de Ravignan ; c'était, nous disait-il, sa seule méthode, méthode infaillible ; il offrait à ces étrangers animés de pieux désirs la vision saisissante de la sainteté ; le P. de Ravignan lisait l'anglais mais ne le parlait pas ; beaucoup de ceux qui arrivaient dans sa cellule ne savaient pas le français ; toutefois le seul aspect du religieux les frappait, les remuait : le Seigneur semble avoir laissé à la sainteté vivante quelque chose de cette vertu que communiquait le simple attouchement de sa robe.

Le langage du P. de Ravignan reprenait sa puissance

(1) M. Augustin Cochin.

quand il pouvait se faire entendre des visiteurs. Qui de nous n'eût voulu être là, dans un coin de cette cellule, pendant les entretiens de l'apôtre avec les hommes venus en France pour achever leur transformation ! Nous retrouvons quelque chose de ces entretiens dans un journal de voyage (1) écrit par un puseyiste, M. Allies, qui, en 1848, vit plusieurs fois le saint religieux. Celui-ci s'exprimait lentement et semblait mesurer chaque mot; il ne discutait pas, il repondait par des faits ou par des textes ; il parlait avec netteté, précision et douceur. Ensuite, lorsqu'il avait répondu, le P. de Ravignan disait que l'étude se mêlait souvent à bien des difficultés, que l'esprit avait une puissance qui lui était propre, mais que la lumière venait du cœur. Quand ses visiteurs lui demandaient la permission de revenir, « Venez, venez, tant que vous voudrez, » leur répétait-il. On veut savoir ce qu'il pense de ce qui est arrivé à M. Ratisbonne à Rome; le P. de Ravignan répond qu'il a bien fallu un prodige pour que M. Ratisbonne ait passé tout à coup de l'état de juif obstiné à l'état de chrétien fervent et qu'il ait sacrifié à ce sentiment ses plus chères espérances du monde ; il ajoute qu'il a été confesseur de M. Ratisbonne après sa conversion. A chacune de ses visites, le puseyiste sent redoubler sa pieuse et profonde admiration ; l'effet produit se révèle dans les lignes suivantes çà et là répandues à travers le récit :

(1) Journal in France in 1845 and 1848.

« Je n'ai jamais vu personne avec des manières aussi « charmantes, aussi attachantes que le P. de Ravi- « gnan. Il avait bien l'air d'un homme de Dieu.

« ... Je fus frappé du calme, de la charité de ses « manières et de sa ressemblance avec Notre-Sei- « gneur.

« ... Aujourd'hui, je suis resté une heure chez le « P. de Ravignan ; c'est une des plus douces heures « que j'aie passées en France... Sa tendre charité « pour un étranger m'a plus étonné que je ne puis « le dire, et j'ai été confondu quand il m'a remer- « cié d'être allé le voir. »

Quand le voyageur puseyiste le quitta pour ne plus le revoir, le P. de Ravignan l'embrassa et lui dit : « Je penserai souvent à vous et je prierai pour « vous, » et le voyageur encore ému ajoutait ces mots : « Certainement, s'il y a un cœur tendre parmi « les chrétiens, c'est le cœur du P. de Ravignan. »

Quelle prédication pour une âme sincère que le souvenir de semblables entretiens !

Un témoin des œuvres du P. de Ravignan avait assisté à une conférence entre lui et une dame *devenue protestante* avec sincérité; il nous racontait cette conférence où l'homme de Dieu lui apparaissait avec sa foi inébranlable et son invincible bon sens.

« Mon père, disait cette dame après lui avoir exposé la doctrine, mêlée de mysticisme et de rigueur, qui l'avait séduite, mon père, si je revenais à votre Église, mon mari et ma famille me remercieraient,

me combleraient; je reste dans une voie où ils me blâment; je ne rencontre que des croix; or, la croix c'est le Christ; je suis dans la vérité, etc. »

— « Madame, gardez votre doctrine si elle vous plaît et si elle vous suffit : une seule chose vous est défendue, c'est de l'appeler le christianisme. Le christianisme n'est pas à faire, il est tout fait; restez dans votre opinion, mais, sachez-le bien, elle n'est pas la vérité chrétienne. Vous n'avez pas plus d'esprit qu'Arius et que tous les philosophes ou chefs de secte; ils ont tous voulu refaire le christianisme, et il s'est trouvé qu'ils avaient fait autre chose; agissez de même. En dehors du christianisme il y a beaucoup de places; tout se peut, excepté cependant d'être chrétien. Vous n'êtes pas chrétienne! Être brouillé avec sa famille, vous appelez cela une croix, signe de la vérité! Oui, c'est une croix pour votre famille; pour vous c'est une faute. Dieu veut qu'on soit heureux, très-heureux, en paix et en joie avec les siens; il ne vous demande de contrarier qu'une personne au monde, c'est vous-même. Sacrifier sa volonté, voilà la croix, voilà le signe de la vérité. Madame, votre pratique n'est pas plus chrétienne que votre doctrine... »

On ne quittait pas le P. de Ravignan sans lui rendre cet hommage : « Cet homme croit ce qu'il « dit et dit ce qu'il croit, et ce qu'il croit est le « vrai, car ce qu'il fait est le bien. »

La sainte maison de la rue de Varennes, si chère au P. de Ravignan, occupe une grande place dans

ces souvenirs de retours religieux. Que de femmes et de jeunes filles protestantes ont renoncé à leur erreur au pied de l'autel du Sacré-Cœur! Le pieux jésuite reçut dans un seul jour quatorze abjurations. Un récit, parti de cette maison de recueillement, a mis en lumière des faits que nous aimons à reproduire :

« ... Nous l'avons vu un jour, à pied, de très-bonne heure, fatigué par une migraine violente, demander ici pour une jeune fille, convertie depuis peu et vivement sollicitée de retourner au protestantisme, un asile où elle pût, pendant quelques jours de solitude et de prière, se fortifier dans sa foi et étudier plus sérieusement notre sainte religion. Il revint encore la voir plusieurs fois, l'encouragea à la persévérance, et, lorsqu'il la trouva assez affermie, il lui procura des ressources qu'il avait sans doute obtenues au nom de la charité, et lui fournit ainsi les moyens de s'éloigner des dangers auxquels elle pouvait être exposée.

« Dans une autre circonstance, choisissant notre modeste sanctuaire pour une pieuse et touchante cérémonie, il voulut bien nous rendre les témoins de ce qui était, pour son cœur d'apôtre, une vraie consolation et un repos au milieu de sa laborieuse vie : c'était l'abjuration de cinq enfants protestants, dont la mère était déjà devenue, par ses soins, une fervente catholique. L'un de ces enfants, âgé seulement de huit ans, s'était montré longtemps récalcitrant et obstiné; il refusait avec entêtement

de croire et de se soumettre, résistant à la grâce avec une force qui ne pouvait être qu'une tentation dans un enfant si jeune encore. Le R. P. de Ravignan ne craignit pas de consacrer plusieurs heures de ses journées si précieuses, de sacrifier ses importants travaux au salut de cette jeune âme. Il l'écoutait, répondait à ses objections, supportait même ses railleries et ses reproches avec une patience, une mansuétude vraiment admirable, et qui sut toujours triompher des volontés les plus rebelles. Enfin, il avait, en ce jour, la joie bien douce de les voir tous réunis au pied de l'autel, d'entendre leurs solennelles promesses et d'offrir à Dieu leurs âmes pures et régénérées. L'éducation des trois jeunes personnes nous fut aussitôt confiée; nous éprouvions, en les approchant, ce même sentiment que le R. P. de Ravignan leur avait exprimé au moment de les quitter, en leur disant : « *Maintenant, mes enfants, je vous respecte, car vous êtes des anges !* » Elles édifient toutes leurs compagnes par leur caractère aimable et leur solide piété (1). »

« Ah ! vous voilà ! » disait le P. de Ravignan à une jeune fille qui se présentait pour recevoir le baptême et qui avait longtemps hésité parce qu'elle avait promis à sa mère mourante de ne jamais abjurer le protestantisme; « ah! vous voilà! comme je vous « attendais! Vous ne me disiez rien, mais comme « nous priions ! »

(1) *Notice sur le P. de Ravignan*, par M. de Saint-Albin.

L'homme de Dieu brusquait quelquefois par une inspiration d'en haut des conversions pour lesquelles on eût voulu se confier au temps; une dame américaine lui écrivait le 30 décembre 1856 : « Je « renonce au projet de vous voir demain. J'ajourne « mon abjuration à mon retour. Je suis obligée de « quitter Paris le 2 janvier. » Le P. de Ravignan lui répondait sur-le-champ : « Vous viendrez demain au « Sacré-Cœur vous confesser, et le 1er janvier vous « recevrez le saint baptême et la sainte Eucharistie à « la messe que je dirai à sept heures. Que la foi vous « éclaire de plus en plus! Tout est bien, soyez en « paix. » Cet appel, d'une irrésistible autorité, fut entendu, et quelques mois plus tard la nouvelle catholique présentait ses cinq enfants au noviciat du Sacré-Cœur pour être baptisés.

Écoutons encore le récit que nous devons aux pieux témoins de la rue de Varennes :

« ... L'autel du Sacré-Cœur était entouré de deux familles amies, au nombre de huit personnes, qui, après avoir reçu ensemble le saint baptême et la Sainte-Eucharistie, attendaient le même jour l'imposition des mains d'un illustre prélat. Le R. Père monte en chaire et commence ainsi son discours : « Que « Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué et aimé d'a- « voir laissé à son église des sacrements qui régénè- « rent et vivifient, comme aux premiers jours du « christianisme! Mes enfants en Jésus-Christ, je vous « ai tout donné! Ici mon pouvoir s'arrête, quand « mon cœur voudrait encore verser sur vous des

« torrents de grâce divine. Avec la plénitude de « votre foi nouvelle, inclinez vos fronts sous les « mains du pontife qui va appeler sur vous les dons « les meilleurs de l'Esprit-Saint!... Que les joies « chrétiennes sont pures, ô mon Dieu! et que le « jour, où nos frères séparés se réunissent à nous, a « de douceur!... »

« Dans ces familles, il y avait un bel enfant de quatre ans, à qui ses parents avaient donné le nom du R. Père à son baptême catholique. Le petit Xavier avait pour son père spirituel un de ces attraits que l'enfance ressent, sans le savoir, pour les saints. Quand il arrivait, il courait seul au cabinet du R. Père, entrait et se jetait à son cou : « *Père*, lui « disait-il, *je vous aime !* » et le bon Père l'embrassait, jouait avec lui avec une simplicité touchante. »

Les traits édifiants et curieux abonderaient assurément sous notre plume, si les diverses abjurations ne se composaient pas de souvenirs dispersés et bien difficiles à recueillir; quelques particularités sont venues pourtant jusqu'à nous.

Une jeune Anglaise protestante, qui était allée assidûment au prêche, avait remarqué les doctrines contradictoires des ministres; elle comprit que ces doctrines, s'excluant les unes les autres, ne pouvaient pas renfermer la vérité religieuse, et sentit au cœur un vif penchant pour le catholicisme. Une vision l'y poussa avec une ardeur nouvelle; la jeune fille crut voir une dame d'une admirable beauté qui l'appelait à elle. Des jours s'écoulèrent dans une si-

lencieuse tristesse; la jeune protestante n'osait confier son secret à personne et devint malade de chagrin. Son père se tourmente et fait venir des médecins; on déclare que la maladie a une cause morale; le père engage sa fille à parler et lui promet de ne rien lui refuser. Sur ces entrefaites, une amie de la jeune malade embrasse le catholicisme; celle-ci ne craint pas de s'associer à son bonheur et annonce qu'elle veut s'attacher elle-même à ce qu'elle croit être la vérité. Le père, fidèle à sa promesse, va trouver le saint religieux dont sa fille lui avait prononcé le nom, et bientôt l'Église comptait un enfant de plus.

Les désirs religieux n'ont pas toujours ainsi la voie librement ouverte; une jeune protestante, lasse des résistances des siens et voulant obéir à sa conscience, eut le courage de quitter sa famille et de laisser croire qu'elle avait perdu la raison. Elle fut déshéritée et réduite à ne posséder rien au monde. La pauvreté ne lui fit pas peur; elle savait qu'on reste riche lorsqu'on est dépouillé pour la foi, et que Dieu n'est jamais plus près de nous que quand le monde nous délaisse. La Providence lui ménagea un asile dans une famille pieuse.

Un autre converti montra une force d'âme digne des plus grands temps du christianisme. Il se trouvait placé entre l'abjuration et un immense héritage; il aima mieux ne jamais recueillir toutes ces richesses que de demeurer dans une doctrine qu'il savait n'être pas la vérité

Un dernier trait va nous montrer le caractère du P. de Ravignan quand il lui fallait disputer une âme à des violences extérieures.

Nul plus que nous ne respecte tout ce qu'il y a de mystères au fond des consciences; mais il nous a toujours paru difficile de rester protestant après avoir étudié le protestantisme. Une jeune fille élevée dans les doctrines de la Réforme, capable de comprendre et de juger, avait lu sérieusement quelques livres de controverse, et puis d'elle-même elle avait dit : Le protestantisme est une erreur. Elle déclare à sa famille son dessein d'abjurer; sa famille s'indigne contre une résolution pareille; les duretés et les menaces se succèdent autour d'elle, et, comme on ne peut la vaincre, on l'enferme. Sa mère refuse de la voir et fait jurer à genoux aux trois sœurs de la captive qu'elles n'abandonneront jamais le protestantisme. Ceci se passait dans une ville voisine de Paris. Le P. de Ravignan, instruit de cette réclusion forcée, se présente chez le père de la prisonnière : « Pourquoi, lui dit-il avec une fermeté tranquille, pourquoi violentez-vous ainsi la conscience de votre fille? » — « Jamais, répond le père, non jamais je ne consentirai à son abjuration; mais puisque son âge lui permet d'agir selon sa volonté, j'exige seulement qu'elle diffère de huit jours l'exécution de son dessein : pendant ces huit jours je ferai tout ce que je pourrai pour lui inspirer d'autres pensées. » Et deux pasteurs protestants ne tardèrent pas à venir; leurs efforts furent vains. Les

huit jours étant écoulés, la jeune fille réclama sa liberté; ses parents ne l'écoutèrent point. Le P. de Ravignan en fut averti. Un matin après avoir célébré la messe pour la recluse, il part et se dirige vers celui dont les résistances prolongées l'affligeaient; le concierge de la maison avait reçu le mot d'ordre et refuse de laisser passer le P. de Ravignan; l'homme de Dieu insiste, sonne à la porte du logement, remet sa carte au serviteur qui lui ouvre, et déclare à plusieurs reprises qu'il veut voir la jeune fille; celle-ci, en entendant la voix du P. Ravignan, jette un cri d'espérance, accourt et demande à l'homme de Dieu de la délivrer. Ses vœux furent exaucés, son père lui donna sa liberté religieuse, et la jeune protestante abjura dans une chapelle du voisinage. Elle est restée fidèle et fervente catholique.

Le P. de Ravignan aimait à redire que dans ces âmes revenues à la vérité religieuse, il avait souvent trouvé d'admirables vertus et la plus belle innocence.

Nous avons fait entendre que la controverse était peu de son goût avec les protestants; il pratiquait à leur égard la douceur, la charité, la prière. C'est dans ce sens qu'il invitait et conseillait les catholiques qui se trouvaient en rapport avec des frères séparés. « Vous voilà donc à Munich, dans la ca- « tholique Bavière, » écrivait-il à une pieuse dame accoutumée à recevoir sa direction et dont le nom éveille de sympathiques souvenirs (1); « à l'égard des

(1) Lettre à madame Albert de la Ferronnays.

« protestants que vous pourriez voir, soyez pru-« dente autant que zélée. Tâchez de gagner leur « cœur et ne cherchez pas, de propos délibéré, à con-« vaincre leur esprit ; lorsque la conversation roule « toutefois sur la séparation de croyance, sur les mo-« tifs de s'unir à l'Église catholique, ne dites jamais « que quelques mots bien doux et bien simples, ceux, « en particulier, qui répondent à tout : il ne peut « y avoir deux vérités opposées, ni deux Églises « vraies par conséquent. »

Quand des questions étaient adressées au P. de Ravignan, il y répondait. Mais en répondant il affirmait et ne discutait pas. Un jour qu'on lui avait transmis les objections d'une dame protestante sur l'infaillibilité de l'Église, sur Marie et l'Immaculée Conception, il commença par recommander l'Explication de la doctrine catholique, de Bossuet, la *Correspondance entre un prêtre catholique et un ministre protestant*, imprimé à Clermont-Ferrand, la *Discussion amicale*, par M. de Trévern, puis il ajoutait :

« Le culte de la Très-Sainte-Vierge remonte aux « temps apostoliques.

« Le pape et les évêques, soit en concile, soit dis-« persés, sont infaillibles dans les définitions dog-« matiques. Pour être catholique, il n'est nécessaire « que d'admettre cette infaillibilité. Quand nous « disons que le pape est lui-même infaillible par « institution divine, nous ne faisons pas de cette vé-« rité un article de foi ; mais c'est une croyance ad-

« mise par la plus grande partie du monde chrétien « et qui repose sur la parole même de Notre-Sei- « gneur et sur une tradition constante.

« L'Église a défini dernièrement le dogme de l'Im- « maculée Conception ; mais il existait dans le dé- « pôt de la foi révélée : seulement, avant la défini- « tion, il n'était pas article de foi. L'Église ne fait « pas un dogme, elle le déclare et le définit, quand « elle le juge à propos dans sa sagesse.

« En tout et pour votre amie protestante, comme « pour nous, il faut reconnaître que le juge de « toutes les questions de foi est l'Église hiérarchique « instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce « qu'elle enseigne, ce qu'elle pratique universelle- « ment est la vérité révélée. Discuter sur chaque « point et s'en rapporter à son jugement propre « est la marche protestante et la source de toutes « les incertitudes. Écoutons l'Église notre mère : « elle honore Marie, elle professe le principe d'au- « torité infaillible en matière de foi : c'est notre salut.

« Non, il ne convient pas que vous alliez entendre « un pasteur protestant.

« Priez pour votre amie, et encouragez-la beau- « coup (1). »

En dehors du travail religieux qui restitue peu à peu à l'Église catholique ses enfants d'autrefois, il y eut des retours qui furent l'œuvre unique de la grâce et des compatissantes paroles du P. de Ravi-

(1) Lettre à madame la maréchale de Saint-Arnaud.

gnan. Un prince d'une maison régnante et d'un pays voisin habitait la France depuis trente ans; il appartenait au protestantisme, et, de plus, sa vie n'était pas régulière. Sa fille, née d'une union illégitime, avait été élevée dans les croyances catholiques; sa piété s'attristait des divergences dont elle était le témoin. Elle désirait et demandait à Dieu la conversion de son père, et cherchait le moyen d'introduire auprès du prince le saint religieux. Elle y parvint; le prince prit plaisir à voir et à entendre le P. de Ravignan; toutefois son oreille se fermait du moment qu'il s'agissait de religion. Mais les maladies sont des avertissements et des leçons; la santé du prince ayant reçu de graves atteintes, il éprouva le besoin de retrouver le P. de Ravignan; tout devint sérieux dans son âme; il abjura, reçut les sacrements catholiques, s'unit devant Dieu à l'ancienne compagne de ses faiblesses et mourut pieusement.

On l'a vu, c'est la charité du P. de Ravignan qui faisait sa force convertissante; c'est par là qu'il étonnait et qu'il subjugnait. La charité a toujours prise sur les âmes; après tout, les hommes ne demandent pas à être convaincus, mais à être aimés. Le P. de Ravignan aimait les âmes; elles le sentaient et se rendaient à lui. Platon disait que ceux qui aiment veulent seuls mourir pour un autre : l'apostolat est une immolation de tous les jours.

CHAPITRE XXVIII.

Intervention du P. de Ravignan. — La guerre d'Orient. — La sœur Rosalie. — Le Carême aux Tuileries. — Une solitude dans le Haut-Rhin. — Lettres du P. de Ravignan à une jeune carmélite. — Retraite au Carmel de la rue de Messine.

Le P. de Ravignan, qui, aux jours des grandes épreuves, avait été le bouclier de sa Compagnie, restait, en toute rencontre, son meilleur défenseur. Nous n'avons pas à nous arrêter aux faits qui motivèrent, en 1854, les décisions prises contre le collége de Saint-Etienne; nous savons seulement que l'intervention directe de l'illustre jésuite contribua à mettre un terme aux mesures rigoureuses et à rétablir le bon accord. « Pourquoi, lui demandait-on dans les plus « hautes régions du pouvoir, pourquoi en France « les familles légitimistes sont-elles le plus attachées « aux jésuites ? — Parce que ce sont les familles les « plus chrétiennes, » répondait le P. de Ravignan. Il fut convenu que les questions et les faits auxquels désormais se trouverait mêlée la Compagnie de Jésus se régleraient entre le saint religieux et celui qui avait en main toute autorité.

Lorsque éclata la guerre d'Orient, cette guerre où nos armées et nos sœurs de charité ont trouvé tant

de gloire et qui a avancé de cinquante ans la dissolution de l'empire ottoman, le P. de Ravignan s'occupa des éléments religieux de l'expédition; la foi eut ses grandeurs au milieu des grandes choses laborieusement accomplies en Crimée; les pieux exemples et les beaux trépas chrétiens avaient leurs bulletins, et l'homme de Dieu se réjouissait des magnifiques progrès de la force catholique.

En 1852, la France avait demandé à Dieu la conservation des jours du P. de Ravignan qu'on croyait perdu pour ce monde; en 1854, les mêmes alarmes recommencèrent; bien des cœurs fervents conjuraient le maître de la vie de laisser encore l'apôtre sur la terre. On vit se renouveler un dévouement qui a déjà trouvé place dans notre récit. Une grande femme, une sainte dont le nom populaire et glorieux veut dire charité, la sœur Rosalie, demanda à mourir à la place du P. de Ravignan : « Elle se souvint, » dit son pieux et touchant biographe (1), « que plusieurs fois une santé précieuse « à l'Église avait été rachetée par le sacrifice d'une « autre vie. » Dieu n'accepta pas ce sacrifice, et ne voulut rien nous prendre en échange de ce qu'il nous laissait.

Après que la sœur Rosalie fut allée au ciel pour chercher sa couronne, le P. de Ravignan songea à rendre hommage à cette belle mémoire; mais sa

(1) M. de Melun.

main débile ne put suffire à la tâche que son cœur avait acceptée (1).

Le P. de Ravignan, en 1855, pouvait sans trop d'efforts, se faire entendre, non pas dans une vaste enceinte, mais dans une chapelle; il prêcha le carême aux Tuileries. On remarqua la dignité et la fermeté de son langage. L'orateur parla de la nécessité et de la difficulté de se gouverner soi-même, il parla du péché et de l'enfer. Puis, comme si l'humble apôtre eût voulu expier l'honneur d'avoir porté la parole devant les puissances de la terre, il alla en quelque sorte ensevelir son éloquence en prêchant une retraite aux vieillards d'une des maisons des Petites-Sœurs des Pauvres. « Je ne « puis plus faire grand'chose, avait-il dit à la su« périeure; accordez-moi la faveur de me confier ce « petit travail. » En se proposant ainsi pour instruire et consoler de pauvres gens, il demanda le secret, et ceux qui l'entendirent ne surent pas qu'ils avaient devant eux l'orateur de Notre-Dame et des Enfants de Marie.

Le P. de Ravignan regardait les succès religieux de ses amis comme autant de bénédictions divines : le 18 mai 1855, il écrivait à l'évêque d'Orléans, à l'occasion de son panégyrique de Jeanne d'Arc : « Je l'ai lu avec délices : c'est bien vous et c'est

(1) Le travail du P. de Ravignan sur la sœur Rosalie devait paraître dans l'*Ami de la Religion* ; M. l'abbé Sisson avait remis à l'illustre jésuite tous les matériaux.



« bien elle. Rendons grâce au Seigneur qui vous a « si bien inspiré. »

Il y a dans le voisinage d'Issenheim (Haut-Rhin), au milieu des montagnes et des forêts, une église solitaire consacrée à la Vierge et particulièrement honorée ; l'image de la Mère du Sauveur est comme la gardienne de ce lieu sauvage, uniquement connu des pèlerins, des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre ; ce fut là que le P. de Ravignan fit sa retraite de huit jours en 1855 et en 1856 dans la première quinzaine du mois d'août ; une masure, à peu de distance de l'Église, lui servait de demeure ; seul avec un frère de son ordre, il vivait dans l'austérité et l'oraison ; on l'eût pris pour un cénobite des vieux siècles chrétiens. En sortant de cette solitude en 1856, il se rendit à Kientzheim, près Colmar, pour donner une retraite aux religieuses du noviciat du Sacré-Cœur. Une lettre, datée de ce lieu et de cette époque, nous laisse voir dans sa vérité l'homme de Dieu si simple et si humble ; elle est adressée à la jeune femme dont la destinée l'occupait avec une si paternelle sollicitude :

«... Lorsque votre lettre m'est arrivée, j'achevais « ma retraite ; j'avais passé huit jours, seul avec un « frère, près d'une Église isolée, dans une espèce de « masure, sous les auspices de la Très-Sainte-Vierge « honorée dans ce lieu voisin d'Issenheim, au milieu « des montagnes et des forêts de sapins. Là, je « l'avoue, je trouvais la paix dans la pénitence et la « prière. Votre souvenir, mon enfant, m'y a suivi

« fidèlement, comme je le porte constamment « chaque jour au saint autel. Puisse votre âme, « parmi les épreuves et les mécomptes de la vie, « trouver dans la prière le lieu de son repos!

« L'expression bienveillante de votre lettre m'a « touché profondément. Mais vous me dites des « choses que vous ne pouvez penser : je suis un « vieux pécheur pénitent ou qui doit l'être, voilà « tout. Et les âmes que je rencontre ont besoin « d'une grande indulgence et bonté pour m'ac- « cueillir et me supporter. Au moins tâcherai-je de « me dévouer.

« Si je pouvais jamais vous faire quelque bien, « vous ne douterez pas de mon empressement pour « le réaliser. Mais hélas! à quoi suis-je bon? Soyez « bénie toujours... »

Le P. de Ravignan n'avait pas seulement reçu du Ciel les dons qui convertissent; il excellait à diriger dans les voies de la perfection chrétienne, car il connaissait bien la vie spirituelle et ses plus saintes profondeurs. Cette habitude de conduire les âmes lui avait donné comme une lumière pénétrante pour discerner les vocations. Une fois qu'il les avait reconnues, il les éprouvait et les affermissait. Il s'attachait avec une tendresse paternelle à ces jeunes âmes qui, en apercevant la terre, l'avaient trouvée tout d'abord indigne de leur amour et s'étaient mises en route vers le ciel en passant par le cloître et la prière. Son intérêt devenait plus vif et plus profond lorsque celles qui renonçaient au monde

renonçaient en même temps à de brillantes destinées, et que, parmi les règles de la vie religieuse, elles choisissaient les plus sévères et les plus dures. Nous avons sous les yeux des lettres du P. de Ravignan à une jeune carmélite dont la vocation a offert les plus touchants caractères du renoncement chrétien ; elle avait reçu pour sa part d'ici-bas tout ce qui élève, tout ce qui fait aimer la vie; les espérances humaines resplendissaient sur son chemin, les sourires lui faisaient cortége, et voilà qu'un invincible attrait la pousse vers les austérités de sainte Thérèse, vers ces grilles épaisses dont notre faiblesse mondaine s'effraye si aisément. Pendant qu'elle se préparait à sa profession dans le Carmel de la rue de Messine, le saint religieux lui écrivait des lettres où tout est délicatesse, grâce et force, où tout est rayon et parfum du ciel; la première lettre, datée du 2 novembre 1856, et où le P. de Ravignan parle de lui, est une saisissante page de souvenir et d'humilité :

« Qu'il me tardera de revoir notre cher Carmel « de la rue de Messine! Dieu m'y fait trouver une « consolation véritable. O mon enfant, courage : « se vaincre, prier, puis mourir..... Puissions-« nous tendre d'un commun accord à cette perfec-« tion qui est bien la voie tracée devant nous par « la main divine! Vous commencez votre vie reli-« gieuse à peu près vers le temps où je m'y réfu-« giai, il y a trente-quatre ans, en 1822. C'est au-« jourd'hui même, le 2 novembre, jour des Morts,

« que, sans rien dire à personne, sinon au prêtre « vénérable qui me dirigeait, je m'en allai seul, à « pied, en pèlerin, frapper à la porte de notre novi« ciat de Montrouge. J'avais déjà vingt-sept ans et « me voici arrivé à la vieillesse! J'avais beaucoup « trop vécu de la vie du monde; j'apportais des « blessures qui me léguèrent des peines cruelles. Et « cependant, ouvrier de la onzième heure, disciple « infidèle du Dieu qui m'appelait depuis longtemps, « je me sentis dès lors attiré à cette vie intérieure, « principe du plus inappréciable bonheur. Hélas! « ces commencements de ma carrière paraissaient « promettre..... Qu'ai-je fait?..... Mais Dieu, dans « son infinie bonté, au milieu des traverses et des « travaux multipliés de la vie apostolique, m'a « toujours conservé cet amour de l'oraison, le be« soin de me recueillir, de me trouver avec lui : « qu'il en soit à jamais béni!... Là j'ai senti la pré« sence du remède pour mes misères et de la grâce « vivante pour me secourir. — Vous, ô mon enfant, « vous ferez mieux que votre père. Vous embrasse« rez avec courage cette voie d'immolation et de « prière. Dans un parfait renoncement à vous-même, « dans une fidélité inviolable à l'oraison, vous ren« contrerez la force et la paix. Que je serai heureux « d'en constater les fruits! Allez bien à la croix de « votre maître comme Marie votre mère et votre « reine. Quelle région à parcourir que celle du « Carmel!

« Mais je me laisse aller à tout penser et à tout

« dire avec l'enfant que Dieu m'a donnée. Vous « m'excuserez. Mes longues années de vie religieuse, « le retour d'anniversaires chéris, me font mieux « apprécier le don de votre vocation et mieux sentir « tout le dévouement qu'elle m'inspire pour la vie. »

Le 12 novembre 1856, le P. de Ravignan parlait à la jeune carmélite du bonheur de mourir à soi-même pour vivre en de plus hautes régions :

« Mon enfant, vous entrez donc demain en re- « traite sous les auspices de saint Stanislas et de « celle qu'il appelait toujours *sa mère*. Vous vous « donneriez toute entière à votre Dieu par le mar- « tyre, s'il le fallait ; livrez-vous doucement au re- « cueillement de ces saints jours. Cherchez dans la « paix et l'abandon de vous-même le règne intérieur « de Notre-Seigneur. Aspirez, vous le pouvez et le « devez, aspirez à cette vie d'oraison que votre bien- « heureuse mère sainte Thérèse a léguée à ses filles « comme leur héritage propre. Que les distractions, « les amertumes, les obscurités ou les tentations quel- « conques ne vous retardent jamais. Dieu vous a « placée dans la voie qui conduit au jardin de dé- « lices où l'on rencontre bien le calice à boire et la « croix à porter, mais avec un indicible bonheur. « Sans doute la condition est de mourir et de s'im- « moler : mourir à soi et à tout ce qui tient à soi et « à la terre, pour vivre dans une région supérieure. « Mourez donc chaque jour, ô mon enfant ; et gra- « vissez généreusement pour vous y ensevelir et vous « perdre en Dieu cette montagne du Carmel.

« Mais voyez, je déraisonne et vous exhorte « comme si vous en aviez besoin : mais c'est pour « me venger de tout ce que je n'ai pas su faire moi-« même. Si nous étions fidèles à l'esprit intérieur !...

« Le matin à ma messe à six heures, chaque « jour, je prierai avec vous et pour vous d'une ma-« nière toute spéciale pendant votre retraite; et « même auparavant dès le commencement de notre « oraison, à quatre heures et demie.

« Si vous désirez le moins du monde me voir et « causer un peu de votre âme avec moi durant les « saints exercices, écrivez-le-moi, sous le bon plaisir « de la mère prieure. Marquez-moi dans ce cas les « intervalles libres que vous laisseraient, avant ou « après midi, le chœur et les méditations. Ce sera, « vous le savez bien, pour mon cœur de père une « véritable et douce consolation de vous entendre « et de parler de Dieu Notre-Seigneur avec vous.

« Adieu, mon enfant, à bientôt. Notre alliance « est éternelle en Notre-Seigneur pour l'adorer et « l'aimer uniquement. Je vous bénis. »

Le 24 novembre 1856, *jour de la fête de Saint-Jean de la Croix*, le P. de Ravignan écrivait à la nouvelle fille de sainte Thérèse :

« C'est bien le jour, mon enfant, pour me féli-« citer avec vous des fruits de votre retraite et des « saintes résolutions que Notre-Seigneur vous a ins-« pirées. Bénissez-le du fond de l'âme de l'attrait « qu'il vous a donné pour la divine enfance : rien « de mieux. Vous avez compris dans ces mystères

« quelle était la simplicité de son immolation en « même temps que son entière générosité. L'aban- « don de toute la vie naturelle et surnaturelle avec « une fidèle mortification est votre voie; elle est « sûre et vraie. Du reste, je n'ai pas besoin de vous « rappeler, mon enfant, que les *formes* de votre « attrait, que votre voie de perfection, pourront « changer, tout en laissant au but son immuable « identité. *Spiritus ubi vult spirat*; *nescis unde ve-* « *niat... omnium mobilior est sapientia.* Soyez donc « fidèle, mais libre et abandonnée : laissez-vous faire. « L'examen particulier retranchera de plus en plus « les obstacles; la sainte oraison vous fera passer au « creuset sacré de l'amour divin. Tout est bien « quand on veut mourir pour ne vivre que de la « grâce, en vue de la gloire de Dieu et du salut des « âmes.

« Saint Jean de la Croix, l'admirable disciple de « votre admirable mère, a tracé la route : elle est « parsemée d'obstacles; la lutte doit durer long- « temps, mais que de joies dans les peines quand « Dieu a saisi le cœur pour se l'attacher inviolable- « ment! Le vôtre, mon enfant, est bien à votre maî- « tre : qu'il en soit à jamais béni!

« Je n'ai rien à changer, rien à ajouter à votre « élection : *hoc fac et vives.* Votre vocation, vos « progrès dans la vie intérieure seront ma plus « douce consolation. Adieu, mon enfant, je vous « bénis du fond du cœur... »

Cette langue spirituelle nous sépare du monde

où nous sommes et nous fait entrevoir des sommets où rayonne la perfection. Nous ne sommes pas tous appelés à ces hauteurs, mais il est profitable à tous de regarder les saints marcher dans leur voie. Voici quelques fragments de lettres écrites en 1857 : le P. de Ravignan parle de la prière en s'adressant à la jeune carmélite.

« L'oraison, ô mon enfant, est la vie du Carmel; « c'est la destination la plus digne de l'âme, c'est un « monde sans horizon, c'est le ciel sur la terre. « Malgré les dégoûts, les sécheresses, les distractions « perpétuelles, le cœur voué avec constance au saint « exercice de l'oraison y trouve une paix, un bien-« être, qui surpassent tout sentiment. C'est le com-« merce intime de l'amitié d'un Dieu, d'un père, « toujours tendre malgré des rigueurs apparentes et « de rudes épreuves. Vous embrasserez donc l'orai-« son, vous persévérerez avec courage, et votre âme « sera fortifiée, élevée, bénie. Qu'est-ce à dire? Y « a-t-il donc rien de meilleur que de penser, de « vivre pour Dieu seul et de s'appliquer constam-« ment à l'aimer? Oui, j'en suis sûr, telle est votre « voie; tel est le dessein du divin maître sur votre « chère âme. Ah! oui, cette route est pénible, hé-« rissée d'épines et de ronces; on y est déchiré par-« fois, renversé parfois : le courage relève et pour-« suit.

« Ainsi faisait votre illustre mère sainte Thérèse. « Et que de regrets en rappelant les jours où elle « avait, disait-elle, négligé l'oraison à cause des

« difficultés, des distractions et de la mobilité de « son esprit! Nous la prierons donc ensemble pour « obtenir ce don précieux : c'est aussi, vraiment, « vous le savez, l'immolation intérieure. Vous par- « donnerez, mon enfant, cette effusion de mon « cœur de père. Adieu dans le cœur de Jésus cruci- « fié. Je vous bénis. »

« .... Est-ce qu'une vaste région n'est pas ou- « verte devant vous? Est-ce que la vie du Carmel, vie « de victime immolée pour la gloire de Dieu et le « salut des âmes, n'est pas une carrière immense « au bout de laquelle sont proposées en prix les « belles couronnes? Il faut courir et combattre par « la patience, suivant le sens de saint Paul, votre « ami et le mien. Que Dieu vous conserve, ma très- « chère enfant, pour de longues années de perfec- « tion et de zèle! Vous savez quels sont mes vœux « pour votre âme; ils ne sauraient être plus ardents « et plus sincères. Je pense avec bonheur à notre « retraite commune en septembre. Je suis dans une « paix profonde. *O beata solitudo!*

« ..... Il faut combattre vaillamment pour vivre « de cette vie d'amour dévoué et toujours vigilant que « votre sainte mère reçut en don pour elle-même et « pour ses filles. L'heure de votre profession s'avan- « cera bien vite. Oh! je vous en prie, préparez la « victime par les désirs de votre cœur, toujours « uni à votre maître. »

Le P. de Ravignan ne vécut pas assez longtemps pour offrir lui-même à Dieu cette *victime* dont les

premiers ans sont restés dans notre cœur, et puisse-t-elle, du fond de ce désert du Carmel où elle est si heureuse, prêter à la faiblesse de nos pas l'appui de ses prières! Mais celle que l'homme de Dieu appelait son enfant avec une prédilection marquée voulut, en mémoire d'une paternité spirituelle, prendre en religion le nom de Xavier.

Le saint religieux, ainsi qu'il l'avait annoncé à la jeune carmélite, se proposait de donner une retraite au couvent de la rue de Messine en septembre 1857; mais il fut très-souffrant durant une partie de l'été qu'il passa à Saint-Acheul. « Le « bon Dieu a daigné encore me visiter, » écrivait-il à un ami le 12 septembre 1857; « j'ai été malade de ma vieille poitrine pendant près d'un mois. Me voici à peu près remis, mais dans les conditions cependant d'un cheval poussif : la respiration est embarrassée. Tout ministère, toute ombre de ministère m'est interdit, parce que ses moindres œuvres me seraient impossibles. » Le 12 octobre 1857, le P. de Ravignan, écrivant de Paris à son cher évêque d'Orléans et lui écrivant pour la dernière fois, lui disait : « Croyez que la pensée et le désir d'aller « vous voir et de retrouver quelques instants d'in-« timité précieuse, me sont souvent présents à l'es-« prit et au cœur. Mais je ne puis guère en ce mo-« ment me déplacer; et je dois faire ma retraite que « la maladie a retardée. Au revoir donc; et vous « m'accepterez toujours dans votre indulgente « bonté comme tendrement et respectueusement

« dévoué en Notre-Seigneur. » L'homme de Dieu avait espéré pouvoir prêcher dans le cours de l'automne deux petites retraites, l'une à Orléans, l'autre au noviciat de Conflans, si doux à son cœur; « Ce sont choses « que je puis faire, disait-il, parce que ces retraites « se passent en méditations dont on donne brièvement « le sujet; » son extrême faiblesse ne le lui permit pas; il ramassa le peu qui lui restait de forces pour la retraite au Carmel de la rue de Messine.

L'exercice préparatoire eut lieu le 12 novembre à quatre heures du soir; à partir du lendemain, l'homme de Dieu prit quatre fois par jour la parole, jusqu'au 20 novembre. Il arrivait le matin à pied, malgré la longueur du trajet depuis la rue de Sèvres, et se mettait lui-même en retraite au Carmel dans une petite chambre. Il y prenait son repas de midi et s'en retournait à pied à six heures et demie, malgré la froide humidité des heures du soir en novembre. Ses journées se passaient entre les exercices, les confessions et le recueillement silencieux dans une cellule. Les tourières et les concierges du couvent ne se lassaient pas de répéter combien ils étaient édifiés de la douceur du P. de Ravignan, de sa simplicité et de sa mortification en toute chose; le peu qu'ils faisaient pour lui, le moindre soin, la moindre attention de leur part, le remplissaient de reconnaissance; ils résumaient tout par ce mot : C'est un saint. — Ses instructions, sous forme de méditations, duraient une demi-heure. Le P. de Ravignan, assis sur une chaise de

paille dans le parloir, le visage tourné vers les grilles, s'adressait aux carmélites réunies et couvertes de leur long voile noir. Cette retraite est sa dernière œuvre apostolique ; ce sont les derniers entretiens échappés de son âme. Qui de nous n'eût été heureux d'entendre les suprêmes accents de cette voix? Mais pas une seule des paroles de ces méditations n'a été perdue ; tout a été recueilli avec un soin religieux, et, grâce à une communication dont nous avons bien senti le prix, nous pouvons reproduire ici la fleur de ces entretiens d'une élévation si soutenue et d'un charme si pur : nous allons en quelque sorte agrandir le parloir du Carmel et nos lecteurs y trouveront place. Nous suivrons jour par jour l'ordre des méditations.

Dans la méditation pour la veille de la retraite, on se demande ce que c'est que la retraite et dans quelle intention sont donnés ces saints et précieux jours ; la réponse est dans l'enseignement des exercices spirituels du soldat de Manrèze « tels qu'il les « reçut lui-même du Saint-Esprit, son premier et son « seul maître. » Dans ce *livre d'or* on trouve les conditions à remplir : deux mots les résument : la *retraite, c'est le repos de l'âme ; la retraite, c'est le travail de l'âme*, l'un avec l'autre et l'un par l'autre ; le travail par le repos et le repos par le travail. La première chose, c'est de se *remettre* entre les mains du Créateur « comme un bloc d'argile pour qu'il nous re- « fasse ; » il faut demander à Dieu une création nouvelle, un être nouveau, il faut faire la *remise* de

soi avec un grand cœur, sans faiblesse inquiète, « parce que Dieu peut demander beaucoup pendant « la retraite. » La solitude est nécessaire pour le repos; les filles du Carmel sont toujours dans la solitude, mais on leur demande une solitude plus parfaite, une solitude intérieure plus absolue; elles y arrivent par le silence religieusement, consciencieusement gardé. La retraite est un perpétuel silence; pas un mot, hors les choses de nécessité indispensable; pas une pensée volontaire qui détourne de Dieu. Il y a un immense profit dans cette solitude; derrière le cloître, derrière les grilles le monde peut encore pénétrer, mais la retraite est une séparation plus complète que jamais.

La retraite c'est le *travail de l'âme* : exercer son âme comme on exerce son corps. Ce travail consiste dans l'examen, la méditation, la contemplation. « Nous avons besoin, dans certains temps de la vie, « de compter avec nous-mêmes, de voir s'il n'y a « pas dans notre âme quelque inclination, quelque « penchant qui reste en dehors de la règle et des « saints vœux, en dehors de ce que Dieu attend de « nous. Alors en présence de moi-même, comptant « avec moi-même, en présence de mes inclinations, « je dirai : Ceci n'est pas dans l'ordre... Quand on a « reconnu ce qui manque, ce qui n'est pas conforme « à notre saint état, il faut aussitôt décomposer, re- « trancher les affections déréglées, faire la place « vide pour rendre la volonté libre, afin de cher- « cher, de trouver celle de Dieu, pour déterminer sa

« vie, et ce travail s'exprime encore par un mot, « vous le savez très-bien : se *vaincre*. Se vaincre « c'est le grand mot, se vaincre c'est toujours!... « Toujours il y aura des combats à soutenir, des « victoires à remporter; toujours il faudra recom- « mencer sa vie, et voilà pourquoi nous nous re- « mettons entre les mains de notre Créateur, pour « qu'il nous refasse. En lui, par lui et pour lui, nous « verrons ce qu'il faut rechercher, ce qu'il faut ac- « quérir; alors action libre et forte dans la lu- « mière... Le point important pour l'âme c'est d'*at-* « *teindre Dieu* : si elle s'occupe de beaucoup de « choses, ses préoccupations l'en détournent; elle « perd de son recueillement, de sa force, de sa vi- « gueur : impossible qu'elle puisse atteindre Dieu « seul. »

Le travail de la retraite est dans l'esprit de prière... La prière n'est-elle pas le repos de l'âme? ne doit-on pas chercher dans la prière la paix en même temps que la force?...

En deux mots, voilà donc la retraite : *repos* et *travail*. Le repos c'est la séparation, le recueillement, le silence. Le travail c'est un effort pour connaître la volonté de Dieu et s'y conformer, pour détruire en nous tout ce qui n'est pas Dieu.

La fin de l'homme fait le sujet de la méditation du premier jour. L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, et, par ce moyen, sauver son âme. Nous pouvons rattacher à deux fins, à deux pensées, cette vérité fondamentale. Si nous recevons

tout de Dieu, nous devons tout rapporter à Dieu, c'est-à-dire *tout* lui rendre, principalement ce qui est nous-même : l'esprit, le cœur, l'âme tout entière.

Tout rapporter à Dieu, c'est le devoir. On doit tout rapporter à Dieu parce qu'il a tout donné à cette fin... « Je dois tout donner à Dieu qui le pre-« mier m'a tout donné. »

...« Le louer! mais c'est un besoin pour chaque « créature ; et pour vous, mes sœurs, c'est plus que « cela... Notre mission est de glorifier Dieu. Oui, il « faut que ma vie soit l'honneur de Dieu, il faut « que ma vie fasse honneur à Dieu. Dans ma voca-« tion, dans ma consécration, dans ma perfection, « je dois être l'honneur de Dieu! »

Respect à Dieu! respect mêlé de crainte, mais d'une crainte pleine d'amour. « Hélas! dans mes « années écoulées, combien de choses ne respectaient « pas Dieu! »

Avec le respect, le dévouement du cœur ; une âme qui n'est pas dévouée ne peut honorer Dieu ; elle ne l'aime pas... « Mais vous, mes sœurs, vous êtes dé-« vouées à Dieu, vous l'aimez, vous voulez son « règne, sa gloire. Oh! dévouez-vous, donnez tout « à Dieu en oubliant tout pour lui : oubli du « monde, oubli de soi pour se donner tout à Dieu. « C'est ce dévouement sincère, constant, qui fait le « seul bonheur ; mais, vous le comprenez, ce dé-« vouement doit être accompagné d'un grand cou-« rage, car, pour rapporter ainsi tout à Dieu, il y « aura des sacrifices ; il y en a, il y en aura tou-

« jours. Mais enfin c'est là notre vie ; c'est le but de « notre Création, c'est notre destination : *Tout immoler à Dieu avec dévouement et courage pour* « *retrouver tout en Dieu dans l'éternité.* C'est ce « que comprenait un aimable saint, mort si jeune « et si parfait, saint Stanislas ; il disait : Je ne suis « pas né pour les choses qui passent, je suis né pour « ce qui est éternel, je ne suis né que pour Dieu. « Avons-nous ainsi tout rapporté à Dieu, avec « amour, avec respect ? »

La deuxième méditation du premier jour a pour sujet la fin des créatures. « Tout ce qui n'est pas Dieu et qui n'est pas moi, santé, maladies, afflictions, impressions, affections, pensées de ceux qui me sont chers, vivants ou morts, souvenirs du monde, tout doit être arraché de mon cœur. »

Depuis que le péché est entré dans le monde, il a détruit le bel ordre établi dans les œuvres du Créateur ; les créatures nous font obstacle dans notre marche vers Dieu ; il faut que notre cœur s'en détache complétement pour qu'il retrouve la liberté d'aimer son Créateur. Dans les choses créées, on peut et on doit rencontrer la croix : je ne la repousserai point. La croix ! Mais c'est ce que Dieu a de plus précieux, c'est ce qu'il a présenté à son Fils unique parce qu'il n'avait rien de meilleur à lui donner. La croix ! Elle est gravée partout ; toutes les choses de ce monde en gardent l'empreinte et la figure ; Dieu l'a ainsi voulu pour nous avertir d'être toujours prêts à recevoir la souffrance. « Du reste,

« mes sœurs, plus que personne vous l'avez voulue, « cette croix ; vous avez bien fait ; vous l'avez voulue « plus poignante, vous l'avez voulue plus pesante ; « encore une fois, vous avez bien choisi. Courage, « et si elle est amère, si elle vous accable, il ne faut « pas la repousser, il ne faut pas la maudire. »

Dieu veut encore que nous trouvions la croix dans toutes les choses créées, afin de nous en détacher et de nous forcer de nous jeter en lui seul. « Ainsi dans toutes les tristesses de l'âme, dans « toutes les douleurs, dans tous les orages exté- « rieurs, intérieurs, quoi qu'il arrive, qu'on se jette « à la nage comme le chef des apôtres, qu'on prenne « sa croix avec courage et qu'on aille toujours avec « confiance au Seigneur coûte que coûte, envers et « contre tous. Mais ne repoussons jamais la croix « quand elle se montre, et elle se montrera toujours. « La souffrance, vous le savez, c'est le bien sou- « verain, c'est le bonheur de la terre... Et d'ailleurs « notre propre expérience nous prouve le besoin « immense que nous avons de souffrir. Si par im- « possible une âme ne connaissait pas la souffrance, « je vous le demande, quelle serait sa vertu ? Cepen- « dant souffrir ne suffit pas ; il faut encore bien « souffrir ; nous souffrirons bien quand nous com- « prendrons que la souffrance est créée de Dieu, « choisie de Dieu dans son amour, pour nous aider « à aller à lui. »

Rejetez par un combat continuel tout ce qui éloigne de Dieu. « La nature a horreur de la perfec-

« tion ; ce qui lui convient c'est l'imperfection.
« Tout ce qui est relâchement, mollesse, voilà ce
« qu'elle aime ; mais le grand secret pour aller à
« Dieu c'est de faire de tout cela autant de moyens
« pour aller à lui. »

Il faut se vaincre. Chose admirable ! Dieu combat avec nous.

La troisième méditation du premier jour nous amène à cette conclusion : *une entière indifférence.*
« Oui, mes chères sœurs, nous devons être sans
« choix, sans volonté, ne préférer pas plus la
« santé que la maladie, l'honneur que l'ignominie,
« la richesse que la pauvreté, la vie que la mort :
« non, pas plus...

« L'âme doit, pendant ces saints exercices, se met-
« tre, pour aller à Dieu, dans une entière indiffé-
« rence, comme une balance qui n'a encore reçu
« aucun poids : elle est égale, ne penche ni d'un
« côté ni de l'autre, et cela se conçoit ; si l'âme
« penche d'un côté avant que Dieu ait parlé, ce
« n'est pas le poids de Dieu. Ainsi donc, *indiffé-*
« *rence :* c'est la condition pour bien choisir, et
« c'est aussi nécessité pour bien conduire, néces-
« sité pour bien obéir, nécessité pour bien souf-
« frir. »

En effet, sans indifférence on ne pourra pas faire un bon choix : le fond de cette indifférence, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Cette indifférence ne s'obtient pas tout de suite, il faut s'y appliquer. Cherchons dans les replis du cœur quels

sont les vrais obstacles à cette indifférence, puis combattons pour les faire disparaître. « Ce combat « doit durer jusqu'à la mort, parce que nous ne « pouvons pas tellement mourir qu'il n'y ait en « nous quelques racines qui repoussent, qui enla- « cent, qui inclinent notre volonté au mal : pa- « tience, patience aux âmes religieuses, patience. »

Il ne faut pas vouloir tout embrasser, tout faire à la fois, c'est impossible. On commence par une chose, une seule chose, afin que l'âme ne divise pas ses forces. Les saints n'ont jamais pris une autre marche dans leur lutte contre eux-mêmes.

« En effet, mes sœurs, qu'est-ce qu'un saint? « C'est un homme qui a une idée fixe. Voyez votre « sainte mère; la gloire de Dieu, le salut des âmes, « voilà son unique pensée et, avec elle, elle a tout « vaincu. » Au combat doit se joindre une prière persévérante : « La prière pose la balance devant « Dieu et attend... Prier c'est désirer ardemment, « et le désir, vous le savez, c'est en nous quelque « chose qui attend, qui demande, qui appelle, qui « presse. Mais désirer mollement, lâchement, non, « ce n'est pas prier; se laisser aller à sa nature, non, « ce n'est pas prier; il faut donc persévérer. Si, au « bout d'un quart d'heure, vous obteniez la perfec- « tion, après que feriez-vous?... »

Dans la quatrième méditation du premier jour, il s'agit *du but, du désir du but, du choix des moyens*. « Le but de ma vie, de ma vocation, de la « volonté de Dieu sur moi, quel est-il? M'unir à

« Dieu. Mais ici-bas, hélas! l'union parfaite ne peut « jamais exister; elle est réservée pour la vision du « ciel. Cependant nous pouvons aimer, nous pou- « vons prier. Oh! aimer et prier, c'est, dès cette « vie, commencer l'union éternelle. Dieu est donc « mon but, je suis créé pour parvenir à lui, l'at- « teindre, le toucher, l'étreindre, ne faire qu'un « avec lui. »

Où en sont la plupart des hommes?... « Mais « nous, mes sœurs, retirés du monde, séparés des « crimes de la terre, avons-nous bien établi en nous « le règne de Dieu, notre but unique? Dans tous les « instants qui composent ma vie, puis-je dire que je « vais à Dieu? Mon âme s'élève-t-elle directement à « lui par toutes ces puissances? »

Ce but doit être désiré. « Oui, mes sœurs, notre « vie tout entière doit être le désir de Dieu. Com- « prenons-le bien. Prier c'est vouloir; désirer, vou- « loir prier c'est donc une même chose : le tout en « vue du but à atteindre par amour. La prière doit « être l'âme de notre vie, et cela est surtout vrai « pour la carmélite. La prière doit devenir notre « substance. On peut se priver de bien des choses; « on peut même à la rigueur se passer de pain « pour l'entretien de la vie du corps; nous avons « l'expérience de quelques saints qui l'ont fait « par une grâce particulière; mais de prière, non, « l'âme ne peut s'en passer. »

Le désir de Dieu comprend le dévouement, ce besoin d'un cœur qui aspire à Dieu. Se dévouer, c'est

aimer, c'est se donner, c'est s'immoler. Oui, il faut se donner à Dieu, se dévouer à lui, mais surtout l'aimer pour l'atteindre. « L'amour, c'est la voie la « plus courte; c'est celle qui ne fait pas seulement « marcher, mais courir, voler vers le but. » Nous ne sommes pas grand'chose, nous avons bien peu à donner à Dieu; mais ce peu, Dieu le veut; il y attache du prix.... Le cœur d'une carmélite doit particulièrement s'ouvrir à la vie de dévouement: cette vie c'est la sienne, il faut qu'elle prie et s'immole pour ceux qui ne le font pas. « Courage, filles de sainte « Thérèse, votre carrière est belle, car c'est là votre « vocation. »

Quant aux moyens pour aller à Dieu, la carmélite doit choisir les plus sûrs, les plus forts, quoi qu'il en doive coûter.

Dans la première méditation du deuxième jour, on considère le péché des anges, le péché de nos premiers parents, le péché personnel de l'homme. Les anges, dans leur péché, n'ont pas voulu s'aider de leur liberté pour rendre hommage à leur Créateur. Ils ne manquèrent d'aucun secours, ils se manquèrent à eux-mêmes. Lorsqu'on périt c'est par sa faute... Nous ne pensons pas à la peine terrible infligée aux anges rebelles; l'abîme a été creusé pour eux. « Avons-nous médité quelquefois sur la profon- « deur des abîmes? Ah! demandons-nous si nous « sommes beaucoup moins coupables que les anges « rebelles. »

Nos premiers parents, créés pour contempler Dieu

sans ombre, destinés à une béatitude éternelle, entraînent dans leur chute le genre humain tout entier. Quelle effroyable suite de douleurs produites par un seul péché! « Depuis six mille ans le « monde n'est qu'un grand calvaire, et nous y ajou- « tons gaiement de nouvelles horreurs, au lieu d'y « verser des larmes avec Jésus-Christ; mais la suite « la plus terrible de la grâce perdue n'est-ce pas « l'enfer mérité?..... »

Voyons dans le péché personnel de l'homme, quelle est la gravité du péché. Le péché s'adresse directement à l'auteur de la vie : « Il attaque le « Créateur lui-même, et, si le péché est mortel, il « devient la mort de Dieu dans l'âme. Oui, par un « seul péché mortel, le pécheur tue Dieu autant « qu'il peut tuer la vie, car si Dieu était susceptible « de mort, le pécheur le tuerait par son péché. Le « péché est aussi une attaque au souverain Seigneur. « Le pécheur voudrait anéantir le domaine ab- « solu de Dieu. Le péché est encore un outrage « à la bonté infinie de Dieu........ Mes sœurs, « qu'avons-nous fait pour la croix qui nous a sau- « vés?... »

Dans le deuxième exercice du deuxième jour, on médite sur ses propres péchés. Revue générale devant Dieu de l'ensemble de notre vie pour en tirer deux fruits essentiels : la connaissance de nos fautes et la componction... « Ah! il connaît, notre « Dieu, le limon dont il nous a formés, et alors il « pardonne : il a compassion de la misère de sa

« créature; il vient à elle, il lui présente sa grâce « toute-puissante. »

En contemplant les perfections de Dieu, nous nous écrirons : Quoi! je m'estime quelque chose! j'ai de l'orgueil! Où étais-je quand j'ai offensé Dieu? Qu'est-ce que ces choses qui ont pu ravir mon cœur, mon esprit? Vanités, folies!«Oui, c'est ici qu'il faut « entrer dans la vérité de la connaissance de nous-« mêmes, qu'il faut s'enfoncer, se plonger tout en-« tier dans la plus profonde humilité. Oh! comme « cette vertu est bien comprise par l'âme qui se « connaît! »

Dans le troisième exercice du deuxième jour, nous trouvons en quelque sorte, dans la bouche même du P. de Ravignan, l'explication de cette extrême sévérité de langage dont il s'armait contre lui-même et contre sa vie. « Les saints, disait-il, étaient cou-« verts de confusion au souvenir de leurs péchés; « ils se regardaient comme les plus grands crimi-« nels, et cependant quelles fautes, grand Dieu! et « ils ne se trompaient pas, ils étaient dans le vrai. « Quand nous serons saints comme eux, nous pen-« serons comme ils pensaient. Voyez votre mère, « votre séraphique mère Thérèse : combien de fois « n'a-t-elle pas écrit qu'elle avait commis de grandes « fautes, des fautes mortelles, et cependant elle « n'en a pas commis une seule : c'étaient sa contri-« tion, sa confusion et surtout son amour pour « Dieu qui le lui faisaient écrire. Et nous, mes « sœurs, nous pensons peut-être n'avoir pas grand'-

« chose à nous reprocher. Ah! les saints pleuraient « des années entières un seul péché, ils avaient la « lumière de Dieu! Et nous, notre amour-propre « nous aveugle! »

Dans le quatrième exercice du deuxième jour, méditation sur l'enfer. Dieu n'a rien changé à l'âme du réprouvé pour le faire souffrir; il n'y a laissé que son péché; c'est là son mal, son horreur; son péché c'est son enfer. « O mon Dieu! donnez-« moi cette grâce que le mal soit mal pour moi et à « jamais l'objet de mon horreur!... Le désespoir des « réprouvés, c'est Dieu perdu. Ames malheureuses, « vous cherchiez; qu'avez-vous trouvé? qu'est-ce « qu'on trouve hors de Dieu, hors de la sainteté? « qu'est-ce qui reste? Une éternité sans Dieu, une « éternité sans lumière, une éternité sans la paix du « Seigneur, une éternité sans bien, sans amour! » L'enfer doit être pour les âmes religieuses une école d'amour et de zèle; l'enfer n'existe que dans ce but pour les âmes que Dieu s'est choisies.

Dans la première et la seconde méditation du quatrième jour, on contemple Jésus-Christ, on le suit, on l'écoute. Jésus appelle tous les hommes. Mais il y a certaines âmes choisies qu'il appelle à vivre dans sa familiarité. Ah! quel honneur et quelle gloire! « Vous êtes de ces âmes, mes sœurs, « et vous pourriez hésiter, reculer?... Non, non... « Il vous appelle chacune en particulier, il vous « appelle par votre nom, comme dit saint Jean : « vous êtes ses brebis, et il connaît toutes ses brebis

« par leur nom, imitez-le : *Mon enfant, voulez-vous* « *venir avec moi? voulez-vous conquérir des âmes* « *à mon Père? voulez-vous partager mes travaux?* « *et selon que vous aurez travaillé, combattu avec* « *moi, vous partagerez aussi mon bonheur et ma* « *gloire*. Il vous demande encore : *Voulez-vous* « *suivre mes conseils? voulez-vous être pauvres?*— « *Oui, Seigneur.*— *Voulez-vous être obéissantes?*— « Oui, Seigneur, et que faut-il faire?... Ce qu'il faut « faire? Ah! c'est de nous rendre semblables à lui. »

La troisième méditation du quatrième jour, sur le vrai dévouement à Jésus-Christ, combat ce mauvais milieu de l'âme qui se nomme l'*hésitation*. Cette situation est si mauvaise que l'admirable auteur des *Exercices spirituels* n'en parle même pas; il ne reconnaît que deux choses : vouloir et ne vouloir pas. L'esprit de décision, si nécessaire à tous, est surtout nécessaire à une carmélite. « Hésiter, balancer, flotter, « cela n'est pas d'une fille de sainte Thérèse; cela n'est « pas possible à une fille du Carmel. » Voilà le premier fondement du dévouement à Jésus-Christ; le second, c'est la connaissance intime du Sauveur dans les états de sa vie mortelle, la connaissance profonde de son humanité. Le P. de Ravignan disait aux filles du Carmel : « Sans doute on peut entreprendre un « voyage ou ne pas l'entreprendre, suivre une route « ou ne pas la suivre; mais quand on fait ce voyage, « il le faut bien faire; quand on suit cette route, il « faut la bien suivre. Allons, mes sœurs, faites-le ce « voyage de la vie religieuse, suivez la route du Car-

« mel, mais dans la compagnie de Notre-Seigneur. « Demeurez à ses côtés par votre fidélité à votre « règle, par votre obéissance. Allez, faites-lui une « offrande universelle. »

Qu'est-ce que le Sauveur a aimé d'un amour de prédilection? La pauvreté... Oui, il l'a aimée d'une manière tout à fait spéciale; « après Marie c'est la « pauvreté qui a été sa mère; » et c'est à son exemple que tous les fondateurs d'ordres nous répètent dans leurs écrits : *Vous aimerez la pauvreté comme votre mère.*

La quatrième méditation du quatrième jour s'attache au sens mystérieux de la Visitation qui nous donne des leçons et des exemples de charité, de dévouement. Les entretiens de Marie, d'Élisabeth et de Zacharie sont les modèles des entretiens dans une communauté. La vie religieuse est la visite perpétuelle de Notre-Seigneur dans une famille bénie.

Jésus-Christ au désert, tel est le sujet de la première méditation du cinquième jour. Trois choses dans ce mystère de la tentation au désert : la prépation, c'est-à-dire la solitude et le jeûne au désert, puis la tentation et ensuite la consolation.

« La solitude, le jeûne, la prière, c'est bien la vie « du Carmel. Ah! soyez-y fidèles, mes sœurs! « L'oraison surtout, l'oraison continuelle, voilà la « préparation que Notre-Seigneur attend de vous « pour tout ce qu'il veut faire en vous et par vous. « C'est l'action de l'Esprit-Saint sur l'âme; mais

« ne l'oubliez pas, il faut que l'âme solitaire soit « tentée. Ainsi en sera-t-il pour vous dans le « silence de votre solitude, de votre désert. Mais, « courage! ne craignez pas; vous êtes préparées « au combat, vous aurez la victoire. »

A l'heure de la tentation, Dieu n'abandonne jamais l'âme, et dans la solitude surtout, il est avec elle, il combat avec elle et pour elle; je ne raisonne pas avec l'esprit de mensonge, je *crois*.

Puis il y a *consolation*. Les anges, comme autrefois au désert auprès de Jésus vainqueur, seront mis au service de l'âme éprouvée mais restée fidèle.

Parmi les huit béatitudes, sept appartiennent à la douceur, une seule à la force : douceur et force réunies sont le cachet de l'esprit de Dieu. Il cherche les âmes qui tendent vers la perfection; il les cherche, il les demande; Dieu les aime, toutes ces âmes! « Vous le savez, pour une âme « qui se dévoue dans la solitude du cloître, « loin du monde, dérobée à tous les regards, « afin de chercher uniquement la perfection du « dévouement; pour cette âme, dis-je, Dieu « bouleverserait les empires; il remue le ciel et la « terre (1)! Et que n'a-t-il pas fait pour une sainte

(1) Ces paroles du P. de Ravignan sont un souvenir de ces paroles de Bossuet dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre : « Mais « si les lois de l'État s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera « tout l'État pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix; il « remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et comme rien ne « lui est plus cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces

« Thérèse?... Dans l'église de Dieu, il faut de ces « âmes parfaites : que pourrions-nous faire, dans « le saint ministère, sans elles! Ah! mes sœurs, « qu'elle est grande votre mission! Mais, si vous « restez en arrière, vous retranchez du trésor com- « mun au lieu d'y ajouter. »

La paix, est la condition pour choisir, la préparation pour obtenir. Le démon s'efforce de troubler une âme et veut lui ôter la paix. Mais il y a dans le fond de l'âme un fond encore plus intime où le démon ne peut pas pénétrer; Dieu se l'est réservé, c'est son sanctuaire. Le démon peut s'agiter; il fait du bruit; il impressionne l'imagination; il fatigue par la tentation; mais la paix demeure dans la partie supérieure de l'âme, parce que cette profondeur-là appartient à Dieu seul. Il y a une fausse paix qui vient du démon; il persuadera à une âme qu'elle a acquis sa mesure de perfection. « On doit toujours être content de Dieu; de soi... « jamais! La paix doit avoir le cachet du mépris « de soi, de l'humilité vraie. Cette paix-là n'aura « jamais le démon pour auteur. » La condition nécessaire pour obtenir la paix, c'est l'accord de notre volonté avec celle de Dieu. Le P. de Ravignan terminait par ces mots: « Allez, mes sœurs, allez « aux pieds de ce bon maître; vous l'entendrez vous « dire : Mon enfant, je vous laisse ma paix, je vous

« membres inséparables de son fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu « qu'il les sauve. »

« donne ma paix, la paix de mon cœur. Et vous « prierez, vous vous dévouerez, vous demanderez « la paix dans le sacrifice, parce que c'est la plus « vraie et la meilleure. »

«...... Les vertus douces, patientes, pacifiques, « miséricordieuses, sont difficiles à pratiquer; il en « coûte, oui, mais elles sont la force de l'âme. « Demandez-les, désirez-les. Désirer c'est déjà com- « mencer à pratiquer. Si l'on ne désire pas, si l'on « ne se soulève pas, si l'on ne se dit pas qu'il manque « beaucoup, mais que Dieu peut donner beaucoup, « alors de quoi est-on capable!... »

Deux méditations ont pour sujet les *deux étendards*. C'est le jour où il importe de connaître la volonté de Dieu et de prendre des résolutions pour l'accomplir. Les deux étendards marquent les deux camps : Babylone et Jérusalem dans le monde spirituel et moral. L'action du démon en nous est grande et puissante. Les maîtres de la vie spirituelle nous disent qu'il est donné au démon de se servir de notre imagination comme d'un clavier pour en presser toutes les touches et en tirer tous les sons. L'esprit du mal est établi dans son camp comme un roi; de là il envoie à travers les âmes les inspirations mauvaises; Jésus-Christ appelle au bien et à la gloire tous les hommes, du haut de son camp de Jérusalem : *pauvreté et mépris,* voilà sa doctrine; c'est celle qui sauve les âmes. Le P. de Ravignan recommande aux filles du Carmel l'amour de la pauvreté : « Et « si la nature demande, priez, priez, mais surtout

« ne raisonnez pas pour ne pas donner la victoire « à votre ennemi. Sur la prière le démon ne peut « rien, parce qu'il ne peut pas pénétrer dans la prière; « il ne peut pas en prendre sa part. Mais il n'en est « pas de même du raisonnement, car Satan est le plus « habile sophiste, le plus habile rhéteur; gardez- « vous-en, priez. » Et ensuite, amour du mépris. « Ne retranchez rien de la grandeur de votre vo- « cation. Rappelez-vous sans cesse le but de votre « sainte mère dans l'établissement de sa réforme. « Oui, vous êtes apôtres, vous êtes victimes, et No- « tre-Seigneur vous a choisies, voulues, pour être « des âmes dévouées, pour coopérer à son œuvre « de rédemption. »

Soyons attentifs à cette importante considération du saint auteur des *Exercices spirituels* : « On n'a- « vance qu'autant qu'on se renonce. »

Le P. de Ravignan disait avec un sentiment profond : « Lorsqu'on acquiert de l'expérience, on voit « plus que jamais combien il faut de commisération, « de charité pour les âmes ! Oh ! oui, de l'indulgence, « de la bonté, il en faut beaucoup, beaucoup; nous « sommes si faibles, si inconstants, si misérables! « Et nous aimons notre misère ! »

En suivant les divers progrès des âmes dans la vie religieuse, le pieux orateur laissait tomber ces mots comme le cri de son néant : « Mon Dieu, je suis « faible, je n'ai rien, je ne puis rien, je suis misérable; « mais je *veux*, c'est ma volonté que je vous offre, « rendez-la forte et généreuse. »

Les apôtres ne reconnurent pas le Seigneur marchant sur les eaux et le prirent pour un fantôme : ainsi parfois l'âme ne reconnaît pas son Dieu quand son Dieu vient à elle; l'âme se trouble au lieu de s'appuyer sur Dieu. « Marcher sur les eaux à tra-« vers la tempête, qu'est-ce que cela fait? c'est comme « la pluie tombant sur le toit quand on est à l'abri. « La tempête, sur une âme qui est à Jésus-Christ, ce « n'est rien, rien du tout. »

La Transfiguration nous représente l'union mystérieuse de la gloire et de l'ignominie; le même Dieu a sanctifié le Thabor et le Calvaire. Jésus montre sa gloire à ses disciples pour les mener ensuite à la croix. La joie de la Transfiguration est parfois donnée en cette vie, mais c'est court, très-court. Pierre trouvait qu'il faisait bon sur le Thabor et demandait qu'on y élevât trois tentes; mais il ne faut pas vouloir garder la joie quand Dieu nous la donne, il ne faut pas établir là sa demeure, mais aller ailleurs, plus loin. « Mes sœurs, n'êtes-vous pas toujours sur « le Thabor dans ce cher Carmel? ne dites-vous pas: « *Il fait bon ici?* Oui, et vous y avez établi votre « tente pour toujours. »

Dans la retraite, on cherche le faible de son âme. « Vois-je Dieu dans mes supérieurs? — Ah! l'obéis-« sance, que c'est une grande chose! c'est la vertu « qui constitue principalement la vie religieuse. » La vie du Carmel est la vie sainte de l'oraison. « Comme il y a toujours en nous quelque chose qui « veut ramper et s'établir sur la terre, il faut monter

« dans ces étages supérieurs et s'y maintenir par la « prière et par l'amour de Notre-Seigneur. »

« ... Allons, mes sœurs, avançons avec notre « Sauveur, débarrassons-nous du triste bagage de « nos misères, de nos imperfections, de nos infir- « mités, en jetant notre cœur bien haut et très-loin « (bien loin de soi), vers Notre-Seigneur. Oui, il « faut opérer le dépouillement de soi-même, se « quitter pièce à pièce, et toutes ces choses se ré- « duisent encore à une prière persévérante. »

La résurrection de Lazare fait éclater la toute-puissance de Jésus en même temps que sa bonté compatissante : le Christ est bon parce qu'il est puissant.

Des méditations sur la passion et la mort du Sauveur remplissent la septième journée de la retraite.

Les apôtres du Thabor se retrouvent au jardin de Gethsémani. Durant sa terrible agonie, Jésus *persévérait dans la prière*. Il était doux pour l'homme de Dieu de rappeler à des religieuses qu'aux heures de la passion le *sexe dévoué* était là près de Jésus, que plusieurs femmes le suivaient ; « mais des « hommes, pas un, pas un seul! » Et le Christ gravissait le Golgotha; il montait, il montait : « Met- « tons nos pas sur ses pas, nos traces sur ses traces ; « allons, marchons, avançons. » Jésus-Christ a souffert parce qu'il l'a voulu; il nous a enseigné la souffrance volontaire. Il avait à nous remettre dans l'ordre; le désordre, c'est l'empire des sens : nos âmes portent assez de traces de ce renversement.

L'esprit n'est plus le maître; il peut le redevenir encore par la prière et la mortification que saint Bernard appelle *nos ailes*.

« Le cachet de l'amour divin, le cachet de la per-
« fection, c'est l'amour des souffrances. Voyez Thé-
« rèse! certes elle aimait les souffrances! elle savait
« souffrir! et tous les saints!..... Ah! mes sœurs, je
« m'humilie en vous disant ces choses, car c'est
« facile à dire; mais il faut cependant en venir là,
« sachons-le bien : il n'y a pas d'amour véritable
« sans le sacrifice... »

« Nous sommes sur la terre pour glorifier Dieu
« par notre immolation. Ah! oui, mes sœurs, une
« âme humiliée, brisée, crucifiée, contente de souf-
« frir pour son Dieu en cherchant les abaissements,
« ah! cette âme, elle fait triompher Dieu par sa
« souffrance volontaire; elle le proclame préférable
« et supérieur à tout; en la voyant, je dis : Dieu est
« grand! il n'y a qu'un Dieu qui puisse aimer
« ainsi! »

La mort de Jésus-Christ a été un sacrifice réparateur, un sacrifice *consommateur*, une *mort d'amour*, un effort suprême d'amour.

Dans les exercices du huitième jour, on a les regards attachés sur les triomphants mystères de la Résurrection et de l'Ascension et sur l'amour divin. Le Sauveur ressuscita, au lever de l'aurore, dans la solitude et le silence, sans témoins, puisque les gardes qui veillaient et veillaient bien ne s'en aperçurent pas. Ainsi ressuscite une âme pour re-

commencer une vie véritable; ainsi toute grande chose s'opère dans le secret de Dieu, dans le calme et la paix. En présence de l'Ascension, on doit demander à Dieu les joies pures de l'esprit. Les apôtres, sur le mont des Olives, même en voyant Jésus-Christ remonter au Ciel, étaient encore la proie d'impressions grossières. « Il ne faut jamais s'étonner « de ce qui passe en nous malgré nous. Après avoir « été élevés, ravis, en un instant nous pouvons « descendre à l'enfance et à la vie la plus animale : « mais cela ne fait rien... A la vue de Jésus montant « au Ciel, il faut nous *soulever* en nous oubliant « nous-mêmes, en nous laissant là comme un vête- « ment sale, usé, et nous réjouir en Notre-Seigneur. »

L'amour vrai, l'amour divin est le résumé de toutes choses. Pour conclusion pratique des exercices, le P. de Ravignan rappelle quelques pensées que l'esprit divin dicta au soldat de Manrèse dans cette grotte mémorable où il lui découvrit de si grandes choses :

Dieu donne, il faut donner.

Dieu habite partout, il demeure en moi, je dois demeurer en lui.

Dieu opère et agit dans toute les créatures, je dois opérer et agir en lui.

Dieu est le trésor et le foyer de toutes perfections ; je dois placer en lui mon trésor et le centre de mon affection.

Voilà cette retraite au Carmel de la rue de Messine où le P. de Ravignan se tenait si haut, si haut

qu'on pouvait bien pressentir qu'il allait échapper à la terre. C'est évidemment la sainteté qu'on entend, mais une sainteté pour laquelle semblent déjà s'ouvrir les demeures éternelles. Tous les philosophes de la race de Platon ont voulu donner à l'homme des ailes pour qu'il se dérobât aux régions grossières et qu'il s'élançât vers le monde invisible; mais quel spiritualisme rêvé par le génie pourrait se comparer à cette perfection morale dont les leçons et les exemples sont là devant nous? Celui qui parlait devant ces grilles avait tout quitté; celles qui écoutaient avaient tout quitté aussi. Amis de Dieu et vainqueurs du monde, ils ont, d'un pied dédaigneux, rejeté les choses périssables et planté leur tente en des régions qui ne connaissent ni fragilité ni tempête. Mais ils ne se séparent que de nos misères et nous aiment toujours; leurs prières descendent sur nous comme des bénédictions et montent vers Dieu comme des Suppliantes à qui une puissance a été donnée. Gens du monde, où serait notre refuge, si l'oraison et les sacrifices des saints ne devaient pas entrer dans notre rançon?

CHAPITRE XXIX.

Maladie et mort du P. de Ravignan. — Ses funérailles. — Son oraison funèbre. — Conclusion.

La maladie et la mort du P. de Ravignan ont eu le narrateur le plus digne d'être écouté (1) ; il a vu souffrir et mourir l'homme de Dieu, il a recueilli ses paroles des derniers jours ; son récit a édifié et fait verser des larmes ; nous n'aurons qu'à le reproduire en l'abrégeant.

Dans les premiers jours de décembre 1857, l'homme de Dieu retomba malade ; il put dire encore la messe le 8 décembre, mais ce fut pour la dernière fois. A partir du lendemain, on lui porta chaque jour la sainte communion qu'il recevait dans son lit à cinq heures du matin. Et plus tard la messe fut célébrée dans sa chambre, avec la permission de l'archevêque de Paris. Les crises de suffocation étaient fréquentes ; la respiration ne s'opérait plus que par le poumon gauche, fort atteint du reste depuis 1852. L'oppression sembla céder à l'emploi des remèdes les plus énergiques. Le malade exprimait un ardent désir de mourir, mais parfois il songeait à sa convalescence qu'il irait passer au col-

(1) Le R. P. de Pontlevoy.

lége de Vaugirard ; parfois aussi, il pensait à la vie inutile qu'il avait en perspective comme à la plus grande peine que le Ciel pût lui infliger.

« Vers la fin du mois de janvier, dit le P. de Pont-« levoy, je lui parlai de faire ma retraite : *Ah! oui,* « *faites, faites,* me dit-il : *retirez-vous bien, c'est un* « *repos pour moi de savoir que vous vous reposez.* « Comme j'étais seul à le visiter, je lui proposai, par « une petite infraction à l'usage, de venir le voir « tous les jours pendant ma retraite. Assurément ce « n'était pas une distraction. *Oh! non, je ne veux* « *pas, je n'ai besoin de personne, je ne suis jamais* « *seul quand je suis avec Dieu, et je ne suis jamais* « *plus avec Dieu que quand je ne suis pas avec les* « *hommes.* Chose admirable! le P. de Ravignan « avait l'esprit si calme et le caractère si fort que « jamais la pensée ne le fatiguait; ainsi je lui de-« mandais souvent s'il s'ennuyait durant ces longues « nuits d'insomnie : *Jamais je ne m'ennuie,* me di-« sait-il, *le temps ne me paraît même pas long. Je* « *prie, je pense que Notre-Seigneur est bon, qu'il* « *est bien dans le Ciel, et cela me console d'être* « *mauvais et d'être mal sur la terre.* »

Les raretés de la saison, offertes de tous côtés, abondaient autour du malade; il y touchait peu, mais combien il était reconnaissant! « Quelle bonté, « disait-il, c'est admirable; ces âmes sont donc rem-« plies de la charité de Notre-Seigneur? »

Au commencement de février, la situation devint plus mauvaise. Le malade se prêta à une consulta-

tion par complaisance pour sa famille. Il recommanda qu'on lui en déclarât nettement le résultat. « Ne craignez pas de m'apprendre la vérité ; pour « moi, je n'ai peur de rien. Sans doute, à cause de « mes innombrables péchés, je devrais redouter la « justice de Dieu ; mais Notre-Seigneur est si bon ! « puis, finir, n'est-ce pas le mieux ? » Ce fut le 5 février que le P. de Ravignan commença à parler clairement de sa fin prochaine. A partir de ce temps, le pieux témoin de ses derniers jours se mit à noter toutes ses paroles. Lorsqu'il lui eut rendu compte de la consultation, « C'est bien, répondit-il ; ainsi « la maladie est grave et sérieuse cette fois, j'en suis « bien aise. » Le même jour, l'excellent docteur Cruveilhier lui ayant dit : « Vous allez plus mal. » « — Tant mieux, tant mieux, » répondit-il aussitôt. « — J'avais pourtant espéré que vous m'auriez as- « sisté à la mort, » reprit le médecin. — « Ah ! cher « et bon docteur, ce sera l'inverse, » ajouta le malade en souriant.

Le frère du malade, celui que nos lecteurs connaissent depuis le commencement de ce livre, vint une troisième fois de Bordeaux à la nouvelle du danger. « Il faut, dit le P. de Ravignan, il faut que « je veille sur moi pour ne pas me laisser attendrir ; « je ne veux pas que la nature me touche dans cette « dernière maladie ; mais j'espère que mon frère, « qui est si bon et si religieux, saura s'élever lui-même, « par la foi, au-dessus de la nature. Enfin, Dieu l'a « ainsi voulu. Tout est bien. »

Le malade demanda et obtint la permission de léguer au P. de Pontlevoy, le doux ami de ses saintes années, tous ses papiers. « Vous en ferez ce « que vous voudrez; à mon avis tout est bon à « brûler. » Il lui avait déjà légué sa relique de saint François Xavier. Quand le malade eut annoncé à son ami qu'il avait obtenu la permission de lui laisser tous ses papiers : « Après cela, grâce à Dieu, « dit-il, je n'ai plus rien en ce monde; je demande « seulement qu'on me pardonne et qu'on prie pour « moi. »

Le P. de Ravignan, accablé par la maladie, disait: « En vérité, je souffre trop peu; Dieu épargne « ma faiblesse. Puis, cette paix profonde dont je « jouis est une faveur bien gratuite. Ah! je la dois « sans doute aux prières que l'on veut bien faire « pour moi; Dieu les exauce à sa manière, en me « donnant quelque chose de meilleur que la santé.» Depuis deux mois, en effet, la maladie du P. de Ravignan excitait d'universelles alarmes, et, de toutes parts, des prières s'élevaient vers le Ciel; l'homme de Dieu, par bonté, consentait à porter les saintes reliques qu'on lui envoyait de tous les points, même d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne; il s'unissait de loin aux neuvaines sans fin qu'on faisait pour sa convalescence. « Certes, dit le P. de « Pontlevoy, il avait une foi immense dans la « prière; mais quant à sa guérison, objet de tant de « vœux, il opposait une incrédulité complète. *J'ai « la conviction,* disait-il, que Dieu ne fera pas un

« miracle pour me guérir; je ne le mérite point, et « après tout je ne le désire point. »

« Le 10 février (nous laissons parler le pieux narrateur), comme j'allai le visiter de grand matin à l'ordinaire, il me dit : « Ah! j'ai reçu une grande « grâce cette nuit. J'ai demandé définitivement à « notre bienheureux Père (1) si cette maladie serait « ma fin. Il m'a répondu au fond du cœur, avec « une clarté et une précision qui me donnent désor- « mais une certitude inébranlable dans la paix et « dans une joie immense. Je n'ai pas demandé da- « vantage, ce serait de la curiosité. Tout le reste, « d'ailleurs, m'inquiète fort peu, et c'est à Dieu seul « de régler ces détails. Ainsi, je n'ai aucun pressen- « timent, quant à l'heure ni quant au jour. J'aurais « bien le désir que ce fût le 19 mars, fête de saint « Joseph, ou le 25 mars, fête de l'Annonciation, je « l'ai même demandé; mais, au fond, peu m'im- « porte, à la grâce de Dieu! Tout ce que je sais, « c'est que je vais mourir; après cela, le plus tôt « sera toujours le mieux. — Dans cette communi- « cation, lui dis-je, je vois tous les signes du bon « Esprit. — Oui, c'est vrai. Allons, ajouta-t-il, il « faut mener cette dernière affaire comme toutes les « autres, et bien plus encore, avec décision et avec « vigueur. Quant aux derniers sacrements, mon im- « pression est qu'on peut encore attendre. Je sais « fort bien qu'entre nous surtout on n'attend pas que

(1) Saint Ignace.

« la chose presse. Mais j'ai toutes mes facultés entières « et aussi libres que jamais. S'il y avait la moindre « fatigue, je serais probablement le premier à m'en « apercevoir; mais si vous remarquiez vous-même « de l'affaiblissement, il faudrait vous hâter; au « surplus, ce sera quand vous voudrez. »

« Le P. de Ravignan venait d'écrire à une très-pieuse personne, très-connue de lui, et, en finissant, il lui recommandait de demander pour lui la grâce de mourir le 19 ou le 25 mars. Elle me répondit : « Je ne cesse pas de demander à Dieu que le sacrifice « soit retardé jusqu'à l'un des jours demandés par « mon Père, mais c'est plus pour satisfaire à son « dernier vœu que dans la conviction d'être exau- « cée. Chaque fois que je prie pour cela, une voix « intérieure me répond qu'il célébrera ce jour de « fête au Ciel. » Je connaissais assez la trempe d'âme du P. de Ravignan, son humilité et sa force pour lui donner communication de cette réponse. A cette nouvelle, le malade parut se troubler d'étonnement et de joie : toute sa figure se contracta, il se mit presque à pleurer, en s'écriant : « Ah ! mon Dieu, « mon Dieu ! quelle indignité! Quoi? un pécheur « comme moi! mais je ne mérite que des châtiments « et je ne dois que souffrir. Mais je n'ai rien fait; « et mes vices, et mes péchés, et mon orgueil! Ah ! « pauvre enfant! elle a été ma victime. C'est elle « qui a souffert, qui a expié et mérité pour moi. »

« Dès que la nouvelle du danger imminent se fut répandue dans Paris, on ne cessa plus d'envoyer de

tous les côtés, pour ce vénéré malade, les commissions les plus touchantes : on voulait avoir un dernier conseil, une dernière bénédiction de son cœur, un seul mot de sa bouche qui servît de testament spirituel; on lui recommandait les intentions les plus chères, des réconciliations, des conversions; on lui présentait de pieux objets à bénir, des croix, des chapelets, des images, pour les conserver comme des reliques. Je me suis acquitté de ces pieuses commissions d'une reconnaissance filiale, et le bon Père écoutait tout, répondait à tout, bénissait tout avec une simplicité pleine de dignité et de charme. Au commencement de son agonie, il bénissait encore et baisait un crucifix que je lui présentais, et me demandait : « Pourquoi donc ? »

« Jusqu'au 10 février, il avait encore l'habitude de se lever tous les jours et de rester cinq heures dans un fauteuil auprès du feu. Mais à dater de ce jour, il se sentit trop faible; d'être assis ne le délassait plus d'avoir été couché, c'était pour lui une plus grande fatigue. « Ah! voici la dernière atti-« tude qui me convient, dit-il ; je ne bougerai plus « de mon lit. » Le samedi 13 février, il fit un dernier effort pour écrire sur son lit une petite lettre à la supérieure du noviciat du Sacré-Cœur de Conflans. L'excellent Père aimait cette famille en Notre-Seigneur. Dans ces dernières années, c'était pour lui sa plus douce récréation, au milieu des embarras incessants de Paris, d'aller quelquefois à Conflans ; là il respirait auprès du Sacré-Cœur ; là son travail même

était un repos; il exhortait, il confessait, il dirigeait; le reste du temps il priait. J'ai conservé une copie de cette petite lettre, écrite encore d'une main ferme au commencement, tremblante à la fin :

« Ma bien digne mère,

« P. C. (1).

« Je profite du moment où je puis encore re-« cueillir assez de force pour écrire quelques mots : « bientôt je ne le pourrai plus.

« J'emporte un heureux souvenir de votre chère « famille de Conflans et de sa mère.

« Vivez, mes sœurs, de l'esprit de foi.

« Faites la guerre aux impressions de la nature. « Ayez toujours un grand courage pour compter « sur la miséricorde infinie, oui, infinie de Notre-« Seigneur.

« Je suis calme et joyeux depuis que j'ai des es-« pérances certaines de ma fin : pourvu qu'elle ne « tarde pas à venir !

« Au Ciel, si Dieu daigne m'y appeler, je ne vous « oublierai pas. La fièvre me consume.

« Adieu, adieu, je vous bénis dans l'éternité. »

Cette lettre est la dernière que le P. de Ravignan ait écrite; on a vu la première dans notre récit de ses jeunes années.

Un de ses neveux l'engageait tendrement à aller chercher des forces sous le ciel du Midi : « Excellent cœur ! dit le P. de Ravignan; mais aller dans le

(1) Pax Christi (paix du Christ).

Midi, ah! j'ai bien un autre voyage à faire, un meilleur voyage. » On lui rendait compte d'un scandale dans l'Église; et le malade, avec une expression de douleur profonde, les yeux levés, s'écriait : « Mon « Dieu! mon Dieu! ah! sainte Église, sainte Église, « vraie épouse de Jésus-Christ crucifié! » Le P. de Ravignan parlait avec mépris de ce corps qu'il voyait peu à peu dépérir : « C'est un sac de fu- « mier. — En vérité, disait-il encore, je vou- « drais mourir sur un fumier. Cette fin serait noble « et bien digne de moi. » Lorsqu'on lui parlait de sa toux continuelle et qui rendait ses longues nuits si pénibles, « Bah! disait-il, qu'est-ce que « cela? mais cela passe comme tout le reste : le « temps va toujours son train, et c'est autant de « gagné. »

Le 14 février, après une nuit plus laborieuse que de coutume, le P. de Ravignan fit appeler de grand matin le P. de Pontlevoy, et lui demanda si ce serait aller contre les desseins de Dieu, *qui exigeait de lui une expiation si juste pour ses péchés*, d'obtenir un petit allégement pendant la nuit : d'heure en heure on lui lirait, pendant un quart d'heure, quelques versets de l'Évangile ou de l'Imitation, ou quelques passages d'une vie de saint. Le P. de Pontlevoy allait répondre; « Ne me répondez pas encore, « lui dit le malade, pensez-y d'abord devant Dieu; « car si je sens que Notre-Seigneur me reproche cet « adoucissement, je le refuserai aussitôt. » Le P. de Pontlevoy se rendit à la chapelle, en sortit bientôt,

et dit au malade que la question était résolue : « Désormais, toutes les nuits, deux de nos Pères ou « Frères seront désignés pour être avec vous, l'un « jusqu'à minuit, l'autre jusqu'au matin. Tous sont « si désireux de vous voir; ils en ont été privés de- « puis le commencement de votre maladie; eh bien, « ils seront dédommagés à la fin. » Cette nouvelle ayant été transmise à la communauté, l'empresse- ment fut grand : on sollicitait son tour comme une faveur. Le P. de Ravignan voulut indiquer lui- même le petit programme à suivre dans ces veillées. On lui lut d'abord la vie du P. de Beauveau, puis celle du cardinal Bellarmin. Dans la nuit qu'il n'a- cheva pas sur la terre, on en était précisément au récit de l'admirable mort du pieux et illustre car- dinal. « Mon Dieu, disait le malade, que sommes- « nous donc auprès de ces grands hommes? » Ma- dame de Chantal, la sainte fondatrice de la Visitation, avait dit, à son lit de mort, un mot pareil en enten- dant le récit d'une grande et sainte vie.

« Ah! mon Père, j'ai le désir de mourir; trop, « peut-être, » disait le P. de Ravignan à l'ami qui l'assistait; « cependant, Dieu m'est témoin que ce « n'est pas pour ne plus souffrir sur la terre, mais « seulement pour le voir dans le Ciel. » — Vers le soir du même jour (le 14 février au soir), à cinq heures et demie, il me fait sa confession dans la forme convenue le matin; avec quelle humilité, quelle contrition, quelle confiance! A sept heures et demie, il voulut y ajouter encore afin d'obtenir une

nouvelle absolution. Comme ensuite je lui demandais pardon de lui avoir été toujours inutile et ingrat : « Ne me dites pas cela, ne me dites pas cela ; vous « me faites mal, vous me faites trop de mal. C'est « moi qui ai été un indigne. » Le 15 au matin, il me dit : « Je suis bien tranquille et bien content. » A huit heures, au son de la cloche, la communauté s'assemble à la chapelle et accompagne le saint sacrement dans la chambre du malade. Après avoir reçu le saint viatique et avant la cérémonie de l'extrême-onction, le P. de Ravignan m'appela et me pria de demander pardon en son nom à tous nos Pères et Frères. « Assurément, nos Pères et nos Frères vous « pardonneraient de tout leur cœur, s'ils avaient « quelque chose à pardonner ; mais je vous assure « qu'ils n'ont rien. — Allons, mon bien-aimé Père, « voici pour vous le dernier avénement de Notre-Sei-« gneur. Selon sa promesse, il vient à vous, et cette « fois, c'est pour vous prendre avec lui. *Iterum venio « et accipiam vos ad meipsum.* Ah ! vous pouvez « bien lui dire avec les disciples : Demeurez avec « nous, Seigneur, parce que le soir est venu et le « jour est à son déclin ; ou plutôt c'est l'aurore qui « se lève, et c'est vous qui demeurerez avec lui... »

Le 18, je lui disais : « Mon bon Père, vous « baissez. — Ah ! je le sens bien ! Mourir ! oh ! « quelle joie ! quel bonheur ! »

Le P. de Pontlevoy devait aller ce jour-là au Sacré-Cœur, à la réunion des Enfants de Marie tant de fois présidée par le P. de Ravignan et où son sou-

venir demeure si vivant; il lui demanda le sujet de ses exhortations; le malade répondit : « Parlez-leur « de l'esprit de pénitence. Oui, oui, qu'elles mé- « prisent la vanité du monde et qu'elles pensent à « l'éternité. » La nuit du 19 au 20 fut très-doulou- reuse; le P. de Ravignan dit le matin à son pieux ami : « Ah! Dieu soit béni! je craignais de ne point « souffrir. » Il disait quelquefois : « Pauvres gens du « monde! qu'ils sont à plaindre! qu'il faut être com- « patissant pour les âmes! quelle grâce que notre « vocation! »

« Dans ces derniers jours, il fut permis à un petit nombre d'amis de le voir un instant. Comme il ai- mait! mais comme il était aimé! Le bon Père inspi- rait à tous ceux qui avaient le bonheur de le con- naître un sentiment où la tendresse le disputait à la vénération. On tombait à genoux auprès de son lit; on couvrait ses mains de baisers et de larmes; on le remerciait, on se recommandait pour l'avenir. Pour lui, il accueillait ces derniers témoignages de re- connaissance avec une émotion contenue, avec une sérénité charmante. Et toujours apôtre jusqu'à la fin, à chacun il faisait une exhortation, donnait des conseils, exigeait des promesses; il prêchait encore sur sa couche d'agonie. Bientôt, nous le savons, il convertira sur son lit de mort. »

« Le 21 février, après une nuit, la plus critique de toutes et qui devait être bientôt fatale, il me dit le matin : « Ah! mon bon Père, voici une nuit « d'expiation. Je reconnais le dessein de Dieu qui

« répond enfin au besoin que je sens de souffrir, en « punition de mes péchés. J'ai passé pendant une « heure et demie par les douleurs les plus aiguës de « l'agonie. J'ai été au moment de vous faire ap- « peler, car j'ai cru que je ne devais pas survivre. « J'en avais presque le délire; du moins toute la « partie inférieure était livrée, mais la partie supé- « rieure restait calme, soumise et unie à Dieu. C'est « bien, tout est bien. »

A compter du 21, une inflammation d'entrailles vint s'ajouter à tant d'autres maux; les douleurs devinrent aiguës et permanentes; on s'en préoccupait autour de lui : « Bah! disait-il, c'est une faiblesse d'esprit de s'inquiéter si facilement. »

« Le P. de Ravignan, assuré de mourir, ne savait pourtant ni le jour ni l'heure; ainsi il me dit : « Nous ferons la grande neuvaine de saint François- « Xavier au commencement du mois de mars, du « 3 au 12, et comme c'est précisément le 3 décem- « bre, fête de saint François Xavier, que je suis « tombé malade, nous la ferons en actions de grâces. » Plus il avançait, plus il avait besoin de solitude, c'était son élément : il se remettait en Dieu et se reposait d'avance, au soir de sa vie laborieuse, sur le sein paternel. Pourtant il était toujours gracieux et aimable quand on l'approchait : à la fin de chaque visite de son docteur, matin et soir, il lui tendait la main d'un air charmant ; « Que vous êtes « bon! » Il remerciait de tous les petits services qu'on lui rendait : « Oh! merci, merci!... pardon!

« mille fois pardon! » Je le priais de me dire quand il était fatigué de mes fréquentes visites et de mes longues séances : « Mais vous, vous ne me fatiguez « jamais. Tout est relatif en ce monde. » Il avait, dans sa foi, tant de respect et tant d'amour pour l'autorité! Que de fois il a demandé au R. P. Provincial de le bénir, avec la simplicité d'un novice! Alors il faisait effort pour se soulever, et il inclinait humblement son front, qu'il savait si bien porter haut. Une fois, le R. P. Provincial crut devoir exiger de lui une condescendance qu'il savait lui être pénible : « Mon révérend Père, ce n'est pas comme « Frère que je vous demande ce sacrifice, mais « comme supérieur; » aussitôt le malade répondit d'un air souriant : « Tout ce que vous voudrez, « mon révérend Père, tout ce que vous voudrez. » Une autre fois, le même supérieur lui demanda de recevoir un instant un personnage fort honorable. Le P. de Ravignan fit tout d'abord un geste négatif, mais le R. P. Provincial ayant insisté au nom de la charité, à l'instant la physionomie du malade s'épanouit; il accueillit l'étranger avec une grâce charmante, et celui-ci se retira en s'écriant : « Quel « homme! il prêche encore par sa sérénité, jusque « dans les bras de la mort. »

« Le R. P. Provincial lui proposait encore de réciter auprès de lui quelques Psaumes à haute voix; « Mais peut-être préférez-vous rester uni à Dieu dans « le silence? — Oui, le silence, le silence. — Eh bien, « mon bon Père, unissez-vous à l'agonie de Notre-

« Seigneur, car vous êtes aussi dans les angoisses.
« — Oui, je suis dans l'angoisse, mais dans la paix
« aussi. »

« Le 24, il me dit : « J'approche enfin. Le jour
« va venir plus tôt que je n'avais espéré. Je me
« trouve en ce moment un peu froid et indifférent,
« mais au fond confiant et paisible. Ah ! comment,
« après les iniquités de ma vie, osé-je espérer ?
« Mais la miséricorde de Dieu est immense, je de-
« vrais être au-dessous du dernier des réprouvés, et
« je puis espérer le Ciel : et je vais mourir dans la
« Compagnie : quelle grâce! quel bonheur! Eh!
« mon Père, priez Notre-Seigneur qu'il me par-
« donne. »

« Je lui dis encore : « Quand vous serez au Ciel,
« vous m'obtiendrez les deux grâces que je désire. »
Il répondit encore une fois : « Vous les aurez, vous
« les aurez. Ah ! pour moi, je ne regrette rien en ce
« monde où je ne faisais aucun bien, mais rien que
« du mal. »

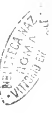
Le 25, il me dit dès le matin : « Je commence à
« sentir que ma tête se fatigue. Il faut donc nous
« hâter et profiter de la permission donnée par Mon-
« seigneur pour avancer l'époque du Jubilé. Je
« pense le gagner mercredi prochain, 3 mars ; je
« passerai les deux jours qui précèdent en retraite,
« je ne recevrai personne, excepté mon frère, vous
« et l'infirmier. Imposez-moi vous-même les condi-
« tions du Jubilé que je puisse remplir ; mais vous
« savez que j'aime les choses précises : que ces con-

« ditions soient bien nettement posées. » Quelques instants après, je revins avec les conditions écrites, et j'en donnai lecture au cher malade. A la place des stations, il devait baiser le crucifix ; à la place de l'aumône, faire un acte de charité ; à la place du jeûne, faire le sacrifice de sa vie. « Très-bien, très-« bien, » me dit-il. Il ajouta les yeux au Ciel : « Enfin le mois de mars est venu. J'aurai alors fini « ma tâche. » Une lettre du Père général des jésuites lui apporta ce jour-là même une bénédiction qui fut une joie pour le mourant.

« Le 25 février devait être le dernier jour, je remarquais dans le malade un signe qui me donna bien à penser : ses yeux éteints parurent se rallumer ; ils étaient ardents et profonds, il y avait je ne sais quelle inquiétude dans ses mains qui allaient et venaient, soulevaient un moment la couverture et la ramenaient sur la poitrine ; souvent il enlaçait ses doigts dans le cordon de la sonnette... Plusieurs fois le jour, je lui lisais un verset de l'*Imitation*, à l'ouverture du livre, et la Providence nous faisait toujours rencontrer d'admirables à-propos. Le soir, je disais mon bréviaire près de lui, récitant à haute voix quelques passages auxquels il unissait sa prière.

« A six heures du soir, je cédai la place au Frère infirmier, qui venait tous les jours à pareille heure faire la lecture de piété, et je rentrai dans ma chambre. Après quelques instants, le Frère accourt et me prévient qu'une crise douloureuse s'est déclarée. J'arrive ; le pauvre Père était haletant et défail-

lant dans la douleur : « Vous souffrez beaucoup? — « Oui, beaucoup. » Je lui propose de lui donner l'absolution : « Volontiers. » Et il fait son acte de contrition avec une expression indicible ; je lui parle du Jubilé : « Pas encore, dit-il, nous avons le temps. » Pendant une demi-heure que dura cette crise, pas une plainte, pas un soupir. Souvent il baisait son crucifix avec amour. La douleur se calme, et la vie revient encore. L'heure de la collation ayant sonné, il voulut que j'y allasse, laissant le Frère infirmier près de lui ; il demanda lui-même un peu d'eau rougie. Je revins après cinq minutes, et le R. P. Provincial, que j'avais prévenu, arriva lui-même : alors nous commençâmes une de ces conversations pieuses qu'il aimait à entendre, mais les conditions étaient changées ; il me dit bientôt : « Je suis fatigué. » Le R. P. Provincial se retira, et je restai seul sans rien dire.



« Je remarquai alors les signes avant-coureurs, les mains inquiètes et froides, la respiration faible, courte et précipitée ; à chaque instant le pauvre Père essuyait la sueur qui ruisselait sur sa figure.

« A neuf heures, quand on donna le signal du coucher, je voulais rester ; mais comme j'avais veillé la nuit précédente, il ne voulut jamais me le permettre : « Non, non, vous me faites de la peine. » Je me retirai en recommandant bien de m'avertir au premier instant. La première partie de la nuit se passa sans accident ; toutes les demi-heures on lui lisait les détails de la mort de Bellarmin : à minuit,

il remercia deux fois celui qui l'avait assisté, et lui dit d'aller se reposer, et, après l'avoir embrassé, il le bénit en souriant. Le Frère infirmier arriva : le malade lui demanda encore à boire, car il était dévoré par la fièvre, comptant communier le lendemain en viatique. Le malaise allait croissant : le malade voulut changer de position, demanda deux cuvettes d'eau fraîche pour y plonger ses mains ; puis, un instant après : « Ah ! rien ne me soulage, « patience ! » le Frère lui dit alors qu'il allait m'appeler : « Non, non, laissez-le donc tranquille. » Il vint, toutefois, selon ma recommandation ; il était une heure après minuit. Je trouvai le bon Père dans l'agonie : la poitrine était remplie, et une faible et bruyante respiration s'en échappait à peine, il étouffait ; il était noyé dans une sueur froide, et ses pauvres mains étaient glacées. « Mon bien-aimé « Père, me reconnaissez-vous bien ? lui dis-je en « arrivant. — Ah ! si je vous reconnais ! — Vous « allez donc mourir ? — Mais je n'ai point encore « assez souffert. — Pardon, c'est la fin. — Ah ! tant « mieux ; j'en suis bien content. — Voulez-vous « gagner le Jubilé avant de mourir ? — Volontiers. « — Eh bien, baisez le crucifix. » Je lui fis baiser un crucifix vénéré, que lui-même avait apporté de Rome, et sur lequel deux de nos Pères les plus saints avaient rendu leur âme. « Faites un acte de « charité ; enfin, offrez à Dieu Notre-Seigneur le « sacrifice de votre vie. — De tout mon cœur. « — Maintenant demandez pardon à Dieu de toutes

« les fautes de votre vie. » — Il joignit ses mains, leva les yeux au Ciel et dit à haute voix : « Mon « Dieu, pardonnez-moi toutes les iniquités de ma « vie. Mon Père, priez Dieu qu'il me pardonne ! » Pendant ce temps il recevait la dernière absolution.

Il me dit alors : « Vous demanderez pardon pour « moi au R. P. Provincial. » Il était si bien présent à tout et si délicat, qu'il se reprochait le souvenir de cette parole dite la veille au soir : « Je suis fati- « gué. » — « Mon bon Père, vous n'oublierez pas « toutes nos commissions pour le Ciel. » — « Non, « non. » Et le Frère infirmier : « Vous prierez aussi « pour moi. » — « Pauvre bon Frère! pauvre bon « Frère! il a été si soigneux et si dévoué pendant « toute ma maladie! oui, je prierai pour vous. »

J'allai prendre de l'eau bénite et lui en fis un petit signe de croix sur le front; mais lui aussitôt fit encore un de ces grands signes de croix comme s'il eût été en chaire. Comme je vis qu'il allait passer, j'envoyai le Frère avertir le R. P. Provincial. A peine ouvrait-il la porte, que le mourant lui dit encore : « Mon révérend Père, je vous demande pardon. » Comme je voulais le rassurer en lui disant que la veille il était entré dans nos intentions d'interrompre notre visite à cause de sa fatigue, il ne dit rien, mais il fit un geste de la main si expressif, qu'il était impossible de s'y méprendre : « Laissez-moi « faire, je sais bien ce que je dis. » Le R. P. Provincial lui dit : « Voulez-vous que nous récitions ensemble « les prières des agonisants? » — « Oui, oui; bien

« volontiers. » Pendant que nous récitions ces prières à haute voix, il s'unissait visiblement à nous. Il expira le 26 février, à une heure et demie du matin, en attachant ses derniers regards sur le crucifix qu'on élevait devant lui, et en poussant trois longs soupirs au nom du Sauveur du monde. Il avait soixante-deux ans, deux mois et vingt-trois jours.

Ainsi mourut le P. de Ravignan, ainsi meurent les saints.

Les derniers jours du P. de Ravignan sont comme un résumé de sa vie ; son âme et son caractère s'y montrent tout entiers : foi ardente, humilité, obéissance, délicatesse et bonté de cœur, inaltérable paix, résolution, fermeté inébranlable, tout est là. Quelle parole que celle de l'agonisant à qui on annonce qu'il va mourir et qui répond : « Mais, je n'ai « point encore assez souffert ! » On sent, dans les détails de la maladie et du trépas du P. de Ravignan, quelque chose comme le train accoutumé d'une grande âme. Ouvrier sublime et bien digne du repos du soir, il traverse avec intrépidité, avec bonheur les affres de la mort : il achève sa journée en héros.

Lorsque ces mots : « Le P. de Ravignan est mort » eurent retenti dans Paris, l'émotion et la douleur furent profondes; on ne le plaignait pas, on se plaignait soi-même. Son corps, étendu sur un lit blanc et revêtu de l'habit religieux, fut exposé, durant trois jours, dans une salle basse de la maison

de la rue de Sèvres; des tentures en pauvres rideaux blancs annonçaient que ce funèbre sanctuaire était celui de l'innocence; un cierge y brûlait devant un crucifix. Ce peuple de Paris, destiné à donner au monde le spectacle de toutes les extrémités, se pressa respectueusement, du vendredi au dimanche, autour des dépouilles du P. de Ravignan; il avait ouï-dire qu'un saint homme venait de mourir; il était accouru pour contempler son sommeil et chercher je ne sais quoi de surnaturel auprès de ce corps, tabernacle vide d'une belle âme envolée; on arrivait avec un objet de piété dont on espérait faire une relique, pourvu que cet objet touchât aux restes vénérés; on s'agenouillait devant ces restes et l'on ne priait pas pour le mort, mais on le priait. Dans ce respect si religieux et si vrai se confondaient toutes les classes; la pauvre ouvrière et la grande dame, le soldat et le prêtre, l'homme de peine et les illustrations du talent et de la naissance se rencontraient aux pieds de cet auguste mort qui avait été l'ami de tous. Ah! puisse un culte commun pour les généreux serviteurs de Dieu dissiper les préventions, rapprocher les inégalités, éteindre les haines! Qu'il fait bon de voir la diversité des rangs disparaître devant les images glorifiées de ces instruments du Ciel qui ont représenté sur la terre l'abnégation, le zèle pour les âmes, la miséricorde, le pardon! Le visage du P. de Ravignan sur son lit de mort gardait une beauté, une force attirante, une autorité dont on était frappé; nous savons que des personnes du

monde, jusque-là éloignées de la religion et conduites auprès du corps du P. de Ravignan, ont tout à coup changé de vie : Le P. de Ravignan, mort, convertissait encore.

Au premier moment, des vœux divers furent exprimés pour ses funérailles : les élèves de Fribourg demandaient à porter le cercueil sur leurs épaules; ils auraient donné un touchant témoignage de piété reconnaissante; on songea aussi à célébrer solennellement les obsèques à la métropole; en posant le cercueil du P. de Ravignan en face de la chaire de Notre-Dame, on aurait rendu visibles et présents de pieux et illustres souvenirs; mais la Compagnie de Jésus pensa, et avec raison, que d'humbles funérailles étaient plus dignes d'un humble religieux, et le cardinal archevêque de Paris fut de cet avis. Le maire du xe arrondissement (1) concerta la modeste ordonnance des obsèques avec le Père économe de la maison de la rue de Sèvres.

Le 1er mars 1858, jour des funérailles du P. de Ravignan, restera comme une grande date religieuse. La société française suivait ce cercueil, placé sur un pauvre corbillard. Le monde dans ce qu'il a de plus considérable, de plus éclatant, le monde reconquis à Dieu par un homme, entourait le cercueil de cet homme et lui faisait cortége avec ses émotions et ses larmes. Ceux qui remplissaient la vaste église de Saint-Sulpice ou qui, n'ayant pu trouver place dans

(1) M. Augustin Cochin.

l'enceinte, restaient pieusement sur les marches du parvis, étaient subjugués par une même pensée : le souvenir du prêtre endormi dans la mort. Chacun des assistants, s'anéantissant en quelque sorte devant cette bière recouverte d'une étole et d'une barette de laine noire, repassait dans un humble silence ce qu'il devait au saint ami dont la main avait cessé de bénir; tous les cœurs lui rendaient grâces, tous les cœurs l'aimaient, tous les cœurs étaient en deuil de son départ pour le Ciel : c'était comme une grande famille qui ne retrouvait plus son père : on eût dit une assemblée d'orphelins. Nous entendions le chant des prières catholiques, mais qui d'entre nous aurait pu sans effort prier pour l'âme d'un tel trépassé? Qui de nous, par un secret et irrésistible mouvement, et ne faisant que devancer peut-être les décrets de l'Église, n'a invoqué, en ces moments-là, le saint P. de Ravignan, désormais muet à nos oreilles, mais pouvant encore et avec plus de puissance parler de nous à Dieu?

Pendant que cette grande foule, si profondément remuée, se recueillait sous les voûtes de Saint-Sulpice avec une sublime tristesse, nous n'aurions pas imaginé une plus difficile entreprise que celle d'exprimer tout haut ce que nous sentions tous; il fallait à un tel deuil ou bien le silence comme en veulent les douleurs inénarrables, ou bien une éloquence égale à la force contenue de ces universelles émotions. Quand l'évêque d'Orléans, debout dans cette chaire, a vu autour de lui un pareil auditoire et un

pareil cercueil, quel saisissement n'a-t-il pas dû éprouver? Le temps lui avait manqué pour préparer un discours (1); le talent ne pouvait rien tout seul en face de ces chrétiens réunis auprès des restes d'un Père tant admiré, tant aimé, tant pleuré; il fallait que l'orateur, plein d'amour, plein de deuil, plein de larmes, se fiât à son cœur et lui laissât libre carrière; ainsi a fait l'évêque d'Orléans; et, comme il avait le cœur rempli de ce saint ami, il a trouvé la véritable éloquence, l'éloquence naturelle et dont les effets sont inévitables, l'éloquence qui d'un bond s'établit en souveraine dans l'âme de l'auditeur. Toutes les âmes s'unissaient à la sienne ou plutôt n'en formaient qu'une; en l'entendant parler, c'était soi-même qu'on croyait entendre; on nourrissait et on charmait sa douleur; on chantait la gloire de celui qui n'était plus; on voyait la trace éclatante qu'il allait laisser sur la terre : le royaume des cieux semblait s'abaisser pour que nos yeux mortels pussent apercevoir à quel degré de splendeur heureuse venait de monter l'homme de Dieu trop tôt ravi à nos faiblesses, à nos plaies, à nos

(1) Le dimanche, à six heures et demie du soir, M. Augustin Cochin, autorisé par le cardinal archevêque de Paris, adressait à l'évêque d'Orléans, par le télégraphe, ces mots : « Venez, on compte que vous parlerez. » Le lendemain, à onze heures, il attendait au chemin de fer monseigneur Dupanloup qui, en route, avait un peu médité, mais n'avait pu écrire une ligne. A une heure, l'évêque d'Orléans montait en chaire. M. Augustin Cochin, qui avait fait signe à l'éloquence de venir, ne voulut laisser rien perdre, et ce fut lui-même qui sténographia la belle improvisation.

besoins. De même qu'un ruisseau de larmes soulage dans les cruelles épreuves qui brisent la vie, ainsi l'oppression de nos âmes trouvait comme de l'air au milieu de cette éloquence qui n'omettait rien. Il était juste que ceux qui n'étaient pas là trouvassent leur part; et l'improvisation de l'évêque d'Orléans, recueillie par un ami, a fait le tour de l'Europe; mais le papier sur lequel se sont arrêtés les regards n'est, malgré sa richesse, qu'un pâle reflet de ce que nous avons entendu. On a lu, en regrettant leur trop petit nombre, des pages d'une bien vivante beauté; mais on n'a pas vu descendre sur la tête de l'orateur les rayons de l'inspiration, on n'a pas vu sa personne comme en proie à un sentiment profond qui veut se faire jour; on n'a pas entendu ces sons de voix qui étaient comme les sons de l'âme, on n'a pas entendu les sanglots du cœur.

L'évêque d'Orléans, dans son oraison funèbre, donnait un souvenir à un grand orateur dont le P. de Ravignan *avait répondu devant Dieu,* et dont *maintenant il répondait bien mieux encore;* à peine descendu de la chaire et retiré dans une chambre, l'évêque voyait tomber à ses pieds le grand orateur tout ému et sanglotant, et lui-même tombait aux genoux de cet ami; leurs âmes se confondaient dans des embrassements mêlés de larmes : ces pleurs muets parlaient plus haut que toute éloquence.

Celui dont un empressement immense accompagnait les funérailles n'était pas revêtu des dignités qui s'imposent au respect des peuples; il n'avait

point accompli son œuvre en se montrant bruyamment à la terre, en cherchant la gloire comme on la cherche ici-bas; il avait tout fait pour rester obscur et aurait bien voulu que sa mission eût pu s'achever sans que le moindre rayon terrestre s'attachât à son nom; c'était un religieux et un religieux d'un ordre qui n'a pas toujours rencontré la justice sur son chemin. Les triomphantes obsèques du 1er mars furent à la fois un magnifique hommage et une grande réhabilitation.

Nulle louange parmi nous n'a manqué à la mémoire du P. de Ravignan; une royale voix, partie de l'exil, est venue achever ce concert si religieux et si français. Le descendant de saint Louis écrivait de Venise, le 26 février 1858, à M. le baron de Ravignan :

« A la première annonce du coup douloureux « qui vient d'enlever à sa famille, à son ordre, à la « France et à l'Église celui que vous pleurez, ma « pensée, monsieur le baron, s'est aussitôt portée « vers vous et je n'ai pas voulu différer un moment « de vous dire moi-même toute la part que je « prends à votre juste et profonde affliction. Au « milieu des tristes défaillances dont nous sommes « témoins et aux approches des nouveaux malheurs « qui nous menacent, nous espérions qu'il serait « donné à votre saint et vénéré frère de continuer, « par l'éclat de son beau talent, l'autorité de son élo- « quente parole, le poids de ses sages conseils et « l'ascendant de sa haute vertu, à honorer et à ser-

« vir de longues années encore la cause sacrée de « la religion et de la patrie. Mais la Providence en « avait ordonné autrement. Il est allé recevoir au « Ciel le prix de ses souffrances et de ses travaux « apostoliques, emportant les regrets de tous, et « laissant sur la terre une mémoire à jamais bénie. « Vous puiserez dans ces pieux et nobles souvenirs « la force de supporter cette cruelle épreuve. Soyez « bien convaincu que personne ne la ressent plus « vivement que moi, et croyez toujours à toute ma « gratitude et à ma sincère affection.

« Henri. »

Il y a de belles vies qui ne sont pas complétement belles ou qui ne l'ont pas toujours été. Tels ne furent pas les jours du P. de Ravignan; nous ne rencontrons, dons le cours de son existence, rien, absolument rien qu'il faille excuser ou voiler, et, dans dans toutes ses lettres pendant plus de cinquante ans, pas une ligne, pas un mot, que nos soins pieux voudraient effacer. Enfant, jeune homme, homme du monde, religieux, le P. de Ravignan se montra constamment admirable. Il porta au plus haut degré la vertu, le sentiment du devoir et le sentiment de l'honneur. Il fut un modèle de cette dignité de langage qui ne fléchit pas devant les fugitives dominations du temps et qui sied si bien au sacerdoce catholique. Sa mémoire demeure inséparable du renouvellement du christianisme au XIXe siècle, de

les lieux de préparation religieuse, et les saintes solitudes fleurissent. Si le génie du mal s'apprête à livrer ses batailles, des milices sont sur pied pour combattre : l'Église va retrouver en France ses phalanges d'autrefois. C'est un grand signe de force renaissante que le rétablissement des ordres monastiques, et comme la France demeure le bras de Dieu, la restauration des ordres religieux, dont la place est si belle dans l'histoire de la civilisation de l'Europe, fait évidemment partie des desseins providentiels. L'apostolat de la charité et de la parole se lève pendant que l'islamisme achève sa destinée au milieu d'horribles convulsions ; nous avons, il y a bien longtemps(1), annoncé sa ruine inévitable, lorsque les cent voix de la presse en Europe chantaient l'heureux rajeunissement de la Turquie civilisée.

Il se voit encore des gens tout disposés à admirer et à vénérer un homme sans vouloir le reconnaître tout entier tel qu'il est. Ces gens-là s'agenouillent devant la mémoire du P. de Ravignan, mais le séparent de la Compagnie de Jésus ; à leurs yeux, le P. de Ravignan et un disciple de saint Ignace ne sauraient avoir rien de commun. Ces esprits attardés sur le chemin du vrai doivent en prendre leur parti ; historien du P. de Ravignan, nous sommes obligé de dire que cet homme de Dieu, si grand

(1) Voir la *Correspondance d'Orient* et les dernières pages de notre *Histoire de Jérusalem.*

surtout par le caractère, si austère et si loyal, si humble et si chrétiennement fier, a été le jésuite le plus jésuite qui se soit rencontré.

Notre tâche est finie ; elle nous a été douce. En écrivant la vie de P. de Ravignan, nous sentions son âme près de la nôtre, nous étions en présence de ses enseignements et de ses exemples ; il nous semblait le voir, l'entendre, le toucher, et ce commerce continuel avec ses pensées et ses œuvres nous rendait meilleur. Nous éprouvons, en le quittant, ce qu'on éprouve en sortant d'un temple : les religieuses harmonies se prolongent encore à nos oreilles, mais le bruit du dehors et le spectacle du mouvement humain affaiblissent trop souvent les impressions salutaires et divines. Ah ! puisse au moins notre cœur conserver toujours le parfum de tant de saintes choses que nous ne voudrions jamais perdre, et puisse surtout le souvenir du P. de Ravignan nous armer contre nous-même et faire bonne garde dans le reste de nos jours !

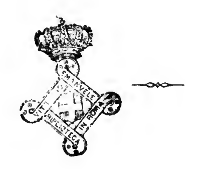


TABLE DES MATIÈRES.



